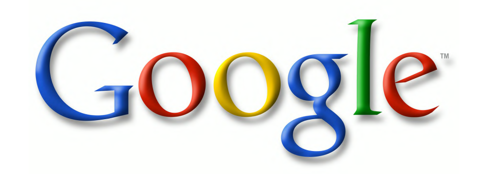
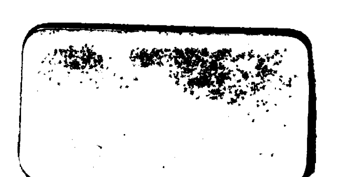

Google



A. D. -

HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

I.

OUVRAGES

DONT SE COMPOSERONT LES OEUVRES COMPLÈTES :

MÉMOIRES OU SOUVENIRS ET ANECDOTES (*inédits*), ornés du portrait de l'Auteur et d'un *fac simile* de son écriture ; 3 volumes in-8°. Le 1er et le 2e vol. sont en vente. ci. 3 vol.

DÉCADE HISTORIQUE OU TABLEAU POLITIQUE DE L'EUROPE, réimprimé sur la troisième édition, revue, corrigée et améliorée ; 3 vol. in-8°. En vente. ci. 3

POLITIQUE DE TOUS LES CABINETS DE L'EUROPE, réimprimée sur la troisième édition, revue, corrigée et améliorée ; 3 vol. in-8°. En vente. . . . . . . ci. 3

HISTOIRE ANCIENNE, réimprimée sur la troisième édition, revue et corrigée, avec table alphabétique et analytique des matières ; 3 vol. in-8°. En vente. ci. 3

HISTOIRE ROMAINE, réimprimée sur une troisième édition, revue et corrigée, avec table alphabétique et analytique des matières ; 4 vol. in-8°. En vente. ci. 4

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE, réimprimée sur une troisième édition, revue et corrigée, avec table alphabétique et analytique des matières, et atlas pour les trois ouvrages ensemble ; 4 vol. in-8°. . . ci. 4

HISTOIRE DE FRANCE, avec atlas par P. Tardieu. En vente. 6

GALERIE MORALE ET POLITIQUE, réimprimée sur une troisième édition, revue et améliorée ; 4 vol. in-8° (le quatrième et dernier est *inédit*). . . . . . ci. 4

MÉLANGES, composés de Poésies, Théâtres (celui de l'Ermitage compris), Discours, etc. ; 1 vol. in-8°. En vente. . . . . ci. 1

PARIS.—IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

HISTOIRE

DU

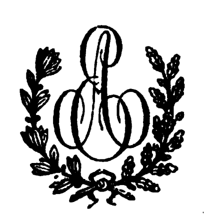
BAS-EMPIRE,

PAR

M. LE COMTE DE SÉGUR,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PAIR DE FRANCE.

TOME PREMIER.

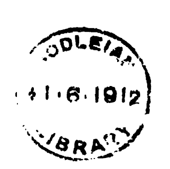


PARIS,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE MAZARINE, N° 30.

M DCCC XXVI.


ODLEIA
1·6·1912
LIBRARY

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

EMPIRE D'ORIENT.

CHAPITRE PREMIER.

CONSTANTIN.

(An 312.)

Tableau de la vieillesse de l'empire romain. — Anéantissement de la liberté par Constantin. — Fondation du despotisme. — Tableau de l'empire après la mort de Constantin. — Translation du siége de l'empire à Constantinople. — Érection d'un arc de triomphe à Constantin. — Prédilection de Constantin pour le christianisme. — Premières discordes ecclésiastiques. — Secte des circoncellions en Afrique. — Éducation des enfans de Constantin. — Victoire de Constantin sur les Sarmates. — Établissement des jeux sarmatiques. — Édits de Constantin. — Abandon des charges publiques. — Ordonnances de Constantin. — Son respect pour le culte chrétien. — Guerre entre Constantin et Licinius. — Bataille de l'Hèbre. — Fuite de Licinius. — Bataille de Chrysopolis. — Défaite et fuite de Licinius. — Son abaissement et sa mort. — Abolition du polythéisme. — Désordres dans l'empire occasionés par les courtisans. — Hérésie en Égypte excitée par Arius. — État de l'Église. — Sectes du synerétisme, des esséniens et des thérapeutes. — Mœurs des

esséniens. — Mœurs des thérapeutes. — Propagation de l'Évangile. — Causes de la haine des Romains contre le christianisme. — Progrès du christianisme. — Chute du polythéisme. — Premiers évêques à Rome. — Pontifes de Rome jusqu'à Constantin. — Le Paraclet. — Tableau des discordes causées par les schismes. — Élection d'un chef de l'Église, nommé ensuite *pape*. — L'excommunication. — Morale du christianisme. — Naissance de l'arianisme. — Efforts de Constantin pour établir la paix dans l'Église. — Concile général. — Clôture du concile. — Abolition des combats de gladiateurs. — Mort de Crispus et de Fausta. — Révolte contre Constantin. — Son départ définitif de Rome. — Découverte du sépulcre de Jésus-Christ. — Construction d'une église nommée *le Saint-Sépulcre*. — Fondation de Constantinople dans Byzance. — Le siége de l'empire est fixé dans cette ville. — Grands travaux dans Byzance, sous Constantin. — Dédicace de Constantinople à la Vierge. — Institutions de Constantin. — Victoires du jeune Constantin sur les Goths. — Mort du philosophe Sopatère. — Révolution parmi les Barbares. — Naissance de Julien l'Apostat. — Panégyriques de Constantin. — Révolte et mort de Calocère. — Partage de l'empire entre les enfans de Constantin. — Nouvelles dissensions de l'Église. — Exil et mort d'Eustathe. — Désobéissance de l'évêque Athanase au sujet d'Arius. — Accusations dirigées contre lui. — Sa justification, sa condamnation, sa déposition. — Réintégration d'Arius. — Arrivée d'Athanase à Constantinople. — Sa justification devant Constantin. — Sa condamnation et son exil. — Triomphe et mort d'Arius. — Loi sur la juridiction épiscopale. — Autres décrets de Constantin. — Déclaration de guerre aux Perses. — Maladie et baptême de Constantin. — Rappel d'Athanase. — Mort de Constantin.

Nous avons quitté ce Forum célèbre où brillèrent tant d'orateurs éloquens, ce sénat que Cynéas avait pris pour une assemblée de rois, et où l'on admirait tant de vertus, ce Capitole où triomphèrent tant de héros; et nous revenons

avec Constantin vers cet Orient voluptueux où l'homme, bercé par la mollesse, enivré par les plaisirs, parut toujours destiné à s'engourdir au sein du repos et à s'endormir dans l'esclavage.

Nous allons écrire l'histoire de la vieillesse de cet empire, dont la force colossale avait si long-temps fatigué la terre : l'histoire de cette vieillesse est triste, mais elle conserve cependant quelques traits qui rappellent son antique grandeur; si elle n'élève plus l'esprit, elle l'intéresse encore; on y voit peu de ces actions héroïques qui excitent l'admiration, mais elle offre aux rois et aux peuples d'utiles leçons et de salutaires exemples : on y trouvera le courage plus occupé à se défendre qu'à conquérir; la politique s'y montre plus timide; l'intrigue y succède à l'audace, la trahison aux révoltes; on assassine au lieu de vaincre. Tableau de la vieillesse de l'empire romain.

Des conjurations fréquentes détrônent encore quelques princes, mais elles ne produisent plus de révolutions que dans le palais; elles sont presque indifférentes aux peuples, qui ne font que changer, non de sort, mais de maîtres.

« Depuis le partage de l'empire, comme le » dit Montesquieu, l'ambition des généraux » étant plus contenue, la vie des empereurs fut » plus assurée; ils purent mourir dans leur lit, » ce qui parut avoir un peu adouci leurs mœurs. » Ils ne versèrent plus le sang avec tant de fé-

» rocité; mais, comme il fallait que ce pouvoir
» immense débordât quelque part, on vit un
» autre genre de tyrannie, mais plus sourde.
» Ce ne furent plus des massacres, mais des ju-
» gemens iniques, des formes de justice qui
» semblaient n'éloigner la mort que pour flétrir
» la vie. La cour fut gouvernée et gouverna par
» plus d'artifice, par des arts plus exquis, avec
» un plus grand silence; enfin, au lieu de cette
» hardiesse à concevoir une mauvaise action
» et de cette impétuosité à la commettre, on ne
» vit plus régner que les vices des âmes faibles
» et des crimes réfléchis. »

Depuis Auguste, les empereurs les plus ambitieux avaient respecté les formes républicaines; et les plus mauvais princes, se montrant encore citoyens, se faisaient populaires pour se rendre absolus. Ces maîtres du monde ne commandaient à la terre qu'au nom du peuple romain : le sénat légalisait leurs ordres; les pontifes sanctifiaient leurs entreprises; les plus puissans et les plus illustres personnages de Rome décoraient leurs trônes, entouraient leurs personnes et soutenaient leur gloire par l'éclat de leurs triomphes. Peu de princes, même les plus lâches, se seraient crus dignes de conserver le nom et la puissance d'*imperator*, s'ils n'avaient parcouru fréquemment les camps nombreux qui garnissaient les frontières de l'empire; ils quit-

taient souvent la toge, et se montraient à la tête de ces invincibles légions qui faisaient respecter encore les Romains à l'époque où la chute de leurs vertus et de leur liberté ne leur laissait plus d'autres titres à l'estime que le courage.

Anéantissement de la liberté par Constantin.

Sous le règne de Constantin, les traces de cet antique système s'effacèrent; il ne se soumit aux anciennes coutumes que jusqu'au moment où il n'eut plus de rivaux. Soigneux de détruire tout vestige de liberté, il fit même disparaître de ses enseignes les lettres initiales des noms du sénat et du peuple romain, prenant pour prétexte la nécessité de les remplacer sur le *labarum* par celles du nom de Jésus-Christ. Le peuple fut privé de tout droit d'élire, et le sénat de toute part réelle à la législation.

Fondation du despotisme.

L'empereur craignait la puissance des grands, et voulait cependant ménager leur vanité : il créa une foule de titres sans fonctions, ne confia l'autorité qu'à des officiers choisis par lui, et dont l'existence dépendait de sa faveur. La nation ne fut plus rien, le prince fut tout; la cour remplaça la patrie, et la monarchie, n'étant plus légale, devint patrimoniale.

Les princes aveuglés par l'amour du pouvoir craignent toute limite à leur autorité; ils oublient que les institutions, qui règlent et arrêtent leur marche, peuvent seules lui donner quelque sûreté, et qu'en ne voulant pas de barrière

contre l'abus de la puissance, ils la privent des seuls remparts qui, dans les jours de péril, peuvent la défendre.

Constantin ne s'aperçut point des dangers du despotisme qu'il fondait. Prince belliqueux, couronné par la victoire, chéri des soldats compagnons de ses triomphes, il se vit respecté des peuples qu'il avait délivrés d'une foule de tyrans : son habile et heureuse activité empêchait tout péril de naître, et rien ne lui résista que le clergé qu'il avait affranchi, élevé et enrichi.

Tout despotisme est brillant lorsqu'il est décoré par la gloire; il donne même un bonheur apparent et passager quand il est exercé par un prince habile et juste. La force de Constantin assurait à l'empire un profond repos; l'équité qui dicta la plus grande partie de ses lois faisait jouir ses sujets d'une sécurité depuis longtemps inconnue. Ce ne fut qu'après sa mort que tous les vices de ce gouvernement sans contrepoids et de cette monarchie sans base éclatèrent dans toute leur difformité, et amenèrent en peu de temps la chute de l'empire, qui devint la proie des Barbares.

Tableau de l'empire après la mort de Constantin.

Dès que l'âme active de Constantin cessa d'animer les membres épars de cet empire colossal, ses faibles successeurs, semblables aux despotes efféminés de l'Asie, ne montrèrent plus rien de romain. Une lâche oisiveté les enchaîna

au milieu d'une cour corrompue; ils s'enfermèrent dans leurs palais; toute leur puissance passa entre les mains des eunuques, des affranchis et d'une foule d'insolens domestiques. « Les plus » grands personnages, les magistrats les plus » respectables, les plus braves guerriers, comme le remarque un historien moderne, M. Le » Beau, se trouvèrent ainsi à la discrétion de » cette foule de courtisans sans expérience et » sans mérite qui ne peuvent servir l'État ni » souffrir qu'on le serve avec gloire. »

Invisibles pour la nation, au fond d'un palais impénétrable à la vérité, environnés de prêtres que l'ambition éloignait de leurs devoirs, et qui ne s'occupaient que du soin d'associer leurs maîtres à leurs honteuses querelles, à leurs puériles disputes, et souvent à leurs funestes erreurs, ces empereurs dégradés ne virent, ne pensèrent et ne régnèrent plus que par leurs favoris.

Depuis long-temps l'Italie, possédée par les conquérans du monde, enrichie des dépouilles de la Grèce, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne, n'était plus, suivant l'expression de Montesquieu, que *le jardin de Rome*. Cette terre, couverte de palais, de maisons de plaisance, de parcs somptueux, consommait tout et ne produisait rien. On y voyait en foule des riches efféminés, des esclaves consacrés au luxe et aux

plaisirs, des gladiateurs, des baladins, des courtisanes, des pantomimes, mais presque plus de cultivateurs ni de soldats; les laboureurs ne se trouvaient qu'en Afrique, en Sicile, en Égypte. Les légions, formées par des recrues tirées des pays conquis, comptaient dans leurs rangs peu de citoyens et une foule de Barbares, plus disposés à piller l'empire qu'à le défendre. Le luxe de plusieurs cours et la multiplicité des offices faisaient sans cesse augmenter les impôts, dont le produit, dissipé par les favoris, était perdu pour la chose publique.

Translation du siége de l'empire à Constantinople.

La translation du siége de l'empire à Constantinople, achevant d'écraser l'Italie, lui enleva le reste de sa population, de ses richesses, et l'ouvrit enfin sans défense aux sauvages enfans du Nord, qui triomphèrent sans peine de ces faibles descendans des vainqueurs de la terre, et plongèrent, pendant quelques siècles, le monde civilisé dans les ténèbres de la barbarie.

C'est le récit de cette sanglante et terrible révolution que nous allons commencer. Il nous conduira promptement à l'époque où, dans le Nord et dans l'Occident, s'élevèrent, au milieu des débris de l'empire, ces nouvelles monarchies qui, après une longue nuit, sortirent enfin de ce chaos, fortes, brillantes, et firent reparaître dans la Gaule, dans la Germanie et dans la Bretagne modernes, les sciences, les

lettres, les arts, et tous ces rayons de la gloire humaine qu'on avait craint de voir disparaître pour toujours au milieu des ruines de la Grèce et de Rome.

En Orient nous suivrons plus long-temps les faibles successeurs de Constantin, mais sans nous appesantir sur les tristes et honteux détails de cette suite monotone de tyrannies sans grandeur, de révolutions sans intérêt public, de crimes sans éclat; nous esquisserons rapidement les règnes de ces princes, dont la plupart ne parurent sur le trône que comme des ombres, et qui traînèrent plutôt qu'ils ne portèrent le sceptre des Césars, jusqu'au moment où les soldats fanatiques de Mahomet, les surprenant au milieu des disputes de leurs sectes et des jeux de leurs cirques, arrachèrent de leurs fronts les débris d'une couronne qu'ils ne pouvaient plus soutenir.

Constantin, fondateur de ce nouvel empire, parut dans les premières années de son règne plus occupé du soin de relever les anciennes institutions que d'en créer de nouvelles. Libérateur de Rome, ses premiers actes eurent pour objet la réparation des maux produits par la tyrannie et des désordres qu'entraînent les guerres civiles. Triomphant sous les enseignes d'un culte nouveau, il ne fit d'abord qu'affranchir et protéger une religion jusque-là proscrite. Ména-

geant le polythéisme, il le laissa quelque temps en possession de ses droits antiques et de ses honneurs.

Après avoir ramené la justice dans l'empire, il voulut y faire régner la tolérance; par cette sage politique, il rétablit la paix intérieure et mérita cette affection sincère que les partis vaincus accordent si rarement aux vainqueurs.

Érection d'un arc de triomphe à Constantin.

Ce fut alors qu'on lui éleva un arc de triomphe sur lequel on lisait cette inscription dictée par la reconnaissance et non par la flatterie : *Le sénat et le peuple romain ont consacré cet arc de triomphe à Constantin, qui, à l'inspiration de la Divinité et par la grandeur de son génie, à la tête de son armée, a su, par une juste vengeance, délivrer la république du joug d'un tyran.*

L'empereur répondit modestement à cet hommage, en attribuant ses succès à Dieu seul. Il fit placer, au bas de la longue croix que portait sa statue, cette autre inscription : *C'est par ce signe salutaire, vrai symbole de force et de courage, que j'ai délivré votre ville, et que j'ai rétabli le sénat et le peuple romain dans leur ancienne splendeur.*

Prédilection de Constantin pour le christianisme.

En même temps que par cette déclaration solennelle il montrait sa prédilection pour le christianisme, il résistait au zèle ardent des chrétiens qui l'entouraient, et leur interdisait toute



réaction contre leurs persécuteurs : par un édit, publié à Milan, il garantit à tous les citoyens de l'empire la libre profession de leurs différentes religions ; enfin, pour prouver combien il craignait de marcher sur les traces des tyrans, il rendit une loi pour condamner à la torture tout délateur qui aurait accusé sans preuves un citoyen du crime de lèse-majesté.

Si ce prince eût persisté dans ces nobles sentimens, il aurait égalé en sagesse Marc-Aurèle et Trajan, qu'il surpassait peut-être en gloire militaire ; mais l'ivresse du pouvoir et l'ambition des prêtres qui l'entouraient lui firent bientôt abandonner cette sage politique. Les chrétiens, à peine délivrés de la persécution, se divisèrent en sectes : l'empereur aurait dû ne se servir de son autorité que pour leur défendre tout acte contraire à la tranquillité publique ; il fallait éviter, en se mêlant à ces querelles d'opinions, de leur donner une funeste importance ; et sans doute, s'il n'eût point envisagé ces dissensions comme politiques, les disputes métaphysiques des chrétiens n'auraient point eu plus d'influence sur le sort des peuples que les controverses des différentes écoles de philosophie, qui depuis si long-temps avaient partagé les esprits sans troubler la terre. Mais dès que le pouvoir de l'empereur intervint dans les affaires religieuses, elles se transformèrent en affaires

d'État. L'esprit d'opposition et de liberté qui était sorti du sénat entra dans les conciles ; l'audace qui avait quitté la tribune reparut dans la chaire : les consciences résistèrent à l'autorité ; les prêtres prétendirent commander aux âmes, comme les princes aux corps, et le monde s'accoutuma à reconnaître deux puissances, l'une spirituelle, l'autre temporelle, dont les passions ne laissèrent jamais marquer les limites avec précision.

Quelques princes, jaloux de leur pouvoir et mal entourés, opposèrent souvent l'hérésie aux dogmes reçus par l'Église, et proscrivirent ceux qu'ils ne pouvaient convaincre. D'autres, faibles, timorés, dominés par des prêtres ambitieux, cédèrent à la tiare une partie des prérogatives de leur couronne. Le désir d'une vaine gloire, la soif des richesses, l'espoir de la puissance répandirent dans l'Église les germes de la corruption ; cette religion morale qui proscrivait toutes les passions, qui enseignait toutes les vertus, qui faisait un mérite de la pauvreté, un devoir de l'humilité, et qui ordonnait à tous ses ministres de prêcher aux hommes l'union, l'égalité, l'amour et l'oubli des injures, offrit à la terre le tableau scandaleux des dissensions les plus opiniâtres, de l'ambition la plus effrénée, des querelles les plus indécentes et des vengeances les plus cruelles.

Au nom de celui qui avait déclaré que *son royaume n'était pas de ce monde*, on se disputa honteusement les honneurs, les richesses, la domination; au nom du Dieu qui pardonne, on se lança réciproquement les foudres célestes; au nom du Dieu de paix, la terre fut ensanglantée.

Toutes les pages de cette histoire, et, pendant plusieurs siècles, celles de l'histoire moderne, ne seront que trop remplies des désordres, des crimes qui furent le résultat de ces funestes égaremens : en les décrivant avec fidélité, il est juste, il est essentiel d'éviter toujours une faute non moins commune, celle de confondre une religion simple, morale, tolérante, pacifique, avec les passions et les excès de ses ministres. L'histoire n'est plus impartiale et ne conserve plus son noble caractère, lorsque, trop irritée des abus, elle accuse les principes; c'est tromper les hommes au lieu de les éclairer, que d'attribuer à la philosophie les erreurs des sophistes, à la liberté les crimes de l'anarchie, à la religion les faiblesses et les vices qu'elle condamne.

L'Afrique fut le premier théâtre de ces discordes. Cécilien, évêque de Carthage, fut accusé par Donat d'avoir usurpé l'épiscopat et de s'être trouvé au nombre des *traditeurs*, c'est-à-dire de ces chrétiens qui, par faiblesse, dans le temps de la persécution, avaient découvert et sa-

Premières discordes ecclésiastiques.



crifié aux magistrats les livres saints. Cette querelle divisa l'Église ; soixante-dix évêques d'Afrique déclarèrent Cécilien innocent et légalement ordonné ; le parti des donatistes, ardent et nombreux, ne voulut point reconnaître cette décision.

L'empereur, dans le dessein de terminer ce schisme, convoqua, dans la ville d'Arles, un concile * : le pape Sylvestre y envoya deux légats. Cette assemblée fit encore un décret favorable aux évêques Félix et Cécilien ; elle rendit compte au pape de ses décisions et de ses motifs. Les évêques qui composaient ce concile ne donnaient alors au successeur de saint Pierre que le titre de *très cher frère ;* ils l'invitèrent à publier leur décret et à le communiquer aux autres églises.

L'année suivante, d'autres troubles éclatèrent en Palestine : les Juifs, irrités contre les chrétiens, exercèrent sur eux des violences. Constantin réprima ces excès, déclara libre tout esclave chrétien appartenant à un Juif, défendit aux Israélites d'en acheter, et les menaça de la confiscation de leurs biens et de la perte de la vie, s'ils forçaient un chrétien à se faire circoncire. En même temps il abolit dans tout l'empire le supplice de la croix.

Les donatistes, toujours opiniâtres dans leur résistance, appelèrent à l'empereur du jugement

* An de Jésus-Christ 314.

du concile. Ce prince refusa d'abord de juger cette querelle religieuse qu'il ne croyait pas de sa compétence; mais depuis, changeant d'opinion, il fit ordonner à Cécilien, par le proconsul d'Afrique, de se rendre à Rome et de comparaître devant lui. Cet évêque n'obéit pas; l'empereur, quelque temps après, se trouvant à Milan, jugea seul cette cause, et rendit un décret qui déclarait Cécilien innocent et ses adversaires calomniateurs.

Cet acte d'autorité, dans une affaire qui n'intéressait que la conscience, fut approuvé dans la suite par l'un des plus fermes soutiens de la religion, saint Augustin, qui parut n'y voir que le désir de rétablir la paix de l'Église. Mais on ne tarda pas à éprouver l'inconvénient inévitable qui devait résulter de l'importance que donnait à ces misérables querelles l'influence du pouvoir souverain : les donatistes ne respectèrent pas plus l'autorité de l'empereur que celle du concile; la confiscation de leurs biens ne put vaincre leur opiniâtreté; ils méprisèrent l'excommunication lancée contr'eux, et ce schisme dégénéra en hérésie.

Une secte beaucoup plus dangereuse se porta en Afrique aux plus grands excès. Les *circoncellions*, paysans fanatiques, interprétant au gré de leurs passions les préceptes de l'Évangile, voulurent établir violemment sur la terre cette Secte des circoncellions en Afrique.



égalité absolue qui n'existe pour les hommes qu'après la mort : prenant le titre de protecteurs des opprimés, ils brisaient les chaînes des esclaves, leur donnaient les propriétés de leurs maîtres, affranchissaient les débiteurs de leurs engagemens, massacraient leurs créanciers, prenaient audacieusement la défense des donatistes, et immolaient les catholiques à leur vengeance.

Sous prétexte que Jésus-Christ avait défendu à saint Pierre l'usage du glaive, ils ne s'armaient que de branches d'arbres, qu'ils appelaient *bâton d'Israël*, et s'en servaient pour assommer leurs ennemis. Leur cri de guerre était *louange à Dieu ;* leurs généraux portaient le titre de *chefs des saints*. Loin de craindre l'autorité des magistrats et la rigueur des lois, on voyait plusieurs de ces furieux, égarés par le fanatisme, se donner volontairement la mort dans l'espoir d'obtenir la palme du martyre. Ils annonçaient d'avance cette résolution insensée, s'engraissaient comme les victimes destinées aux sacrifices, et se jetaient ensuite au milieu des flammes, ou se précipitaient du haut d'un rocher dans la mer. Tant que l'ardeur des différentes sectes se consumait en vaines disputes, on se bornait à des excommunications ; une tolérance générale était peut-être le remède le plus utile que la raison pût dicter à l'autorité ; mais lors-

que les sectaires joignaient l'action à la parole et se permettaient de violer les lois de l'État, de troubler la tranquillité publique et d'attaquer la vie ou la propriété de leurs concitoyens, il devenait juste et indispensable alors que la puissance temporelle déployât sa force contr'eux : l'empereur chargea les comtes Ursace et Taurin de punir leur audace ; on fut obligé de les combattre, et on ne put étouffer cette révolte que par le massacre d'un grand nombre de ces fanatiques.

L'esprit de vertige des Juifs semblait alors s'être répandu dans toutes les parties du monde ; il y portait la discorde, le fanatisme qui avait fait de la Judée, pendant tant de siècles, un théâtre d'intrigues scandaleuses, de querelles opiniâtres, de guerres acharnées, et cette fureur de parti que ne put apaiser, dans Jérusalem, l'approche de l'ennemi armé pour la détruire. On doit remarquer que toutes les sectes, produites par les écarts d'une vive imagination, naquirent dans l'Orient. L'Europe avait soumis l'Asie par ses armes, et l'Orient à son tour conquit l'Occident par ses opinions. On sait peu de détails sur les six années qui suivirent la révolte des circoncellions, et qui précédèrent celle où Licinius prit pour la seconde fois les armes contre l'empereur. Il paraît que, pendant ce long espace de temps, Constantin resta

en Illyrie, occupé à défendre les frontières de l'empire contre les Sarmates, les Carpiens et les Goths. Il signala ses armes par de nombreux triomphes, s'empara de la Dacie et contraignit les Goths non-seulement à conclure la paix, mais à lui fournir quarante mille soldats, auxiliaires plus dangereux qu'utiles.

Eusèbe, toujours exagéré dans les éloges qu'il prodigue au protecteur des chrétiens, prétendait que Constantin avait subjugué toute la Scythie et conduit ses légions jusqu'à la mer du Nord. S'il étendit si loin ses conquêtes, on doit croire qu'il fut obligé d'abandonner promptement ce qu'il avait conquis, puisqu'on le revit encore fréquemment combattre les Barbares sur les bords du Danube. Ses victoires brillantes étaient loin d'être décisives, et les ennemis vaincus reprenaient bientôt leurs armes; ce qui faisait dire à Silénus que « les lauriers de Con» stantin ressemblaient aux fleurs du jardin » d'Adonis, aussitôt fanées qu'épanouies. »

Depuis la chute de la liberté, on trouve beaucoup d'incertitudes dans l'histoire : tel est l'effet du despotisme; les nations se montrent indifférentes, même à la gloire des armes. Elle devient un patrimoine particulier, presque étranger à la chose publique : ce n'est plus alors l'histoire de l'État, c'est celle d'un prince qu'on écrit, et les événemens ne nous sont trans-

mis que par des apologies ou par des satires.

En même temps que l'empereur combattait pour se défendre contre les anciens ennemis de Rome, il s'occupait du soin d'assurer à ses enfans la possession de son trône, et donnait à ses trois fils le titre de César. Il leur composa une maison et leur attacha une garde. Trop habile pour ne pas sentir qu'une puissance absolue, établie si nouvellement par la fortune, devait être défendue par le courage, il s'occupa soigneusement de l'éducation de ces jeunes princes, les forma lui-même aux exercices, à la tempérance, les accoutuma à faire de longues marches, à supporter le poids des armes, à braver l'intempérie des saisons, et chargea les plus habiles maîtres d'éclairer leur esprit. Comme il croyait, d'après l'exemple de son père, que l'affection des peuples est la base la plus solide de la puissance des souverains, il s'efforça de graver dans le cœur de ses fils cette maxime : « La justice doit être la règle du prince, et la » clémence son sentiment. » Éducation des enfans de Constantin.

La nature et la fortune trompèrent la prévoyance de Constantin; ses fils héritèrent de ses défauts et non de ses vertus. Le seul de ses enfans qui aurait pu réaliser ses espérances, Crispus, élevé par Lactance, marchait sur les traces de son père, et voyait comme lui ses armes couronnées par la victoire; mais il périt bientôt

victime de la jalousie de sa belle-mère et de l'aveugle impétuosité de l'auteur de ses jours.

Son instituteur Lactance fut un des célèbres écrivains de ce temps. Son style était éloquent et pur; on l'appelait *le Cicéron chrétien*. Il s'illustra dans son apologie du christianisme, et montra plus de force encore dans ses attaques contre le polythéisme.

En 320, l'empereur nomma consul son troisième fils encore enfant; il ne lui permit que de signer les lettres de grâce, sans doute pour le faire jouir du plus heureux droit de la puissance.

Victoire de Constantin sur les Sarmates.

Deux ans après, Constantin, rappelé dans les camps par une invasion des Barbares, traversa le Danube, battit les Sarmates, et tua de sa main leur roi Rasimond. On établit à Rome, en faveur de cette victoire, les jeux sarmatiques.

Établissement des jeux sarmatiques.

Édits de Constantin.

Les travaux militaires n'empêchaient point ce prince actif de se livrer à ceux de la législation. Il ordonna dans tout l'empire de consacrer le dimanche à la prière et au repos. L'augmentation continuelle des taxes produisait son effet ordinaire; elle dégoûtait les hommes d'une vie infortunée; étouffant tous les sentimens de la nature, elle rendait les mariages plus rares, et portait les époux malheureux aux actions les plus coupables: ils exposaient la nuit, dans les rues et sur les grands chemins, leurs enfans qu'ils ne pouvaient nourrir. L'empereur publia des

édits sévères contre ce crime; mais, en même temps, comme il ne pouvait contraindre à se marier ceux qui gardaient le célibat par principes religieux ou par misère, il abolit la loi Poppéa, dont les dispositions punissaient par des amendes tout citoyen âgé de vingt-cinq ans et non marié.

Un de ses édits menaça de peines sévères les aruspices et tous ceux qui, par des opérations magiques ou par des philtres, profitaient de la crédulité des hommes, en leur promettant de servir leur haine ou leur amour. Transigeant cependant encore à cette époque avec la superstition du polythéisme, il toléra les charlatanismes idolâtres qui n'avaient pour but que de guérir les maladies et d'écarter les orages.

Une autre loi, annulant toutes les confiscations ordonnées par Dioclétien et par Galère, rendit aux églises leurs biens et leur donna ceux des martyrs morts sans héritiers.

Il publia contre le rapt un édit, trop sévère, qui ne distinguait pas la séduction de la violence.

Presque toutes les villes des provinces étaient alors administrées par une sorte de sénat dont les membres s'appelaient *décurions*, et les chefs *duumvirs* : on les choisissait parmi les membres des familles les plus distinguées, et la plupart des citoyens évitaient ou quittaient ces fonctions gratuites et onéreuses, parce qu'elles les assujettis-

saient à des contributions plus fortes que celles qu'on exigeait des autres habitans. Constantin, pour maintenir une institution utile, soumit à des peines pécuniaires tout citoyen élu qui refuserait ces charges ou les abandonnerait. Par le même édit il appliqua au profit de ces administrateurs les terres des citoyens qui mourraient sans héritiers.

Abandon des charges publiques.

Ainsi, dans la décadence de l'empire, tout esprit public se trouvant éteint, il fallait que le pouvoir absolu contraignît les citoyens à exercer les charges qu'autrefois leur ambition se disputait avec tant d'ardeur. L'administration publique n'était plus regardée que comme une corvée. Les officiers, brevetés par l'empereur, sollicitèrent et obtinrent l'exemption de ces charges publiques; chacun fuyait les emplois qui ne le rendaient utile qu'au peuple, et ne cherchait avidement que ceux qui le rapprochaient des princes. Les places de l'État n'étaient plus rien, les places de cour étaient tout. On s'accoutuma promptement à ne regarder les dignités de questeur, de préteur et même de consul, que comme des titres honorifiques; leurs fonctions réelles ne furent remplies que par les comtes, les généraux, les officiers de la maison de l'empereur.

Ordonnances de Constantin.

Cependant, comme Constantin, juste par principes autant qu'ambitieux par caractère, fut

promptement informé des plaintes qu'excitaient partout l'avidité de ses conseillers et la conduite arbitraire de ses gouverneurs de provinces, il défendit aux juges et aux magistrats d'exécuter tous décrets, même les siens, s'ils étaient contraires aux lois, et il ordonna de n'avoir dans les jugemens aucun égard à la naissance et au rang des accusés. « Le crime, disait-il, efface » tout privilége et toute dignité. »

Telle était l'étrange contradiction qu'offraient alors, dans la conduite et dans les lois de l'empereur, l'attrait du pouvoir absolu, l'amour de la justice et les souvenirs de la liberté.

Il défendit par un décret aux percepteurs des contributions d'enlever aux agriculteurs leurs bœufs et les instrumens du labourage. Jusqu'à cette époque la répartition des impôts avait été réglée par les notables de chaque lieu, et les riches se servaient de leur influence pour faire peser la plus grande partie de ce fardeau sur les pauvres. Constantin, dans l'espoir d'arrêter ces abus, chargea les gouverneurs de provinces seuls de régler cette répartition; c'était remplacer les inconvéniens de l'aristocratie par les dangers plus grands de l'arbitraire.

L'empereur, soigneux de récompenser les soldats qui lui avaient donné la victoire et l'empire, leur distribua une grande quantité de terres qui se trouvaient vacantes.

Souvent les souverains, jaloux de leur pouvoir, préfèrent les soldats étrangers aux soldats citoyens. Constantin, plus frappé de l'utilité qu'il pouvait tirer du courage des Francs et des Goths que des périls futurs auxquels de tels auxiliaires exposeraient l'empire, prit à son service les plus braves de ces guerriers. Ces mercenaires ne devinrent dangereux que pour ses successeurs. Ils servirent Constantin avec zèle : Ébonit, capitaine franc, se distingua par de brillans exploits dans la première guerre que Constantin entreprit contre Licinius, et qui lui valut la possession de la Macédoine, de la Grèce et de l'Illyrie.

Son respect pour le culte chrétien.

Quoique l'empereur ne fût pas encore baptisé, et que, par politique, il parût jusqu'à cette époque ménager l'ancienne religion de l'empire, il ne cessait pas un instant, même au bruit des armes, de montrer sa prédilection et son respect pour le culte du Dieu auquel il attribuait ses triomphes. On voyait, au milieu de ses camps, un oratoire desservi par des prêtres et par des diacres qu'il appelait *les gardes de son âme*. Chaque légion avait sa chapelle et ses ministres, et, avant de donner le signal du combat, l'empereur, à la tête de ses guerriers, prosterné au pied de la croix, invoquait le Dieu des armées, et lui demandait la victoire.

Licinius, son collègue et son rival, se moquait

de ces pratiques qu'il appelait superstitieuses, tandis que lui-même, environné d'une foule de pontifes, de devins et d'aruspices, cherchait à lire sa destinée dans les présages et dans les entrailles des victimes.

Après la mort de Maxence et de Maximin, tout l'empire se trouvant partagé entre deux maîtres, Constantin et Licinius, chacun d'eux ne s'occupa plus qu'à perdre son rival pour régner seul. La différence des cultes et des mœurs semblait alors diviser le monde romain en deux peuples, les chrétiens et les idolâtres. Les premiers regardaient Constantin comme leur défenseur, comme leur appui, comme leur chef. Licinius, qui ne s'était prêté jusque-là que par politique au système de tolérance établi par Constantin, changea de façon d'agir dès qu'il eut vaincu Maximin, et se plaçant à la tête du nombreux parti qui restait attaché au polythéisme, aux anciennes lois et, aux anciens usages des Romains, il se déclara ennemi des chrétiens. Ce prince espérait écraser facilement, par le poids de l'immense population dont il protégeait les mœurs et la croyance, ces chrétiens si récemment tirés de l'esclavage, et à peine rétablis des profondes blessures que leur avait faites une longue persécution. Guerre entre Constantin et Licinius.

Les deux chefs étaient braves et habiles; Licinius avait pour lui le nombre, la superstition, le respect qu'inspirent les choses antiques, et

surtout cette opinion, presque généralement établie, que la gloire de Rome était inséparablement liée au culte de ses dieux.

A ces vieilles traditions, tournées en ridicule par les philosophes, et qui, chez un peuple corrompu, n'étaient plus soutenues par les mœurs, Constantin opposait un parti d'hommes enthousiastes, d'autant plus ardens qu'ils avaient été plus comprimés, et des légions enorgueillies par une longue suite de triomphes, qu'aucun péril n'arrêtait, et qui croyaient, à la vue du *labarum*, être conduites à la victoire par Dieu même.

Des deux parts, en se décidant à commencer la guerre, on chercha des raisons pour justifier l'infraction de la paix. Licinius prétendit que son rival, sous prétexte de marcher contre les Goths, était entré en armes sur son territoire, sans son aveu : Constantin accusa Licinius d'avoir cherché à fomenter dans Rome une révolte contre lui, et d'avoir payé des scélérats pour l'assassiner.

Bataille de l'Hèbre.

Les deux armées, qui devaient décider du sort des deux empires, des deux princes et des deux cultes, se rassemblèrent et se trouvèrent bientôt en présence sur les bords de l'Hèbre.

Tous les prêtres, tous les devins de l'Orient promettaient à Licinius un triomphe certain; l'oracle de Milet se montra moins courtisan.

Consulté par ce prince, il lui répondit : « Vieil-
» lard, tes forces sont épuisées, ton grand âge
» t'accable; il ne t'appartient plus de lutter
» contre de jeunes guerriers. »

Ce monarque, au moment de combattre, après avoir sacrifié des victimes, montrant à ses soldats les statues des dieux éclairées par mille flambeaux, leur dit : « Compagnons, voilà les
» divinités de nos ancêtres, les objets de notre
» antique vénération; notre ennemi est l'enne-
» mi de nos pères, de nos lois, de nos mœurs,
» de nos dieux; il adore une divinité incon-
» nue, idéale, ou plutôt on pourrait dire qu'il
» n'en reconnaît aucune. Il déshonore ses armes
» en remplaçant les aigles romaines par un
» signe consacré au supplice des brigands, par
» un infâme gibet. Cette bataille va décider de
» notre sort et de notre religion; si cette divi-
» nité obscure, ignorée, remporte la victoire
» sur tant de dieux illustres et puissans, aussi
» redoutables par leur nombre que par leur
» majesté, nous serons alors forcés de lui élever
» des temples sur les débris de ceux que nos
» pères ont fondés. Mais si, comme nous en
» avons l'assurance, nos dieux signalent aujour-
» d'hui leur pouvoir en accordant le triomphe
» à nos armes, nous poursuivrons jusqu'à la
» mort cette secte infâme dont l'impiété sacri-
» lége méprise les lois et outrage le ciel. »

Dans cette journée l'habileté de Constantin trompa la vieille expérience de Licinius. Dérobant sa marche à l'ennemi, il passa le fleuve dans un endroit qui n'était défendu que par un faible poste. La victoire fut le prix de sa tactique savante et de son inconcevable témérité. Ouvrant le passage à ses troupes, à la tête de douze cavaliers, il renversa et détruisit cent cinquante guerriers qui s'opposaient à sa marche. Ce fait, qui semble plus romanesque qu'historique, est attesté par Zozime, et l'on sait que cet écrivain était l'un des plus grands ennemis et l'un des plus opiniâtres détracteurs de ce prince.

Fuite de Licinius.

Licinius, enfermé dans Bysance, s'en échappa précipitamment lorsqu'il vit sa nombreuse flotte vaincue par celle de son rival que commandait le jeune Crispus. Il franchit le détroit, rassembla les débris de ses troupes, et, risquant un dernier effort pour disputer l'empire à son collègue, il lui livra bataille près de Chrysopolis *. Il fit encore porter à la tête de ses légions les images des dieux de Rome, de la Perse et de l'Égypte : mais, en même temps, troublé par la crainte que lui inspiraient les triomphes récens de la croix, et regardant le *labarum* comme un étendard magique, il donna l'ordre à ses soldats de ne point porter leurs regards sur ce signe funeste.

Bataille de Chrysopolis.

* An de Jésus-Christ 323.

Jamais les légions de l'Orient n'avaient combattu avec succès celles de l'Occident. La victoire de Constantin fut complète; il détruisit presque entièrement l'armée de Licinius, qui chercha son salut dans la fuite. Défaite et fuite de Licinius.

Dans ces temps de décadence il ne paraissait point honteux de survivre à l'honneur et à la liberté; on ne voyait plus de Catons ni même d'Antoines. Licinius, vaincu, se prosterna devant son seigneur et maître, déposant à ses pieds le diadème, et sollicitant humblement la conservation d'une vie dégradée. Les prières de Constancie, sa femme, sœur de l'empereur, lui firent obtenir la grâce qu'il implorait; mais la politique l'emporta bientôt sur la clémence, et le prince détrôné, étant accusé de former quelques intrigues pour recouvrer sa puissance, eut la tête tranchée par les ordres de l'empereur, dont ce meurtre ternit la gloire. Son abaissement et sa mort.

Pendant le cours de cette guerre, tous les partisans de l'ancien culte s'étaient formellement déclarés pour la cause de Licinius. Sa chute entraîna celle du polythéisme. Constantin irrité ne crut plus nécessaire de montrer les mêmes ménagemens pour l'idolâtrie. S'il ne persécuta pas les personnes, il comprima les opinions, et favorisa le zèle ardent des chrétiens, implacables ennemis de ces divinités fabuleuses qui, suivant leur foi, n'étaient que Abolition du polythéisme.



des démons. Dans tous les lieux où Constantin crut que ses ordres n'éprouveraient pas une résistance invincible, il fit renverser les autels, abattre les temples, et surtout ceux consacrés à Bacchus et à l'impudicité. Cette attaque, dirigée contre une religion inséparablement liée aux lois, aux coutumes anciennes, lui fit perdre l'affection des Romains. La capitale du monde, consacrée à Mars, à Jupiter, était elle-même un vaste Panthéon; l'encens y fumait dans sept cents temples consacrés aux dieux de l'Olympe par la superstition, au fondateur de Rome par la reconnaissance, aux empereurs par la coutume. L'autorité absolue ne pouvait renverser promptement de si fortes et de si antiques barrières; et, malgré les efforts des maîtres du monde, l'idolâtrie conserva long-temps dans Rome de nombreux partisans et un asile inviolable.

Dans tout le reste de l'empire, l'exécution des ordres de Constantin fut prompte et facile; il écrivit aux peuples d'Orient en ces termes: « Ma » victoire sur les ennemis de Jésus-Christ, la » chute des persécuteurs des chrétiens prou- » vent la puissance du Dieu qui m'a choisi pour » établir son culte dans l'empire; c'est lui qui » m'a conduit des rivages de la Bretagne jus- » qu'au centre de l'Asie; sa main puissante a » fait tomber toutes les barrières qu'on opposait

» à notre marche. Tant de bienfaits exigent ma » reconnaissance, et je dois partout être le pro- » tecteur des hommes dévoués au Dieu qui m'a » protégé. Je rappelle donc tous les bannis, je » remets tous les particuliers en possession de » leur fortune, je rends aux églises leurs ri- » chesses, et je veux que tous les chrétiens, » forts de mon appui, se félicitent de mes » triomphes et jouissent d'avance de la prospé- » rité qui les attend. »

Il paraît surprenant qu'une révolution qui blessait les consciences, qui offensait la superstition, et qui changeait si brusquement le culte, les mœurs et les lois, n'ait point alors excité de révoltes : on eût dit que les idolâtres avaient cessé de respecter leurs dieux, et qu'ils ne croyaient plus à leur puissance depuis qu'ils s'étaient laissé vaincre par le Dieu de Constantin. Il est vrai que l'empereur employait, pour réussir, la persuasion autant que la force, et qu'en protégeant les chrétiens il s'opposait à leurs vengeances. Dans l'un de ses édits, rendant hommage à la sagesse du Créateur, à la pureté de la morale chrétienne, il compare la douceur de son père, qui suivait les maximes de l'Évangile, à la cruauté de Galère, de Maxence, de Maximin et de Licinius ; et, déclarant que ses victoires n'ont été que le prix de son zèle pour rétablir le vrai culte de la Divi-

nité, profané par les erreurs de l'impiété, il rappelle aux hommes que le culte d'un seul dieu était la religion primitive; que Jésus-Christ n'était venu sur la terre que pour rendre l'antique pureté à cette croyance, dont le polythéisme n'était qu'une altération et qu'une corruption; s'adressant ensuite aux chrétiens, il réprime leur zèle trop emporté, leur défend toute persécution, ne leur permet d'autres armes pour vaincre les infidèles que celles de l'exemple et de la vérité, et garantit aux opiniâtres adorateurs des idoles une tranquillité parfaite.

Sans vouloir refuser à ce prince le mérite de cette modération, il est cependant juste d'atténuer les éloges excessifs que la flatterie lui a prodigués. Sa tolérance était un peu forcée; la majorité de la population de l'empire restait idolâtre; et il aurait craint, par trop de violence ou trop de précipitation, de compromettre sa puissance. L'autorité du sénat lui avait déjà fait sentir ce danger en maintenant dans Rome l'ancien culte, au mépris des décrets qui avaient ordonné la clôture des temples et la cessation des sacrifices.

Désordres dans l'empire occasionés par les courtisans.

Quoi qu'il en soit, si l'empereur se fût contenté d'établir et de protéger partout la liberté de conscience, les progrès de la foi chrétienne auraient été plus sages sans être moins rapides; la religion et l'empire se seraient vus exposés à

moins de troubles et de malheurs, si l'empereur avait moins rapproché les prêtres du trône, et s'il n'avait pas offert aux ministres d'un culte ennemi de tout ce qui est mondain l'appât dangereux et presque irrésistible de la faveur, de la fortune et de la puissance : mais, flatté, pressé, entraîné par les évêques qui l'entouraient, ce prince montra bientôt autant de passion pour convertir que pour vaincre; il aimait autant à prêcher qu'à combattre; ses courtisans l'applaudissaient avec enthousiasme, mais ils ne donnaient à leurs vices que le masque de la piété, et leur hypocrisie, couvrant de fausses couleurs une avidité sans frein et des concussions sans bornes, livra l'empire aux plus affreux désordres.

Les plaintes qui s'élevaient de toutes parts pénétrèrent enfin dans le palais. Constantin se montra honteux et indigné de ces excès. S'adressant un jour à l'un de ses favoris, il traça devant lui, sur la terre, avec sa lance, la figure d'un corps humain : « Entassez, lui dit-il, à » votre gré les richesses de l'empire, possédez » même le monde entier; il ne vous restera un » jour que cet étroit espace de terre que je viens » de mesurer, pourvu même qu'on vous l'ac» corde. »

L'événement vérifia ces paroles mémorables; car, sous le règne de Constance, ce même cour-

tisan, abusant toujours de son pouvoir, fut massacré par le peuple et privé de sépulture.

Quoique l'empire éprouvât tous les maux inséparables de la perte de la liberté, et souffrît de tous les abus qui suivent les progrès du pouvoir arbitraire, le souvenir de tant de guerres civiles attachait les peuples au joug du prince qui les avait délivrés de tant de tyrans. Les Romains n'étaient pas heureux, mais ils vivaient tranquilles; les Barbares, tant de fois vaincus, tentaient plus rarement de passer leurs limites, et les éternels ennemis de Rome, les Perses, n'osaient pas encore s'affranchir du traité honteux que leur avaient imposé Galère et Dioclétien.

Hérésie en Égypte excitée par Arius.

Après la défaite de Licinius, l'empereur, voulant pacifier l'Orient, fit un long séjour à Nicomédie. Ce fut là qu'on lui décerna le titre de *Victorieux* qu'il voulait et qu'il ne put transmettre à ses enfans, comme il leur transmit son autorité. Il avait formé le dessein de se rendre en Égypte; une nouvelle alarmante qu'il reçut le força de renoncer à ce voyage. Il apprit qu'une hérésie qui divisait tous les esprits venait de faire éclater dans cette contrée le feu de la sédition. Avant de parler des troubles que produisit l'opiniâtreté de cette nouvelle secte, dont l'hérésiarque Arius était le chef, il est nécessaire de retracer en peu de mots l'état où se

trouvait alors l'Église, et quels avaient été, depuis trois siècles, l'esprit du christianisme, ses progrès et la cause de la haine constante qui s'était vainement opposée à sa propagation.

Puisque la Judée fut le berceau de ce culte, et que la religion de Jésus ne fit, suivant les auteurs ecclésiastiques, que perfectionner celle de Moïse, il est nécessaire de reporter nos regards sur les diverses opinions qui s'étaient établies chez les Juifs avant la prédication de l'Évangile. Etat de l'Église.

A l'exception de la secte des rachébites, peu importante et peu connue, il paraît que les Hébreux, jusqu'à l'époque de leur captivité en Syrie, et quelque temps après leur retour en Judée, altérèrent peu la doctrine de Moïse, et que ce ne fut qu'environ trois siècles avant la naissance de Jésus-Christ qu'il s'établit dans leur croyance un mélange d'opinions philosophiques et religieuses.

Sous le règne des premiers Ptolémées, un grand nombre de Juifs, habitant alors Alexandrie, cédèrent au désir de connaître les systèmes de plusieurs philosophes qui cherchaient à concilier les opinions de Platon, de Pythagore, d'Hermès et de Zoroastre. Frappés de la conformité qui paraissait exister entre les idées de Platon et celles de Moïse sur la grandeur et sur la puissance de Dieu, ils se persuadèrent Sectes du syncrétisme, des esséniens et des thérapeutes.

que ce philosophe ainsi que Pythagore avaient connu les livres de Moïse, et en avaient tiré ce qu'ils voyaient de sublime dans leurs écrits. Ils adoptèrent donc en partie ce système chimérique de conciliation qu'on nommait le *syncrétisme*. D'autres Juifs, qui avaient échappé aux malheurs de leur patrie à l'époque de la captivité, s'étant sauvés en Égypte, se retirèrent au milieu des déserts pour éviter la haine qui les poursuivait dans les villes. Là, privés de livres, éloignés de leurs temples, ils s'accoutumèrent à la vie ascétique; quelques pythagoriciens, persécutés comme eux, cherchèrent un asile dans la même contrée; la conformité de leur sort rapprocha leurs opinions, et ce mélange produisit les sectes des esséniens et des thérapeutes.

Mœurs des esséniens.

Lorsque Ptolémée Philadelphe, dont la vertu tolérante voulait répandre partout le bonheur, sans distinction de parti, de secte et de pays, permit aux Juifs exilés de retourner dans leur patrie, ils propagèrent en Palestine leur nouvelle doctrine. Les esséniens, accoutumés dans leur retraite à une vie contemplative, à la pratique d'une morale austère, ne purent supporter la corruption qui s'était introduite dans Jérusalem et dans les autres villes de Judée; attachés à leurs principes et à leurs usages, ils vécurent à part dans les campagnes, loin des cités; la plus grande union régnait en-

tr'eux, et tous se secouraient mutuellement.

Tournés vers l'Orient, ils priaient Dieu avant le lever du soleil, et se livraient ensuite au travail; à la cinquième heure du jour ils se baignaient, et faisaient après, en commun, un repas frugal, pendant lequel régnait un profond silence. Leurs mets étaient bénis par un prêtre. En sortant de table, ils rendaient grâce à Dieu, retournaient au travail, et le soir, se réunissant pour souper, observaient les mêmes usages et gardaient le même silence.

On les voyait toujours vêtus de blanc; leurs biens étaient en commun. Suivant les principes de Pythagore, aucun néophyte n'était admis parmi eux qu'après trois ans de noviciat, pendant lesquels on éprouvait sa discrétion, son zèle et ses vertus.

Un serment, rigoureusement exigé, leur faisait prendre l'engagement de ne point nuire à autrui, d'observer ponctuellement la règle de la communauté, de fuir les méchans, d'obéir aux lois, d'être fidèles au gouvernement, de ne point altérer la doctrine, et de perdre la vie plutôt que de révéler aux profanes le secret de leur religion.

Cette secte austère, et d'autant plus fanatique qu'elle se croyait plus sainte, opposa dans la suite aux Romains une résistance invincible; les plus cruels supplices ne purent obtenir d'eux

aucune action, aucune parole contraire à leur croyance.

Ils se persuadaient que tout dans le monde était enchaîné et réglé d'avance par le destin; que l'âme, immortelle de sa nature, emprisonnée dans le corps, en sortait, au moment de la mort, pour recevoir, si elle avait été vertueuse, de grandes récompenses dans un lieu où régnait un printemps éternel, ou pour être tourmentée dans de sombres souterrains, si elle s'était laissé entraîner par le vice.

Mœurs des thérapeutes.

Les thérapeutes, plus exaltés encore dans leur croyance, se consacraient à une vie entièrement contemplative, abandonnaient leurs familles, renonçaient à tous les biens, à tous les liens terrestres, et, se détachant de la matière, élançaient ardemment leur âme vers la Divinité, croyant dans leur extase que, dégagés de l'influence des sens, ils s'approchaient de Dieu et pouvaient jouir de la vue de toutes ses perfections.

Ces nouvelles doctrines ne prirent point de crédit sur la plus grande partie du peuple, qui, sous le nom de *saducéens*, restait attachée aux anciennes opinions, ne comprenait que ce qui frappait les sens, et ne croyait pas à l'immortalité de l'âme. Ceux d'entre les Juifs qui, sans adopter la morale pure des esséniens, admettaient le système immatériel de cette philoso-

phie mystérieuse, s'appelèrent *pharisiens*. Au défaut de vertus, ils surchargeaient le culte de règles puériles, de longues prières, de pratiques superstitieuses, et voilaient, sous l'apparence d'une fausse piété, leur désir insatiable de pouvoir et de richesses. Dominant la multitude par leur indulgence pour les désordres, par leur gravité extérieure, par leurs austérités apparentes, ils s'emparèrent d'une grande autorité, ébranlèrent souvent celle des rois ; tyrans lorsqu'ils exerçaient la puissance, factieux lorsque le gouvernement l'emportait, ils furent une des principales causes des troubles et des guerres civiles qui déchirèrent leur patrie.

Les caraïtes, moins nombreux parce qu'ils étaient plus raisonnables, tenaient un juste milieu entre ces partis exagérés : au reste, malgré l'inimitié qui régnait entre les esséniens, les saducéens, les pharisiens, ils se regardèrent toujours comme de la même communion et ne s'accusèrent jamais d'hérésie, croyant apparemment, comme le dit Condillac, que les questions de la liberté, de l'immortalité de l'âme et de l'existence des esprits n'étaient que des choses problématiques, sur lesquelles on pouvait différer d'avis sans violer la loi de Moïse.

Ce fut dans ce pays, divisé d'opinions, au milieu de ces questions de secte, que la lumière de l'Évangile parut. Jésus-Christ l'apporta, ses

Propagation de l'Évangile.

apôtres et ses disciples la propagèrent; les premiers chrétiens furent des Juifs convertis; mais, dès leur premier pas, malgré les dispositions de ce peuple à croire aux prophètes et aux miracles, ils durent rencontrer et rencontrèrent en effet de nombreux obstacles.

La doctrine de Jésus-Christ irritait les pharisiens, parce qu'elle condamnait l'hypocrisie, l'ambition, la cupidité, et plaçait la foi et l'exercice des vertus au-dessus des vaines cérémonies et des pratiques superstitieuses. Moins contraire au système des esséniens, elle irritait cependant leur amour-propre en blessant leurs prétentions à la supériorité qu'ils croyaient avoir par leur austérité sur toutes les écoles philosophiques et sur toutes les sectes religieuses.

Les saducéens et la masse du peuple hébreu, plus attachés à la lettre qu'à l'esprit de la loi et des prophéties, attendaient pour sauveur un prince de la maison de David, fort par les armes, brillant de majesté, éclatant par sa puissance, et qui étendît leur gloire mondaine et leur domination terrestre.

Ne croyant pas à l'immortalité de l'âme, ils regardaient comme chimérique un royaume spirituel, un bonheur qui ne commençait que dans une autre vie, et ne pouvaient reconnaître comme le Messie un homme obscur, un prophète pauvre qui n'avait d'autres armes que la parole,

d'autre puissance que la vertu, n'ordonnait que des privations et ne promettait que des biens célestes.

D'ailleurs, quoique Jésus-Christ et ses disciples se montrassent exacts à fréquenter le temple, à célébrer la Pâque, à se conformer aux rites prescrits, ils les regardaient comme des innovateurs téméraires qui voulaient substituer une nouvelle loi à celle de Moïse. Enfin les Hébreux, qui s'étaient toujours crus le seul peuple chéri de Dieu, ne pouvaient supporter qu'une nouvelle secte appelât les autres nations à partager les lumières de la vraie croyance et les faveurs de la Divinité.

Telles furent les causes qui portèrent la plus grande partie des Juifs à rejeter la nouvelle loi, et qui excitèrent leur haine opiniâtre contre les chrétiens. Malgré ces difficultés, la doctrine de l'Évangile, prêchée en Palestine, s'étendit par le zèle des apôtres d'abord à Damas, à Antioche, et bientôt à Éphèse et à Smyrne. Elle pénétra dans toutes les villes d'Asie, traversa la mer, parcourut l'Archipel, s'introduisit au milieu des temples antiques de la Grèce, dans les opulentes cités de Corinthe, d'Athènes et de Sparte. Arrivée en Égypte, malgré les ténèbres de la superstition, elle fit promptement de nombreux prosélytes dans Alexandrie. L'activité d'un commerce immense y réunissait des hommes de

tous les pays, des sectateurs de toutes les religions, des philosophes de toutes les écoles; l'intérêt public y commandait la tolérance.

Rome, destinée à devenir un jour la capitale du monde chrétien, après avoir cessé d'être la reine du monde idolâtre, ne tarda pas à recevoir dans ses murs tous les partisans de ce nouveau culte.

Un passage de Tacite prouve que du temps de Néron, soixante-dix ans après la naissance de Jésus-Christ, il existait déjà dans cette ville un grand nombre de chrétiens; mais à cette époque on les confondait encore souvent avec les Juifs. La morale sévère de l'Évangile, prêchée par des hommes pauvres et simples, était trop opposée à l'orgueil des grands et aux mœurs corrompues des riches, pour être accueillie favorablement par eux. Elle ne devait être reçue avidement que par les malheureux, par les esclaves, par les opprimés, par tous ceux qui avaient besoin de l'espoir d'une autre vie pour se consoler des infortunes qu'ils éprouvaient sur la terre; aussi l'histoire laisse un voile d'obscurité sur les premiers pas du christianisme.

Commençant presque en silence cette immense révolution qui changea les opinions et les mœurs de la terre, le christianisme marchait, croissait dans l'ombre, et s'étendit long-temps avant d'attirer sur lui les regards dédaigneux des classes

élevées qui ne s'occupaient que des querelles des princes, des intrigues des cours, et qu'étourdissaient continuellement les triomphes ou les revers des armées, la chute ou l'élévation des tyrans, l'agitation des assemblées publiques, la pompe des fêtes et la solennité des jeux.

Les hommes même les plus occupés de la recherche de la vérité, et qui se consacraient à l'étude de la philosophie, n'avaient alors, pour la plupart, d'autre but dans leurs travaux que d'approfondir les systèmes les plus propres à maintenir l'âme dans le calme au milieu des orages de la vie, à augmenter la somme de nos jouissances et à diminuer celle de nos peines. C'était le bonheur terrestre qu'ils cherchaient; les uns le plaçaient dans la vertu, les autres dans la volupté; laissant au peuple la croyance du Tartare et de l'Élysée, ils se moquaient des dieux de la fable, ne croyaient pas à d'autres, ou n'admettaient que des idées vagues de destin et de providence, et regardaient comme chimérique toute recherche d'une félicité placée au-delà des bornes de la vie.

Les premières notions confuses qui se répandirent sur la croyance des chrétiens n'excitèrent que l'étonnement et le mépris des partisans du culte établi. Accoutumés à n'adorer que le maître du tonnerre, que des astres brillans, des élémens formidables, des vertus éclatantes, des

passions impérieuses et des héros déifiés, habitués à encenser l'amour, la fortune, la vengeance, la force et la gloire, ils regardaient comme insensés les sectateurs d'une doctrine qui sacrifiait tous les plaisirs et toutes les passions à l'idée, selon eux chimérique, d'une félicité éternelle, qui prêchait l'humilité aux grands, rappelait l'égalité aux princes, méprisait le luxe, honorait la pauvreté, et remplaçait les majestueuses divinités de l'Olympe par un Dieu inconnu, né dans la classe des artisans, éloigné pendant sa vie de toutes les grandeurs du monde, et condamné par ses concitoyens au plus honteux supplice.

Causes de la haine des Romains contre le christianisme.

S'il est facile de comprendre pourquoi les Romains méprisaient une croyance nouvelle, aussi contraire à leurs idées qu'à leurs mœurs, il ne l'est pas autant d'expliquer les motifs de leur haine violente contre ce culte moral, et qui les portèrent à proscrire les adorateurs de Jésus-Christ, tandis que leur tolérance illimitée respectait partout les religions de tous les peuples et les superstitions de tous les genres.

Plusieurs causes contribuèrent à fomenter cette haine qui fit verser tant de sang. Les Juifs, se regardant comme le peuple chéri de Dieu, méprisaient les autres peuples; ils ne voulaient former aucun lien avec eux, supportaient avee indignation le joug des Romains,

refusaient de rendre aux images des empereurs les hommages prescrits par les lois et par la religion de l'empire. Toujours disposés à la révolte quand toute la terre obéissait aux vainqueurs du monde, une destruction totale leur paraissait moins humiliante que l'asservissement. D'ailleurs la voix de leurs prophètes, qu'ils interprétaient au gré de leurs désirs, leur faisait espérer l'appui du ciel et un triomphe éclatant.

Sous le règne de Néron ils se révoltèrent, prirent les armes, chassèrent les Romains de leur pays, bravèrent l'autorité des maîtres de la terre, massacrèrent les troupes qui occupaient leurs villes, et firent reculer ces invincibles légions dont jusque-là les Parthes seuls, dans l'Orient, avaient repoussé les armes.

Leur fanatisme et leur opiniâtre résistance les rangèrent au nombre des plus implacables ennemis de Rome; on sentit bientôt qu'on ne pouvait les soumettre sans les anéantir.

Cette guerre furieuse, et les excès auxquels se livrèrent les différentes sectes juives qui déchirèrent la malheureuse Jérusalem jusqu'au dernier jour de son existence, portèrent au plus haut degré l'exaspération des Romains contre ce peuple, contre ses lois et contre son culte. Les chrétiens, que l'on confondait avec eux, furent enveloppés dans cette haine, et dès-lors il ne put exister de rapprochement ni de paix entre

les adorateurs de Dieu et les sectateurs du polythéisme.

En vain les chrétiens opposaient aux accusations de leurs ennemis une morale pure, une vie humble, une parfaite soumission aux princes, en vain même leur accroissement prouvait avec évidence que, loin de partager la haine et le mépris des Juifs pour les autres peuples, ils voulaient les attirer tous à leur croyance; comme ils refusaient de participer aux cérémonies publiques et aux sacrifices dans un pays où les lois civiles et religieuses étaient inséparablement unies, on les traitait en factieux : ce n'était point comme adorateurs d'une divinité particulière qu'on les poursuivait, mais comme des rebelles aux lois. Leurs adversaires ne voulaient point laisser dans l'indépendance les ennemis de leurs prêtres, de leurs temples, de leur luxe, de leurs passions, de leurs fêtes, de leurs jeux. Aucune transaction ne devait avoir lieu entre des croyances, des mœurs, des sentimens, des principes si opposés. La puissance déploya sa force, les proscriptions commencèrent sous le règne de Domitien, la terre fut couverte de martyrs. Mais la violence qui détruit les corps ne peut rien sur les esprits; on immole les hommes, mais on ne tue pas les opinions, et le sang de ces victimes humaines fortifia les racines de leur foi.

Progrès du christianisme.

Le courage des chrétiens torturés et mourans excita d'abord la pitié, et bientôt l'admiration; les peuples, accoutumés à diviniser la force et l'héroïsme, se trouvaient disposés à placer dans le ciel ces martyrs, dont la fermeté affrontait tant de périls et tant de supplices pour défendre leur croyance. Beaucoup d'hommes commencèrent à regarder comme vraie une religion pour laquelle on bravait la mort. Aux yeux mêmes de ceux qui regrettaient les antiques vertus, cette résistance invincible avait quelque chose de romain; et lorsque tout ployait servilement sous le joug de la tyrannie, ces premiers chrétiens seuls semblaient, par leur courage, rappeler le souvenir de l'ancienne liberté.

Plus tard quelques empereurs, assez sages pour sentir qu'on grandit tout ce qu'on persécute, et assez vertueux pour rendre justice aux principes moraux des chrétiens proscrits, écoutèrent favorablement leur apologie écrite par Justin, par Quadrat, par Aristide, philosophes convertis. La persécution se ralentit; les prosélytes de la religion se multiplièrent tellement, que du temps de Tertullien on voyait dans toutes les parties de l'empire beaucoup d'anciens temples vides d'adorateurs, et que la foi chrétienne comptait déjà sur un grand nombre d'appuis dans le sénat, dans les maisons des grands et dans les palais des princes.

Chute du polythéisme.

Malgré les efforts cruels et infructueux de Commode, de Sévère, de Décius et d'Aurélien, le polythéisme, au lieu de se relever, vit progressivement tomber sa puissance. Sous le règne de Dioclétien la force des deux partis était presque égale, et c'est ce qui rendit la proscription si violente et si meurtrière, quand, après vingt ans de tolérance, ce prince, entraîné par Galère, publia l'édit qui ordonnait l'abolition du christianisme.

Cependant, malgré la foule de victimes que Galère, Maximin, Maxence et Licinius immolèrent à leur superstition et à leur politique, le christianisme conservait encore tant de sectateurs, que Constantin crut pouvoir, en se mettant à leur tête, balancer avec avantage les forces de ses adversaires, combattre Rome et attaquer sans danger, sous l'enseigne de la croix, Mars et Jupiter même au sommet du Capitole : l'événement justifia sa confiance et les calculs de sa politique.

Pendant le premier siècle de l'ère chrétienne, à l'époque où nous avons vu que les Romains se bornaient à mépriser la secte naissante des chrétiens et les confondaient avec les Juifs, rien n'éclairait les pas de cette religion, alors obscure et presque ignorée. Aucun acte public ne constatait son existence, aucun philosophe n'étudiait ses principes, aucun historien ne sui-

vait sa marche. Les différentes communautés ou églises chrétiennes, travaillant dans l'ombre à la propagation de la foi, à l'établissement de la discipline, à l'institution du gouvernement religieux des fidèles, dérobaient aux regards des magistrats et du public leurs assemblées, leurs sacrifices, leurs livres, leur correspondance. L'Église s'organisait avec mystère, et la tradition seule pouvait conserver, par un petit nombre de documens échappés aux proscriptions, l'histoire des premiers successeurs des apôtres.

Cette obscurité inévitable qui devait entourer le berceau du christianisme, et le silence universel des historiens profanes relativement aux chrétiens, ont donné lieu aux doutes répandus par les adversaires de cette religion sur la résidence des apôtres à Rome, sur l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique et sur la succession des premiers pontifes qui occupèrent la chaire romaine. De ce silence des autorités publiques et des historiens ils ont même tiré des armes pour attaquer l'authenticité des Évangiles, l'institution des premières églises et presque toutes les bases de la religion. Mais, suivant le témoignage des écrivains ecclésiastiques, qui, d'après les écrits des pères de l'Église, ont pu seuls porter quelque lumière sur la première époque de l'histoire du christianisme, lorsque

Premiers évêques à Rome.

Néron voyageait dans la Grèce, l'an 67 de Jésus-Christ, le gouverneur de Rome ordonna le supplice de saint Pierre et de saint Paul : ce dernier, en qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée; saint Pierre, comme juif, fut crucifié. Sa femme était morte avant lui. Eusèbe, qui écrivait deux cent cinquante ans après cet événement, dit que de son temps on voyait encore leurs portraits. Saint Lin succéda à saint Pierre dans l'administration de l'église de Rome; après lui, saint Clet ou Anaclet, et ensuite saint Clément, occupèrent ce siége. Tels furent, dit l'histoire ecclésiastique, les trois premiers évêques de Rome, en avouant qu'on n'a aucune certitude sur l'ordre et la durée de leur pontificat. Eusèbe croit qu'Anaclet mourut l'an 95 de Jésus-Christ. Cette même année, qui était la dernière du règne de Domitien, l'apôtre saint Jean subit le martyre, après avoir établi Polycarpe, son disciple, évêque de Smyrne.

A cette époque, pour la première fois, un homme éminent par sa naissance et par ses dignités parut et brilla dans les rangs des chrétiens; le consul Clément, parent de Domitien, subit la mort pour la foi de Jésus-Christ.

Pontifes de Rome jusqu'à Constantin.

Les pontifes qui gouvernaient l'église de Rome, jusqu'à Constantin, furent, après ceux que nous venons de nommer, d'abord saint Évariste : pendant que ce pape vivait, les chrétiens furent

persécutés par les ordres de Trajan. L'histoire ecclésiastique rapporte que saint Siméon, parent de Jésus-Christ, le dernier de ses disciples, et qui était évêque de Jérusalem, fut crucifié sous le règne de ce prince : elle dit qu'à cette même époque saint Ignace souffrit le martyre, et que ce fut alors qu'on vit les démons, c'est-à-dire les faux dieux, cesser de rendre des oracles.

Saint Alexandre, saint Sixte et saint Thélesphore succédèrent à Évariste. Thélesphore mourut martyr. Saint Hygin et saint Pie le remplacèrent. Ce dernier mourut l'an 157.

Après lui, saint Anicet occupa le siége de Rome pendant onze ans, vit l'Église attaquée par plusieurs hérésies, et souffrit le martyre sous le règne de Marc-Aurèle, l'an 169.

Pendant le pontificat de son successeur, saint Soter, l'hérésie de Montan naquit et prit beaucoup de forces. Saint Éleuthère fut pape pendant dix-huit ans. Sous son pontificat la Gaule vit ses premiers martyrs, et l'Angleterre reçut des missionnaires qui vinrent y porter l'Évangile.

Après sa mort, saint Victor occupa le Saint-Siége, et voulut séparer les églises d'Asie de la communion romaine, parce que les communautés de l'Orient ne s'accordaient point avec celles de l'Occident sur l'époque de la célébration de la Pâque.

Saint Zéphirin le remplaça. Ce fut pendant son pontificat que les chrétiens se virent persécutés par l'empereur Sévère. Saint Irénée souffrit le martyre à Lyon. Les auteurs ecclésiastiques nous ont transmis une lettre d'Irénée, dans laquelle cet évêque rappelle qu'il avait été élevé par saint Polycarpe, disciple de saint Jean. Cette même lettre contient la nomenclature des pontifes qui avaient occupé le siége de Rome depuis saint Pierre jusqu'à Zéphirin.

Tertullien, célèbre par ses écrits et par ses éloquentes apologies du christianisme, vivait alors. Il finit par embrasser l'hérésie des montanistes.

Après Zéphirin, saint Calixte fut évêque de Rome, et subit la mort des saints. Ce fut pendant l'administration de ce pape que s'élevèrent dans la capitale du monde les premiers édifices publics consacrés au culte des chrétiens. L'empereur Alexandre Sévère leur céda une maison pour la célébration de leurs mystères.

Saint Urbin et saint Pontien exercèrent successivement le pontificat. Ce dernier fut exilé par Maximin. Le même prince mit à mort saint Euthère, son successeur. Après lui, saint Fabien occupa le siége de Rome quatorze ans. Saint Denis fut envoyé par lui à Paris, saint Saturnin à Toulouse; l'empereur Décius persécuta les chrétiens et ordonna le supplice de saint Fabien.

La violence de cette persécution laissa le siége de Rome vacant pendant seize mois. Saint Corneille, en 251, fut élu pape, combattit l'hérésie des novatiens, et s'unit, pour soutenir l'Église, avec saint Cyprien, évêque de Carthage, aussi célèbre par ses talens que par son zèle pour la foi. Après quinze mois, saint Corneille termina son pontificat par le martyre.

Saint Luce qui le remplaça fut d'abord banni, puis rappelé, et ensuite condamné à mort. Saint Étienne, son successeur, éprouva le même sort, ainsi que saint Sixte II. En Afrique on trancha les jours de saint Cyprien.

Saint Denis, vanté pour son érudition, et saint Félix, furent papes, l'un pendant dix ans et l'autre pendant cinq. Ce fut sous le pontificat de leur successeur, saint Eutichien, que la cruelle persécution d'Aurélien eut lieu, et que l'hérésie des manichéens se répandit dans le monde.

Saint Caïus occupa douze ans le siége de Rome; sous son pontificat saint Denis, premier évêque de Paris, eut la tête tranchée en 287.

Saint Marcellin fut élu évêque de Rome en 296, sous le règne de Dioclétien. L'édit de cet empereur, qui détruisit tant de temples, répandit tant de sang et livra aux flammes tant de livres saints, fit donner à cette époque le nom de l'*ère des martyrs*. Elle commença en 304; la

rigueur de cette longue persécution força les chrétiens de laisser le siége de Rome vacant près de quatre années. En 308, saint Marcel l'occupa et fut remplacé par saint Eusèbe. Celui-ci eut pour successeur saint Melchiade. Ce fut sous son pontificat que Constantin arbora l'enseigne de la croix, détrôna Maxence et s'empara de Rome. Saint Sylvestre, élu pape après lui, gouverna l'Église pendant vingt et un ans, et vit naître l'hérésie d'Arius.

Par ce précis rapide on voit que nous devons à la tradition seule quelques notions sur l'histoire de l'établissement du christianisme. Dans le premier siècle les auteurs profanes ne parlaient point d'une secte nouvelle presque ignorée par eux, et les persécutions qui commencèrent au règne de Domitien n'ont pas permis que les actes des premiers successeurs des apôtres vinssent jusqu'à nous.

Les renseignemens positifs ne datent que du moment où le christianisme, assez répandu pour exciter la curiosité des philosophes, l'attention des magistrats et la jalousie des pontifes, fut attaqué par les uns et persécuté par les autres. Il paraît que de tous les écrivains de ce temps, Celse fut celui qui écrivit avec le plus de force contre la religion chrétienne. Quadrat, qui avait succédé à saint Denis l'Aréopagite, comme évêque d'Athènes, répondit à Celse, et dans

l'année 124 présenta son apologie du christianisme à l'empereur Adrien.

A cette époque, une nouvelle secte, née dans l'Orient, prenait beaucoup d'empire sur les imaginations ardentes, et augmentait encore la confusion des idées qu'on avait alors sur la religion chrétienne. Les gnostiques ou illuminés, mêlant ensemble les principes de l'Évangile, ceux de Zoroastre et de Pythagore, avec les systèmes séduisans de Platon, prétendaient que Dieu, ou la perfection infinie, qu'ils nommaient aussi *Paraclet*, était un océan de lumières dont il sortait continuellement des émanations auxquelles ils donnaient le nom d'*éons*. Ces éons, plus ou moins parfaits suivant qu'ils s'éloignaient plus ou moins de leur source, formaient une échelle graduée, depuis l'esprit éternel jusqu'à la matière brute, depuis la lumière jusqu'aux ténèbres. Les bons et les mauvais génies, les esprits célestes, les astres, les prophètes, les hommes éclairés par une science divine étaient des éons. Plus on se détachait de la matière pour se rapprocher de l'esprit, et plus on se trouvait susceptible, en remontant cette échelle mystérieuse, de jouir du vrai bonheur, de connaître la vérité, et d'entrer même en communication avec les êtres intermédiaires, c'est-à-dire avec les esprits.

Le Paraclet.

Plusieurs philosophes païens, pour soutenir leurs dieux, déjà discrédités et livrés au ridi-



cule par Lucien, adoptèrent les fables d'Alexandrie et prétendirent que ces divinités de l'Olympe étaient des éons. Un grand nombre de chrétiens égarés adoptèrent une partie de ce système, et tous, s'abandonnant aux écarts de leur imagination, se divisèrent en plusieurs écoles différentes. Les montanistes ne regardèrent Jésus-Christ que comme un éon. Montan lui-même, le chef de cette secte, se disait illuminé par le Paraclet, et le plus parfait des éons.

D'autres admettaient deux principes, ceux du bien et du mal, qui se combattaient éternellement. Cette erreur donna naissance au manichéisme.

Les valentiniens confondaient le Verbe de l'Évangile avec celui de Platon; on accusait une grande partie des gnostiques, dont les assemblées nocturnes et mystérieuses s'appelaient *agapes*, de se livrer aux plus honteuses superstitions, et de renouveler les scandaleuses débauches des bacchanales; et comme alors l'opinion publique ne faisait aucune distinction entre toutes ces sectes nouvelles, les chrétiens se virent souvent confondus avec les illuminés, et leurs assemblées religieuses furent traitées avec la haine et le mépris qu'inspiraient les rassemblemens licencieux des gnostiques.

Lorsque Antonin occupa le trône, la morale de l'Évangile se vit défendue et disculpée avec

force et succès par saint Justin dans l'année 150. Il réfuta toutes ces calomnies, dont la fausseté était démontrée encore plus évidemment par la simplicité, la sagesse et la vertu de ceux qui avaient embrassé la foi de Jésus-Christ.

L'Église chrétienne alors pouvait se défendre plus glorieusement par les exemples que par les écrits; pure comme le sont toutes les institutions près de leur source, le luxe et la corruption ne s'y étaient point introduits. Ces premiers chrétiens, pauvres, humbles, zélés, charitables, courageux, ne connaissant d'autres passions que l'amour de Dieu et du prochain, devaient paraître, aux yeux de leurs ennemis mêmes, des modèles de la plus parfaite philosophie, comme ils étaient dans l'opinion de leurs frères des modèles de sainteté. Aussi, malgré l'habitude de la superstition et la crainte des supplices, ce culte austère, qui proscrivait si rigoureusement toutes les jouissances mondaines, acquérait sans cesse de nouveaux et de nombreux partisans, tant on se sentait entraîné par l'admiration pour des hommes qui, dans un siècle de dépravation, conservaient des mœurs si pures, et qui, au milieu d'une époque de décadence et d'asservissement, gardant une héroïque liberté, opposaient tant de vertus aux vices, tant de douceur à la haine, et un si ferme courage à la tyrannie.

Les armes d'une brillante éloquence ne tardèrent pas à venir au secours du christianisme persécuté. Tertullien et Origène prirent la défense de cette religion, et par de nombreux écrits s'efforcèrent de prouver la pureté des principes et la vérité des faits sur lesquels elle était fondée.

Origène porta le zèle jusqu'au fanatisme, et se mutila pour être plus certain de dompter ses passions. Cet égarement fut condamné par l'Église. Tertullien, entraîné par une imagination ardente, finit par tomber dans l'erreur des montanistes. L'un et l'autre, enthousiastes de Platon, avaient adopté une grande partie des opinions de ce philosophe. C'est dans les écrits de Tertullien qu'on trouve le plus d'argumens pour établir la succession des évêques dans les principales églises depuis les apôtres.

Origène fit un immense travail pour comparer et concilier toutes les versions de l'Écriture : l'un de ses plus remarquables ouvrages fut la réfutation du livre de Celse. Saint Grégoire Thaumaturge, célèbre par ses talens, était disciple d'Origène.

Depuis le milieu du second siècle, l'histoire de l'Église ne manque plus de documens certains; elle a plutôt à se plaindre de la multiplicité des lumières qui se présentent pour éclairer sa marche, et après avoir cherché pé-

niblement la vérité au milieu du silence des contemporains et à la lueur incertaine des traditions, elle se trouve tout à coup jetée dans la confusion des sectes, des hérésies, et dans toutes ces controverses dont la subtilité métaphysique paraît si éloignée de la simplicité de l'Évangile.

Les discordes souvent sanglantes, produites par ces différens schismes, forment une triste partie du tableau que nous devons tracer. Nous admirions les principes purs d'un culte dont les ministres étaient pauvres et persécutés, nous aurons à déplorer les erreurs et les passions qui troublent la paix d'une église riche et triomphante.

Tableau des discordes causées par les schismes.

Les lumières les plus pures sont bientôt altérées par les faiblesses humaines, et, semblable à la république romaine, l'Église chrétienne se corrompit dès que ses conquêtes lui donnèrent l'empire du monde.

Les premiers chrétiens n'ambitionnaient de trésors et d'honneurs que dans le ciel; leurs différentes communautés, soumises à des règles simples et d'une exécution facile, étaient gouvernées par des prêtres et par des diacres. Les successeurs des apôtres, qui les présidaient, prirent ensuite le titre d'*évêques* : ils administraient les sacremens, maintenaient la discipline, réglaient les cérémonies, consacraient les ministres, dirigeaient les fonds communs, et

jugeaient en arbitres les différends que les fidèles ne voulaient pas soumettre aux tribunaux des idolâtres.

Comme les *gentils*, c'est-à-dire les hommes des nations étrangères à la Judée, composèrent bientôt la majorité des chrétiens, on cessa de suivre la loi de Moïse; et après la dispersion des Juifs, sous le règne d'Adrien, on finit par regarder comme hérétiques les chrétiens qui, sous le nom de *nazaréens*, persistaient à suivre la loi judaïque.

Chaque congrégation chrétienne élisait son évêque. A la fin du deuxième siècle, les chrétiens, plus multipliés, formèrent des synodes provinciaux, dont les amphictyons et la ligue achéenne leur avaient peut-être donné l'idée. Cet établissement accrut la puissance des évêques; ils ne faisaient d'abord que des exhortations fraternelles; bientôt le besoin de l'ordre, et peut-être l'ambition, leur firent contracter l'habitude de commander, et l'on ne tarda pas à leur entendre dire, comme saint Cyprien, que « les princes et les magistrats n'ont qu'un do» maine terrestre et passager, tandis que l'au» torité épiscopale vient de Dieu, et s'étend » sur ce monde et dans l'autre. »

Élection d'un chef de l'Église, nommé ensuite *pape*.

La communauté des biens s'opposait au prosélytisme; on y renonça. La nécessité de régler une administration qui s'étendait chaque jour

établit la hiérarchie. L'égalité, à laquelle prétendaient les prêtres, disparut devant la puissance des évêques; ceux-ci cédèrent la prééminence aux métropolitains, et presque tous reconnurent pour le premier d'entr'eux et pour leur chef l'évêque de Rome, comme successeur de saint Pierre, auquel on attribua dans la suite exclusivement le nom de *pape*. Mais cette suprématie ne s'établit pas sans obstacles; on lui résista souvent en Afrique et en Asie; car on voit toujours se renouveler, dans les affaires du ciel comme dans celles de la terre, l'éternel combat de la république et de la monarchie.

Le sacrifice absolu, qu'autrefois les fidèles étaient contraints à faire de leurs biens, fut réduit à la dîme et aux offrandes.

Sévèrement attentive au maintien de la foi, chaque société religieuse séparait de sa communion ceux qui s'étaient souillés de quelques crimes, ou qui professaient des principes contraires à la doctrine et à la morale chrétiennes. L'excommunié n'avait plus de part aux cérémonies, aux sacremens, aux distributions, et chacun fuyait sa présence. La réconciliation était plus ou moins difficile, suivant les différentes règles reçues dans chaque pays. En Galatie, un apostat obtenait sa grâce après cinq ans de pénitence; en Espagne, on lui refusait l'absolution jusqu'à l'article de la mort.

L'excommunication.



Morale du christianisme.

On chercherait vainement dans les annales du monde un plus rare modèle de vertu, de morale, d'austérité, que celui qui fut offert à l'admiration des hommes pendant près de trois siècles par les chrétiens. Ce qui les distinguait surtout, c'était une vertu douce, tendre, active, qui les portait à soigner les malades, à secourir les pauvres, à consoler les malheureux, à aimer tous les hommes, même leurs persécuteurs, à se regarder tous comme égaux et comme frères.

On ne voit rien dans les écoles de philosophie qui donne une juste idée de cette passion pour l'humanité, de cette bienveillance universelle que les chrétiens nommèrent charité. Les anciens philosophes, admirables dans leurs préceptes pour enseigner la justice, pour prescrire la tempérance, pour augmenter la force, pour conseiller la modération, ne s'adressaient presque jamais qu'à l'esprit; les apôtres parlaient au cœur. Zénon, Platon, Socrate ne rapprochaient les hommes que par les chaînes du devoir. L'Évangile les unissait par les liens de l'amour. Enfin c'est par cette vertu que le christianisme conquit l'univers. Les pompes, les trophées, la richesse, la puissance, les voluptés du paganisme disparurent à la voix du Dieu bon qui dit aux hommes : *Aimez-vous et pardonnez-vous.*

Pour gouverner les premiers chrétiens, les

évêques n'eurent long-temps à employer d'autre force que celle de l'exemple ; mais la puissance, la richesse et le repos altérèrent les mœurs du clergé : peu de chrétiens résistèrent aux erreurs et à la dépravation d'un siècle corrompu. Tout dans l'empire romain participait à sa décadence ; et, sans avoir égard aux diatribes des ennemis du christianisme, on peut juger, par le tableau que nous a transmis, du temps de Constantin, l'évêque Eusèbe, des désordres scandaleux qui affligeaient l'Église, et dont il attribuait la cause à son accroissement, à son luxe et à sa prospérité.

C'est dans cet état de puissance ascendante et de pureté décroissante que Constantin trouva l'Église chrétienne, lorsqu'il la fit triompher de ses ennemis, et l'associa, pour ainsi dire, à l'empire du monde.

Après sa victoire, le désir de dominer augmenta l'ardeur des sectes, qui jusque-là ne s'étaient combattues que dans l'ombre. Vingt ans auparavant un des évêques de Thébaïde, nommé Mélèce, convaincu d'avoir sacrifié aux idoles, avait été déposé par Pierre, évêque d'Alexandrie.

Dans l'Égypte et dans une grande partie de l'Orient, l'*ecclectisme* avait succédé au *syncrétisme*. Les partisans de ce système se croyaient le droit de choisir dans chaque doctrine religieuse ou philosophique ce qui plaisait le plus (Naissance de l'arianisme.)



à son imagination, et la plupart faisaient dans leur croyance un mélange bizarre de christianisme, de platonisme et de pythagorisme. Les partisans de Mélèce ne furent point découragés par sa condamnation. Ce schisme s'étendit, et bientôt on vit marcher avec éclat sur ses traces un homme éloquent et ambitieux : c'était Arius.

Comme il parut d'abord disposé à se repentir de ses erreurs, Achillas, évêque d'Alexandrie, le rétablit dans sa communion; mais ses vrais sentimens ne tardèrent pas à éclater. Le successeur d'Achillas, qu'on nommait Alexandre, dans une instruction adressée à son clergé, ayant parlé de la conformité de substance qui existe entre Dieu et Jésus-Christ, Arius, qui avait adopté quelques opinions des gnostiques, accusa hardiment son évêque d'hérésie, nia la divinité de Jésus-Christ, et déclara publiquement que le fils, étant engendré, avait été tiré du néant, et ne pouvait avoir une substance conforme à celle de son père.

L'éloquence d'Arius entraîna beaucoup de chrétiens, et lui fit même parmi les prêtres et les évêques un grand nombre de partisans. Né au milieu des déserts de la Libye, son génie avait toute l'ardeur de ce climat brûlant; instruit par les livres des anciens philosophes, il joignait la subtilité grecque à la chaleur africaine; sa piété apparente voilait son ambition,

une humilité affectée déguisait son audace : tel le représentent les écrivains orthodoxes de ce temps. Ils prétendent tous que l'Église n'eut point de plus formidable ennemi.

Le peuple, les prêtres le suivaient en foule; les femmes surtout, entraînées par le feu de ses paroles, embrassaient sa cause avec passion. Cette secte s'étendit rapidement en Égypte, en Syrie, en Palestine. Les adversaires d'Arius, aussi ardens que lui, le combattaient non-seulement avec zèle, mais avec fureur. Ainsi l'arianisme dès sa naissance divisait toutes les familles, agitait toutes les villes. Chaque place publique semblait transformée à la fois en école de théologie, en théâtre de discorde, et devenait souvent un champ de bataille.

Un concile de cent évêques, convoqué à Alexandrie, excommunia Arius, ainsi que les évêques Théonas et Second. Ce jugement excita de violentes plaintes; le célèbre Eusèbe, évêque de Nicomédie, voulut exiger d'Alexandre le rétablissement d'Arius dans sa communion, et Constancie, sœur de l'empereur, appuya ses sollicitations.

Arius, banni d'Alexandrie, se vit accueilli favorablement par un autre Eusèbe, évêque de Césarée, célèbre par son esprit et puissant à la cour. Enfin un concile, convoqué par les deux Eusèbe à Nicomédie, se déclara pour les opi-

nions d'Arius, et les pères, qui composaient cette assemblée, écrivirent en faveur de l'hérésiarque à tous les évêques de l'empire.

Efforts de Constantin pour établir la paix dans l'Église.

Constantin gémissait des troubles qui déchiraient l'Église, dont il avait cru consolider par ses armes la paix et la prospérité.

Dans le dessein et avec l'espoir de rapprocher les esprits, il blâma l'un et l'autre parti d'avoir mis en discussion des questions *insolubles pour l'esprit humain*. Ces subtilités ne lui paraissaient pas essentielles à la religion, et, comme elles ne devaient pas, selon ses principes, rompre l'union chrétienne, il invitait chacun à garder pour lui ses opinions, et à cesser de disputer sur ces mystérieux objets : « Laissez-moi, leur écri-» vait-il, des nuits sans trouble, des jours se-» reins et une lumière sans nuages. Où trouve-» rai-je du repos si les serviteurs de Dieu se » déchirent ? Je voulais me rendre dans vos » contrées, vos discordes me ferment le che-» min de l'Orient : réunissez-vous pour me le » rouvrir. »

On ne répondit à ces sages conseils que par d'autres discussions sur l'époque à laquelle on devait célébrer la fête de Pâques. Osius, évêque de Cordoue, chargé des lettres et des ordres de l'empereur, fit de vains efforts pour rétablir la paix.

Un nouveau concile fut réuni dans Alexandrie, mais l'aigreur des partis rendit toute con-

ciliation impossible, et, comme on crut que l'empereur inclinait du côté des adversaires d'Arius, la fureur des sectaires s'accrut à tel point que, dans plusieurs villes, on mutila, on brisa les statues de ce prince.

Quelques courtisans dénoncèrent avec chaleur cet attentat, dans l'intention d'exciter son courroux. Constantin, portant alors la main sur son visage, leur dit en souriant : « Je ne me sens » pas blessé. » Ce mot, répété dans tout l'empire, commanda le respect aux factieux, et le silence aux flatteurs.

Cependant l'empereur, voyant que ces querelles prolongées menaçaient la tranquillité publique, convoqua un concile général à Nicée en Bithynie *.

Ce fut à cette époque que le prince publia plusieurs lois fort sages pour augmenter l'autorité paternelle, pour régler l'émancipation des mineurs, pour réprimer les excès de l'usure, qui étaient portés à tel point qu'on crut faire une grande réforme en réduisant l'intérêt du prêt, en argent, à douze pour cent, et, en nature, à trois boisseaux pour deux.

Si, à cet égard, les mœurs publiques étaient trop relâchées, de leur côté les évêques se montraient trop austères. Ils regardaient tout intérêt comme usuraire ; leur zèle, plus ardent

* An 325.

qu'éclairé, les empêchait de voir qu'interdire aux prêteurs tout profit, c'était porter une atteinte mortelle au crédit et au commerce.

Concile général.

Dans l'année 325 le concile de Nicée ouvrit sa session : c'était la première fois qu'on voyait l'Église tout entière rassemblée.

Elle offrit aux regards du monde la réunion d'un grand nombre de prélats respectables par leurs vertus, célèbres par leurs talens, et dont les tortures avaient souvent éprouvé le courage. L'un d'eux, Paphnuce, qui administrait un diocèse dans la Thébaïde, portait sur son front l'empreinte du fer des bourreaux. En le voyant, Constantin s'approcha de lui avec respect, et baisa plus dévotement que politiquement cette cicatrice : il ignorait les conséquences dangereuses de ce pieux abaissement, et ne prévoyait pas que l'ambition s'enorgueillirait de cet hommage rendu par la puissance non au sacerdoce, mais à la religion et à la vertu. On ne comptait dans cette assemblée que dix-sept évêques ariens; le plus redoutable rival d'Arius fut un jeune prêtre, nommé Athanase, que l'évêque Alexandre avait élevé. Athanase, destiné par le sort à jouer un rôle éclatant dans ces querelles religieuses, déploya, dès qu'il prit la parole, une éloquence vive et brillante, qui frappa d'étonnement les ariens, la cour et le concile.

L'empereur, entouré de tous les pontifes

chrétiens, se vit assailli par une foule de requêtes et de mémoires qui contenaient un grand nombre de plaintes et d'accusations que faisaient réciproquement l'un contre l'autre les évêques de toutes les Églises de l'empire. Après en avoir pris connaissance, ayant convoqué devant lui ces prélats : « Je remets, leur dit-il, la décision de tous vos procès à un jour fixe, ce » sera celui du jugement dernier : Dieu est » votre seul juge; je ne prononcerai point sur » de telles causes. Vous n'avez qu'un unique » devoir, remplissez-le; il consiste à vivre sans » mériter de reproches, et sans en faire à votre » prochain. Imitons, croyez-moi, la bonté di» vine; oublions et pardonnons. »

En même temps il jeta au feu tous ces libelles, et ajouta ce peu de mots : « Gardons» nous de rendre publiques les faiblesses des » ministres de la religion, de scandaliser le » peuple, et d'autoriser par là ses désordres. »

Le concile s'ouvrit le jour où l'on célébrait la fête de l'apôtre saint Jean. Arius soutint ses opinions avec adresse; Athanase les combattit avec véhémence. Comme on n'écrivit point tous les actes de ce concile, l'histoire ne nous a pas transmis les détails de ce fameux procès; elle n'a conservé que la profession de foi, les canons et les lettres synodiques qu'on y rédigea. La dernière séance se tint dans le palais de

l'empereur. Il paraît qu'Osius, accompagné de deux légats, présida l'assemblée au nom du pape Sylvestre. Constantin se rendit sans gardes au concile.

« Pontifes de l'Église chrétienne, leur dit-» il, mes vœux sont enfin remplis; après tant » de faveurs que j'ai reçues du ciel, celle que » je désirais le plus vivement était de vous » voir tous réunis près de moi dans un même » esprit. J'ai renversé la tyrannie qui vous per-» sécutait par une guerre ouverte. Triomphons » aujourd'hui de ce génie du mal qui travaille » à notre destruction par ses artifices et par » une guerre intestine. Vainqueur de mes en-» nemis, j'espérais ne jamais adresser à l'au-» teur de mes succès que les vœux de ma re-» connaissance; la nouvelle de vos discordes » m'a plongé dans une profonde douleur; c'est » pour faire cesser cette division, le plus fu-» neste des fléaux, que je vous ai tous réunis. » Ministres d'un Dieu de paix, faites renaître » parmi vous l'esprit de charité que vous de-» vez inspirer aux autres; étouffez toute se-» mence de haine; rétablissez, consolidez votre » union; ce sera l'offrande la plus agréable à » votre Dieu, et l'hommage le plus doux pour » votre prince. »

Les historiens ecclésiastiques disent qu'Arius présenta au concile une profession de foi artifi-

cieusement rédigée, dans le dessein d'éluder plutôt que de résoudre la difficulté; mais ses adversaires déjouèrent cette subtilité en proposant de déclarer que Jésus-Christ était *consubstantiel à son père*. Cette déclaration précise ne permettait pas de subterfuges; on dressa le formulaire que signa la majorité des pères, et que les ariens refusèrent presque tous de souscrire. Quelques-uns seulement se soumirent par crainte plus que par conviction à la décision du concile. Eusèbe de Césarée fut de ce nombre; mais ils ne tardèrent pas à revenir contre ce jugement, en disant que le mot *consubstantiel* ne signifiait que *semblable* et non *conforme en substance*. Le concile excommunia les dissidens.

Quelle révolution soudaine dans les opinions, dans les esprits, dans les usages! L'empire romain semble tout à coup offrir à nos regards surpris un autre pays et d'autres hommes. On quitte les réalités de la terre pour s'élever dans les nuages et dans les régions mystérieuses du ciel. La subtilité remplace la force, les opinions succèdent aux intérêts; ce n'est plus la politique, c'est la métaphysique qui gouverne le monde. Tout dans les idées paraît à la fois exalté, obscurci, rétréci; l'histoire ne nous transmet plus que de longs discours au lieu de grandes actions, et le glaive de la parole reste seul actif et tranchant, tandis que celui de la

victoire, s'émoussant chaque jour, laisse l'empire livré sans défense à l'avidité des Barbares.

Par une autre décision on établit que la fête de Pâques se célébrerait partout suivant l'usage de l'Église d'Occident.

Mélèce éprouva l'indulgence du concile; on lui permit de remplir les fonctions épiscopales. On s'occupa ensuite d'une autre secte, celle des *purs* ou *novatiens* : ils ne reconnaissaient qu'à Dieu seul le pouvoir d'absoudre. Attaquant ainsi l'intérêt fondamental des prêtres et le pouvoir de l'Église, ils voulaient la priver du droit et de la faculté de lier par l'anathême et de délier par l'absolution. En vain on voulut les ramener à l'opinion reçue; ils refusèrent tout accommodement et furent excommuniés : mais ce qui rendit surtout ce premier concile œcuménique, c'est-à-dire universel, le plus célèbre de tous, ce fut la profession de foi qu'on y rédigea, et qui sert encore aujourd'hui de règle à l'Église romaine.

Clôture du concile.

Après la clôture du concile, tous les évêques retournèrent dans leurs diocèses. L'empereur avait payé leur voyage et les avait défrayés pendant leur séjour. Il écrivit à toutes les communautés chrétiennes de l'Égypte pour les inviter à se réunir au corps de l'Église, et sévit avec rigueur contre les évêques qui persistaient dans leur opposition. Eusèbe de Nicomédie et

Théognis de Nicée furent exilés dans les Gaules.

Sur ces entrefaites, l'évêque d'Alexandrie mourut et désigna pour son successeur Athanase, qui chercha en vain par la fuite à éviter son élévation : il fut élu. Son épiscopat dura quarante-six ans; son zèle opiniâtre, son austère fierté, sa vive éloquence et ses malheurs le rendirent célèbre; il se vit cinq fois banni et courut souvent risque de la vie.

Constantin, revenu à Rome, publia une loi pour abolir les combats de gladiateurs, jeux sanglans qui ne s'accordaient pas avec la morale chrétienne, mais qui plaisaient encore aux Romains; car ils conservèrent plus long-temps leur férocité que leur courage. Abolition des combats de gladiateurs.

Constantin défendit par un décret, aux généraux et aux officiers, d'exiger du peuple des vivres et de l'argent. La raison de ce prince le portait à vouloir réprimer toutes les passions privées qui s'opposaient à l'intérêt public; mais il était trop impétueux pour triompher des siennes. Ce fut à cette époque * que, trompé par l'impératrice Fausta, il ordonna la mort de Crispus son fils, qu'elle avait faussement accusé d'un amour incestueux. Éclairé sur cette imposture, il vengea ce jeune prince par un nouveau crime : Fausta périt, et Constantin, tourmenté d'un repentir tardif, fit élever en honneur de l'infor- Mort de Crispus et de Fausta.

* An 326.

tuné Crispus une statue dont le corps était d'argent et la tête d'or; sur son front on avait gravé ces mots : *C'est mon fils, injustement condamné.*

Révolte contre Constantin.

Les Romains, dont l'humeur turbulente avait survécu à la perte de leur liberté, saisirent le prétexte de ces deux actes sanguinaires pour faire éclater leur haine contre un prince ennemi de leur culte et de leurs jeux. Constantin fut insulté dans Rome; ses favoris lui conseillèrent de faire charger la multitude par ses troupes : il parut prendre un parti plus sage, celui de se montrer supérieur et insensible à ces offenses; mais la blessure resta ouverte dans le fond de son cœur. Il partit pour l'Illyrie, abandonna Rome et n'y revint jamais.

Son départ définitif de Rome.

Découverte du sépulcre de Jésus-Christ.

Sous le consulat de Constance et de Maxime, la princesse Hélène, mère de l'empereur, âgée de soixante-dix-neuf ans, et qui se trouvait alors en Palestine, se rendit à Jérusalem et visita le Calvaire, dont les païens avaient fait un temple consacré à Vénus. L'histoire ecclésiastique rapporte que cette princesse, indignée, fit abattre les statues de la déesse, renverser les murailles, et qu'en fouillant la terre, on découvrit le sépulcre de Jésus-Christ, sa croix et celles des deux voleurs qui avaient péri à côté de lui. L'empereur donna ordre à Dracilien, gouverneur de la Palestine, de bâtir dans ce lieu une église qu'on nomma *le Saint-Sépulcre*.

Construction d'une église nommée *le Saint-Sépulcre.*

L'empereur fit attacher à son casque les clous trouvés sur la croix. En 327, Hélène mourut; on transporta son corps à Rome; il y fut enfermé dans un tombeau de porphyre. Constantin lui éleva une statue et donna son nom à Drépane, ville nouvellement fondée en Bithynie.

Toujours constant dans sa piété filiale, il avait fait graver le nom d'Hélène sur les monnaies. Sous le consulat de Januarius et de Justus, l'empereur, appelé de nouveau dans les camps par l'audace des Barbares, battit les Sarmates, les Germains et les Goths. Après les avoir vaincus, il recommença plus vivement que jamais la guerre qu'il avait déclarée aux temples de l'idolâtrie.

Ayant appris qu'en Palestine, autour du chêne de Membré, dans le lieu où l'on prétendait qu'Abraham avait été visité par des anges, on voyait quelques chrétiens, mêlés avec les sectateurs de plusieurs religions différentes, confondre ces différens cultes et sacrifier aux idoles, il défendit ces réunions et fonda une église en cet endroit.

Depuis quelques années le christianisme étendait ses racines en Éthiopie par le zèle de quelques hommes ardens et austères qui avaient voulu fuir dans les déserts la vue des tyrans, le spectacle de la décadence de Rome et la contagion d'un siècle corrompu. Ces fervens sec-

tateurs et des vertus antiques et de la morale chrétienne furent les premiers ermites. La persécution de Dioclétien multiplia leur nombre; ils se réunirent et peuplèrent de monastères les solitudes de l'Afrique : ceux de Saint-Antoine et de Saint-Pacôme furent les plus fameux.

L'éloignement augmentait la vénération qu'inspirait leur vertu sévère, et les peuples, accoutumés par le polythéisme à ne pas douter des prodiges, croyaient avidement à tous les miracles qu'on attribuait à leur sainteté.

Fondation de Constantinople dans Byzance.

Constantin, irrité contre Rome, exécuta le grand projet que la haine plus que la politique lui avait dicté. Dans l'année 328, il posa dans Byzance les fondemens d'une nouvelle ville qu'il nomma Constantinople, et dont il fit le siége de l'empire. Il poussa les travaux avec tant d'activité qu'en 330 on les vit terminés.

Le siége de l'empire est fixé dans cette ville.

Cette ville fameuse, ancienne colonie de Mégare, avait été fondée par Bizas, six cent cinquante-huit ans avant Jésus-Christ. Libre pendant quelques années, elle passa ensuite sous la dépendance des Perses et des Lacédémoniens ; les Athéniens s'en emparèrent. Rome, qui promettait la liberté à tous les peuples qu'elle voulait asservir, accorda aux Byzantins le droit d'être gouvernés par leurs propres lois. Sévère l'assiégea, la prit et la détruisit presque entièrement. A peine était-elle rebâtie, lorsque

Gallien renversa de nouveau ses murailles; les Hérules la saccagèrent; Licinius en fit le centre de ses forces. Saint André y prêcha l'Évangile.

Constantin, sous prétexte d'occuper une position plus avantageuse pour défendre l'empire contre les Sarmates, les Goths et les Perses, mais animé réellement d'une profonde haine contre Rome, résolut de porter à l'extrémité des frontières le centre de vie et d'activité de l'empire romain. Il fit de Byzance sa capitale, étendit son enceinte et la remplit de superbes monumens. Grands travaux dans Byzance, sous Constantin.

On y bâtit un capitole; on y construisit des aqueducs; deux édifices majestueux furent destinés aux assemblées du sénat. Une vaste place publique, entourée de colonnes et d'arcades dorées où l'on admirait un grand nombre de statues, était décorée par le milliaire d'or : cette place se nommait *Augustion*.

Au centre de la ville, les regards étaient frappés par la beauté d'une autre place circulaire qu'on appelait *la Salle de Constantin*, et au milieu de laquelle s'élevait une colonne de porphyre servant de base à la statue de l'empereur. Cette statue, dont on avait changé la tête, était celle d'Apollon trouvée dans Ilium. On renferma dans sa base une partie de la vraie croix, qu'on disait avoir été découverte dans le Saint-Sépulcre par Hélène.

Rien n'égalait, même dans Rome, la magnificence du palais impérial de Byzance, qui, s'élevant sur le bord de la mer, aux lieux où l'on voit aujourd'hui le sérail, semblait dominer l'Europe et l'Asie.

Au milieu de la salle du trône, brillante de marbre, d'or et de pourpre, on avait attaché une grande croix enrichie de pierreries : Apollon pythien, les Muses de l'Hélicon, les trépieds de Delphes, enlevés à leurs temples déserts, ne servaient plus que d'ornemens : la curiosité venait admirer ces dépouilles de l'idolâtrie dans ce palais superbe.

Constantin fit bâtir dans Byzance plusieurs églises, et entr'autres celle de Sainte-Sophie, qui, depuis, devint la principale mosquée des sectateurs de Mahomet.

L'empereur, occupé de la salubrité de sa nouvelle ville autant que de sa magnificence, fit construire sur le modèle de ceux de Rome de vastes égouts, dont les eaux s'écoulaient dans la mer.

Impatient de faire briller Constantinople du plus grand éclat, il accorda d'importans priviléges à tous ceux qui venaient s'y établir, et, par un décret très arbitraire, il priva du droit de tester tous les propriétaires de fonds en Asie, qui, à une époque fixée, ne seraient pas possesseurs d'une maison à Constantinople.

Bientôt la nouvelle capitale éclipsa l'ancienne; mais si elle l'effaça en puissance, elle la surpassa de beaucoup en servitude. Rome, qui avait créé ses princes, s'était toujours vue respectée par eux; Constantinople au contraire, devant son existence aux empereurs, les regarda comme ses maîtres. Droits, intérêts, tout changea; les peuples parurent devenir la propriété des monarques; le langage s'altéra comme la pensée, les mots n'eurent plus la même signification; la vertu ne consista plus dans l'amour de la patrie, de l'indépendance et des lois; on plaça l'honneur non dans la fidélité aux principes, mais dans le dévouement au prince. L'obéissance à l'Église, la soumission au trône formèrent tout le cercle des devoirs; le monarque fut regardé comme représentant seul l'État: tous les sentimens, comme tous les droits, durent se concentrer et se confondre dans sa personne, et ce fut d'après ces nouvelles régles de morale et de politique que l'histoire jugea pendant beaucoup de siècles les caractères et les actions des hommes dans les monarchies modernes.

Rome avait été consacrée à Mars; l'empereur, dans l'année 330, sous le consulat de Gallicanus et Symmaque, fit la dédicace de Constantinople, qu'il consacra à la Vierge. Dédicace de Constantinople à la Vierge.

Les dépenses prodigieuses occasionées par la

translation du siége de l'empire, et par la fondation d'une nouvelle Rome, obligèrent Constantin à écraser les peuples par des impôts énormes. Il assujettit à de lourdes taxes les marchands, les artisans, les mendians même et les lieux de prostitution. Constantinople seule fut exempte de ce fardeau qu'elle faisait peser sur l'empire, et ses habitans se virent affranchis de tous impôts directs et personnels.

Institutions de Constantin.

Un nouveau sénat, formé dans la capitale de l'Orient, malgré l'extrême faveur que l'empereur lui accordait, ne put obtenir de l'opinion publique la considération et le respect attachés au nom du sénat qui restait à Rome, et le peuple ne donna aux sénateurs byzantins que le titre de *clari*, réservant pour les sénateurs romains celui de *clarissimi*. Tous les efforts de l'autorité souveraine ne purent effacer cette différence maintenue par la puissance des souvenirs.

L'empereur, pour assurer la tranquillité de ses vastes États, créant un nouvel ordre d'administration publique, confia l'exercice de son autorité à quatre chefs principaux, nommés *préfets du prétoire;* il fit entr'eux le même partage qu'on avait vu établir autrefois par Dioclétien entre les quatre Césars; mais le système de Constantin était mieux conçu et moins dangereux, puisque ces préfets étaient révocables : leurs quatre districts se divisaient en diocèses;

l'Orient en contenait cinq, l'Italie trois, les Gaules trois. Les préfets du prétoire étaient supérieurs à tous les autres magistrats : autrefois ils commandaient la garde prétorienne; mais, dans ce nouveau système, leur autorité devint purement civile, et les troupes furent mises sous les ordres de deux généraux nommés *maîtres de la milice*.

L'empereur institua une nouvelle dignité supérieure à celle de préfet, ce fut la dignité de *patrice;* mais il ne lui attribua que de grands honneurs sans fonctions. Constantin chargea les ducs de la défense des frontières, en leur assignant des terres qu'ils transmettaient à leurs enfans, et qu'on appelait *bénéfices*. Ces ducs, après de grands services, obtenaient quelquefois le titre de *comte*, qu'on regardait alors comme supérieur, et que portaient les principaux officiers du palais.

Le nom de *comte* était ancien et datait du règne d'Auguste : on appelait *comites Augusti* les sénateurs qui accompagnaient ce prince dans ses voyages.

Le fondateur du nouvel empire connaissait les hommes et la dépravation de son siècle; il savait que les Romains n'avaient plus la fierté qui rend libre, et qu'il ne leur restait que la vanité qui rend courtisan. Dépouillant les citoyens de leurs droits, il les en dédommagea par

des titres; et les principaux personnages de l'empire se consolèrent de la perte de leur indépendance, en se voyant traités de *révérence*, d'*éminence*, de *grandeur* et de *magnificence*.

Pour maintenir le respect du pouvoir absolu, il faut qu'il brille de l'éclat de la victoire, et la gloire militaire est ce qui fait le plus d'illusions sur la perte de la liberté.

Victoires du jeune Constantin sur les Goths.

En 332, Constantin reprit les armes, et fit la guerre contre les Goths. Le jeune Constantin, son fils, commandant un corps d'armée, défit cent mille de ces Barbares, les contraignit à payer un tribut annuel et à donner en ôtage Ariaric, un de leurs princes.

Jusqu'alors l'empereur avait cru convenable et prudent d'éloigner ses frères des affaires publiques; mais en 333, voyant sa puissance consolidée, il nomma Delmace, son frère, consul et censeur. La peste et la famine désolèrent l'empire; Constantin, par ses soins actifs, par ses libéralités, soulagea les souffrances du peuple.

Mort du philosophe Sopatère.

Ce fut à cette époque que le philosophe Sopatère vint à la cour d'Orient, et osa soutenir la cause de l'ancien culte contre le christianisme : il plut à l'empereur. Ce prince, doué d'une imagination vive, aimait l'esprit, cultivait les lettres et venait de rouvrir les écoles d'Athènes. La faveur de Sopatère éveilla l'inquiétude des prêtres; le peuple, toujours dis-

posé au fanatisme, éclata en murmures séditieux; Constantin, effrayé de ce mouvement, sacrifia le philosophe à ses ennemis, et lui fit trancher la tête.

L'empereur, dont les prêtres échauffaient sans cesse le zèle, ne se bornait pas à combattre les rois étrangers; il travaillait sans relâche à leur conversion et comblait de présens leurs ambassadeurs pour les attirer à sa croyance. Étant informé que le roi de Perse, Sapor, maltraitait les chrétiens, il lui adressa des lettres pressantes en leur faveur : « Croyez, lui écrivait-il, » que l'empereur Valérien ne s'est attiré ses » longs malheurs qu'en persécutant les adora- » teurs de Jésus-Christ, et que moi je ne dois » mes victoires qu'à la protection de ce Dieu. » Ses argumens furent sans succès; il réussit mieux en fournissant aux Perses, sur leur demande, des armes qui leur manquaient, et dont ils ne tardèrent pas à se servir contre lui.

Cette année fut marquée par peu d'événemens. Constant, le plus jeune des fils de l'empereur, reçut le titre de César. Constantin, frappé de tous les prodiges qu'on racontait du pieux ermite saint Antoine, lui écrivit pour lui exprimer l'admiration que lui inspirait l'austérité de sa vertu. C'est ainsi qu'un zèle impolitique portait alors ce prince à encourager cette ferveur pour la vie ascétique, qui dégarnissait

les camps, enlevait aux travaux de la campagne et aux emplois publics un grand nombre d'hommes utiles, et dépeuplait les villes pour peupler les déserts.

On doit cependant convenir que les fautes mêmes de Constantin avaient souvent pour motif de louables intentions. Ce prince possédait le mérite qu'on retrouve chez tous les hommes qui ont fait de grandes choses : dans tous les rangs, dans tous les genres où l'on voyait la vertu paraître et le talent briller, ils attiraient les regards, fixaient l'attention de l'empereur, et recevaient de lui des marques d'estime et de faveur. L'art de régner consiste surtout dans l'habileté des choix, et ceux de Constantin tombaient presque toujours sur des personnes distinguées par leur capacité et par leurs actions.

En changeant la constitution de l'empire, Constantin n'avait point osé abolir le consulat, et tous ceux qu'il éleva à cette dignité furent des citoyens faits pour l'honorer.

En 334, il nomma consuls Lucius Ranius et Acconcius Optatus, qui avaient mérité l'estime publique comme préteurs et comme proconsuls. Paulinus Anicius, renommé par son éloquence, et dont on vantait l'équité, reçut le même honneur.

Révolution parmi les Barbares.

A cette époque on vit éclater une grande révolution parmi les Barbares dont les armes

avaient le plus fréquemment menacé les frontières de l'empire. Depuis que les Goths s'étaient vus forcés par les Romains à conclure la paix, leur ardeur inquiète, pour se consoler de ce revers, cherchait une autre proie : sous la conduite de leur roi Gébéric, ils marchèrent contre les Sarmates, les battirent complétement et livrèrent leur pays au pillage. Les vaincus, désespérés, armèrent leurs esclaves, qu'on nommait *limagantes*. Cette nombreuse population d'hommes long-temps opprimés se servit de la liberté qu'on lui rendait pour satisfaire sa vengeance. Après avoir chassé les Goths, ces fiers affranchis se servirent de leurs forces contre leurs maîtres, s'emparèrent de leurs propriétés et les contraignirent à la fuite.

Trois cent mille Sarmates vinrent demander asile à Constantin, qui commit la haute imprudence, au lieu de les disperser dans l'empire, de les incorporer dans ses troupes et de leur donner des terres en Thrace, en Macédoine et en Pannonie. Ouvrant ainsi le passage aux ennemis de Rome, il prépara sa destruction, et ces Barbares sans patrie obtinrent après leur défaite, comme supplians, les possessions que pendant plusieurs siècles leurs armes s'étaient en vain efforcées de conquérir.

Naissance de Julien l'Apostat.

En 335, l'empereur nomma consul son second frère Jules Constance : ce jeune prince

eut d'un premier mariage un fils nommé Gallus; ayant ensuite épousé Basiline, sœur de Julien, comte d'Orient, il devint père du fameux Julien, surnommé *l'Apostat*.

Panégyriques de Constantin.

L'empereur célébra dans sa nouvelle capitale la trentième année de son règne *. Ce fut à cette époque qu'Eusèbe de Césarée prononça son panégyrique. Un de nos grands écrivains, M. Thomas, remarque avec raison que la révolution qui s'opérait alors dans le monde créa un nouveau genre d'éloquence. « Le droit de » parler au peuple, dit-il, avait appartenu dans » Rome libre aux magistrats, et dans Rome » esclave aux empereurs. Ce droit, qui faisait » partie de la souveraineté, commandait aux » volontés en dirigeant les opinions. Il passa » sous Constantin aux ministres des autels, et » les discours religieux succédèrent aux dis» cours politiques. »

Ainsi Rome vit fleurir successivement l'éloquence républicaine animée par de grands intérêts; sous les premiers empereurs, l'éloquence monarchique, fondée sur la nécessité de flatter et de plaire; à l'époque de Marc-Aurèle, l'éloquence philosophique; enfin, au moment où la doctrine de l'Évangile renversa le polythéisme, on vit naître l'éloquence chrétienne qui tenait à des idées, à des principes, à des objets en-

* An 337.

tièrement nouveaux. Le monde réparé, la terre réconciliée avec le ciel, un pacificateur entre Dieu et l'homme, un nouvel ordre de justice, une vie à venir et de grandes espérances ou de grandes craintes au-delà des temps, tel était le tableau que cette éloquence présentait aux hommes. Elle tendait à élever la faiblesse, à rabaisser l'orgueil, à égaliser les rangs par la vertu. Mêlée de force et de douceur, empreinte de l'esprit des livres sacrés et des imaginations ardentes de l'Asie, elle prit une teinte orientale, inconnue jusqu'alors aux orateurs romains.

Constantin fut également loué par les orateurs des deux religions. Le temps ne nous a conservé que sept de ces éloges. Un seul passage, tiré de l'un de ces panégyriques où l'orateur païen place déjà Constantin au nombre des dieux, suffirait pour donner une idée de la férocité des mœurs romaines à cette époque.

L'orateur peint son héros vainqueur des Francs sur les bords du Rhin, et lui prodigue les plus grands éloges pour avoir fait servir le carnage des vaincus aux amusemens de Rome. « Vous avez, dit-il, embelli de leur sang la » pompe de nos spectacles; vous nous avez » donné la délicieuse jouissance de voir une » foule innombrable de captifs dévorés par les » bêtes féroces; de sorte que ces Barbares, en

» expirant, souffraient encore plus des outra-
» ges de leurs vainqueurs que de la dent des
» animaux et des angoisses de la mort même. »

Le panégyrique prononcé par Eusèbe, évêque peu orthodoxe, courtisan flatteur, historien suspect, offre un mélange, commun alors, de la philosophie de Pythagore, de celle de Platon et de la doctrine des livres sacrés. Ne se bornant pas à représenter Constantin comme vainqueur de l'idolâtrie, il compare son empire sur la terre avec l'empire éternel de Dieu sur l'univers, reconnaît qu'il a un commerce immédiat avec la Divinité, l'invite à faire connaître aux fidèles le grand nombre de visions et d'apparitions dans lesquelles Jésus-Christ s'était manifesté à ses regards, fait l'éloge le plus pompeux de ses vertus et le plus exagéré de ses exploits.

Reprenant ensuite la sévérité épiscopale, il lui rappelle les principes de l'Évangile, l'instruit, le loue, le trompe à la fois, et, mêlant le style de la chaire à celui de la cour, lui prodigue tour à tour les flatteries et les leçons.

Au milieu des solennités de cet anniversaire, un prêtre, poussant au plus haut degré l'adulation, et voulant paraître animé d'un esprit prophétique, prédit à l'empereur qu'après avoir bien régné sur les hommes dans ce monde, il règnerait dans l'autre à côté du fils de Dieu. « Ces-
» sez cette indigne flatterie, répondit le prince;

» je n'ai pas besoin de vos éloges, mais de vos » prières. »

Révolte et mort de Calocère.

Jusqu'à ce moment Constantin, paisible possesseur de l'empire, n'avait point eu d'autres séditions à réprimer que celle de quelques sectaires fanatiques. Cette année, 335, un officier ambitieux, nommé Calocère, osa lever l'étendard de la révolte; à la tête de quelques troupes qu'il avait séduites, il s'empara de l'île de Chypre. Le jeune Delmace, neveu de Constantin, combattit ce rebelle, le vainquit, le prit, et, abusant cruellement de sa victoire, le fit brûler vif.

Partage de l'empire entre les enfans de Constantin.

Ce fut alors que l'empereur, abandonnant le sage système qu'il avait suivi jusque-là, et commettant la même faute que Dioclétien, accéléra la ruine de l'empire en le divisant. Ayant donné sa fille Constantine en mariage à son second frère Annibalien, il le créa roi de Pont et de Cappadoce. Delmace gouverna sous le même titre la Thrace, la Macédoine et la Grèce; l'empereur donna en partage à Constantin, son fils aîné, les Gaules, l'Espagne et la Bretagne. Constant régna sur l'Illyrie et sur l'Afrique. Constance, le second et le plus aimé de ses enfans, obtint pour son lot l'Asie, la Syrie et l'Égypte.

La renommée de l'empereur était parvenue jusqu'aux extrémités du monde; il reçut à Con-

stantinople les hommages des monarques de l'Inde, qui lui envoyèrent des ambassadeurs et des présens.

Nouvelles dissensions de l'Église.

Tout s'abaissait devant sa puissance; l'esprit de discorde qui agitait l'Église résistait seul à son autorité. Constancie sa sœur, veuve de Licinius, avait donné sa confiance à un prêtre arien insinuant et adroit; en mourant elle le recommanda à l'empereur, sur l'esprit duquel il prit bientôt assez d'ascendant pour le déterminer à rappeler Arius, ainsi qu'Eusèbe de Nicomédie et Théognis. Forts d'un tel appui, les deux Eusèbe et les évêques de leur parti résolurent de perdre Athanase; mais, avant de l'attaquer, ils cherchèrent à le priver de son plus ferme soutien, d'Eustathe, évêque d'Antioche.

Exil et mort d'Eustathe.

Trompant d'abord ce prélat sous l'apparence d'une fausse amitié, ils se réunissent et se concertent à Jérusalem, reviennent à Antioche, y convoquent un concile presque entièrement composé de leurs amis, et y font paraître une courtisane éplorée, portant dans ses bras un enfant, dont elle accuse Eustathe d'être le père.

Le concile, sans vouloir écouter l'accusé, le dépose : cette violence excite dans la ville un grand tumulte; on court aux armes : les deux partis sont prêts à s'égorger. Acace, comte d'Orient, apaise la sédition : Eustathe, mandé par Constantin, allait déconcerter l'imposture; ses

ennemis changent d'attaque et trouvent de faux témoins qui l'accusent d'avoir autrefois outragé l'impératrice Hélène. L'empereur trompé ne se donne pas le temps d'approfondir l'accusation ; cédant à sa colère, il exile Eustathe et donne aux ariens un triomphe complet. La mort de cet évêque, qui succomba bientôt en Thrace à ses chagrins, délivra ses adversaires d'un ennemi redoutable.

Désobéissance de l'évêque Athanase au sujet d'Arius.

Eusèbe de Nicomédie sut profiter avec activité de l'avantage que son parti venait de remporter ; il décida l'empereur à écrire une lettre à Athanase, pour lui ordonner de recevoir Arius dans sa communion. Ce prélat, fier et indépendant, désobéit. Le caractère de cet homme célèbre offrait un mélange rare de douceur et de fermeté. Par l'une il était parvenu à fixer l'humeur mobile des Alexandrins et à se concilier leur constante affection ; par l'autre il se faisait respecter de ses partisans et craindre de ses ennemis.

Ceux qui avaient prévu que sa résistance exciterait le courroux de l'empereur l'accusèrent d'avoir fomenté une révolte en Égypte, d'avoir profané les livres saints, et d'usurper la puissance souveraine en établissant arbitrairement des impôts sur le peuple d'Alexandrie.

La haine égare plus souvent qu'elle n'éclaire ; l'accusation était si peu vraisemblable qu'on

ne pouvait la soutenir. L'innocence d'Athanase fut reconnue.

Accusations dirigées contre lui.

Ses ennemis ne se laissèrent pas décourager par cet échec. A cette même époque *, Arsène, évêque d'Hypsal en Thébaïde, disparut tout à coup. Les méléciens, unis aux ariens, accusent publiquement Athanase de la mort de cet évêque, qu'il avait fait périr, disaient-ils, par des opérations magiques. Ils prétendent qu'avant sa mort ce malheureux a été mutilé; ils montrent même partout une de ses mains qu'Athanase avait fait couper, ajoutant que jusque-là ils n'avaient pu trouver son corps, caché avec soin par son meurtrier.

En vain les moines d'un couvent où l'évêque Arsène était venu quelque temps vivre en retraite attestent qu'il est vivant : les ariens soutiennent que ce prétendu Arsène est un imposteur.

Athanase, muni d'une lettre d'Arsène, qui lui demandait de rentrer dans sa communion, vient à Constantinople, se justifie et calme momentanément le ressentiment de l'empereur. Les troubles que cette discorde excitait dans Alexandrie s'apaisent; mais, après le départ d'Athanase, les deux Eusèbe parviennent de nouveau à séduire l'empereur et à lui faire croire que le crime de l'évêque d'Alexandrie est avéré,

* An 338.

et qu'il met en jeu, pour se justifier, un faux Arsène.

Constantin, trop crédule, abandonne Athanase, et le livre au jugement de ses ennemis; il fut obligé de comparaître à Tyr devant un concile composé d'évêques presque tous ariens, en présence d'Archélaüs, comte d'Orient, et du comte Denis.

Là se renouvelle la scène d'Eustathe : une femme effrontée paraît, et accuse Athanase d'avoir triomphé de sa pudeur. Timothée, prêtre attaché à l'évêque d'Alexandrie, et qui se trouvait alors assis près de lui, s'adressant à cette femme, s'écrie vivement : « Quoi ! c'est moi que » vous accusez d'un tel crime ? » « Oui, c'est » vous-même, lui répond-elle en le menaçant » d'un geste furieux : je vous connais trop bien; » c'est vous qui m'avez déshonorée. »

Cette étrange méprise, qui justifiait si évidemment l'accusé, fit rougir les accusateurs, et excita la risée des comtes et des soldats qui assistaient à cette séance.

Les ennemis de l'évêque d'Alexandrie persistent néanmoins dans l'infâme projet que leur dictait une haine implacable, lui reprochent le meurtre d'Arsène, et offrent aux regards du concile la main sanglante de cette prétendue victime.

Athanase, après un moment de silence, de-

mande aux juges si Arsène est connu par eux. Plusieurs répondent qu'ils l'ont vu souvent : alors il fait entrer dans la salle un homme enveloppé d'un grand manteau, lui découvre la tête, et le véritable Arsène paraît aux yeux surpris de tous les assistans.

Athanase, prenant ensuite successivement les bras de cet homme qu'il dégage du vêtement qui les couvrait : « Voilà, dit-il, Arsène vivant, avec » ses deux mains; Dieu ne nous en a pas donné » davantage; c'est à mes accusateurs à vous dire » à présent où ils ont trouvé la troisième. »

Sa justification, sa condamnation, sa déposition.

La justification était sans réplique; mais la raison, par son évidence, ne fait qu'irriter la passion; les ennemis d'Athanase passent rapidement de la consternation à la fureur; ils l'accusent d'être un magicien, un enchanteur, se précipitent sur lui pour le massacrer, et le comte Archélaüs parvient avec peine à le sauver de leurs mains. Enfin le concile, violant toutes les lois divines et humaines, condamne Athanase, le dépose, lui défend de rentrer dans Alexandrie, et, pour comble d'infamie, Arsène signe lui-même cette condamnation.

Ce n'était point assez de perdre Athanase, il fallait faire triompher Arius. L'empereur, oubliant, comme beaucoup de princes, qu'un monarque cesse d'être chef de l'État quand il se fait chef d'un parti, et qu'il ne peut plus rien

pour l'intérêt général quand il favorise l'intérêt privé, seconda la haine des ariens, et cette partialité prolongea les troubles de l'Église.

On fit par ses ordres, dans ce temps, avec beaucoup de solennité, la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Tous les évêques et tous les fidèles de l'Orient qui s'y rendirent furent défrayés par le trésor public. Constantin y convoqua un concile; mais pour le réunir on attendit le moment où la plupart des évêques catholiques avaient déjà quitté Jérusalem.

Ce concile accueillit la justification d'Arius; le réintégra dans ses fonctions sacerdotales; enfin il invita par des lettres pressantes toutes les Églises de l'empire à recevoir Arius dans leur communion et à proscrire Athanase. Réintégration d'Arius.

L'évêque d'Alexandrie, indigné de tant de persécutions, courut à Constantinople pour invoquer la protection de l'empereur. Ses ennemis lui fermaient avec soin l'entrée du palais; mais, comme l'empereur, un jour, traversait à cheval la ville, Athanase paraît tout à coup devant lui. Constantin, prévenu et irrité, ne veut pas s'arrêter pour écouter sa justification; l'évêque alors, élevant la voix, lui dit hardiment: « Si vous me refusez justice, si vous ne voulez » point m'entendre en présence de mes calomniateurs, je prendrai Dieu pour juge entre » vous et moi. » Arrivée d'Athanase à Constantinople.

Sa justification devant Constantin. L'empereur, cédant à sa fermeté, consentit à sa demande. Il se justifia facilement des accusations absurdes de magie, de meurtre et d'impiété; mais les deux Eusèbe lui reprochèrent sa résistance au prince, son esprit turbulent, le firent considérer comme un chef de faction, et l'accusèrent d'avoir accaparé les grains en Égypte pour affamer Constantinople. Leurs nombreux partisans appuyèrent cette dénonciation.

Sa condamnation et son exil. Constantin, aveuglé par eux, prononça la condamnation d'Athanase, et l'envoya en exil à Trèves.

Triomphe et mort d'Arius. Ses ennemis, profitant de ce succès, firent convoquer un concile à Constantinople. On pressait l'empereur de déposer Athanase et de lui nommer un successeur. Ce prince n'y voulut pas consentir; mais il accueillit favorablement Arius, et donna l'ordre formel à l'évêque de Constantinople, Alexandre, de recevoir cet hérésiarque dans sa communion, et, sans nul retard, de l'admettre publiquement dans l'église.

Ce décret consommait la victoire de l'arianisme. Au moment où l'ordre devait s'exécuter, Alexandre, prosterné au pied de l'autel, disent les écrivains catholiques de ce temps, invoque Dieu et lui demande de faire disparaître Arius, afin que la présence d'un hérétique ne souille pas l'église.

Cependant l'heure fatale arrive; Arius, à la

tête d'un brillant et nombreux cortége, traverse la ville en triomphe; mais, atteint tout à coup d'une vive douleur, il se voit forcé d'entrer seul dans une maison, et ne reparaît plus.

Impatiens de le revoir, ses amis le cherchent avec inquiétude; ils le trouvent étendu sur la terre, nageant dans son sang; ses entrailles étaient sorties de son corps. Les catholiques regardèrent cet événement comme un miracle, les ariens comme l'effet d'un sortilége, les hommes sans superstition comme un assassinat.

L'évêque d'Alexandrie, plus animé par l'esprit de parti que par l'esprit du christianisme, rassembla le peuple, et rendit à Dieu de solennelles actions de grâces pour la mort de son ennemi.

Tandis qu'Athanase, éprouvant le sort de tout homme disgracié, ne trouvait point de défenseur à la cour, saint Antoine, du fond de son désert, écrivit en sa faveur à Constantin; mais ce prince se montra inexorable.

Loi sur la juridiction épiscopale.

Eusèbe rapporte que, dans ce temps, l'empereur publia une loi sur la juridiction épiscopale, qu'il donna le droit aux évêques de juger sans appel, et ordonna aux tribunaux de déférer toutes les causes aux juges ecclésiastiques dès qu'une partie le demanderait, et malgré toute opposition de la partie adverse.

Quelques jurisconsultes ont contesté l'exis-

tence de cette loi que rappellent cependant des codes postérieurs. Par ce zèle impolitique qui favorisait l'ambition du clergé aux dépens de la puissance civile, on commençait une grande révolution dont l'effet devait être de placer non plus l'Église dans l'État, mais l'État dans l'Église.

Autres décrets de Constantin.

L'empereur, par un autre édit, inexécutable dans un siècle de corruption, assimila l'adultère à l'homicide, et lui appliqua les mêmes peines. Une disposition étrange, et bien contraire à l'esprit d'égalité que veut la justice et que doit inspirer la religion, exceptait des rigueurs de ce décret les cabaretières, les comédiennes, les servantes, les femmes d'artisans. « La sévérité des jugemens, disait l'empereur, » n'est pas faite pour des personnes que leur » bassesse rend indignes de l'attention des lois. »

Par d'autres décrets, il rendit les divorces plus difficiles et plus rares; il défendit à tous les fonctionnaires publics de légitimer les enfans qu'ils auraient eus de filles publiques, d'affranchies, de revendeuses, et des femmes qui combattaient dans les amphithéâtres.

Plus les mœurs se dépravent, plus la nécessité d'une législation sévère se fait sentir. Les douze tables suffirent long-temps à Rome vertueuse et libre ; on ne vit naître les codes volumineux qu'au moment où elle fut près de sa chute. Ils immortalisèrent leurs auteurs sans

prolonger l'existence de l'empire. Malgré les efforts de Constantin pour réformer les abus, ses officiers se livraient à tant de concussions et opprimaient tellement le peuple par leur avidité, qu'il invita, par un édit, tous les citoyens à lui porter directement leurs plaintes, et menaça en même temps tous les fonctionnaires publics de leur faire trancher la tête si leurs exactions étaient prouvées.

Déclaration de guerre aux Perses.

Depuis les victoires de Galère et la paix conclue par Dioclétien, les Perses, affaiblis par leurs défaites, n'avaient point osé reprendre les armes; mais l'inimitié qui régnait entre les deux empires annonçait que le calme ne serait pas de longue durée.

Tout ennemi de Constantin était reçu avec honneur en Perse, et il accueillait avec faveur tous les Persans qu'on chassait ou qui s'exilaient de leur pays.

Le prince Hormisdas, dont l'humeur altière et cruelle avait offensé les grands de ce royaume, s'était vu privé par eux de ses droits au trône, et jeté dans une obscure prison, où il languit quinze années. Son jeune frère, Sapor, fut proclamé roi après la mort de leur père; enfin la femme d'Hormisdas, exposant sa vie pour sauver son époux, corrompit ses gardes, et lui fit parvenir dans son cachot une lime dont il se servit pour briser ses fers. Traversant la

Perse sous le vêtement d'un esclave, il vint demander un asile à Constantin, qui le reçut avec joie, l'admit dans son palais, lui persuada d'embrasser le christianisme, et lui donna de hauts emplois dans son armée, espérant que son nom pourrait lui faire un parti en Perse et affaiblir, par des divisions, cet empire dont il méditait la conquête.

Ces intrigues irritaient la cour de Sapor, impatiente d'ailleurs de s'affranchir d'un traité honteux : de son côté Constantin reprochait au roi de Perse ses rigueurs contre les chrétiens. De part et d'autre on se disposait à la guerre. En 337, Sapor la déclara ouvertement, et écrivit à l'empereur qu'il fallait combattre ou lui rendre les cinq provinces cédées par Narsès à Dioclétien. Constantin répliqua qu'il lui porterait bientôt sa réponse lui-même à la tête de ses légions.

Les troupes de Sapor étaient déjà entrées en Mésopotamie et la ravageaient. Constantin, ayant assemblé promptement son armée, se rendit à Nicomédie; il y célébra la fête de Pâques avec solennité, ordonna que toute la ville fût illuminée, et fit distribuer de grandes aumônes dans tout l'empire.

Ce prince, croyant toujours sa gloire aussi intéressée au triomphe de la religion chrétienne qu'à celui de ses armes, prononça publiquement dans son palais un discours sur l'immortalité de

l'âme, comme s'il eût pressenti que la sienne allait bientôt en jouir dans un monde nouveau.

Peu de jours après, atteint par une maladie grave, il tente vainement de chercher des secours aux eaux d'Hélénopolis, revient près de Nicomédie dans le château d'Achiron, rassemble près de lui plusieurs évêques, et les prie de lui administrer le baptême. « Voici, leur dit-» il, le jour auquel j'aspirais avec ardeur; je » voulais laver mes péchés dans le Jourdain, où » notre Sauveur s'est baigné. Dieu m'arrête, et » veut que ce soit ici que je jouisse de cette » faveur. » Maladie et baptême de Constantin.

Après la cérémonie il ajouta ces mots : « Me » voilà vraiment heureux, vraiment digne d'une » vie immortelle ! Ah ! que je plains les hom» mes privés de l'éclat de la lumière qui frappe » mes yeux ! »

Ses officiers en larmes priaient le ciel de lui conserver la vie : « Compagnons, leur dit-il, la » vie où je vais entrer est la vie véritable; je » connais les biens qui m'attendent, et je me » hâte d'aller à Dieu. »

C'est ainsi qu'Eusèbe raconte les derniers momens de ce prince; d'autres historiens prétendent qu'il fut baptisé à Rome, et que le pape Sylvestre le guérit miraculeusement de la lèpre : ces fables, inventées plusieurs siècles après, avaient pour objet de prêter quelque vraisem-

blance à l'acte de donation qu'on attribuait faussement à Constantin, et par lequel on prétendait qu'il avait cédé au pape, Rome, son territoire et la côte occidentale d'Italie. La rédaction de cette pièce absurde est digne du temps d'ignorance où elle fut fabriquée. L'empereur y parle des satrapes de son conseil. Il n'est pas nécessaire que l'histoire s'occupe plus long-temps d'un conte qui ne trouve plus à présent de crédulité ni d'appui.

L'empereur distribua en mourant de grandes largesses à Rome et à Constantinople, confirma le partage de ses États, et fit jurer aux légions d'être fidèles à ses enfans et à l'Église. Il donna son testament au prêtre arien qui jouissait de sa confiance, et lui enjoignit de ne le remettre qu'entre les mains de Constance, le plus chéri de ses enfans.

Rappel d'Athanase.

Son dernier acte fut un acte de justice; il rappela d'exil Athanase et lui permit de retourner à Alexandrie. Ce prince mourut le jour de la Pentecôte, le 22 mai 337, sous le consulat de Félicien et de Titien. Sa vie avait duré soixante-trois ans et son règne trente *.

Mort de Constantin.

Au moment de sa mort on parut oublier ses erreurs et même ses crimes; on ne se souvint que de ses exploits et de ses grandes qualités. Ses gardes, ses soldats exprimaient leur douleur par

* An 337.

de profonds gémissemens; chaque famille semblait porter le deuil de son chef. Tous, se rappelant les malheurs passés, effrayés des malheurs à venir, regrettaient un si ferme appui.

Ses restes, enfermés dans un cercueil d'or, furent transportés à Constantinople ; on y éleva son corps sur une estrade entourée d'un grand nombre de flambeaux ; et, pendant tout le temps qui s'écoula jusqu'à l'arrivée de Constance, les grands officiers, les sénateurs, les comtes, les généraux, se rendaient journellement au palais pour remplir leurs fonctions comme si l'empereur eût encore vécu.

Dans tout l'empire les légions, respectant peu la royauté des frères de Constantin, jurèrent de ne reconnaître d'autres princes que ses enfans.

Constance, arrivé dans la capitale, conduisit le corps de son père à l'église des Apôtres, où il fut déposé dans un tombeau de porphyre.

Rome, que Constantin avait dépouillée de son antique grandeur, partagea cependant la douleur commune. Le peuple romain se reprochait d'avoir irrité ce prince et de l'avoir forcé par ses outrages à se réfugier dans Byzance. Il réclama vainement le droit de conserver dans la capitale du monde la dépouille mortelle de son libérateur.

La gloire humaine, même lorsqu'elle n'est pas pure, excite l'enthousiasme dès qu'elle cesse

d'être un objet d'envie : tous les partis, qui décriaient Constantin vivant, l'adorèrent après sa mort. Les chrétiens le comptèrent parmi les saints, et les païens le placèrent au nombre des dieux, dont il avait renversé les temples.

De tous les hommes qui ont brillé sur la terre, Constantin est peut-être celui qui a fait dans le monde la plus grande révolution. Il détruisit l'idolâtrie, fit triompher le christianisme, abaissa Rome, éleva Byzance, porta la force de l'empire dans l'Orient, et, ouvrant l'Occident aux Barbares, prépara l'existence nouvelle de l'Europe.

Déplaçant la souveraineté, il l'ôta au peuple et la donna au trône. Partout, depuis son règne, l'esprit général des nations prit une direction nouvelle; les droits, les principes, les intérêts, tout ce qui influe sur le gouvernement des hommes, tout changea, et, en parcourant l'histoire des temps qui suivent cette époque célèbre, on croit entrer dans un monde nouveau.

Comparé avec justice aux plus mauvais et aux meilleurs princes, Constantin réunit dans son caractère les qualités les plus opposées. Les partisans de Maxence éprouvèrent sa clémence, les persécuteurs des chrétiens son humanité; il se montra féroce pour les prisonniers francs et pour les rois captifs qu'il donna en spectacle aux Romains, et qu'il fit déchirer sous la dent des

animaux du cirque : meurtrier de son beau-père et de son beau-frère, assassin de sa femme et de son fils, il pardonna souvent à des rebelles et souffrit patiemment des injures. Zélé pour la justice, il opprimait la liberté ; prodigue pour les pauvres par humanité, il laissait piller les provinces par faiblesse ; jaloux de la puissance du trône, il lui donna dans l'Église une rivale dangereuse, en favorisant l'ambition de ses ministres.

Dans les camps son activité, sa tempérance, son courage, rappelaient les héros de l'ancienne Rome ; à Byzance, à Nicomédie, la pompe de sa cour, son luxe et sa mollesse ne semblaient offrir aux regards qu'un descendant de Darius.

Sa législation fut douce, et sa politique barbare ; aux vertus de Trajan il joignit la violence de Sévère, et souvent les crimes de Néron.

Pour être juste on doit attribuer ses erreurs à son siècle, ses crimes à ses passions, sa rigueur à son caractère, sa clémence, sa bienfaisance à sa religion, et ses exploits à son génie.

CHAPITRE II.

CONSTANTIN II, CONSTANCE, CONSTANT ET MAGNENCE.

(An 337.)

Événemens après la mort de Constantin. — Partage de l'empire entre ses enfans. — Guerre avec les Perses. — Dissensions ecclésiastiques. — Gouvernement des trois empereurs. — Mort de Constantin II. — Nouvelles dissensions ecclésiastiques. — Guerres au dehors et fléaux dans l'empire. — Martyrs du christianisme en Perse. — Ouverture du port de Séleucie. — Session d'un concile universel. — Guerre avec les Perses. — Bataille de Singare près du Tigre. — Lâcheté et fuite de Sapor. — Lâcheté et fuite de Constance. — Son retour dans sa capitale. — Triomphe d'Athanase. — Origine du mot *païen*. — Conspiration de Magnence contre Constant. — Son usurpation. — Fuite et mort de Constant. — Vétranion est nommé Auguste. — Révolte et mort de Népotien. — Vengeance de Magnence à Rome. — Siége de Nisibe par Sapor. — Fuite de Sapor. — Guerre entre Constance et Magnence. — Abdication de Vétranion. — Gallus est nommé César. — Décence, frère de Magnence, est nommé César. — Marche de Magnence contre Constance. — Bataille de la Drave près de Murse. — Lâcheté de Constance. — Défaite, fuite et mort de Magnence. — Mort de Décence.

Événemens après la mort de Constantin

L'EMPEREUR Constantin, moins prudent dans sa politique que Constance Chlore son père, préféra l'éclat de sa famille à la tranquillité de l'empire. Il joignit à la faute de partager cet empire

entre ses fils, celle de donner des royaumes à ses trois frères, et de poser ainsi les fondemens de ce fatal système qui produisit de si longs malheurs par la suite, et devint, dans les monarchies naissantes de l'Europe moderne, la cause de tant de guerres intestines, de haines implacables et d'assassinats.

Diviser l'État entre tant de princes, c'était ôter au peuple romain la seule compensation de la perte de la liberté, le repos; c'était ajouter aux inconvéniens du pouvoir absolu tous les maux de la discorde et de l'anarchie.

La volonté de Constantin ne fut exécutée qu'en partie. Le sénat, le peuple et les légions ne voulurent reconnaître d'autres princes que ses enfans; l'armée se révolta contre ses frères: on respecte rarement la vie de ceux auxquels on arrache une couronne; les trois frères de Constantin et cinq de ses neveux furent égorgés; on n'épargna que les deux fils de Jules: Gallus échappa aux assassins; une maladie grave fit croire que la nature allait terminer ses jours; son jeune frère Julien était âgé de six ans; Marc, évêque d'Aréthuse, sauva cet ennemi futur des chrétiens, et, en le cachant sous l'autel, le déroba aux poignards de ses ennemis.

L'opinion publique attribua ces meurtres à l'ambition de Constance; saint Grégoire de Nazianze n'en accuse que la rage des soldats; mais,

si l'on en croit plusieurs autres historiens, Constance, sur la fin de sa vie, se repentant de ses égaremens, considéra ses défaites et la stérilité de ses femmes comme une juste punition de ses crimes.

Les princes ne peuvent faire régner la justice que lorsqu'ils sont eux-mêmes soumis à la loi et protégés par elle. Ceux qui n'appuient leur autorité que sur la force se voient contraints de lui obéir. Un souverain, chef d'une faction, est forcé de céder à toutes les passions de son parti; les soldats, excités d'abord au crime, ne purent plus être arrêtés dans leur furie; ils égorgèrent plusieurs courtisans de Constantin; la haute dignité du patrice Optatus ne garantit point sa vie. Ablavius, préfet du prétoire, et qu'on regardait comme tuteur de Constance, semblait devoir inspirer plus de respect aux factieux; ils lui tendirent un piége pour le perdre.

Dans tous les temps les mêmes passions produisent les mêmes effets : on vit et l'on verra toujours l'esprit de parti créer des conspirations pour se donner le droit et le mérite de les punir. Quelques officiers, à la tête d'une troupe de soldats, font croire au malheureux Ablavius que le sénat veut le décorer du titre d'Auguste, et que l'empereur sera forcé d'y consentir. Pressé par ses amis, l'infortuné se rend aux vœux de ces perfides; ils le décorent de la pourpre, et ceux

qui l'ont séduit, changeant de langage et le déclarant rebelle, le massacrent sans pitié.

Ils voulaient immoler sa fille Olympias, elle trouva un asile dans la cour de l'empereur Constant; il projetait même de lui faire partager son trône; mais, le sort ayant tranché ses jours, comme on le verra bientôt, Olympias épousa Arsace, roi d'Arménie.

Le chef de tous ces factieux, l'âme de tous ces complots, l'auteur de tous ces meurtres, était le grand chambellan Eusèbe, eunuque et privé de vertus comme de sexe. Ce vil et ambitieux courtisan, sans mérite et sans principes, déshonoré par ses vices et par sa cupidité, sacrifiant sa conscience à la fortune, n'ayant d'autre habileté que celle de se tourner du côté du soleil levant, et ne connaissant de dieu que son intérêt, paraissait tellement alors le maître de l'empire, qu'on disait ironiquement dans le palais que l'empereur jouissait d'un assez grand crédit près de son chambellan. Tel était alors le sort de Rome : elle avait perdu ses héros, et la maîtresse du monde était livrée aux spéculations d'un courtisan sans foi et soumise aux caprices d'un eunuque.

Partage de l'empire entre ses enfans.

Les trois fils du grand Constantin, s'étant réunis à Constantinople, y délibérèrent sur leurs intérêts communs : s'étant rassemblés encore en Pannonie, ils arrêtèrent le partage définitif de l'empire. Constance eut l'Asie entière, l'Égypte,

Constantinople et la Thrace; Constant posséda l'Italie avec l'Illyrie et l'Afrique. Constantin réunit aux Gaules l'Espagne et la Bretagne; mais ce prince conserva sur la Mauritanie des prétentions qui ne tardèrent pas à rompre entre ces trois frères les liens de la paix et de l'amitié.

Constance, et les ariens qu'il protégeait, continuaient à persécuter Athanase, qui vivait relégué dans la Gaule. Constantin, loin de partager leur acharnement, prit son part et le renvoya en Égypte; son retour, ranimant l'espérance et le courage de ses amis, donna une nouvelle force aux dissensions qui désolaient Alexandrie.

La présence de l'empereur ne contenait pas avec plus de succès l'esprit turbulent des sectes dans Constantinople. Peu de temps avant la fin du règne de Constantin, Alexandre, évêque de cette ville, était mort. Avant d'expirer, il dit à son clergé : « Si votre dessein est de choisir l'é-
» vêque le plus vertueux, élisez Paul; si vous
» voulez vous assurer le crédit du plus habile
» courtisan, donnez vos suffrages à Macédonius. »

Celui-ci fut élu par les ariens; les catholiques donnèrent leurs voix à Paul, qui obtint la majorité des votes : mais, sur les accusations d'Eusèbe, il fut exilé dans le Pont.

Guerre avec les Perses.

Constance, en montant sur le trône, le rappela. Une guerre étrangère fit quelque temps trêve à ces troubles civils. Sapor, roi de Perse,

assiégea Nisibe, aujourd'hui Nesben, dans le Diarbeck. Cette place importante était la clef de la frontière; les habitans, montrant quelque trace de l'ancien courage romain, se défendirent avec vigueur. Après soixante-trois jours d'efforts inutiles, le roi leva le siége. Le peuple de Nisibe, comptant plus sur les secours du ciel que sur ses armes, attribua sa délivrance aux prières de Jacques, son évêque.

L'empereur Constance, voulant profiter de ce succès, marcha contre les Perses; mais comme il ne savait pas commander, les légions ne voulurent pas obéir.

Ce prince, formé par son père aux exercices militaires, y montrait assez d'habileté; mais il négligeait la discipline, seule base de la force des armées. Le désordre, produit par sa faiblesse, aurait entraîné de grands revers, si les Goths et les Sarrasins ne lui eussent alors fourni d'utiles secours.

L'Orient se vit ainsi défendu plus par ces Barbares que par les Romains. Constance, soutenu par eux, pacifia l'Arménie et lui rendit son roi, que les Perses avaient chassé. Sapor rentra dans ses États; l'empereur ne le poursuivit point; perdant l'occasion et manquant à sa fortune, il préféra la capitale aux camps, les intrigues aux combats, et abandonna les affaires de l'empire pour celles de l'Église.

Dissensions ecclésiastiques.

Dominé par les ariens, il convoqua un concile à Constantinople; Paul y fut déposé, et chercha un asile dans les Gaules, où Constantin l'accueillit favorablement. L'ambitieux Eusèbe se vit alors au comble de ses vœux; le clergé de Constantinople le choisit pour évêque.

Les ariens d'Alexandrie élurent en même temps un nommé *Piste* pour l'opposer à Athanase. Eusèbe de Césarée ne jouit pas long-temps de son élévation; il mourut, et on lui donna pour successeur son disciple Acacius, plus courtisan que pieux, et qui se montra successivement arien et catholique, selon que la fortune favorisait l'une ou l'autre secte.

Cependant, à cette époque, où l'intrigue était en faveur et le mérite oublié, on vit élever au consulat Acyndine et Proculus, tous deux distingués par leurs vertus et par leurs services. Proculus prétendait descendre de Valérius Publicola, et ne se montrait pas indigne de ce nom.

Gouvernement des trois empereurs.

Les trois empereurs s'accordèrent pour faire des lois assez sages; ils maintinrent et mirent en vigueur les institutions municipales, publièrent des édits sévères contre les délateurs, et mirent un frein aux désordres produits par la fréquence des mariages incestueux.

Un décret, moins juste et moins politique, défendit aux juifs d'épouser des femmes chrétiennes.

L'empire ne pouvait espérer ni une longue paix ni un bonheur solide sous le règne de trois princes maîtrisés par leurs passions; celui qui montrait le plus d'habileté était Constantin; on respectait sa justice, on admirait son courage, on aimait sa bonté; mais ses qualités se trouvaient ternies par une impétuosité téméraire qui le perdit.

Constance, faible et présomptueux, ne pouvait ni faire le bien ni empêcher le mal. Constant, livré aux voluptés, faisait mépriser ses vices, accablait le peuple d'impôts, et inspirait à la fois le désir et l'espoir de le détrôner.

Mort de Constantin II.

Constantin, n'ayant pu lui persuader d'accueillir ses réclamations relativement à la Mauritanie, voulut se faire justice par les armes. Rapide dans sa marche, il franchit les Alpes; les généraux de Constant, qui connaissaient sa bouillante ardeur, feignirent à son approche de prendre la fuite. Constantin les poursuivit sans prudence, tomba dans une embuscade près d'Aquilée, et opposa de vains efforts à la multitude d'ennemis qui l'entouraient; ils le renversèrent de cheval et lui tranchèrent la tête. Son frère Constant profita seul de sa dépouille, et réunit tout l'Occident sous sa domination.

La haine du vainqueur survécut à sa victoire; il proscrivit tous les amis de Constantin. On ne doit point s'étonner si, dans ces temps barbares,

les églises, les séminaires, les monastères et les ermitages se peuplaient aux dépens des camps; des cours, des villes et des champs. Le manteau de la religion était la seule égide sous laquelle on pût vivre à l'abri de la tyrannie des princes, de la fureur des partis et de l'inconstance de la fortune.

Nouvelles dissensions ecclésiastiques.

La mort de Constantin privait Athanase de son plus ferme appui; les ariens l'accusèrent d'hérésie, de rebellion, et cherchèrent à le perdre dans l'esprit de Constant et du pape.

Le Saint-Siége, occupé successivement par Sylvestre et par Marc, l'était alors par Jules. Ce pape, juste, charitable, vertueux, se montrait digne des premiers temps de l'Église : protégeant le malheur contre la puissance, il accueillit les plaintes de l'évêque d'Alexandrie, dont cent évêques signèrent la défense; et, dans l'espoir de terminer enfin ces scandaleux débats, il convoqua en 340 un concile qui se réunit l'année suivante à Antioche. L'Église en a conservé les canons, et cependant, ce qui est remarquable, c'est que, dans la profession de foi qu'on y rédigea, le terme de *consubstantiel* fut omis.

Dans la plupart des affaires de sectes et de partis, les hommes occupent plus que les choses, et ceux qui paraissent défendre des opinions ne combattent souvent que pour des intérêts. En vain le pape Jules voulait sincèrement la paix;

les passions s'y opposaient, et Constance favorisait celles de la faction arienne.

Au moment où l'on croyait le concile terminé, soixante évêques catholiques étant déjà partis, quarante évêques ariens qui restaient reprirent leurs séances, et condamnèrent de nouveau Athanase. Grégoire fut nommé à sa place. Cette nouvelle, répandue dans Alexandrie, y produisit la plus grande fermentation. Le peuple s'opposait à l'installation du nouvel évêque; Grégoire, accompagné de soldats commandés par Philagre, préfet d'Égypte, entra dans cette ville comme s'il l'avait prise d'assaut; les églises furent profanées, les vierges outragées, les catholiques massacrés. Le duc Balan, qui professait le polythéisme, fit condamner au fouet trente-quatre personnes. Il voulait exécuter l'ordre de l'empereur et faire trancher la tête d'Athanase, qui trouva encore son salut dans la fuite.

On cherche toujours des crimes à ceux qu'on persécute : Grégoire attribua tous les malheurs de cette sédition aux intrigues d'Athanase, et, pour justifier son accusation, il fabriqua un faux décret du peuple d'Alexandrie, qu'il fit signer par des ariens, par des juifs et par des païens.

Balan, profitant de cette circonstance pour assouvir sa haine contre les chrétiens, répandit la terreur dans toute l'Égypte, immolant sans

distinction tous ceux qu'on soupçonnait d'attachement à l'évêque proscrit.

Athanase, échappé aux fers de ses ennemis, court à Rome, écrit à tous les évêques, leur retrace les malheurs et les affronts de l'Église, et se compare au lévite d'Éphraïm qui, voyant le corps de sa femme victime des plus horribles outrages, le coupa en douze parts, et les envoya aux douze tribus d'Israël.

L'empereur d'Occident, comme celui d'Orient, les grands de leurs cours, leurs ministres, leurs gardes, la multitude esclave de la faveur, les légions qui ne connaissent que l'autorité, semblaient tous alors réunis pour accabler Athanase. Tout l'empire, comme le dit un historien du temps, se trouva surpris de se voir arien.

Quelques évêques courageux, l'intrépide Jules, la généreuse Eutropie, sœur du grand Constantin, résistèrent au torrent et protégèrent l'infortune. Jules convoqua dans Rome le synode que les accusateurs d'Athanase avaient eux-mêmes demandé. Ils refusèrent de s'y rendre.

Les mêmes violences qui avaient éclaté dans Alexandrie ensanglantèrent Constantinople. Les ariens venaient d'y élire de nouveau Macédonius. Les catholiques, indignés, rétablirent Paul sur son siége. Constance donna l'ordre à Hermogène, général de la cavalerie, de chasser l'évêque catholique. En vain la multitude le dé-

fend ; ils l'arrachent de l'église. Le peuple entier se soulève alors, met en fuite les soldats et égorge Hermogène. Constance, furieux, accourt pour le venger. L'aspect du prince et de sa garde fait succéder la terreur à l'audace. Le sénat et le peuple, prosternés aux pieds de l'empereur, calment avec peine son courroux. Enfin, accordant la vie aux rebelles, il réduit à moitié la distribution journalière qu'on faisait au peuple de quatre-vingt mille mesures de blé.

Cependant le parti d'Athanase, soutenu par le pape, reprenait quelques forces dans l'Occident. Constant parut se déclarer en sa faveur et sentir la nécessité de rétablir la tranquillité publique, troublée par de si honteuses querelles ; il écrivit à son frère Constance : « Imitons la tolérance et la piété de notre père ; c'est son plus bel héritage et le fondement de sa puissance. » Il le priait dans la même lettre de lui envoyer quelques évêques ariens, afin de connaître et d'approfondir leurs griefs. Ces évêques arrivèrent portant une profession de foi qui ne contenait pas le mot *consubstantiel.* Jules et Constant la rejettent ; les ariens, qui avaient promis de se soumettre à la décision du pape, l'accusent d'attenter à la souveraineté de l'Église, en jugeant un évêque déjà condamné par un concile. Celui de Rome soutient les droits du pape et justifie enfin Athanase.

Guerres au dehors et fléaux dans l'empire.

Tout semblait alors conspirer à la ruine de l'empire; l'invasion des Barbares et les fléaux célestes se joignaient aux troubles civils et aux discordes religieuses pour hâter sa chute. Pendant l'espace de dix années, presque toutes les villes d'Orient se virent bouleversées par des tremblemens de terre. A la même époque les Francs se répandirent comme un torrent dans la Gaule, qu'ils devaient un jour conquérir, ravager, régénérer et illustrer.

Libanius, en retraçant les mœurs de ce peuple guerrier, le considère comme le plus formidable des ennemis de Rome. « Les Francs, dit- » il, sont plus redoutables par leur courage que » par leur nombre: vaillans sur mer comme sur » terre, bravant l'intempérie des saisons, la » guerre est leur élément; ils regardent la paix » comme une calamité, le repos comme un escla- » vage: vainqueurs, rien ne les arrête; vaincus, » ils se relèvent rapidement sans laisser à leurs » ennemis le temps de quitter leurs casques. »

En 342, Constant marcha contr'eux: les succès de cette guerre furent balancés, et l'empereur ne put les décider à repasser le Rhin qu'en leur payant un tribut. Il descendit ensuite en Bretagne, et remporta d'assez grands avantages sur les Calédoniens, qu'il contraignit à se soumettre.

Sous le consulat de Placidus et de Romulus*,

* An 343.

l'Orient se vit encore le théâtre de différens combats que le courage des Romains et des Perses rendait meurtriers, et que l'incapacité des chefs les empêchait de rendre décisifs. Les armes de Constance, dans le cours de l'année 344, furent heureuses; il éloigna l'ennemi : ses généraux obtinrent quelques avantages sur les Arabes qui habitaient une contrée voisine du royaume de Saba, et qui, croyant trouver la vérité là où ils voyaient la victoire, embrassèrent le christianisme. Ces Arabes prétendaient descendre d'Abraham par un fils de Cétura.

Ce fut à cette époque que l'évêque Théophile porta dans l'Inde à la fois l'Évangile et l'arianisme. On dit qu'à son retour il convertit les peuples de l'Abyssinie.

Martyrs du christianisme en Perse.

Si le christianisme s'étendait alors dans plusieurs contrées lointaines, la politique de Sapor s'efforçait d'arrêter ses progrès dans la Perse. Cet ennemi implacable des Romains déclarait aussi la guerre à leur culte, et, si l'on en croit les historiens du temps, seize mille martyrs furent victimes de sa cruauté.

Ouverture du port de Séleucie.

Sous le consulat de Constant et de Constance*, l'empereur d'Orient fit ouvrir à l'embouchure de l'Oronte le port de Séleucie. Dans la même année, un concile rassemblé à Milan se sépara sans avoir rien pu décider. Les évêques d'Asie

* An 346.

y proposèrent une nouvelle formule; ceux d'Europe ne voulurent rien changer à celle de Nicée. Les deux empereurs, qui désiraient vivement et vainement la fin de cette longue dissension, rassemblèrent à Sardiques, en 347, un concile œcuménique, c'est-à-dire universel. Cent soixante-quinze évêques s'y trouvèrent réunis. Les évêques ariens refusèrent d'assister aux séances, sous prétexte qu'ils ne pouvaient siéger avec Athanase excommunié, et ils se formèrent en assemblée particulière.

Session d'un concile universel.

Le concile catholique confirma le jugement du pape, renouvela la profession de Nicée, déposa les évêques réfractaires, et invita les empereurs à rétablir les catholiques dans leurs sièges. Ce fut dans cette assemblée qu'on reconnut solennellement, pour la première fois, la suprématie de l'évêque de Rome.

De son côté, le concile arien excommunia le vertueux Osius et le pape même, nia sa suprématie, persista dans son opposition à la profession de Nicée, et sema ainsi les germes de cette séparation des Églises de l'Orient et de l'Occident, qui existe encore de nos jours.

Constant se rangea du côté des catholiques. Constance ne voulut se décider ni pour l'un ni pour l'autre concile.

Guerre avec les Perses.

Cependant la guerre d'Orient semblait, en se prolongeant, accroître l'animosité des deux peu-

ples qui se combattaient. Résolu à tenter un grand et décisif effort, Sapor arme tous les Perses; les femmes mêmes se mêlent aux guerriers. Les Romains réunissent toutes leurs troupes; l'Orient entier s'ébranle; les deux armées se rencontrent près du Tigre; Constance, vain comme tous les hommes faibles, ordonne à ses postes avancés de s'éloigner du fleuve et d'ouvrir un passage libre à l'ennemi. « Laissez-les s'approcher, dit-il, choisir leur terrain et s'y retrancher : tout ce que je désire, c'est de les attirer au combat. Je ne crains que leur retraite. »

Les Perses traversent sans obstacle le Tigre et campent près de la ville de Singare : l'approche de l'ennemi avait diminué la confiance et le courage de Constance; il le laisse s'établir tranquillement et s'oppose à l'ardeur de ses troupes, qui s'indignaient de cette lâcheté. Élien, officier de la garde, et qui commandait dans la ville de Singare, ne peut supporter les bravades des Perses, sort, la nuit, à la tête d'un faible corps de jeunes soldats, pénètre dans le camp des ennemis, en égorge un grand nombre, y répand la terreur et se retire sans être poursuivi. Si l'empereur eût imité ce Romain, l'armée perse était détruite.

Bataille de Singare près du Tigre.

Le lendemain au point du jour les deux armées se rangent en bataille. Jamais les deux empires n'avaient déployé de forces plus imposantes; les rives du fleuve, les vastes plaines de

Singare étaient couvertes de bataillons et d'escadrons dont les armes, éclairées par les rayons du soleil, éblouissaient les yeux. Les hautes montagnes qui bordaient la plaine semblaient à perte de vue hérissées d'une forêt de lances. Sapor, élevé sur un bouclier, contemple ce magnifique spectacle; mais cet aspect formidable, au lieu d'exalter son âme, intimide son esprit. Frappé de l'ordre qui règne dans l'armée ennemie, effrayé des souvenirs de tant de victoires remportées sur des forces innombrables par la tactique romaine, la crainte dans son cœur succède à l'audace; il tremble pour son trône, oublie son honneur, donne le signal de la retraite, repasse promptement le Tigre, et laisse son armée continuer avec lenteur sa fuite sous les ordres de son fils Narsès.

Lâcheté et fuite de Sapor.

Les Romains, voyant l'ennemi s'éloigner, demandent à grands cris le signal du combat. Constance, aussi timide que Sapor, et croyant voir un piége dans cette retraite, veut en vain calmer la fougue de ses légions; elles ne l'écoutent plus, se précipitent avec fureur sur l'ennemi, le mettent en désordre, forcent le camp, enveloppent et désarment Narsès.

Ils étaient vainqueurs, mais sans chef. Une partie des Romains se livre au pillage et à la débauche; d'autres attaquent sans ordre les hauteurs où plusieurs corps de Perses s'étaient re-

tranchés : après de vains efforts ils sont repoussés et poursuivis. Les Perses profitent de cette confusion, reprennent leur camp et chassent les Romains. Narsès périt dans ce tumulte.

Constance, incapable de réparer ce désordre, comme il l'avait été de profiter de la victoire, prend la fuite et entraîne toutes les troupes qui suivent ce honteux exemple. Le lendemain les Perses, plus affligés de leurs pertes que fiers de leurs derniers avantages, se retirent et repassent le fleuve. Lâcheté et fuite de Constance.

Sapor, honteux de sa lâcheté et inconsolable de la mort de son fils, s'arracha les cheveux de désespoir, et fit trancher la tête aux satrapes qui lui avaient conseillé la guerre. Telle fut la bataille de Singare, où l'on vit successivement deux armées battues et mises en fuite par l'incapacité de leurs chefs. La lâcheté des deux monarques rendit inutile la bravoure de leurs soldats.

Constance, vaincu par les Perses, retourna dans sa capitale. Dominé par les ariens, il persécutait leurs adversaires ; mais Constant, protecteur des catholiques, l'ayant menacé de la guerre, il parut céder, et consentit non-seulement à recevoir les évêques que lui envoyait son frère, mais même à écouter Athanase. Il le manda près de lui ; mais cet illustre proscrit refusa d'abord d'y venir : il connaissait trop l'empereur pour se fier à sa foi. Son retour dans sa capitale.

Les ariens, effrayés de l'arrivée des évêques catholiques à Constantinople, s'efforcèrent de les perdre dans l'opinion publique. Étienne, évêque d'Antioche, par le moyen d'un domestique corrompu, introduisit chez l'un d'eux une courtisane et le fit surprendre avec elle : cette femme, perdant son audace à la vue du vénérable évêque calomnié, lui rendit elle-même justice. Étienne, arrêté et jugé dans l'intérieur du palais, fut déposé.

Triomphe d'Athanase.

Sur ces entrefaites, Athanase, rassuré par la protection de Constant, vint à Constantinople, confondit ses ennemis et obtint de Constance la liberté de retourner en Égypte; sa rentrée dans Alexandrie fut un triomphe.

Tandis que l'empereur d'Orient, sévère dans ses mœurs, grave dans son maintien, mais bizarre dans sa conduite et timide dans sa politique, ne s'occupait que de discussions métaphysiques, s'entourait de prêtres ariens, passait sa vie au milieu des conciles et défendait mollement l'empire contre les Perses, Constant, plus brave, combattait de nouveau les Francs, et, après en avoir délivré la Gaule, se livrait aux plaisirs avec excès.

Dirigé dans sa politique par l'évêque de Trèves, qui jouissait de toute sa confiance, il repoussait l'arianisme, poursuivait la destruction de l'idolâtrie, fermait les temples, ne les con-

servait que comme monumens, défendait les sacrifices dans les villes et ne les permettait qu'aux habitans des campagnes attachés fortement aux cérémonies religieuses, leurs uniques et leurs seuls spectacles.

Dans tout l'empire, les villageois défendirent long-temps l'ancien culte, et c'est ce qui fit appeler les idolâtres *païens*, du nom de *pagus* qui signifie *bourg*. Origine du mot *païen*.

Comme ce prince comblait le clergé de biens et d'honneurs, les chrétiens le considérèrent comme un grand homme. Les païens, opprimés par lui, le regardèrent comme un tyran : aux yeux des hommes impartiaux, il devait passer pour un mauvais prince. La vertu rougissait de s'approcher de sa cour; son palais était un lieu de débauches, et les historiens du temps assurent qu'on ne voyait parmi ses ministres qu'un seul honnête homme : c'était l'eunuque Euthérius, né en Arménie.

Le trône le plus éclatant est bien peu solide lorsque, dépouillé de vertus et souillé de vices, il n'est soutenu ni par l'intérêt général ni par l'amour des peuples. Un Barbare forma le projet d'enlever la couronne au fils de Constantin. Le succès couronna son audace. Conspiration de Magnence contre Constant.

Magnence, né dans les forêts de la Germanie, avait langui quelques années dans les fers des Romains; le grand Constantin l'affranchit et le

plaça dans une légion. Cet homme actif, intrépide, éloquent, ambitieux, s'éleva promptement du rang de soldat au grade d'officier. Il dut son premier avancement à sa valeur, et bientôt une assez grande faveur à son adresse. Il obtint le titre de *comte* et le commandement de deux corps de la garde formés par Dioclétien et Maximien, et qu'on nommait les *joviens* et les *herculiens*.

Son avarice et sa dureté excitèrent une révolte parmi les soldats; ils s'étaient jetés sur lui et l'entouraient de glaives menaçans; l'empereur Constant lui sauva la vie. Le Barbare lui jura une éternelle reconnaissance, et médita sa perte.

Deux hommes puissans, Christus, maître de la milice, et Marcellin, intendant des finances, entrèrent dans ses criminels projets. Tous trois réunirent leur crédit et leurs efforts pour séduire les troupes. Dans cette conjuration on déférait le premier rôle à Marcellin, mais il préféra le second. Ce conspirateur adroit savait qu'un trône usurpé est entouré de trop de précipices, et, comme le dit un historien du temps, « Marcel- » lin, préférant un pouvoir tranquille à un éclat » périlleux, aimait mieux être maître de l'em- » pereur que de l'empire. »

La guerre des Francs était alors finie; Constant, que le bruit des armes pouvait seul distraire des plaisirs, oubliait les affaires au milieu des loisirs de la paix. Ce prince sans prévoyance

se livrait à sa passion pour la chasse, et passait toutes les journées au fond des forêts.

Dans l'année 350, sous le consulat de Sergius et de Négritien, la cour se trouvant à Autun, Marcellin invite à un grand festin tous les principaux officiers de l'armée. Pendant le tumulte de la fête, Magnence sort de la salle sans qu'on s'aperçoive de son absence; bientôt il y rentre couronné, décoré de la pourpre et entouré de gardes. Les conjurés le saluent empereur; les autres, saisis de crainte, gardent le silence. Il les harangue, les entraîne, marche au palais, s'en empare et pose des gardes dans la ville. Un corps de cavalerie illyrienne se joint à lui; le peuple, ami des nouveautés, se déclare en sa faveur. Peu à peu toutes les légions, séduites par de magnifiques promesses, suivent le torrent et proclament Magnence Auguste. Son usurpation.

Constant, qui se trouvait alors à la chasse, apprit à la fois le projet des conjurés, leurs succès, la trahison des grands, la révolte du peuple et la défection de sa garde. Accompagné d'un petit nombre d'amis, il chercha son salut dans la fuite, espérant trouver un asile en Espagne. Gaïson, envoyé avec quelques cavaliers à sa poursuite, l'atteignit près de la ville d'Elne au pied des Pyrénées. La crainte dispersa ses lâches compagnons : le fils du grand Constantin, naguère maître de Rome et de l'Occident, alors seul et Fuite et mort de Constant.

trahi par tous les Romains, ne se vit défendu que par un Franc nommé Laniogaise. Après un court combat, tous deux tombèrent percés de coups. Constant périt la treizième année de son règne et la trentième de son âge *.

Magnence manda près de lui les généraux, les préfets, les administrateurs qui avaient servi Constant avec le plus de fidélité : ils furent égorgés en route par des assassins envoyés au devant d'eux. Le tyran sacrifia même à sa politique ombrageuse tous les hommes de son parti dont la lenteur et la timidité lui avaient inspiré de la défiance.

L'étonnement produit par la rapidité de son élévation, et la crainte que répandait sa sévérité, le rendirent sans obstacle maître de l'Occident. On commande aux hommes dès qu'on les étonne.

Vétranion est nommé Auguste.

Magnence nomma Titien préfet de Rome, et Anicet préfet du prétoire. L'Illyrie ne voulut pas le reconnaître, et donna le titre d'Auguste à Vétranion, vieux général qui commandait les troupes romaines en Pannonie. Cet homme, né dans les camps, ne savait que combattre, et il ne commença à apprendre à lire qu'au moment où il fut nommé empereur. Il dut son élévation au crédit, aux richesses et aux intrigues de Constantine, fille du grand Constantin

* An 350.

et veuve d'Annibalien. Cette princesse le plaça sur le trône dans le dessein de l'opposer au barbare Magnence qu'elle méprisait, et à son propre frère Constance qu'elle regardait comme l'assassin de son mari.

Vétranion écrivit à Constance qu'il n'avait cédé au vœu des légions que pour le servir, et que, sous le titre d'Auguste, il ne voulait être que son lieutenant. L'empereur, dissimulant son ressentiment, feignit de le croire, parut le reconnaître et lui envoya un magnifique diadême.

Dans le même temps Népotien, jeune prince échappé au massacre de la famille du grand Constantin, sort tout à coup de la retraite où il vivait ignoré, se met à la tête d'une troupe de bandits et de gladiateurs, marche à Rome, met en fuite les troupes d'Anicet, fait massacrer ce préfet, entre dans la capitale, la livre au pillage, se décore de la pourpre, est reconnu par le sénat et prend le nom de *Constantin*. Révolte et mort de Népotien.

Dès que Magnence fut informé de cet événement, il envoya Marcellin, grand-maître du palais, avec quelques légions, en Italie, pour combattre le nouvel Auguste. Les Romains vinrent avec ardeur à sa rencontre pour défendre Népotien; mais, au moment du combat, un sénateur nommé Héraclide, trahissant la cause de ce prince, entraîna dans sa défection une partie des troupes romaines. Marcellin dispersa

le reste et tua Népotien, dont la tête fut portée en triomphe au bout d'une lance.

Vengeance de Magnence à Rome.

Magnence, suivi d'un grand nombre de soldats gaulois, francs et germains, entra dans Rome, l'inonda de sang, la livra sans pudeur à la cupidité des Barbares, et la fit gémir sous le joug de la plus affreuse tyrannie. Il ordonna sous peine de mort à tous les Romains de porter au trésor la moitié de leurs biens, et permit aux esclaves de dénoncer leurs maîtres, s'ils voulaient éluder cette loi.

Il fallait se préparer à combattre Constance; Magnence, détesté par les Romains, attira dans ses troupes, par l'espoir du pillage, une foule de Francs et de Saxons. Tout l'Occident, forcé d'obéir, s'arme et se lève pour sa cause.

Depuis la bataille de Singare, l'incapacité de Constance avait fait éprouver aux armées d'Orient des pertes considérables, et les soldats romains, trop souvent battus par la faute de leurs chefs, devenaient, dit un historien du temps, « si timides, que la poussière d'un escadron perse les mettait en fuite. » Cependant les Romains manquaient moins de courage que de confiance, et on retrouvait encore les traces de leur antique vaillance lorsqu'ils se voyaient défendus par une position forte ou conduits par un chef habile.

Siége de Nisibe par Sapor.

Sapor, instruit des troubles de l'empire et

enhardi par ses succès, réunit toutes ses forces pour s'emparer de Nisibe. Ce siége fut mémorable par la constance des assaillans et par l'opiniâtreté des assiégés. Après de vains et de sanglans assauts, Sapor, ayant détourné le cours du fleuve, en rassemble les eaux; leur masse, trop long-temps retenue par une digue, s'élance violemment lorsqu'elle est ouverte, tombe sur les murailles et les renverse.

La plaine inondée présente le spectacle d'un lac immense; Nisibe n'est plus qu'une île au milieu des flots; les Perses approchent sur une foule de barques et donnent un assaut général. Les Romains, n'ayant plus d'autres remparts que leurs boucliers, se précipitent avec intrépidité sur la nombreuse armée qui les attaque; l'évêque de Nisibe, prosterné au pied des autels, invoque les secours du ciel; enfin la bravoure de la garnison l'emporte; vingt mille Perses tombent sous le fer des Romains : Sapor fuit et lève le siége. La peste se répand dans son armée; elle se retire, la guerre est suspendue, et les chrétiens vainqueurs ne voient dans leur délivrance et dans les prodiges de leur courage qu'un miracle dû à l'intercession de leur saint évêque.

Fuite de Sapor.

Constance, rassuré par la fuite de Sapor, rassembla pour combattre Magnence une armée et une flotte presque aussi nombreuses que

Guerre entre Constance et Magnence.

celles de Xercès; mais, malgré le danger dont le menaçait cette lutte contre un rival qui commandait les guerriers les plus redoutables de l'Occident, il ne craignit point de diminuer ses forces en renvoyant des légions tous les soldats qui refusèrent de se faire baptiser.

Cependant, avant de tenter la voie des armes, Magnence chargea Marcellin et Rufin de proposer la paix. L'empereur d'Orient, excité par l'honneur, retenu par la crainte, hésite et ne sait s'il doit rejeter ou accueillir ces propositions. Agité par cette incertitude, au milieu de la nuit, il croit voir apparaître son père qui lui montre l'ombre de Constant et lui dit : « Voilà votre frère égorgé; vengez-le, fermez les » yeux sur le péril; ne songez qu'à votre gloire, » et frappez le tyran. »

Constance, déterminé par cette vision, renvoie les ambassadeurs, déclare la guerre, marche et arrive à Sardiques. Vétranion l'y attendait avec ses légions et lui promettait de combattre avec lui contre Magnence.

Pour régler les opérations de cette campagne, les deux empereurs entrent en conférence, et, sur un tertre élevé au milieu des deux armées, s'asseyent sans armes et sans gardes. Tout à coup Constance, jetant le voile d'amitié sous lequel il avait déguisé son ressentiment, prend la parole, et s'adressant aux soldats de

Vétranion : « Souvenez-vous, dit-il, de la » gloire, des bienfaits de mon père Constantin » et de vos sermens. Vous avez tous juré de ne » reconnaître d'autres princes que ses fils. Gar- » derez-vous pour chefs des hommes nés pour » obéir ? Tant de discordes, tant de guerres, » tant de meurtres, tant de désastres ne vous » ont-ils pas appris que l'État ne peut être tran- » quille que sous le pouvoir d'un seul chef ? »

La mémoire du grand Constantin, la crainte des troubles civils, le souvenir d'un engagement solennel donnent à ce peu de paroles une force soudaine qui s'empare de tous les esprits. Par une acclamation unanime, tous les soldats proclament Constance seul Auguste. Vétranion, abandonné de sa cour, menacé par son armée, se jette aux pieds de son rival redevenu son maître, se dépouille de la pourpre et invoque sa clémence. Constance conserva la vie à Vétranion, l'emmena dans sa tente, le fit dîner avec lui et lui dit pour le consoler : « Vous ne per- » dez qu'un vain titre qui ne donne que des » biens imaginaires et des chagrins réels ; vous » allez jouir en paix, dans la vie privée, d'un » bonheur sans mélange. »

Abdication de Vétranion.

Vétranion le crut et vécut heureux à Pruse, en Bithynie, pendant six années ; lorsqu'il sut que Constance, attaqué par les Perses et menacé par Julien, éprouvait toutes les peines



trop inséparablement attachées au rang suprême, il lui écrivit : « Vous avez bien tort de » ne pas m'imiter, et de ne point prendre votre » part de ce bonheur de la retraite que vous » savez si bien procurer aux autres. »

Gallus est nommé César.

Avant de continuer sa marche, Constance donna le titre de César à Gallus, son cousin germain, seul échappé avec son frère Julien au massacre de sa famille. Gallus vivait alors retiré dans une de ses terres en Ionie. L'empereur lui fit épouser Constantine, veuve d'Annibalien, et le chargea de défendre les frontières de l'Orient contre les Perses.

Décence, frère de Magnence, est nommé César. Marche de Magnence contre Constance.

Magnence laissa le commandement de Rome à son frère Décence, qu'il décora du titre de César. Il franchit ensuite les Alpes Juliennes et marcha sur Sirmium, où Constance, oubliant la guerre, ne s'occupait que de la réunion et des disputes d'un concile.

Les avant-gardes des deux armées eurent des succès et des revers balancés. Au moment où Magnence allait passer la Save, il reçoit un ambassadeur de Constance, qui, en présence de l'armée, lui propose, s'il veut abandonner l'Italie, de lui céder tout le reste de l'Occident. En vain Magnence s'indigne de cette proposition, ses légions murmurent et se disposent à la révolte. Feignant de céder, il gagne du temps, reprend son crédit sur les esprits, garde l'am-

bassadeur de Constance prisonnier, avance sur les bords de la Save, négocie et obtient qu'on ne l'inquiètera pas dans sa retraite.

Cependant Constance, croyant peu à ses promesses, le suit avec prudence et campe près de Cybales, au même lieu où Constantin avait remporté sa première victoire sur Licinius. Là il voit arriver Titien, préfet de Rome. Magnence, ayant apaisé la sédition de son armée, avait chargé ce préfet de signifier insolemment à Constance l'ordre d'abdiquer. L'empereur le renvoya avec mépris. Cette rupture d'une trève si récemment conclue excita le mécontentement de quelques guerriers généreux, et entr'autres de Sylvain, capitaine franc, distingué par ses exploits, et fils du fameux Bonit, dont l'épée avait contribué aux victoires du grand Constantin. Sylvain abandonna Magnence et passa dans le camp de son rival.

Magnence, plus irrité que découragé par cette défection, poursuit audacieusement ses projets, met en fuite l'avant-garde ennemie, tourne le camp de Constance et s'approche de Sirmium.

Bataille de la Drave près de Murse.

Enfin les deux armées se livrèrent, sur la Drave, près de Murse, une bataille décisive. L'empereur d'Orient était à la tête de quatre-vingt mille hommes; Magnence ne lui en opposait que quarante mille, mais tous aguerris et

fiers d'un grand nombre de victoires. Les deux chefs se montrèrent également indignes du rang qu'ils occupaient, Constance par sa faiblesse, Magnence par sa superstition cruelle; ce tyran sacrifia aux dieux une victime humaine. Pendant le choc des armées, Constance se tint caché dans une église, avec l'arien Valens, évêque de Murse. Dans cet asile, effrayé par le bruit des armes, le lâche envoie l'ordre de suspendre le combat et propose un armistice : ses soldats rejettent cet ordre avec mépris, et, après une mêlée sanglante, son armée enfonce l'armée ennemie.

Lâcheté de Constance.

Les vaincus, ralliés par Magnence, recommencent avec acharnement le combat et rendent long-temps la victoire incertaine. Enfin la cavalerie de Constance tourne l'armée d'Occident, la met en fuite, la détruit presque entièrement et s'empare de son camp. Magnence n'échappa au vainqueur qu'en se dépouillant de la pourpre et en se sauvant sous l'habit d'un esclave. Trente mille hommes d'un côté, vingt-quatre mille de l'autre, périrent dans cette journée. Cette perte de tant de braves guerriers fut une grande plaie pour l'empire. On regarda Murse comme le tombeau de cette ancienne milice, l'appui de Rome et l'effroi des Barbares.

Défaite, fuite et mort de Magnence.

Les deux armées pleurèrent leurs plus braves officiers, Arcadius, Proculus, Marcellin, Ro-

mulus. Constance ignorait tous ces événemens; mais l'évêque Valens, qui avait pris toutes ses mesures pour en être secrètement informé, annonça tout à coup à l'empereur sa victoire, dont un ange, disait-il, venait de lui apporter la nouvelle *.

Magnence, arrivé en Italie, fortifia tous les passages des montagnes et s'enferma dans Aquilée. L'empereur, à la tête de l'armée victorieuse, força les retranchemens qui défendaient les Alpes; Rome se révolta contre son tyran, et Magnence se sauva dans la Gaule, en abandonnant l'Italie et l'Afrique, qui se déclarèrent contre lui.

Lâche dans l'infortune comme tous les tyrans, après avoir demandé vainement à son ennemi de lui conserver la vie, il envoya dans l'Orient des assassins pour se défaire de Gallus : ses émissaires, découverts et punis, ne lui laissèrent que la honte d'un crime tenté inutilement.

Les généraux de Constance, marchant avec rapidité contre Magnence, l'atteignirent près de Gap, lui livrèrent bataille, et mirent en fuite les troupes sur lesquelles il fondait ses dernières espérances. Il courut à Lyon, où ses propres soldats, le voyant sans ressources, l'enfermèrent comme prisonnier. Le Barbare, réduit au désespoir, tourne enfin contre lui et

* An 351.

contre sa famille cette fureur qui avait inondé l'Italie du sang de tant de victimes. Tirant son glaive, il égorge sa mère, sa femme, ses enfans, blesse Didier son frère, et se perce lui-même le cœur. Il mourut à cinquante ans, après trois ans de règne.

Mort de Décence.

Son frère Décence apprit dans la ville de Sens sa fin tragique et s'étrangla. Son autre frère, Didier, dont la blessure n'était pas mortelle, implora et obtint le pardon de Constance, qui, malgré sa faiblesse, se vit alors, par le courage de ses soldats, maître sans rival de tout l'empire romain.

CHAPITRE III.

CONSTANCE, EMPEREUR; GALLUS ET JULIEN, CÉSARS.

(351.)

Prédilection de Constance pour le christianisme.—Le fameux délateur surnommé *La Chaîne*. — Tyrannie de Gallus et de Constantine. — Invasion des Allemands. — Paix entr'eux et Constance. — Nouveaux excès de Gallus. — Perfidie de Constance à l'égard de Gallus. — Mort de Gallus. — Victoire sur les Allemands. — Révolte et mort de Sylvain. — Constance nomme un César. — Tableau de la vie de Julien. — Arrivée de Julien à Milan.—Son élévation au rang de César.—Son refus de cette dignité. — Son acceptation obtenue par Eusébie. — Sa rentrée dans Milan. — Conduite de Constance à l'égard de Julien. — Portrait de Julien. — Dissensions entre Constance et les évêques au sujet d'Athanase. — Déposition et exil du pape Libère. — Fuite d'Athanase. — Secte de Macédonius. — Gouvernement de Julien. — Guerre entre Julien et les Barbares. — Invasion des Juthonges. — Excursions des Germains. — Exploits de Julien. — Tyrannie de Constance. — Son entrée à Rome.—Rappel du pape Libère. — Nouvelle invasion des Barbares. — Trahison de Barbation. — Destitution de Valentinien. — Confédération allemande. — Bataille entre Julien et Chnodomaire. — Défaite, fuite et captivité de Chnodomaire. — Nouvelles victoires de Julien. — Description de Paris par Julien. — Victoires de Constance. — Désastres en Asie. — Destruction de Nicomédie. — Nouvelle guerre dans la Gaule. — Révolte dans l'armée, occasionée par la disette. — Mort de Barbation. — Sédition à Rome, causée par la famine. — Troubles en Orient. — Nouveaux succès de Julien. — Événemens relatifs à l'avénement de Julien. — Rappel des troupes de Julien. — Préparatifs de départ des troupes. — Revue de Julien. — Révolte des troupes en faveur

de Julien. — Julien est nommé Auguste.—Conspiration contre Julien. — Assemblée de l'armée dans le Champ-de-Mars. — Correspondance entre Constance et Julien.—Invasion de Sapor. — Échec de Constance. — Préparatifs hostiles entre Constance et Julien. — Mort de Constance.

Prédilection de Constance pour le christianisme.

L'EMPEREUR, animé du désir d'accélérer la chute totale du polythéisme, éprouva de la part des peuples une résistance opiniâtre; il prohiba vainement les sacrifices dans les campagnes, et se vit obligé, en défendant les solennités publiques, de tolérer le culte secret. Les chrétiens ne pouvaient supporter la vue des temples; mais leur existence était liée à tant de glorieux souvenirs, qu'on crut devoir publier une loi pour en empêcher la dégradation.

L'ordre du prince avait fait enlever l'autel de la Victoire, placé par Auguste dans la salle du sénat. Depuis il y fut rétabli, et les Romains défendirent plus long-temps cette divinité que toutes les autres.

L'impossibilité de détruire si promptement d'antiques coutumes força Constance à conserver aux pontifes leurs titres et une partie de leurs priviléges; mais le clergé chrétien croissait toujours en richesses et en autorité. L'empereur lui prodigua des exemptions avec plus de piété que de prudence; il déclara, dans le préambule d'une de ses lois, « que le ministère » des autels était plus utile à l'État que les ser-

» vices militaires et civils, et même que les » travaux consacrés à la culture des champs. » Les princes alors paraissaient oublier la terre pour le ciel, tandis que la plupart des prêtres, parlant au nom du ciel, s'occupaient activement à étendre leur empire sur la terre.

Le clergé se recrutait sans cesse, et l'armée diminuait chaque jour en nombre et en forces; une foule de vétérans furent licenciés.

L'année 353, Constance épousa Eusébie, fille d'un consulaire. Cette princesse était spirituelle, ambitieuse, adroite; Julien, qui lui dut sa fortune, fit son panégyrique. Depuis ce mariage, les femmes, que les antiques mœurs éloignaient des affaires, gouvernèrent le palais et par là l'empire.

Les deux frères d'Eusébie, Hypace et Eusèbe, furent tout-puissans à la cour : par leur crédit, l'arianisme devint dominant. Un concile presque tout composé d'évêques de cette secte se rassembla dans Milan. Ce fut à cette époque qu'on vit éclater pour la première fois cet orgueil si contraire à l'esprit du christianisme, et qui fit tant de maux à l'Église *. La plupart des prélats du concile crurent devoir rendre hommage à l'impératrice. Léonce, évêque de Tripoli, avant de consentir à s'y soumettre, osa exiger qu'elle vînt au devant de lui pour rece-

* An 353.

voir sa bénédiction, et qu'elle se tînt debout pendant qu'il serait assis, jusqu'au moment où il lui permettrait de s'asseoir.

L'empereur, pour affermir son pouvoir dans les Gaules, y demeura six mois. Au lieu de rétablir le calme par une clémence que conseille toujours une sage politique, il persécuta les partisans de Magnence, prêta l'oreille aux délateurs, devint sanguinaire et marcha sur les traces des tyrans.

Dès qu'on fait un pas dans cette route, on ne peut s'y arrêter; chaque rigueur produit de nouveaux mécontentemens, et chaque acte de cruauté en nécessite d'autres. On redoute ceux qu'on opprime; le zèle ne se prouve que par l'espionnage, et le soupçon tient lieu de crime.

Le fameux délateur surnommé *La Chaîne.*

Titien et Paul, les plus coupables de tous ceux qui avaient servi les fureurs de Magnence, furent seuls épargnés. Le dernier s'était rendu célèbre parmi les plus fameux délateurs; son adresse pour découvrir les complots les plus cachés, et pour envelopper ses victimes dans les filets tissus par ses intrigues, lui fit donner le surnom de *La Chaîne*. Ce détestable talent lui valut la faveur de l'empereur et la haine de l'empire.

Le peuple romain, dégradé, subissait en gémissant le joug de cette tyrannie; l'excès de l'injustice n'excita que des murmures, et l'on ne vit de sédition que dans quelques momens de di-

sette. La superstition se défendait mieux que la liberté. Orfitus, gendre de Symmaque et soutien zélé du paganisme, étant préfet de Rome, osa réparer et rouvrir un temple d'Apollon.

Presque toujours la force des États diminue à mesure que celle du pouvoir arbitraire augmente. La faiblesse de l'empire excitait l'audace de ses ennemis; la Gaule se vit envahie et pillée par les Francs et par les Germains. Les Juifs, tentant un dernier effort pour briser leur joug, se révoltèrent, élurent un roi nommé Patrice, attaquèrent les Samaritains et massacrèrent plusieurs cohortes romaines.

Quelques légions envoyées contr'eux dispersèrent leurs troupes et les taillèrent en pièces. Les Isaures et les Perses dévastaient l'Asie; leurs brigandages furent réprimés par les efforts de Gallus, qui chassa aussi de la Mésopotamie les Sarrasins, tribu arabe. Ce peuple, nomade et guerrier, vivant de la chasse et du lait des troupeaux, commençait alors à faire craindre ses armes dans l'Orient et à étendre sa renommée.

Tyrannie de Gallus et de Constantine.

Ordinairement les princes formés dans leur jeunesse à l'école du malheur deviennent sur le trône les modèles des rois. Vespasien, Trajan, Claude II, Probus, Tacite, gouvernèrent l'empire comme ils avaient désiré, étant particuliers, qu'on les gouvernât; mais Gallus, échappé au massacre de sa famille et opprimé dans ses pre-



mières années, fut plus aigri qu'instruit par le malheur, et se montra tyran dès qu'il fut César.

Les flatteurs le pervertirent; Constantine, sa femme, fille de Constantin et veuve d'un roi, vindicative, cupide, implacable, inspirait la haine par ses cruautés et le mépris par ses bassesses. Elle vendait la faveur et les rigueurs de son époux. Cette furie, séduite par l'offre d'un collier magnifique, fit périr Clématius, gouverneur de la Palestine. Sa belle-mère, nouvelle Phèdre, l'accusait d'inceste parce qu'il avait refusé de satisfaire son amour criminel : le malheureux fut condamné sans être entendu. Les tribunaux obéissaient à la crainte : sous les rois tyrans, les juges sont esclaves.

Gallus et ses favoris se travestissaient souvent, se glissaient dans la foule pour épier les pensées, pour encourager l'indiscrétion, pour trouver des coupables, et forgeaient ainsi des conjurations pour les punir.

Le comte Thalasse, préfet du prétoire d'Orient, osait seul braver Gallus, s'opposer à ses injustices et faire connaître à l'empereur les malheurs de l'Asie, qu'il attribuait surtout au funeste ascendant de Constantine et aux conseils perfides d'un prêtre arien nommé Aétius, qu'on surnommait *l'Athée*.

Invasion des Allemands.

Sous le consulat de Constance et de Gallus *,

* An 354.

la nécessité de repousser l'invasion des Allemands décida l'empereur à rassembler, près de Châlons-sur-Saône, une nombreuse armée dont la force contraignit les Barbares à s'éloigner. Il les suivit jusqu'aux rives du Rhin. On s'attendait que, profitant de leur frayeur, il relèverait la gloire de Rome, vengerait la Gaule et répandrait la terreur dans la Germanie; mais, dans ce temps, une politique imprudente avait introduit beaucoup de Barbares dans les légions; plusieurs même occupaient dans le palais des charges importantes. Latin était alors comte des domestiques; Agillon, Stadillon commandaient des corps de la garde. Ces officiers, profitant de leur crédit, favorisèrent auprès de l'empereur la députation que les Allemands effrayés lui envoyèrent pour demander la paix.

Leur succès ne semblait cependant pas facile; l'armée impatiente demandait à grands cris le combat. Constance, cédant au conseil de ses favoris, rassemble ses légions et les harangue : « Les rois et les peuples, leur dit-il, s'abaissent devant votre renommée; ils vous demandent la paix, vous dicterez ma réponse; » mais, si vous écoutez mon avis, vous accueillerez des ennemis redoutables qui veulent » devenir des alliés fidèles, des auxiliaires utiles, et vous préférerez les avantages certains d'une noble modération aux fruits péril- Paix entr'eux et Constance.



» leux d'une victoire douteuse et sanglante. »

L'armée accepta la paix : tel était alors le déplorable sort de l'empire ; le sénat n'était pas consulté par les empereurs, que dominaient les prêtres et que gouvernaient les étrangers ; ils opprimaient les peuples, ne respectaient que les conciles et n'obéissaient qu'aux soldats.

Nouveaux excès de Gallus.

Après avoir signé ce traité honteux, Constance revint à Milan, où il apprit les excès de Gallus et les désordres de l'Orient. Le jeune prince reçut l'ordre de se rendre en Italie ; il désobéit et donna pour prétexte de son refus le danger auquel ses provinces seraient exposées pendant son absence. Constantine l'excitait à se rendre indépendant ; l'empereur, décidé à le perdre, lui retira peu à peu les troupes sur lesquelles il comptait le plus, et lui envoya, comme préfet du prétoire, Domitien, chargé de surveiller sa conduite.

Cet officier s'acquitta de sa commission avec hauteur ; Montius, trésorier de l'Orient, secondait ses efforts, n'obéissait qu'à lui, et privait le jeune prince du seul nerf de toute puissance, l'argent. Gallus, n'écoutant alors que la violence de son caractère, fit soulever contre les envoyés de l'empereur les soldats de sa garde et le peuple, qui les massacrèrent ; se livrant ensuite sans frein à ses ressentimens, il poursuivit sans pitié tous ceux que les dé-

lateurs lui faisaient regarder comme suspects.

La cupidité de ses favoris remplissait les prisons de victimes; les arrêts des juges n'étaient que des proscriptions dictées par les accusateurs: le brave et vertueux Ursicin, général de la cavalerie d'Orient, se vit forcé, sous peine de perdre la vie, à présider ces infâmes tribunaux. Constantine, cachée derrière un rideau, assistait aux jugemens pour en accélérer la rigueur, pour en écarter la pitié.

L'Orient gémissait, courbé sous cette violente tyrannie; la terreur glaçait toutes les âmes; les victimes périssaient sans oser se plaindre; le désespoir même était muet. Un seul homme, l'orateur Eusèbe, digne de l'école de Zénon, illustra sa mort par son courage, fit entendre à ses bourreaux la voix, depuis long-temps inconnue, de la liberté, l'éloquence de la vertu, et périt en Romain.

Perfidie de Constance à l'égard de Gallus.

Ursicin, indigné de ces iniquités, en informa l'empereur: Constance, couvrant alors son ressentiment du voile de l'amitié, pressa Gallus de venir en Italie, sous le prétexte de lui en donner le commandement, tandis qu'il irait délivrer la Gaule d'une nouvelle invasion.

Gallus, séduit par l'appât brillant qui cachait des desseins homicides, et résistant aux craintes et aux avis de sa femme, se mit en marche avec un cortége peu nombreux. Constantine le pré-



céda et mourut en route : les tourmens de sa conscience et la connaissance qu'elle avait du caractère de l'empereur son frère furent les causes de sa maladie et de sa mort.

Plus Gallus avançait dans son voyage, plus son esprit flottait entre la crainte et l'espérance. Stadillon vient au devant de lui, le trompe par d'astucieuses promesses, flatte son ambition par l'espoir de faveurs chimériques et de lauriers imaginaires. Cependant quelques légions, mécontentes de la sévérité de Constance, se décident à offrir leurs secours à Gallus, s'il consent à rester en Thrace et à les attendre. On découvre leur dessein et on empêche leurs députés de parvenir jusqu'à lui. Il continue sa marche; chaque jour, sous le prétexte de lui rendre hommage, les courtisans et les émissaires de l'empereur se multiplient autour de lui; enfin, lorsqu'il arrive à Pestau dans la Norique, tout déguisement cesse; Barbation et Apodème paraissent à la tête d'un corps de troupes, pénètrent en armes dans le palais, dépouillent le prince de la pourpre, le font monter sur un chariot et le conduisent à Flanone en Istrie.

Mort de Gallus.

Là, il est interrogé par l'eunuque Eusèbe et par Mellobaude, capitaine des gardes; et, lâche autant qu'il s'était montré cruel, il attribua tous les excès commis à Antioche aux conseils de sa femme : sa pusillanimité l'avilit sans le

sauver. Sérénien, fidèle exécuteur des ordres de Constance, lui fit trancher la tête. Il périt à l'âge de vingt-neuf ans.

Sa mort remplit de joie la cour de Milan, mais ne rétablit pas le calme en Asie. La tyrannie n'y fit que changer de victimes. Les délateurs, toujours odieux et toujours impunis, accusèrent et traînèrent devant les tribunaux tous ceux que la reconnaissance, l'intérêt ou la crainte avaient attachés à Gallus. Ursicin, dont le seul crime était de montrer quelques vertus dans un temps de corruption et de faire briller un mérite éclatant dans un siècle de décadence, fut condamné à mort; mais, au moment de frapper, Constance, arrêté par la crainte de se priver d'un tel appui, annula l'arrêt et lui fit grâce.

A la même époque Julien, accusé d'être venu sans ordres à Nicomédie pour voir son frère, subit un interrogatoire *. Ce prince courageux, évitant également de se flétrir en chargeant la mémoire de Gallus, et de braver l'empereur en le justifiant, refusa de répondre, et ni les menaces ni les promesses ne purent lui faire rompre ce sage et courageux silence.

Antioche continua de se voir le théâtre de l'injustice et de la tyrannie la plus cruelle; ceux de ses habitans qui avaient massacré les envoyés de l'empereur furent absous parce qu'ils étaient

* An 354.



riches; on offrit à leur place, pour victimes au courroux de Constance, un grand nombre d'innocens. Dans cette ville infortunée, une plainte, un murmure, une parole échappée dans l'ivresse, un songe raconté imprudemment, coûtait la liberté ou la vie.

Victoire sur les Allemands.

Les paix honteuses ne sont jamais longues : en 355, les Allemands prirent les armes; les troupes de Constance entrèrent en Rhétie; l'avant-garde, sous le commandement d'Arbétion, s'étant imprudemment avancée, se vit enveloppée près du lac de Constance, prit la fuite et perdit dix tribuns avec un grand nombre de soldats.

Les Barbares, s'approchant du camp, insultaient l'empereur, qui n'osait combattre ; plusieurs tribuns, indignés de leur audace, sortent sans ordre à la tête des plus braves soldats, fondent sur l'ennemi et l'enfoncent. Le reste de l'armée les suit, disperse les Barbares, les taille en pièces, fait triompher l'empereur malgré lui et termine ainsi la guerre.

Révolte et mort de Sylvain.

Peu de temps après, Sylvain, général de l'infanterie, que la bataille de Murse avait rendu fameux, et qui était devenu la terreur des Francs, dont il tirait son origine, fut envoyé en Gaule pour les combattre. Il dut ce poste important à la jalousie d'Arbétion, qui ne l'élevait que pour le perdre.

Dyname, secrétaire des écuries, émissaire de son rival, feignit de s'attacher à lui et en obtint

des lettres de recommandation pour plusieurs personnages importans de la cour : on effaça toutes les lignes de ces lettres, en ne laissant que la signature, et on leur substitua des phrases qui devaient faire paraître Sylvain coupable ; tous ceux auxquels ces écrits étaient adressés furent arrêtés.

Malaric, Franc de naissance et commandant la garde étrangère, se montra hautement indigné d'une si vile fourberie, répondit de l'innocence de Sylvain, fit sentir le danger d'offenser un général aussi habile à la guerre qu'étranger aux intrigues, et qui ne souffrirait point patiemment un tel affront; enfin il demanda qu'on l'appelât pour se justifier, et offrit de rester en prison à sa place jusqu'au moment où Mellobaude l'aurait amené.

Malgré ses instances, voulant tuer Sylvain, on envoya en Gaule Apodème, accoutumé à servir la tyrannie et à persécuter la vertu.

Cependant une lettre interceptée découvre à Malaric tout le complot ; on examine de nouveau celles qui avaient paru suspectes ; l'artifice est dévoilé, les traces de la première écriture reparaissent, l'innocence de Sylvain est reconnue. Un agent subalterne de cette intrigue, un seul coupable est puni ; Dyname, auteur du crime, obtient le gouvernement de la Toscane.

Pendant ce temps Sylvain, trop fier pour sup-

porter cette injure et trop hardi pour attendre sa condamnation sans résistance, harangue ses soldats, gagne les officiers, lève l'étendard de la révolte, arrache la pourpre d'un drapeau, s'en enveloppe et se fait proclamer empereur.

Le talent, disgracié dans les temps de calme, est rappelé dans les jours de péril : l'empereur mande Ursicin pour l'opposer aux rebelles; mais Constance, plus accoutumé à triompher par l'artifice que par la force, trompe l'ennemi qu'il veut frapper, feint d'ignorer sa rebellion et lui mande que, content de ses services, il lui destine une charge plus importante, et qu'il nomme Ursicin pour le remplacer.

Ursicin, accompagné de dix tribuns et de quelques officiers des gardes, parmi lesquels se trouvait l'historien Ammien Marcellin, arrive à Cologne et trouve le pouvoir de Sylvain trop affermi pour employer contre lui la violence.

Dans ces temps de corruption, peu d'hommes se montraient capables de conserver dans de graves circonstances un noble caractère : Ursicin, dégradant le sien, parut entrer dans les vues de Sylvain, feignit de partager ses ressentimens et gagna sa confiance. Cependant le temps avançait; il fallait perdre Sylvain ou embrasser sa cause. Quelques officiers corrompus, un corps de Gaulois séduit, se rassemblent au milieu de la nuit, marchent au palais, égorgent la garde

et massacrent Sylvain dans une chapelle où il s'était caché.

Ursicin pleura ses succès et sa victime ; il sentit trop tard que la légitimité d'une cause ne peut justifier la lâcheté des moyens qu'on prend pour la servir, et qu'il n'est point de lauriers que ne flétrisse une trahison.

La flatterie prodigua ses louanges à Constance ; mais quel prix peut avoir l'éloge dans une cour où le blâme est coupable et le silence dangereux ?

On punit les amis de Sylvain ; ses troupes se débandèrent. Ursicin resta dans la Gaule avec le titre de commandant ; mais Constance, qui le craignait, ne lui envoyait point d'armée : les frontières se trouvant ainsi dénuées de tout moyen de défense, parce que l'empereur redoutait autant ses généraux que ses ennemis, la Gaule se vit inondée d'une foule de Francs, de Saxons, d'Allemands qui franchirent sans obstacles le Rhin et s'emparèrent de quarante-cinq villes.

Constance nomme un César.

Dans le même temps les Sarmates envahissaient la Pannonie ; les Perses ravageaient l'Orient. Constance, effrayé de tant d'attaques, sentait la nécessité de nommer un César, et se décidait cependant avec peine à partager avec lui sa puissance.

Ce fut alors que sa femme Eusébie, triomphant de ses craintes, sut le déterminer à revêtir Julien de la pourpre.

Tableau de la vie de Julien.

Ce jeune prince, peint si diversement par les

deux partis opposés qui divisaient alors l'empire, était l'espoir des païens et la terreur des chrétiens. Les uns l'ont représenté comme un héros, les autres comme un monstre; il joignit de grands défauts à de grandes qualités, et justifia par ses actions une partie des éloges outrés de ses amis et des déclamations violentes de ses ennemis. Sans nous en rapporter aux apologies de Libanius et d'Ammien, ni aux invectives de Grégoire de Nazianze, de Basile et des historiens chrétiens, on doit juger Julien d'après sa position, sa conduite, ses lois, ses paroles et ses écrits.

Encore au berceau, un hasard heureux l'avait fait échapper, presque seul, au massacre de sa famille. Constance, meurtrier des siens, ne lui avait laissé la vie que pour le tenir en esclavage. Il passa son enfance et sa première jeunesse en captivité.

Gallus, son frère, élevé quelque temps au rang de César, était mort victime des rigueurs de Constance. Cet empereur ne se bornait pas à se rendre maître absolu de la vie des hommes; il tyrannisait les consciences, il voulait que tous ceux qui subissaient son joug fussent non pas pieux, mais crédules et superstitieux comme lui.

Julien, né avec une imagination vive, un génie ardent, s'était livré, dans sa longue retraite, à l'étude des lettres, de l'histoire et de la philosophie, seule distraction des esprits vastes dans

l'inaction, seule consolation des grands caractères dans l'infortune. Les études avaient agrandi ses idées et fortifié son caractère. Il y avait puisé une vive admiration pour les grands hommes; pour les mœurs sévères des temps anciens, un grand respect pour la justice, un ardent amour pour la gloire et pour la liberté. Il voyait avec un chagrin profond la décadence de l'empire, l'abaissement du sénat, la servitude du peuple, la cupidité des grands, la bassesse des courtisans, l'insolence des eunuques et des affranchis, les exactions des intendans et des gouverneurs de provinces, le relâchement de la discipline et les revers des armées.

Le luxe et la mollesse de la cour lui inspiraient un juste dégoût; et lorsque l'empire, ouvert de tous côtés aux Barbares, semblait être près de sa chute, il ne pouvait comprendre que les empereurs ne s'occupassent que de la convocation des conciles, que de puérils débats sur des questions inintelligibles et des querelles interminables d'un clergé divisé par l'ambition, corrompu par la richesse.

La gloire des Romains lui paraissait inséparable de leur ancien culte; il attribuait leur décadence à l'introduction d'une nouvelle religion qui éloignait l'attention des hommes des intérêts de la terre, rapetissait, selon lui, les esprits en détruisant de grandes, d'héroïques illu-

sions, faisait considérer la vie comme un passage, le monde comme une hôtellerie, et remplaçait l'occupation des intérêts publics par celle des intérêts religieux. C'était un citoyen de l'ancienne Rome transporté forcément dans la nouvelle; c'était l'âme de Caton, de Scipion ou de Marc-Aurèle, habitant le corps d'un prince de la cour d'Orient.

Ces sentimens, comprimés par la crainte, devinrent des passions ardentes; la dissimulation à laquelle il se vit forcé augmenta leur violence; il oublia qu'on ne peut faire renaître des prestiges dont le charme a disparu, qu'il est impossible de rétablir une religion tombée, et que le génie d'un homme est insuffisant pour faire remonter un fleuve à sa source, pour ramener un vieux peuple de la corruption à la vertu.

Sa fermeté pouvait retarder la chute de l'empire, mais non le régénérer; il fallait une réforme et non une révolution, mais Julien était trop passionné pour distinguer les principes des abus; il confondit dans sa haine et dans son mépris le culte moral de l'Évangile, l'ambition des prêtres et les folies des sectes; son aversion pour la religion nouvelle l'éloigna de la tolérance qu'une sage politique devait lui conseiller; celui qui devait être le chef de l'empire fut le chef d'un parti : son mépris pour quelques fables et quelques prodiges adoptés par la crédu-

lité du temps le jeta dans les superstitions antiques; incrédule pour les mystères, il crut aux auspices, aux oracles, à la magie, ne fit rien de stable, parce qu'il voulut tout changer sans prudence, et n'opéra qu'une révolution éphémère qui n'eut que la courte durée de sa vie.

Comme administrateur, comme juge, comme guerrier, Julien, semblable à Trajan, à Marc-Aurèle, fut un grand homme; mais, comme législateur religieux, le mélange bizarre qu'il voulut faire du culte de l'Être suprême, de la doctrine de Platon et du polythéisme, le rendit en quelque sorte ridicule, et la persécution qu'il fit subir à la nombreuse partie de ses sujets qui étaient chrétiens, fut injuste et lui mérita leur haine; haine violente, outrée, qui, dans son aveuglement, ne voulut reconnaître aucune des grandes qualités de ce prince célèbre.

D'abord Julien, n'osant résister aux ordres de Constance, les éluda; et, ne pouvant assister aux leçons du fameux rhéteur païen Libanius, il étudia ses écrits. Relégué à Pergame, il y trouva des astrologues et des hommes adonnés à la magie, tels qu'Édèse, Maxime, Jamblique, qui s'emparèrent de son imagination et fascinèrent assez adroitement ses yeux par leurs prestiges pour lui faire croire qu'ils le mettaient en relation avec les dieux : il en vint au point de se persuader que ces divinités venaient, pen-

dant son sommeil, lui donner des avis salutaires; il croyait distinguer clairement à la voix si c'était Jupiter, Minerve, Apollon, Diane, ou le génie de Rome, qui lui parlait.

Constance, informé de son penchant pour l'idolâtrie, chargea un évêque arien, Aétius, de surveiller sa conduite. Julien sut tromper, par une dissimulation inouïe à son âge, mais trop commune sous le despotisme, la vigilance de ce prêtre, aussi ardent sectaire que subtil orateur. Affectant un grand zèle pour la religion dont il méditait la ruine, il prit l'habit de moine, et remplit dans l'église les fonctions de lecteur. Le danger de sa position n'excuse point un si bas artifice.

Après la fin tragique de Gallus, on le retint sept mois captif dans un château; le grand chambellan Eusèbe pressait constamment l'empereur d'ordonner sa mort; il était, disait-il, trop imprudent de laisser vivre un prince qui tôt ou tard voudrait venger sa famille : l'impératrice Eusébie, qui s'intéressait à son sort, le sauva et obtint qu'on le laissât aller en Grèce pour achever ses études. On ne pouvait choisir un exil plus doux, un séjour plus agréable pour Julien : la Grèce était la patrie des poëtes qu'il aimait, des philosophes qu'il admirait, et des dieux qu'il adorait secrètement. Sa mémoire prodigieuse, son application soutenue, la viva-

cité de son esprit et l'étendue de ses connaissances étonnèrent les sophistes et les orateurs d'Athènes : saint Grégoire et saint Basile suivaient alors, comme lui, les écoles de cette ville célèbre. Julien, forcé de cacher ses véritables sentimens, étudiait, ainsi qu'eux, avec une ardeur apparente, les livres saints; et ces évêques lui reprochèrent dans la suite cette politique artificieuse, mais forcée, comme une odieuse hypocrisie.

Si l'on en croit saint Grégoire, Julien avait les yeux vifs, les sourcils arqués, la bouche grande, la lèvre inférieure rabattue, le cou gros et courbé, les épaules larges, le corps bien proportionné, les cheveux bouclés, la barbe hérissée et pointue; sa taille était petite, sa physionomie maligne et railleuse, son regard incertain, sa démarche un peu chancelante; il parlait vite et aimait à faire beaucoup de questions qui se succédaient rapidement.

Malgré ses démonstrations de piété, les païens, charmés de son esprit, faisaient des vœux pour qu'il devînt leur maître; et saint Grégoire, pénétrant ses véritables opinions sous le voile religieux qui les couvrait, écrivait à ses amis : « Ce prince sera l'ennemi de la religion; c'est » un monstre que l'empire nourrit dans son sein. » Fasse le ciel que je sois un faux prophète! »

Les historiens chrétiens donnent beaucoup de

détails sur les artifices qu'on employa pour enflammer son imagination, pour fasciner ses yeux, pour lui faire croire qu'il était en commerce avec les dieux. Ils rapportent qu'un jour, comme il se trouvait au milieu des démons, il fit le signe de la croix et tout disparut. Ces récits ressemblent aux fables, mais Julien était superstitieux; ce philosophe austère était un païen dévot, et la superstition rend tout vraisemblable.

Il se fit initier aux mystères d'Éleusis qui depuis subsistèrent encore quarante années, jusqu'à l'époque de l'invasion d'Alaric.

Arrivée de Julien à Milan.

Julien était âgé de vingt-quatre ans lorsque Constance lui envoya l'ordre de se rendre à Milan pour le revêtir de la pourpre. Il reçut cet ordre comme un arrêt : préférant alors les plaisirs de l'étude aux illusions de la puissance, il regrettait sincèrement la cour tranquille d'orateurs et de philosophes qui l'entouraient, les ombrages paisibles des jardins de l'Académie; et, saisi de crainte en pensant qu'il allait se renfermer dans le palais du meurtrier de sa famille, avant de partir, il courut au temple de Minerve, se prosterna au pied de ses autels et la conjura de veiller sur ses jours.

Dans le même temps, d'autres craintes et d'autres agitations troublaient l'esprit de Constance : sollicité en faveur du prince par l'impératrice, alarmé par les représentations du per-

fide Eusèbe, son grand-chambellan, ennemi implacable de Julien, il hésitait encore s'il devait le perdre ou le couronner : enfin Eusébie le décida en lui disant : « Les affaires intérieures » de l'empire exigent tous vos soins; les Sar» mates et les Goths qui ont franchi le Danube, » les Perses qui envahissent l'Orient, vont oc» cuper tous vos efforts : seul, vous ne pouvez » suffire à tout; la Gaule est près de vous échap» per, les Francs et les Germains s'en emparent; » envoyez Julien contr'eux : s'il en triomphe, » vous aurez l'honneur de sa victoire; s'il suc» combe, vous serez délivré d'un ennemi. »

Son élévation au rang de César.

Lorsqu'on sut le prince arrivé dans un faubourg de Milan, l'empereur déclara publiquement la résolution qu'il avait prise de l'élever au rang de César. Cette nouvelle excita la surprise et les murmures des eunuques et des affranchis; ils étaient effrayés de l'élévation d'un prince habile, et qui les méprisait. Ayant reçu l'ordre de venir au palais pour s'y établir, il s'y rendit après avoir consulté les dieux. Il y porta la tristesse d'un homme qu'on mène à l'échafaud.

Son refus de cette dignité.

Lorsqu'on lui coupa la barbe et qu'on le dépouilla du manteau de philosophe, si déplacé dans un tel lieu, pour le couvrir du vêtement guerrier des Césars, son embarras, son silence, ses yeux baissés, son air morne et pensif, le rendirent l'objet des sarcasmes de la foule corrom-

pue des ducs, des comtes, des chambellans et des domestiques du palais. Comme ce prince était plus frappé des malheurs attachés à la puissance suprême que de son éclat, il supplia l'empereur de le délivrer de ce fardeau et de lui permettre de vivre au milieu de ses livres chéris, dans une retraite qu'il préférait alors sincèrement au tourbillon du monde.

Son acceptation obtenue par Eusébie.

Constance lui dit qu'avant de prendre définitivement un parti si peu convenable à sa naissance, il devait en parler à Eusébie. Cette princesse conjura Julien de renoncer à cette philosophie farouche qui l'empêchait de remplir les devoirs que prescrit la vraie sagesse : elle lui fit comprendre qu'il y avait plus de faiblesse à fuir les écueils qu'à les surmonter, que ses études seraient sans fruit s'il les bornait à ces vaines spéculations, et qu'appelé à travailler au salut de l'empire, il ne pouvait, sans se flétrir, refuser ce glorieux fardeau. Le prince se rendit à ses instances.

Dans ce temps où le pouvoir absolu s'était élevé sur la ruine de toutes les institutions, on ne demandait plus, pour nommer un prince, le consentement du peuple et du sénat; mais on consultait encore l'armée, et l'empire était une république militaire. Constance, environné des grands, des généraux, des principaux officiers, et en présence de la garde et des légions, an-

nonça que, si les troupes approuvaient son choix, il donnait le titre de César à Julien : tous les soldats exprimèrent leur consentement en frappant leurs genoux avec leurs boucliers.

« Prince, dit l'empereur, recevez la pourpre » de vos pères; partagez ma puissance et mes » périls; chassez les Barbares de la Gaule; guérissez les plaies qui affligent cette malheu» reuse contrée; que votre exemple encourage » nos troupes, que votre prudence ménage leurs » forces : j'espère qu'elles trouveront en vous un » chef intrépide pour les mener au combat, un » appui sûr dans leurs besoins, un illustre té» moin de leurs travaux. Soyez le modèle et le » juge de leur vaillance. Lorsque vous aurez » rendu la paix à l'empire, nous le gouverne» rons ensemble avec sagesse; je vous regarde» rai toujours comme assis près de moi sur mon » trône; croyez de même me voir toujours près » de vous dans les dangers. Partez, César, em» portez avec vous l'espérance et les vœux des » Romains, et défendez vaillamment le poste » qu'ils vous confient. »

On répondit à ces paroles par des acclamations universelles que rendait encore plus vives la vue du nouveau César, dont on admirait la contenance fière, le maintien calme et les regards animés. Montant ensuite sur le char de l'empereur, il rentra avec lui en triomphe dans Sa rentrée dans Milan.

la ville de Milan; mais, au milieu du tumulte d'une foule curieuse et au bruit des hommages empressés d'un peuple inconstant, méditant sur les vicissitudes des choses humaines et sur la fin tragique de tant de princes reçus avec transports comme lui, il s'appliquait les beaux vers de *l'Iliade* dans lesquels Homère compare la pourpre qui couvre les rois au voile qui enveloppe les morts.

Eusébie, voulant achever son ouvrage, lui fit obtenir la main d'Hélène, sœur de l'empereur; mais de tous les dons de cette princesse, celui qu'il reçut avec le plus de reconnaissance, ce fut une nombreuse bibliothèque, qu'il regardait comme un remède pour ses chagrins, comme une consolation dans ses grandeurs.

Conduite de Constance à l'égard de Julien.

On ne tarda pas long-temps à lui faire sentir le poids de son élévation. Constance commença à le craindre dès qu'il l'eut élevé : le nouveau César ne fut que le premier esclave du palais; l'empereur l'y retenait captif; sa porte était soigneusement gardée; on fouillait ceux qui entraient chez lui pour examiner s'ils ne portaient pas des lettres : sous prétexte de lui former une maison, on renvoya ses domestiques, on l'environna d'espions; on ne laissa près de lui, d'hommes de son choix, que son médecin Oribase, parce qu'on ignorait qu'il était non-seulement son médecin, mais son ami.

Au moment où on le chargeait de l'emploi le plus périlleux et du gouvernement de la Gaule, de la Bretagne et de l'Espagne, on le privait de tous moyens de succès; on semblait craindre ses triomphes plus que ses défaites. Les généraux eurent ordre de surveiller leur chef avec plus de vigilance que l'ennemi. Les légions, affaiblies et intimidées par une longue suite de revers, ne reçurent point de renforts; on renferma l'autorité du prince dans les limites les plus étroites; enfin on lui refusa le droit de distribuer des grades et des récompenses.

Il partit de Milan avec trois cents hommes d'escorte; Constance, qui l'accompagna jusqu'à Pavie, apprit en route la prise de Cologne par les Barbares, et n'en informa pas Julien : cependant ils se séparèrent, et le jeune prince, courant au devant des périls, crut s'approcher de la liberté à mesure qu'il s'éloignait de la cour.

Les Gaulois le reçurent avec enthousiasme; à Vienne, une vieille femme aveugle et fanatique prédit qu'il relèverait l'empire et rétablirait le culte des dieux.

Julien, entré dans une nouvelle carrière, avait pris pour modèle Marc-Aurèle comme législateur, Alexandre comme guerrier; marchant avec les troupes, à pied, la tête découverte, bravant l'inconstance des saisons, n'ayant pour lit qu'une peau étendue sur la terre, il parta- Portrait de Julien.



geait la nourriture du soldat, supportait comme lui la fatigue, assistait à tous ses travaux et se livrait avec ardeur aux exercices militaires : cependant, comme une danse nommée la *pyrrhique* était un de ces exercices, un jour le prince en l'étudiant ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! quel métier pour un philosophe ! »

Lorsque, après leurs travaux guerriers, les troupes jouissaient du repos, Julien s'occupait activement des soins de l'administration, des besoins de l'armée, de la réforme des abus et de la réparation des injustices. Ce prince infatigable employait la plus grande partie des nuits à étudier Polybe et César, à méditer les plans de ses opérations ; son seul délassement était ensuite la lecture des ouvrages de ses philosophes chéris. Forcé par sa position à dissimuler ses vrais sentimens, il professait encore publiquement le culte chrétien, et n'offrait qu'en secret ses sacrifices aux dieux. Il haïssait Constance, comme l'adversaire des philosophes, comme l'ennemi de sa religion, comme l'assassin de ses proches, et il se voyait contraint à feindre le dévouement et la reconnaissance. Enfin cette dépendance, à laquelle il avait voulu vainement se soustraire, le mit dans la nécessité de louer publiquement, selon l'usage, dans deux panégyriques, les vertus d'un empereur dont il détestait les crimes, et de faire l'éloge des ta-

lens d'un prince dont il méprisait l'incapacité.

Tandis qu'entouré d'écueils il cherchait les moyens de délivrer la Gaule, en triomphant à la fois des obstacles que lui opposaient la valeur des Barbares et la jalousie de Constance, cet empereur, occupé de soins moins glorieux, s'engageait plus que jamais dans les querelles scandaleuses des sectes. Séduit par les ariens, il ordonna au préfet d'Orient, Philippe, de chasser de son siége Paul, évêque catholique de Constantinople, et d'établir à sa place l'hérétique Macédonius. Paul, arrêté par des soldats, fut chargé de chaînes et conduit à Émèse, et de là en Cappadoce, où on l'étrangla. Les citoyens, indignés de cette injustice, se rassemblèrent en foule dans l'église de Constantinople; tout le peuple se souleva : mais que peut la multitude sans ordre contre une force organisée ? Les soldats de Philippe l'attaquent, l'enfoncent, la dispersent, et Macédonius, protégé par eux, passe sur trois mille cadavres pour monter au siége épiscopal.

Dissensions entre Constance et les évêques au sujet d'Athanase.

Pendant ce temps Constance, ayant convoqué un concile à Milan dans son palais, y proposa une profession de foi, tout arienne, que les évêques catholiques rejetèrent comme hérétique et refusèrent de souscrire. Ils s'opposèrent également à la condamnation d'Athanase, dont le prince se déclarait lui-même l'accusateur. « Les

» canons de l'Église, disaient-ils, défendent de » juger un homme sans l'entendre. » « Eh bien, » répondit l'empereur, il faut que mes volontés » soient vos canons : choisissez entre l'obéis- » sance et l'exil. »

La plupart refusent et veulent répondre. Constance alors, n'écoutant plus que sa fureur, tire son épée, semble prêt à les frapper, et ordonne ensuite qu'on les mène à la mort. Ils partent en silence pour l'échafaud; soudain l'empereur, changeant d'avis, les rappelle, prononce l'exil de trois d'entr'eux, et présente à la signature des autres la déposition d'Athanase. Quelques évêques intimidés la signent; le plus grand nombre persévère dans sa résistance, et se rend dans l'église de Milan. Le grand-chambellan Eusèbe y pénètre à la tête d'une troupe de gardes et arrête cent cinquante personnes, malgré les menaces et les reproches de saint Hilaire, évêque de Poitiers, prélat révéré, tolérant dans ses principes, charitable dans sa conduite, mais ferme dans son indépendance, et dont l'éloquence courageuse combattit alors le despotisme de l'empereur avec une liberté romaine.

Déposition et exil du pape Libère.

Constance chargea son grand-chambellan de se rendre à Rome près du pape Libère, pour l'inviter à souscrire la condamnation d'Athanase; il lui envoya en même temps des présens magnifiques : le pape refusa de signer l'arrêt de

l'évêque d'Alexandrie, et fit jeter avec mépris hors de l'église les présens de Constance. Ce prince, irrité, ordonna à Léonce, préfet de Rome, d'arrêter le pape et de l'envoyer à Milan : cet ordre fut exécuté; en vain le peuple romain se souleva en faveur du chef de l'Église, Léonce trompa sa vigilance et enleva le pape au milieu de la nuit. Libère, arrivé à Milan, brava le pouvoir et la colère de l'empereur, qui l'exila en Thrace. Après son départ, Constance, croyant devoir montrer quelques égards pour sa dignité, et dans le dessein de le mettre à l'abri du besoin, lui envoya cinq cents pièces d'or : « Ren- » dez cet argent à votre maître, dit fièrement » le pape à l'officier qui l'apportait; il lui est » nécessaire pour payer ses soldats. »

Le clergé catholique de Rome, dévoué à Libère, ne voulut point lui donner de successeur. Les ariens élurent Félix. La haine de ces deux partis excita dans Rome des émeutes aussi sanglantes que celles des Gracques, et à cette époque l'Église catholique se vit persécutée par les ariens avec autant d'animosité qu'elle l'avait autrefois été par les païens. « Leur violence, di- » sait alors Athanase, est une preuve de leurs » erreurs : les soldats sont de mauvais apôtres » pour la vérité; elle ne connaît d'autres armes » que la persuasion. »

L'empereur voulait consommer la ruine d'A- Fuite d'Athanase.

thanase, et craignait cependant de violer trop ouvertement la promesse qu'il lui avait faite de ne rien décider sur son sort sans l'entendre. Pour éluder ce serment, il chargea quelques officiers de le chasser d'Alexandrie, et ne leur donna aucun ordre écrit. Les Égyptiens, défendant leur évêque, résistent aux officiers de l'empereur : le duc Syrianus, à la tête de cinq mille légionnaires, fond sur eux, en massacre une partie et pénètre à main armée dans l'église : le peuple, bravant la mort, soustrait l'évêque à la furie des soldats. Partout l'attachement et la fidélité de ses partisans surent lui trouver des asiles; une vierge de vingt ans le déroba pendant plusieurs jours à la poursuite de ses ennemis, et la sainteté du prélat trouva dans l'asile de la pudeur une retraite inviolable.

Cependant le comte Héraclius, chargé des pouvoirs de l'empereur, menaça le peuple de l'affamer et de briser ses idoles s'il n'abandonnait pas Athanase. La crainte arracha beaucoup de signatures; l'église catholique fut livrée au pillage, et les Égyptiens idolâtres s'écriaient : « Vive l'empereur Constance, qui est revenu à » notre culte! vivent les ariens, qui ne sont plus » chrétiens! »

Ces ariens, vainqueurs, élurent pour évêque George, qui, loin de calmer les passions de son parti, en augmenta la fougue. Plus la résistance

avait été longue, plus la vengeance fut cruelle : on immola un grand nombre de catholiques ; « et les femmes ariennes, disent les auteurs » ecclésiastiques, semblables à des bacchantes » furieuses, livrèrent les femmes catholiques » aux plus sanglans outrages. »

Athanase, échappé à la mort, s'enfuit dans les déserts, et trouva dans les solitudes d'Antoine et de Pacôme un abri aussi tranquille qu'ignoré.

Ce fut à cette époque qu'on vit éclore la nouvelle secte de Macédonius, qui niait la divinité du Saint-Esprit. Secte de Macédonius.

Tandis que des querelles de prêtres et des discussions métaphysiques répandaient le trouble dans Rome, dégradaient la dignité de l'empereur, compromettaient sa puissance et ensanglantaient Constantinople et Alexandrie, Julien, étudiant à Vienne la science militaire, devint en peu de mois le maître de ses maîtres. Après avoir réuni ses forces, remis l'ordre dans l'administration, la discipline dans les troupes, écouté les plaintes, réprimé les concussions, adouci les impôts, il se mit en marche pour délivrer la Gaule des Barbares qui la pillaient. Gouvernement de Julien.

Appui secret des idolâtres, neutre entre les ariens et les catholiques, sévère pour les grands, familier avec le soldat, affable pour les Gaulois, chéri par les philosophes et les orateurs qu'il attirait de toutes parts près de lui, l'affection

universelle l'environnait. Disputant avec les savans, faisant des vers avec les poëtes, jugeant avec les magistrats, combattant avec les guerriers, on voyait dans sa cour le même mélange que dans son caractère; les manteaux de philosophe y étaient confondus avec les casques militaires; on y trouvait à la fois un tribunal, une cour, un camp, une église, un temple ancien, une école et une académie.

Son aversion pour les plaisirs aurait choqué les mœurs efféminées d'Antioche et de Byzance; mais elle lui attirait l'estime des Gaulois. Sa dou ceur, sa science, sa bravoure, sa gravité firent bientôt oublier Constance, et transportèrent dans la Gaule la majesté réelle de l'empire. L'ombre de l'ancienne Rome semblait y apparaître près de lui, et se complaire à entendre des discussions graves, à écouter des arrêts d'une justice ferme, à voir des villes reconstruites, et à parcourir des champs couverts de fertiles moissons et bientôt de trophées glorieux.

Guerre entre Julien et les Barbares.

L'intention de Constance était de ne lui laisser qu'un vain titre; Marcellinus devait jouir du pouvoir réel. Le prince avait été entouré de lâches courtisans chargés de l'éloigner des affaires et de le détourner de toute entreprise hasardeuse.

Sourd à leurs avis pusillanimes, et méprisant la surveillance de Marcellinus, il se mit à la tête d'un corps de troupes peu nombreux, mais dont

il sut par son exemple doubler les forces et le courage. Il marcha contre les Barbares : dans les premiers jours, écoutant plus son ardeur que la prudence, il se laissa surprendre ; son arrière-garde fut entamée, mais ce léger échec lui fut plus utile que ne l'aurait été un premier succès. Depuis ce moment il se garda avec soin, évita les piéges, éclaira prudemment sa marche, et joignit la sagesse d'un vieux capitaine à la bravoure d'un jeune guerrier.

Attaqué de tous côtés par une nuée d'Allemands et de Germains, il repoussa leurs efforts, avança toujours en combattant et poursuivit les ennemis jusqu'à Reims, où par ses ordres toutes les légions s'étaient réunies. Alors, sans perdre de temps, il se porta sur le Rhin avec son armée et livra bataille aux ennemis près de Brumat. La tactique romaine triompha de la valeur allemande ; les ennemis, tournés et enfoncés, après une grande perte d'hommes, se sauvèrent dans les îles du fleuve.

Pendant ce temps les Juthonges menaçaient l'Italie ; les troupes de Constance marchèrent en Rhétie contr'eux. De son côté, Julien se porta sur leur arrière-garde, en remontant rapidement le Rhin jusqu'à Bâle. Les Barbares, effrayés de son audace, de ses succès et de cette diversion, signèrent la paix. Invasion des Juthonges.

Le nouveau César, ayant ainsi déjà relevé Excursions des Germains.



l'honneur des armes romaines, établit son quartier d'hiver à Sens. La Germanie était alors une pépinière de soldats; il en sortait à tout instant des essaims de guerriers, dont on n'apprenait l'approche et l'arrivée que par les incendies et le pillage qui signalaient leur apparition. Ils n'avaient ni de système dans leur politique ni de méthode dans leurs opérations. Leurs invasions étaient courtes et violentes; prompts à déposer les armes et à les reprendre, on ne pouvait faire avec eux de paix solide.

Exploits de Julien.

Au moment où on les croyait tranquilles, ils pénétrèrent tout à coup en foule dans les Gaules, enfermèrent Julien dans la ville de Sens et l'y assiégèrent. Marcellin, n'écoutant qu'une basse jalousie, le laissa sans secours : le péril développe les grands caractères; le prince, livré à ses propres forces, au lieu d'être effrayé et de se tenir sur la défensive, attaqua les nombreux assaillans qui l'entouraient, trompa les Barbares par de fausses attaques sur un point, réunit toutes ses forces sur l'autre, enfonça les Allemands, en fit un grand carnage, les mit en fuite et les força de repasser le Rhin. Marcellin, qui avait voulu le perdre, et qui avait accru sa renommée, fut rappelé.

Tyrannie de Constance.

Tandis que la gloire romaine revivait ainsi dans la Gaule, Constance, gouverné par Rufin, préfet du prétoire, par Arbétion, général de la

cavalerie, et par l'eunuque Eusèbe, courbait l'empire sous le joug d'une honteuse et lâche tyrannie. La crainte le rendait cruel et multipliait les accusations; un mot imprudent, un murmure échappé étaient regardés comme des crimes de lèse-majesté. Cependant l'empereur, vain de quelques succès remportés par ses armes en Rhétie, et victorieux sur le Rhin par la valeur de Julien, crut pouvoir entrer en triomphateur dans la capitale de l'empire, qu'il n'avait jamais vue. Le sénat et le peuple vinrent au devant de lui. Admirant comme un voyageur les antiquités de Rome, il fut saisi de respect à la vue de ces nobles monumens qui rappelaient tant de grands souvenirs. Son entrée à Rome.

Le timide Constance s'assit dans le sénat et occupa la place qu'avaient illustrée Caton, Pompée, César, Auguste. Il se montra sur le Forum et harangua le peuple dans cette tribune, veuve de l'éloquence de Cicéron. Malgré sa haine constante pour l'ancien culte, vaincu par la majesté de Rome, il confirma les priviléges des vestales et conféra même des sacerdoces à plusieurs personnages distingués par leur rang et par leur naissance. Enfin, se conformant aux usages antiques, il fit célébrer des jeux solennels dans tout l'empire; et, pour embellir Rome d'un nouveau monument, il y fit transporter à grands frais d'Égypte un troisième obélisque, qu'on

voit encore sur la place de Saint-Jean de Latran.

Rappel du pape Libère.

Le pape Libère, arbitrairement déposé, était toujours vivement regretté par les catholiques. Les dames romaines rassemblées vinrent en foule trouver l'empereur, et, par leurs pressantes instances, obtinrent son rétablissement. L'exil avait abattu le courage de Libère; il revint à Rome, et consentit à signer la condamnation d'Athanase, ainsi que la formule arienne.

Hélène, femme de Julien, perdit plusieurs enfans en les mettant au monde, et depuis demeura stérile. La calomnie, qui s'attache toujours à tout ce qui est élevé, n'épargna pas Eusébie, et fit croire que cette princesse, qui n'avait pu être mère, et qui était jalouse de la fécondité d'Hélène, lui avait fait prendre un breuvage qui l'empêchait de laisser des successeurs à l'empire. On ne peut concilier l'idée d'un tel crime avec celle que l'histoire nous donne du caractère vertueux de l'impératrice, qui opposa toujours une courageuse résistance aux perfides intrigues du grand-chambellan et des vils favoris de l'empereur. Protectrice constante de Julien, ce fut elle qui obtint qu'on accordât plus d'autorité à un prince qui en usait si habilement. Elle fit disgracier Marcellinus, et le remplaça dans le commandement des troupes par Sévinus, général expérimenté, incapable de jalousie et digne de seconder Julien; mais elle ne put ôter la préfec-

ture de la Gaule à Florentius, dont l'orgueil, la bassesse et la cupidité s'opposaient sans cesse à toutes les réformes salutaires que le prince projetait dans l'administration de ses provinces. Malgré ces obstacles, Julien, par sa persévérance, réussit dans tous ses desseins, et fut aidé dans ses utiles travaux par un Gaulois nommé Salluste, homme éclairé, courageux et fidèle; il méritait la confiance de Julien, et ce prince était digne d'un tel ami.

Pour se mettre à l'abri des surprises, Julien établit sur la ligne du Rhin des postes et un grand nombre de courriers qui, de relais en relais, communiquaient les nouvelles avec une extrême rapidité. Trompant ses mesures, les Barbares forcèrent les postes des frontières, firent encore une invasion dans la Gaule, et pénétrèrent jusqu'à Lyon. Julien, informé de leurs progrès, réunit ses troupes, marcha contr'eux et les tailla en pièces. Comme il avait habilement détaché trois corps pour leur couper la retraite, nul d'entr'eux ne se serait échappé, si l'un des généraux de Constance, Barbation, qui occupait Bâle avec vingt mille hommes, eût fait son devoir; mais il ouvrit passage aux Allemands, et accusa même de trahison et d'embauchage Valentinien, général qui lui avait porté des dépêches par lesquelles Julien l'invitait à se joindre à lui contre les Barbares. Constance, sans ap-

Nouvelle invasion des Barbares.

Trahison de Barbation.

profondir cette accusation, destitua Valentinien. La fortune inconstante, qui accablait alors ce général, le porta dans la suite au trône.

Destitution de Valentinien.

Julien ne voulait pas laisser aux ennemis le temps de réparer leur perte ; et, dans l'intention de passer le Rhin, il demanda des barques à Barbation qui les lui refusa. Privé de ce secours, il se vit forcé d'attendre le moment où la chaleur rendrait les eaux plus basses ; alors, traversant à gué un bras du fleuve, il surprit les Barbares qui s'étaient dispersés dans les îles, et en tua un grand nombre : le reste tomba sur Barbation, le mit en fuite, et le punit ainsi de sa trahison.

Confédération allemande.

Cependant sept rois allemands, indignés de voir les Romains reprendre leur vigueur, et la Gaule échapper à leur cupidité, réunissent leurs nations, s'approchent de Strasbourg et ordonnent insolemment à Julien d'évacuer cette frontière. Chnodomaire était l'Agamemnon de cette confédération barbare.

Julien, voulant les attirer dans la plaine de Strasbourg, leur laisse passer le Rhin, part de Saverne et campe en présence de l'ennemi. Les soldats voulaient combattre ; le prince, qui jugeait plus utile de réparer leurs forces par quelques instans de repos, essaie de calmer leur ardeur. « Plus j'estime votre courage, leur dit-il, » plus je dois ménager votre sang ; pourquoi

» voulez-vous, par trop de précipitation, acheter trop cher un succès certain? La bravoure n'est pas le seul mérite du guerrier; s'il se montre fier contre l'ennemi, il doit être modeste avec ses compagnons et docile aux volontés de son général. Je peux vous donner des ordres, mais j'aime mieux persuader qu'ordonner. Le jour est avancé; la nuit, mettant fin au combat, ne nous permettrait pas une victoire complète : vous venez de marcher sur un sable brûlant, vous vous trouvez sur un terrain coupé de ravins et couvert d'arbres; le repos a ranimé les forces de l'ennemi, une longue route a diminué les vôtres; mon avis est que nous nous retranchions prudemment pour combattre ensuite avec hardiesse. Rétablissons notre vigueur par la nourriture et par le sommeil; demain, à la pointe du jour, nous marcherons, et nous triompherons des Barbares. »

Il voulait poursuivre; mais les soldats impatiens l'interrompent par leurs murmures, frémissent de colère, frappent leurs boucliers de leurs lances, étouffent la voix de leur général par leurs cris et demandent tous le combat.

Au milieu de ce tumulte, un enseigne élevant la voix : « Marche, heureux César, dit-il; » suis la fortune qui t'appelle! Nous voyons à » notre tête le courage et la prudence; tu vas

» voir aussi quelle est la force des soldats romains
» lorsqu'ils sont conduits par un chef habile qui
» inspire, juge et récompense les grandes ac-
» tions. »

Bataille entre Julien et Chnodomaire.

Julien cède aux vœux de l'armée et se place à la tête de son aile droite; Chnodomaire lui était opposé : l'autre aile des Romains était conduite par Sévère qui avait devant lui l'aile droite des Allemands, commandée par Sérapion. Les Barbares avaient placé entre leurs escadrons des fantassins légèrement armés qui devaient, pendant le combat, se glisser sous les chevaux des Romains et les percer de leurs glaives.

Des deux côtés on sonne la charge; Sévère s'avance le premier, découvre à temps, sur le bord d'un marais, une embuscade dans laquelle il allait tomber, et s'arrête avec prudence.

Au moment où les deux armées obscurcissaient l'air par une nuée de traits, Julien, à la tête de deux cents chevaux, parcourt les rangs et s'écrie : « Courage, compagnons, voilà le mo-
» ment que vous avez souhaité! Ce n'est que
» l'espoir d'une telle journée qui m'a fait ac-
» cepter le titre de César. Rendez au nom ro-
» main son ancien lustre; opposez à la fureur
» aveugle des ennemis une valeur plus solide et
» plus froide, et songez bien que la victoire due
» à votre courage peut seule à présent justifier
» votre impatience. »

Les Allemands, furieux d'avoir été chassés de la Gaule par les Romains, décidés cette fois à vaincre ou à périr, craignant qu'au premier désavantage leurs rois ne les abandonnent, exigent qu'ils partagent dans cette action tous leurs dangers, et les forcent à combattre à pied avec eux. Les deux armées s'approchent en ordre et en masse; leurs rangs serrés ressemblent à deux murailles hérissées de lances; ils se choquent avec un bruit terrible; un nuage de poussière les couvre et ensevelit dans l'ombre une foule d'exploits dignes d'être plus éclairés.

Sévère trouve un passage dans les marais, tourne le corps qui était embusqué, attaque les Allemands, et, après de violens efforts, les enfonce et les met en fuite. La fortune se montrait d'un autre côté moins favorable aux Romains : six cents cavaliers de l'aile droite, sur lesquels Julien fondait le plus d'espérance, après une lutte opiniâtre, perdent le chef qui les commandait; ils s'épouvantent, se débandent et se jettent en désordre sur l'infanterie. L'ennemi les poursuit avec ardeur. Julien, apercevant cette confusion, accourt à toute bride; on le reconnaît à la brillante enseigne qui le suit, au dragon couleur de pourpre qui la décore : « Où fuyez-» vous, soldats? s'écrie le prince en courroux; » les lâches ne trouveront point d'asiles, toutes » nos villes leur fermeront leurs portes; si vous

» voulez recouvrer votre gloire, suivez-moi; si » vous voulez fuir, passez sur mon corps : je » perdrai la vie avant l'honneur. »

Honteux de leur lâcheté, les cavaliers se rallient, retournent à la charge contre les Barbares qui attaquaient déjà le flanc des légions. La mêlée devint affreuse; les uns brûlaient du désir de réparer leur honte, les autres s'opiniâtraient à ne pas perdre leur avantage : le corps de réserve arrive au secours de Julien; malgré ce renfort, les rois allemands, à la tête de toutes leurs troupes en masse, renversent la cavalerie romaine, enfoncent l'aile droite de l'infanterie, et pénètrent jusqu'à la légion du centre, contre laquelle viennent enfin échouer leurs efforts redoublés et leur rage sanglante.

Chacun des soldats de cette inébranlable légion repousse leurs coups, comme une tour immobile résiste au choc du bélier. Les Allemands, accablés de fatigue, tombent par milliers sous le glaive de cette légion qu'ils ne peuvent entamer; enfin leurs rangs, éclaircis par la mort, s'ouvrent; l'épouvante les prend; les cohortes qui gardaient le camp romain accourent alors et redoublent la terreur de l'ennemi. Il se retire en désordre; sa retraite se change en déroute; Julien les poursuit l'épée dans les reins; les Allemands demandent en vain la vie, les Romains furieux ne leur font aucun quartier : le champ

de bataille, les rivages du Rhin sont couverts de morts et de mourans; les flots en engloutissent un grand nombre. Quelques-uns, portés sur leurs boucliers, arrivent à l'autre bord. Chnodomaire, échappé au carnage, cherchait son salut dans la fuite, à la tête de quelques cavaliers: il tombe dans un marais, se relève, gagne un bois, est reconnu par un tribun dont la cohorte l'enveloppe, le prend et le conduit enchaîné aux pieds de Julien. Cette victoire, égale en éclat aux plus mémorables de celles qui avaient illustré les anciens héros de Rome, sauva l'empire. Défaite, fuite et captivité de Chnodomaire.

A la tête de treize mille soldats, Julien vainquit trente-cinq mille Barbares, commandés par sept rois, enorgueillis par de nombreux succès. Les légions, dans leur enthousiasme, le saluèrent du nom d'Auguste : il refusa ce titre avec une indignation apparente et une crainte fondée.

Convaincu que la sévérité de la discipline était la seule garantie solide des succès, il manda devant lui les six cents cavaliers qui avaient fui la veille, les réprimanda durement, et, conformément aux anciennes coutumes, leur fit traverser le camp habillés en femmes. Au moment où Chnodomaire parut à ses yeux, touché du malheur de ce roi captif, il l'accueillit avec égard; mais, quand il vit ce prince barbare, si insolent avant le combat, déshonorer son infortune en se prosternant à ses pieds et en im-

plorant bassement sa clémence, il lui marqua son mépris, lui tourna le dos et l'envoya près de Constance.

Lorsque la nouvelle de la victoire de Strasbourg parvint en Italie, elle réveilla l'orgueil de Rome, irrita les courtisans et excita la jalousie de l'empereur. Ses vils favoris donnèrent à Julien par dérision le nom de *Victorin*, pour atténuer son triomphe, et pour rappeler en même temps au timide Constance le nom du général qui, du temps de Gallien, après quelques succès, avait usurpé dans la Gaule le pouvoir suprême et le titre d'Auguste.

L'empereur publia cependant dans tout l'empire la victoire remportée sur les Barbares; mais il s'en attribua ridiculement l'honneur, comme s'il eût lui-même assisté à ce triomphe et commandé l'armée. Il ne daigna pas seulement citer dans sa relation le nom de Julien, et par ce silence même il lui donna plus d'éclat.

Nouvelles victoires de Julien.

Les soldats romains se montraient encore braves, mais n'étaient plus disciplinés; après la victoire ils voulaient jouir du repos, et se montraient peu disposés à continuer de pénibles marches : lorsqu'ils reçurent l'ordre de passer le Rhin, ils y répondirent par des murmures; mais la fermeté de Julien triompha de leur indocilité : ils franchirent le fleuve et dévastèrent une partie de la Germanie. On construisit une

forteresse au-delà du Rhin : les Allemands intimidés demandèrent la paix, et n'obtinrent qu'une trêve de dix mois. Après cette campagne l'armée revint à Reims pour y établir ses quartiers d'hiver, et trouva tout ce pays ravagé par un corps de Francs; il ne s'élevait pas à plus de mille hommes, mais leur force et leur audace répandaient l'effroi dans la contrée. Ces guerriers redoutables, dit un historien du temps, ne connaissaient point de saison, et semblaient même préférer les frimas de l'hiver à la douce chaleur du printemps. Les Romains les attaquèrent et les forcèrent de se retirer dans une forteresse située sur la Meuse. Après cinquante-quatre jours de siége, ils capitulèrent et sauvèrent leur vie aux dépens de leur liberté. Cette victoire fit d'autant plus d'honneur à Julien, que « jusque-là, dit Libanius, les Francs avaient » toujours préféré la mort à la captivité. » Ils furent envoyés à Constance. L'empereur, admirant leur haute stature, les incorpora dans sa garde, et les écrivains du temps remarquent qu'ils paraissaient comme des tours au milieu des bataillons romains.

Julien passa l'hiver à Paris : on a conservé la description qu'il faisait de cette ville déjà célèbre; il la nommait sa *chère Lutèce :* entourée par deux bras de la Seine, elle n'occupait que le quartier qu'on appelle aujourd'hui *la Cité :* une Description de Paris par Julien.

forte muraille garnie de tours la défendait; on y pénétrait par deux ponts de bois. Malgré le peu d'étendue de son enceinte, on y voyait des temples, un palais, un amphithéâtre. Julien vantait la fertilité du pays, la salubrité des eaux, la douceur de la température. Il y éprouva cependant un hiver rigoureux : on voit dans sa relation la surprise que lui causa l'épaisseur des glaces qui couvraient la rivière. Jusque-là, bravant l'âpreté du froid, il n'avait point voulu qu'on fît du feu dans ses appartemens; mais alors, forcé d'y placer un brasier, il se vit au moment de mourir, asphyxié par la vapeur du charbon.

Chaque jour la sagesse et la justice de Julien augmentaient l'affection des Gaulois pour lui, et sa renommée croissait continuellement, tandis que Constance perdait chaque jour, par son despotisme et par sa faiblesse, l'estime et la confiance des peuples. Sous le consulat de Tibérius Fabius Dallianus et de Marcus Nératius Céréalis *, l'empereur publia une loi qui exemptait d'impôts et de toutes charges communes ses domaines, les biens des églises catholiques, et ceux de la famille d'Eusèbe, père de l'impératrice. La perte de l'égalité suit nécessairement celle de la liberté, et les priviléges forment toujours le cortége de la tyrannie.

Constance, oubliant l'antique fierté de Rome,

* An 358.

demanda la paix à Sapor : le roi de Perse y mit pour condition la cession de la Mésopotamie et de l'Arménie; l'empereur refusa d'y consentir, et ne retira ainsi de sa faible démarche que la honte de l'avoir faite. Barbation, envoyé par lui contre les Juthonges, les tailla en pièces dans la Rhétie.

Cependant Constance, jaloux de la gloire de Julien, crut devoir se montrer aussi à la tête des armées; il franchit le Danube, attaqua les Sarmates et les Quades, en triompha par la bravoure de ses généraux, et en fit un grand carnage. Le roi Zizaïs, leur chef, arriva dans le camp de l'empereur, se prosterna devant lui, implora sa miséricorde et obtint la paix. On vit alors le premier exemple de ce droit féodal qui devint, pendant tant de siècles, le droit public de l'Europe. Les Quades prétendirent que la paix signée avec eux y comprenait explicitement leurs vassaux. L'empereur porta ensuite ses armes contre les Limigantes : ces esclaves belliqueux, qui avaient précédemment chassé de leur pays les Sarmates leurs maîtres, prévoyant le sort qui les attendait, se défendirent avec le courage du désespoir. Après une opiniâtre résistance, accablés par le nombre, ils feignirent de se rendre, capitulèrent, arrivèrent en foule au lieu qui leur était indiqué pour déposer leurs armes, et tout à coup, jetant de grands cris, ils

Victoires de Constance.

se précipitèrent au milieu du camp romain et pénétrèrent jusqu'à la tente de l'empereur, qu'ils voulaient tuer avant de périr; mais, enveloppés par les légions, ils furent tous passés au fil de l'épée.

L'empereur, de retour dans ses États, ne s'occupa plus que des troubles religieux, dont il augmentait la violence en voulant y interposer son autorité.

Désastres en Asie. Dans ce temps l'Asie éprouva les plus grands désastres par d'affreux tremblemens de terre; ils détruisirent cent cinquante villes dans l'Orient. Celle de Nicomédie fut renversée de fond en comble.

Destruction de Nicomédie.

Nouvelle guerre dans la Gaule. La Gaule ne jouit pas long-temps du repos que lui avaient donné les victoires de Julien. Deux tribus de Francs, les Saliens et les Chamaves, s'étaient, depuis plusieurs années, fixées dans la Toximandrie, aujourd'hui le Brabant. Ils en sortaient souvent pour dévaster la Belgique : Julien marcha contr'eux, les surprit, battit les Saliens, conclut la paix avec eux, et par ce traité reconnut solennellement leurs droits sur la Toximandrie, qu'ils continuèrent de posséder. Les Chamaves lui opposaient une plus opiniâtre résistance; un ancien ressentiment enflammait leur courage; ils croyaient que le fils de leur roi, envoyé par eux autrefois en ôtage à Rome, avait péri par un honteux supplice : Julien,

leur ayant demandé une conférence, offrit tout à coup à leurs regards ce jeune prince qu'il avait fait élever avec autant de soin que s'il eût été son propre fils. Sa générosité désarma les Francs, et lui valut une paix plus solide que si elle avait été arrachée par la victoire. Les Chamaves évacuèrent la Gaule.

Révolte dans l'armée occasionée par la disette.

A la même époque une affreuse disette portait l'armée à la révolte : on conseillait au prince la sévérité; il s'y refusa et employa toute son activité pour subvenir aux besoins de ses soldats, aimant mieux, disait-il, soulager leurs maux que punir leur impatience.

La trêve étant expirée, Julien traversa encore le Rhin et le Necker, vainquit les Barbares et les força de lui rendre quatre-vingt mille prisonniers gaulois ou romains. Ce fut alors que la Gaule, délivrée par ce héros, jouit sous son administration d'une prospérité qui depuis plus d'un siècle lui était inconnue.

Mort de Barbation.

Le sort infligea dans ce temps un juste châtiment au cruel Barbation. Ce général, qui devait sa fortune plus à ses intrigues qu'à ses exploits, était universellement regardé comme le chef des délateurs : il devint leur victime. Les hommes méchans et lâches sont aussi sujets à la superstition qu'étrangers à la vraie piété. La chute d'un nombreux essaim d'abeilles dans son appartement effraya cet esprit crédule et timide;

il manda près de lui des devins pour les consulter. Sa femme Assyria, attribuant sa curiosité à un autre motif, se persuada qu'il voulait détrôner Constance et épouser ensuite l'impératrice Eusébie, dont elle était jalouse : dans son emportement elle lui écrivit, et lui fit sur son infidélité des reproches violens et très injurieux pour Eusébie. L'esclave qu'elle chargea de sa dépêche avait autrefois appartenu au malheureux Sylvain ; il ouvrit la lettre, et, croyant y trouver un moyen sûr de venger son ancien maître, il l'apporta à Constance. Aux yeux de ce prince défiant un soupçon tenait lieu de crime ; il fit trancher la tête à Barbation et à sa femme.

Sédition à Rome causée par la famine.

Cette même année les vents du nord, qui régnaient avec violence, retardèrent l'arrivée à Ostie des blés nécessaires à la subsistance du peuple de Rome. La disette excita une sédition. Tertullius, préfet de la capitale, fit alors un sacrifice solennel à Castor et à Pollux. A peine était-il achevé, qu'on apprit que la flotte entrait dans le port. Cet événement rendit pour quelque temps un grand crédit à l'idolâtrie.

Troubles en Orient.

Les troubles de l'Orient donnaient alors une juste inquiétude à Constance ; les Isaures continuaient leurs pirateries : le comte Saurice les battit en plusieurs rencontres et les força de rentrer dans leur repaire.

Ursicin avait long-temps contenu les Perses

par son courage et par son habileté; mais la jalousie des courtisans avait diminué ses forces et borné ses succès. Le mérite dans les cours est toujours l'objet de la haine des favoris; l'empereur, obsédé par eux, rappela Ursicin; l'incapacité de ceux qui le remplacèrent favorisa les armes de Sapor, qui s'avança au-delà de Nisibe. Avant son départ, ce général, par une manœuvre habile, ayant tourné les Perses, les avait mis en fuite, et dans cette déroute Sapor lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son coursier. Après cette action, les Romains ayant mis le feu dans les champs, cet embrasement détruisit les bois, les moissons et un grand nombre de bêtes féroces qui, depuis ce temps, parurent rarement dans cette partie de l'Asie. La trahison des officiers qui commandaient les troupes légères d'Ursicin le fit surprendre, et le mit dans un si grand péril, qu'il se vit obligé de se retirer jusqu'au Tigre. Ce fut cette retraite que les courtisans lui reprochèrent comme trahison; elle servit de prétexte à sa disgrâce.

Sapor assiégea la ville d'Amide; elle se défendit avec courage; le fils du roi y fut tué; mais enfin, le nombre des assiégeans croissant toujours, elle fut prise d'assaut. Le vainqueur massacra tous les habitans; l'historien Ammien Marcellin échappa presque seul à ce désastre.

Nouveaux succès de Julien.

La victoire et la justice, exilées du reste de



l'empire, semblaient s'être alors réfugiées dans les Gaules. Tous les travaux de Julien étaient couronnés de succès; il triomphait des ennemis par ses armes, et ne voulait régner sur les peuples que par les lois. Un jour, assistant à la séance d'un tribunal, il représenta aux juges, qui se montraient trop sévères, qu'on ne pouvait pas condamner sans preuves : « Prince, » s'écria l'accusateur Delphidius (et il n'eut » que trop d'imitateurs dans tous les temps), » qui sera donc jamais coupable s'il suffit de » nier les faits pour être absous? » « Et qui » sera donc jamais innocent, répondit Julien, » si pour être coupable il suffit d'être accusé? » Un prince si juste ne manquait jamais d'argent ni de soldats. L'affection en fournit plus que la crainte; Julien, veillant toujours à la sûreté de l'empire, n'était point assez enivré de ses triomphes pour se livrer à une trompeuse sécurité. Il fortifia Neiss, Bonn et Andernac : apprenant ensuite que les Allemands méditaient une nouvelle invasion, il les prévint, traversa le Rhin, les surprit, les mit en déroute, pilla leur camp, s'empara de leurs troupeaux et revint à Paris.

Événemens relatifs à l'avénement de Julien.

Ce fut peu de temps après que, soit par ambition, soit par nécessité, il accepta le titre d'Auguste, déclara la guerre à Constance, et lui disputa l'empire.

Cet événement, raconté de diverses manières

par lui-même, par ses amis et par ses ennemis, suivant les passions opposées qui les animaient, est un problème historique qu'il est difficile aujourd'hui d'éclaircir; et, sans avancer à cet égard aucune opinion positive, nous nous bornerons à rapporter les faits. L'empereur, aveuglé par la crainte et trompé par les lâches conseils des courtisans, écartait ou perdait tous les hommes dont les talens soutenaient son pouvoir, mais qui, par leur mérite même, lui faisaient ombrage. Il refusa d'entendre la justification d'Ursicin. « L'empereur peut dédaigner de » m'écouter sur mes intérêts, dit ce général, » mais qu'il ne ferme pas les yeux sur les siens; » il se forme dans l'Occident un orage qu'à la » tête de toutes ses légions il s'efforcera peut-» être vainement de dissiper. » L'exil fut la punition de ces paroles hardies. Argison, général sans expérience, le remplaça, et son élévation fut aussi utile à l'ennemi que l'exil d'Ursicin était funeste à l'empire.

L'envie, qui avait perdu cet habile capitaine, espérait alors aussi consommer la ruine de Julien. Constance rappela de Gaule Salluste, digne ami du jeune prince; Lucien fut nommé à sa place pour administrer cette province. Cet agent de l'eunuque Eusèbe se joignit à Florentius, préfet des Gaules, et à tous les ennemis de Julien, pour contrarier ses desseins et faire

Rappel des troupes de Julien.

échouer ses opérations. L'empereur, gouverné par ses favoris, se décida, par leur conseil, à le priver des troupes qui seules garantissaient le repos de la Gaule et la sûreté des frontières. Décentius, secrétaire d'État, lui porta l'ordre d'envoyer à l'empereur des troupes hérules, bataves, deux légions gauloises, et trois cents hommes tirés de chacun des autres corps de son armée. Lupicin, général employé par Julien contre les Écossais, et Sintula, grand-écuyer, étaient chargés de l'exécution de ce décret : ces renforts, disait Constance, lui devenaient indispensablement nécessaires pour combattre les Perses.

Cet ordre consterna les Gaulois, qui se voyaient ainsi livrés sans défense aux invasions des Barbares : malgré les murmures de ceux qui l'entouraient, Julien se montra disposé à obéir, et représenta seulement à l'envoyé de l'empereur que par cette mesure on manquait de foi aux Bataves, aux Hérules, qui n'étaient entrés à son service que sur l'assurance de ne jamais être obligés de passer les Alpes. Tout à coup on apprend qu'une main inconnue répand dans le camp des légions gauloises un libelle violent contre Constance; on l'accusait de livrer la Gaule aux Francs et aux Germains; les murmures éclatent de toutes parts; Décentius effrayé presse Julien d'obéir; en vain ce prince prétend qu'il doit

attendre l'arrivée de Sintula et de Lupicin, auxquels l'empereur a confié l'exécution de ses volontés; on insiste, il cède. On délibère sur la route que doivent suivre les troupes; Julien conseille de ne point les faire passer par Paris, dans la crainte que la vue d'un chef qui les avait souvent conduites à la victoire, et dont on voulait les séparer, n'échauffât ces esprits turbulens déjà peu disposés à l'obéissance. Décentius émet un avis contraire; il soutient que Julien peut seul les calmer, et que, refuser d'y employer son influence, c'est désobéir à l'empereur : Julien cède encore.

Les troupes se mettent en marche; sur leur passage elles voient tout le peuple en alarmes; les enfans, les vieillards, les femmes en pleurs embrassent les genoux de ces braves guerriers, et les supplient de ne pas les abandonner à la férocité des Allemands. Les soldats, dont les cœurs répondaient à leurs vœux; mais que la fermeté de Julien avait accoutumés à la discipline, gardent un morne silence, et, les yeux baissés, continuent tristement leur route, étouffant avec peine leurs soupirs, et se montrant à la fois indignés et attendris. Préparatifs de départ des troupes.

Julien vient au devant d'eux et les passe en revue dans une vaste plaine près des portes de Paris*. Là, il les harangue avec sagesse, donne de Revue de Julien.

* An 360.

nobles éloges à leurs heureux travaux. « Vous » savez, dit-il, que l'obéissance est le premier » de vos devoirs; vous avez pacifié l'Occident, » l'Orient réclame aujourd'hui votre courage; » vous allez combattre sous les yeux de l'empe- » reur; il vous accordera des récompenses pro- » portionnées à votre bravoure; enfin ce voyage » que vous semblez redouter vous conduit à la » fortune et à la gloire. »

Au lieu de répondre à ces paroles, selon la coutume, par de vives acclamations, les soldats l'écoutèrent dans un profond silence. Après les avoir congédiés, il donne le soir un grand festin à tous les officiers de l'armée, et leur distribue de magnifiques présens, soit pour adoucir leurs regrets, soit pour échauffer leur affection et pour les encourager à la révolte.

Révolte des troupes en faveur de Julien.

Après le repas, ils se retirent sous leurs tentes, ne montrant que de la douleur, et ne laissant paraître aucun indice de projets séditieux. Le jour suivant fut consacré au repos; ils devaient partir le lendemain, mais ils employèrent ce temps à concerter leur plan dans le plus grand secret. Dans la suite on reprocha vivement à Julien de leur avoir laissé ce dangereux loisir, quoique, dans sa relation détaillée de ces événemens, qu'il adressa aux sénats et aux peuples de Rome et d'Athènes, il protestât et jurât qu'il n'avait pas eu la plus légère connais-

sance de la conspiration tramée dans ce court espace de temps pour le porter au trône.

Tout semblait tranquille; tout à coup, au commencement de la nuit, les soldats prennent les armes, entourent le palais des Thermes, proclament Julien Auguste, et demandent à grands cris qu'il s'offre à leurs regards. Ce prince, éveillé en sursaut, apprend, avec une surprise réelle ou feinte, l'objet de cette sédition; son incertitude semble s'accroître avec le tumulte; il invoque Jupiter et le conjure de lui faire connaître sa volonté par quelques signes; soudain un éclair brille, la foudre éclate et semble lui annoncer qu'il doit céder aux vœux des soldats; cependant, rebelle encore aux ordres qu'il croit émanés du ciel, il refuse l'entrée du palais aux conjurés, et s'y tient renfermé le reste de la nuit. Mais, au point du jour, les soldats, dont tout obstacle redouble l'ardeur, forcent les portes, pénètrent dans les appartemens l'épée à la main, enlèvent le prince, le proclament de nouveau empereur, et, pour le faire céder à leurs vœux, emploient tour à tour les accens de la prière et ceux du courroux.

Julien les conjure vainement de ne point livrer l'empire au malheur d'une guerre civile : « Ne pouvez-vous, leur dit-il, sans commettre » tous les crimes qu'entraîne une révolte, ob- » tenir de la justice l'accomplissement de vos

» désirs? Puisque vous ne pouvez vous décider » à quitter votre patrie, retournez dans vos » quartiers; je vous promets que vous ne passe- » rez pas les Alpes; je me charge de justifier » aux yeux de Constance et vos refus et les alar- » mes fondées de la Gaule. La fermeté de l'em- » pereur punirait votre rebellion; sa bonté écou- » tera vos remontrances. »

Julien est nommé Auguste.

Ce discours, au lieu de calmer l'ardeur des légions, l'embrase; les instances et les cris redoublent, les menaces succèdent aux acclamations, le tumulte s'accroît; enfin Julien se laisse vaincre : on l'élève sur un pavois; on veut qu'il ceigne le diadème, et comme il répond qu'il n'en a point, les uns lui apportent le collier de sa femme Hélène, les autres les courroies d'un cheval. Julien refuse ces étranges ornemens; mais un officier, nommé Maurus, lui présente son collier d'or, noble prix de la vaillance : le prince l'accepte, le place sur sa tête, reçoit le titre d'Auguste, et promet cinq pièces d'or et une livre d'argent à chaque soldat.

Ces gratifications étaient depuis long-temps en usage; elles ne furent pas une des moindres causes, comme on l'a vu, des fréquens changemens qui élevèrent et renversèrent tant d'empereurs. Elles portaient, par l'appât du gain, les armées à désirer des révolutions que le reste de l'empire regardait comme le plus funeste des fléaux.

Ceux qui doutent que la résistance de Julien ait été sincère, lui reprochent justement ses largesses. On peut difficilement prétendre n'avoir point de part à la révolte qu'on paie.

Ce prince n'imita certainement point, dans cette circonstance, la conduite de Virginius, qui se déroba au trône par la fuite, et la fermeté de Germanicus, qui s'exposa aux plus grands périls plutôt que de céder à la révolte.

Mais les temps étaient changés; une cruelle et longue expérience avait appris aux princes et aux chefs des armées que les refus ne fléchissaient point la tyrannie, et qu'une fois proclamé par les troupes, il fallait périr ou régner.

Un seul homme, au milieu de cette effervescence d'une grande armée et d'un grand peuple, montra un courage antique. Nimpridius, officier romain, fidèle au prince, mais encore plus à son devoir, brava fièrement les menaces, les piques des rebelles, et reprocha sévèrement à Julien une élévation dont l'éclat coupable l'entraînait à détrôner l'empereur qui l'avait fait César.

Julien, qui ne voulait pas que son pouvoir parût fondé seulement sur la force, soutint toujours qu'il n'avait fait qu'obéir aux dieux; il disait que, pendant cette même nuit qui précéda la révolte, il avait vu en songe le génie de l'empire qui lui adressa ces paroles : « Julien,

» depuis long-temps je me tiens à l'entrée de » ton palais dans le dessein d'accroître ta for- » tune. Tu as souvent rejeté mes faveurs; si tu » les refuses encore aujourd'hui, je m'éloigne- » rai à regret; mais n'oublie pas que je ne dois » rester que peu de temps près de toi. »

Tandis que l'armée, fière d'avoir assuré le destin et la tranquillité de la Gaule, se livrait, ainsi que le peuple, à la joie qui suit toujours de pareils événemens, Julien, renfermé dans son palais, morne, pensif et solitaire, méditait profondément sur le présent et sur l'avenir, envisageait avec une sorte d'effroi les conséquences d'une révolution qui devait attirer sur lui toutes les forces de l'Orient, de l'Afrique et de l'Italie, et se reprochait même une condescendance que l'opinion publique taxerait d'ambition et d'ingratitude.

Conspiration contre Julien.

Le tumulte et l'ivresse qui régnaient dans les camps et dans la ville, formaient un étonnant contraste avec le silence et la tristesse du palais. Les partisans de Constance, croyant pouvoir profiter du désordre des troupes et de l'inaction du prince, répandent partout des émissaires qui cherchent à effrayer les esprits, à les soulever en exagérant les dangers d'une guerre tout à la fois civile et étrangère : en même temps ils séduisent un eunuque attaché au prince, pour le faire entrer dans une conspiration contre ses jours.

Un officier du palais découvre ce complot, le

révèle à Julien, et court en porter la nouvelle dans le camp. Dès que les soldats apprennent qu'on veut détruire leur ouvrage et que la vie du prince est menacée, ils se rassemblent, s'animent mutuellement, saisissent leurs armes et courent au palais. La garde, épouvantée par ce tumulte, croit qu'on vient de faire une nouvelle révolution; elle se disperse et prend la fuite. Les soldats, furieux, pénètrent dans les portiques, parcourent tous les appartemens, craignant d'être arrivés trop tard pour sauver leur prince chéri; enfin sa vue dissipe leur terreur; ils l'entourent, le pressent, manifestent leur joie par d'éclatans transports, et demandent à grands cris qu'on leur livre les conjurés, qu'ils veulent massacrer.

« Arrêtez! s'écrie Julien; ces hommes sont » citoyens; je suis leur empereur comme le vô» tre; que l'honneur règle toutes nos actions: » si votre zèle aveugle sert ma cause et signale » mon élévation par des meurtres, si une seule » goutte de sang souille vos mains et déshonore » votre choix, vous n'êtes plus que des rebelles, » et je ne serai qu'un tyran. » La fermeté de ces paroles rétablit l'ordre.

Assemblée de l'armée dans le Champ-de-Mars.

Le lendemain l'armée fut rassemblée dans le Champ-de-Mars, lieu destiné aux exercices, au même endroit où depuis l'on vit la porte Saint-Victor.

Julien s'y rendit avec toute la pompe impé-

riale, et s'assit sur son tribunal, entouré de sa garde et des aigles. « Braves soutiens de l'em- » pire, leur dit-il, lorsque, sortant à peine de » l'enfance, on me revêtit de la pourpre pour » me donner un vain titre sans autorité, la fa- » veur des dieux me conduisit dans vos pro- » vinces et me jeta dans vos bras. Depuis ce » temps, travaux, fatigues, inquiétudes, périls » et gloire, tout a été commun entre nous : j'ai » trouvé vos biens livrés à l'avidité de magis- » trats concussionnaires, vos champs dévastés » par des soldats étrangers, vos villes envahies » par des Barbares; tout nous manquait, hors » le courage; il a suffi pour terminer nos mal- » heurs. J'ai marché à votre tête, et la Gaule a » été délivrée : qui de nous perdrait jamais le » souvenir de cette journée de Strasbourg, si » glorieuse pour l'empire, où cette foule de Bar- » bares et leurs rois, succombant sous vos coups, » ont teint de leur sang et vos glaives, et les ri- » ves et les flots du Rhin? Les Francs épouvan- » tés ont fui devant vous; je vous ai donné, pour » récompense de tant d'exploits, le repos au de- » dans, la sûreté au dehors: vous, pour prix de » mon zèle, vous m'avez élevé au rang suprême. » Actuellement votre devoir est de défendre et » de soutenir votre ouvrage; le mien est de ré- » compenser votre dévouement en vous garan- » tissant de toutes injustices. Je déclare donc

» solennellement que la faveur n'aura jamais
» aucune part à mes choix, et que l'avancement,
» dans le civil comme dans l'armée, ne pourra
» être obtenu que par le mérite et par l'ancien-
» neté des services. »

Ce discours, qui excita les murmures de quelques courtisans, répandit dans les légions et dans le peuple une joie universelle, et l'affection qu'inspirait le prince fut portée jusqu'à l'enthousiasme.

Décentius et Florentius, déchus de leur pouvoir, et sans espoir de le ressaisir, coururent précipitamment à Constantinople, et aigrirent, par leurs calomnies, le courroux de l'empereur, aux yeux duquel ils représentèrent la révolution des Gaules sous les plus odieuses couleurs: cependant la générosité de Julien ne se démentit point à leur égard; il voulut qu'on leur renvoyât leurs familles et leurs richesses.

Ce prince écrivit à Constance, lui peignit les malheurs de la Gaule, les dangers auxquels l'exposaient les Barbares, la nécessité de défendre cette importante frontière de l'empire contre le torrent qui menaçait de l'envahir un jour : « Cette contrée, disait-il, vaste, fertile, popu- Correspondance entre Constance et Julien.
» leuse et guerrière, avait besoin d'un chef, et
» ne pouvait supporter qu'on ne lui donnât
» qu'un fantôme de prince : le rappel impru-
» dent des troupes y avait jeté le désespoir; le

» peuple et les légions soulevés l'avaient forcé » à recevoir le titre d'Auguste; une plus longue » résistance eût été impossible. » Cependant, en cédant au vœu public, il se regardait toujours comme l'ouvrage et le fils de l'empereur. « Par- » tageons l'empire, ajoutait-il : sans affaiblir » votre autorité, je vous seconderai mieux avec » un titre plus élevé. Nommez à votre volonté » les préfets du prétoire, et laissez-moi le choix » des places inférieures. Je me charge de four- » nir à votre palais le nombre que vous exigerez » de chevaux d'Espagne, et je puis envoyer » pour votre garde autant de Germains et de » Francs que vous en désirerez. Jamais vous » n'obtiendrez des Gaulois et des Bataves qu'a- » bandonnant leur patrie, ils combattent avec » vous contre les Perses : défendez l'Orient, » comme moi l'Occident; ne me refusez pas un » titre que j'ai été contraint d'accepter. L'élec- » tion d'un autre empereur aurait été le seul et » infaillible effet de mon refus. Croyez-moi; » quand je vous représente tous les avantages de » la paix, méfiez-vous des flatteurs qui ne vivent » que de troubles; enfin n'oubliez pas que l'union » sauve les empires et que la discorde les détruit. »

Il chargea Pintadius et Euthérius, grands officiers de son palais, de porter à l'empereur ses dépêches pacifiques et ostensibles; mais Ammien Marcellin prétend qu'il y joignit des lettres

secrètes dans lesquelles il reprochait aigrement à Constance ses injustices et sa mauvaise foi.

Les députés de Julien trouvèrent Constance à Césarée en Cappadoce; après avoir lu leurs dépêches, il les chassa honteusement, et chargea de sa réponse Léonas, questeur du palais.

Cet officier vint à Paris, et s'acquitta de sa commission avec hauteur. Cependant Julien l'accueillit honorablement. Constance lui écrivait qu'usurper une couronne, c'était la flétrir; il lui rappelait ses bienfaits passés, lui reprochait son ingratitude et lui offrait son pardon, à condition qu'il déposât à l'instant le pouvoir que les séditieux lui avaient donné.

« C'en est trop ! s'écria Julien ; comment » puis-je entendre de sang-froid le persécuteur » de ma jeunesse me vanter ses hypocrites bien- » faits, et l'assassin de ma famille me reprocher » mon ingratitude ? Cependant, comme la paix » publique est mon vœu, et le salut de l'empire » mà suprême loi, je consens à me dépouiller » du titre d'Auguste, si l'armée, qui me l'a » donné, permet que j'y renonce. »

Le lendemain, convoquant les légions, il fait paraître en leur présence l'envoyé de l'empereur, et lui ordonne de lire la dépêche dont il est chargé. On écoute d'abord dans un profond silence; mais à peine on entend parler de renonciation au pouvoir suprême, soudain tous les

soldats s'écrient à la fois : « Nous avons procla-
» mé Julien Auguste, nous voulons qu'il le soit ;
» lui seul nous défend des Barbares, et nous le
» défendrons contre tous ses ennemis. »

Léonas partit et rendit compte à l'empereur du triste effet d'une démarche qui n'avait eu d'autre résultat que d'affermir sur son trône le nouvel Auguste, et de ranimer pour lui l'ardeur du peuple et des soldats.

Julien accrut encore leur amour et leur reconnaissance par de nouveaux exploits. Il marcha dans le pays de Clèves, combattit les Francs attuariens, et en fit un grand carnage. Après cette expédition, il visita tous les forts de la frontière, et vint passer l'hiver à Vienne *. Là, il perdit sa femme Hélène. L'impératrice Eusébie mourut à peu près à la même époque, et la perte de ces deux princesses décida la guerre civile, en rompant les derniers liens qui jusque-là unissaient encore les deux empereurs.

Le résultat de la lutte qui s'établissait entr'eux ne devait pas rester long-temps incertain ; d'un côté on voyait un prince habile, actif, belliqueux, concerter ses plans avec sagesse, les exécuter avec rapidité, et ajouter à sa force toute celle de la faveur publique, et de l'autre un empereur indolent, superstitieux, cruel, et qui n'opposait à de redoutables ennemis qu'un vain

* An 360.

orgueil, une fureur aveugle et une complète incapacité.

Invasion de Sapor.

Sapor, redoutant peu un tel adversaire, continuait à braver les Romains et à dévaster leurs provinces. Il prit d'assaut Singare et ensuite Bérabde.

Échec de Constance.

A cette nouvelle, Constance, qui s'était laissé prévenir en s'occupant, dans de si graves circonstances, des fêtes qu'il célébrait à Antioche à l'occasion de son second mariage avec Faustine, et des solennités ordonnées par lui à Constantinople pour la dédicace de l'église de Sainte-Sophie, se décida tardivement à reparaître à la tête de l'armée, et investit la ville de Bérabde; mais il ne put la reprendre, et se vit, sur tous les points, battu par les Persans.

Les ariens attribuaient tous ses revers à son peu de zèle pour servir leurs vengeances; les catholiques y voyaient un châtiment infligé par le ciel à un prince hérétique, et les païens regardaient les défaites de l'empereur et les désastres de l'empire comme une suite inévitable de l'abandon des anciens dieux de Rome et de leur courroux. Tous les partis se réunissent pour condamner les princes despotes et faibles, quand la fortune les trahit, et ils trouvent peut-être eux-mêmes un juge plus sévère au fond de leur conscience.

Préparatifs hostiles entre Constance et Julien.

Le malheur irritait Constance au lieu de l'é-

clairer; incapable de résister à Sapor seul, il voulut, en même temps qu'il le combattait, attaquer Julien dans les Gaules. Il ordonna de nombreuses levées en Italie, en Grèce, en Afrique, et, non content d'armer toutes les forces de l'empire contre le nouvel Auguste, sacrifiant l'intérêt public à sa haine, il paya de honteux et de coupables tributs aux princes francs, germains et allemands, pour les engager à opérer une forte diversion en sa faveur, et à faire une nouvelle invasion dans la Gaule.

Julien, informé de ses projets, et prévoyant trop, par l'exemple du meurtre de Gallus, qu'aucun crime ne coûterait à Constance pour le perdre, résolut de le prévenir, de rompre ouvertement avec lui, et de lui enlever l'empire qu'il ne voulait pas partager.

Ayant rassemblé ses troupes, après leur avoir appris les intrigues de l'empereur en Germanie, qui lui avaient été révélées par ceux mêmes que ce prince perfide voulait séduire, il leur fit sentir la nécessité de terminer promptement cette querelle, et de préserver l'empire, par un coup hardi et par une expédition rapide, des malheurs dont de longues dissensions civiles pouvaient l'accabler.

« L'intérêt de la patrie, disait-il, le com-
» mande; les fautes de l'empereur ouvrent l'O-
» rient aux Perses; sa trahison veut livrer la

» Gaule aux Barbares; la justice est pour nous;
» la fortune couronnera nos armes. J'en ai pour
» garans les dieux mêmes. Apollon m'est apparu
» cette nuit, il vous promet une victoire prompte
» et facile; elle doit vous coûter peu de sang et
» peu de travaux; car, si j'en crois cette divi-
» nité, Constance verra terminer ses jours avant
» la fin de l'année. »

Cet artifice, employé par Julien pour animer ses troupes et pour ajouter à son autorité celle de la religion, servit dans la suite de prétexte à ses ennemis pour l'accuser d'avoir attenté à la vie de Constance : car, l'empereur étant mort quelque temps après, Grégoire de Nazianze écrivit « qu'il n'avait pas été difficile à Julien de
» faire parler les dieux et de prédire une mort
» qu'il était résolu de hâter par un crime. »

Les paroles du prince répondaient aux vœux de l'armée; l'amour qu'elle avait pour lui, la haine qu'inspirait Constance, portaient tous les esprits à la vengeance. La guerre fut déclarée *, et l'on vit ces mêmes Gaulois et ces mêmes Bataves, qui s'étaient récemment soulevés dans la crainte d'être forçés à quitter leur patrie et à passer les Alpes, demander à grands cris de franchir ces montagnes et de poursuivre jusqu'au fond de l'Asie l'objet de leur ressentiment.

Julien, en prenant les armes, déclara qu'il

* An 361.

ne voulait s'approcher de Constance que pour justifier sa conduite et pour soumettre leurs différends au jugement des deux armées. Une amnistie, qu'il accorda alors très sagement aux anciens soldats de Magnence, augmenta ses forces, et il diminua celles de l'empereur en publiant des lettres interceptées qui dévoilaient les intrigues employées par Constance pour armer l'Allemagne contre la Gaule. Par ce moyen il le défit dans l'opinion publique avant de le vaincre sur le champ de bataille.

Ses troupes étaient composées de païens et de chrétiens; il leur laissa une entière liberté de culte; pendant son séjour à Vienne, il continua de professer la religion chrétienne et sacrifia secrètement aux dieux.

Un jour, comme il s'exerçait, selon sa coutume, dans le Champ-de-Mars, avec ses soldats, son bouclier se brisa; l'anse seule lui restait dans la main, et, voulant que cet accident fût interprété par un peuple superstitieux comme un signe plutôt favorable que sinistre, il s'écria: « Ne craignez rien de cet augure; vous voyez » que ce que je tenais dans ma main ne m'a pas » échappé. »

Plusieurs princes allemands, excités par Constance, pénétrèrent sur ces entrefaites dans la Gaule et battirent un des généraux de Julien; mais il répara cet échec, surprit dans son camp

Vadomer, le chef de cette ligue, le fit prisonnier, et ne lui rendit la liberté qu'après l'avoir obligé de signer la paix.

Délivré de toute crainte relativement aux Barbares, contre lesquels il laissait d'ailleurs dans la Gaule des forces capables de les contenir, il se mit en marche pour exécuter ses vastes desseins.

Presque tous les grands généraux, dans tous les temps et dans tous les pays, durent leurs succès à leur rapidité. Julien imita celle de César. Une de ses colonnes traversa la Rhétie, une autre l'Illyrie, et lui-même, à la tête de trois mille hommes d'élite, perça la Forêt-Noire, côtoya le Danube et arriva sans obstacle à Sirmium, où ses troupes avaient ordre de se réunir.

Ses ennemis le croyaient encore dans la Gaule, et cette rapide opération avait été si secrète que le comte Lucilien, qui commandait pour Constance sur cette frontière, fut surpris et arrêté dans son camp. Amené en présence de Julien, il croyait marcher à la mort; mais, contre son attente, se voyant reçu par le prince avec une extrême douceur, il passa subitement de la frayeur à l'audace, et osa représenter à Julien combien il était téméraire, à la tête d'une faible armée, de venir attaquer l'empereur et toutes les forces de l'Orient. « Gardez vos avis pour » Constance, lui dit ce prince; ma clémence peut » vous rassurer, mais elle ne doit pas vous au-

» toriser à me faire d'inconvenantes leçons. »

Le grand avantage d'une invasion rapide est d'étonner et d'entraîner tout ce qui est faible à se ranger du côté de l'agresseur. Toutes les provinces que Julien laissait derrière lui, et la Grèce même, se déclarèrent en sa faveur; il s'assura leur attachement par des bienfaits, commença dès-lors à professer ouvertement le polythéisme, et permit aux Athéniens de rouvrir le temple de Minerve. Poursuivant ses avantages, il traversa le mont Hémus et s'approcha d'Andrinople. Comptant peu sur les deux légions du comte Lucilien, qu'il avait plutôt surprises que vaincues, il les fit partir pour la Gaule; mais en chemin elles se révoltèrent, s'emparèrent d'Aquilée, servirent dans cette contrée de point de ralliement aux forces de l'empereur en Italie, et donnèrent d'autant plus d'inquiétude à Julien, qu'elles pouvaient, en cas de revers, lui couper toute retraite.

Cependant Constance, informé de la marche imprévue et des succès d'un jeune présomptueux qu'il avait songé d'abord plutôt à punir qu'à combattre, sort de son indolence, réussit, par un dernier effort, à obliger Sapor de se retirer en Perse, fait réunir dans la Thrace les corps qui se trouvaient sous les ordres du comte Mathieu, son lieutenant, rassemble toutes les forces de l'Asie près d'Antioche, et promet à ses soldats

le secours d'un Dieu ennemi des ingrats, et qui doit châtier la rebellion et l'apostasie. Mais une profonde terreur et des pressentimens secrets démentaient au fond de son cœur l'assurance qu'il montrait dans ses paroles. « Il ne » voyait plus près de lui, disait-il à ses favoris, » son génie tutélaire, qui, jusqu'à ce moment, » l'avait toujours accompagné. »

En sortant d'Antioche, il rencontre sur sa route le corps d'un homme récemment égorgé. L'aspect de ce cadavre trouble son esprit crédule et superstitieux; la fièvre embrase son sang : vainement il veut continuer sa marche; sa maladie redouble; il s'arrête dans un château situé au pied du mont Taurus, et, sentant la mort s'approcher, se livre à un désespoir qui la rend inévitable. Mort de Constance.

Ammien Marcellin prétend que, voulant sacrifier dans ses derniers momens ses ressentimens privés à l'intérêt général, il désigna Julien pour son successeur; Grégoire et d'autres historiens le nient et soutiennent qu'il ne parut se repentir que de trois actions; l'une d'avoir versé le sang de sa famille, l'autre d'avoir donné à Julien le titre de César, et la plus importante de toutes aux yeux des catholiques, d'avoir embrassé la cause de l'arianisme. Saint Ambroise dit, au contraire, qu'impénitent jusqu'à son dernier jour, il avait reçu à Antioche le baptême

des mains d'Euzoïus, évêque arien. Ce prince mourut le 3 novembre 361, âgé de quarante-quatre ans : il en avait régné vingt-quatre. Sa femme Faustine, qui était enceinte, accoucha peu de temps après d'une fille nommée Constancie, et qui depuis épousa l'empereur Gratien.

On regarda le règne de Constance comme un long malheur pour ses peuples, comme un long opprobre pour l'empire; et sa mort, qui préserva les Romains des horreurs d'une guerre civile, leur parut aussi utile que sa vie leur avait été funeste. Ce fut ainsi que Julien, favorisé par la fortune, devint, sans combat, seul maître de l'empire.

CHAPITRE IV.

JULIEN.

(An 361.)

Révolution dans l'empire à l'avénement de Julien. — Caractère de Julien. — Son système religieux. — Son élection confirmée par le sénat de Byzance. — Son entrée dans Constantinople. — Création d'une chambre ardente. — Réformes dans le luxe de la cour. — Popularité de Julien. — Rétablissement du polythéisme. — Rigueur de Julien à l'égard des chrétiens. — Gouvernement de ce prince. — Ses projets de conquête. — Ses voyages. — Son panégyrique fait par lui-même dans *le Misopogon*. — Sa visite au bois de Daphné. — Phénomène lors de la reconstruction du temple de Jérusalem. — Préparatifs de guerre contre Sapor. — Marche de l'armée romaine. — Premiers succès de Julien. — Ses revers causés par la perfidie d'un Perse. — Bataille de Maranges. — Blessure de Julien. — Victoire des Romains. — Mort de Julien.

Révolution dans l'empire à l'avénement de Julien.

DEPUIS que Rome avait perdu sa liberté, l'élection d'un nouvel empereur n'était ordinairement qu'un changement de maître; elle intéressait peu le peuple, n'agitait que l'armée, et n'opérait de grands changemens que dans la cour. Mais l'avénement de Julien au trône annonçait une révolution dans l'empire : on y voyait alors deux nations, l'une chrétienne et l'autre païenne; l'une ne voulait qu'un Dieu, qu'un maître, qu'une loi; l'autre vivait encore de grands sou-

venirs, regrettait les mœurs antiques, la liberté, et persistait à suivre le culte des dieux qu'elle regardait comme les seuls protecteurs de la gloire romaine.

Les chrétiens, opprimés pendant trois siècles, triomphaient depuis Constantin; ils étaient à leur tour devenus oppresseurs. L'Église, riche et puissante, fixait tous les regards, occupait tous les intérêts, commandait aux actions en dirigeant les consciences, et résistait même souvent à l'autorité du prince. L'ambition, suivant cette nouvelle route ouverte par la fortune, préférait les dignités ecclésiastiques aux dignités temporelles, fuyait la servitude du sénat pour chercher la liberté dans les conciles, et s'apercevait déjà que désormais l'éclat de la tiare pourrait seul rivaliser avec celui de la couronne.

Mais, au moment où le christianisme croyait sa domination inébranlable, et lorsque le polythéisme abattu perdait tout espoir, soudain le sort éleva sur le trône un prince belliqueux, philosophe, sectateur ardent de l'ancien culte, ennemi déclaré de la religion nouvelle, et décidé à rétablir les antiques institutions, les antiques lois, les antiques mœurs.

Caractère de Julien.

Julien, libérateur de la Gaule, vainqueur de la Germanie, chéri dans les provinces, adoré par l'armée, réunissait toutes les grandes qualités nécessaires à l'exécution des vastes entre-

prises. L'intrigue ne pouvait tromper un esprit aussi clairvoyant. Son caractère ferme se montrait inébranlable dans ses résolutions; et, s'il n'avait voulu que rendre à l'empire son lustre, aux lois leur vigueur, réprimer l'ambition des prêtres, les soumettre à l'autorité civile, et prévenir par une tolérance sage et politique tous les malheurs que produisirent pendant tant de siècles les guerres religieuses, il aurait probablement réussi dans ce grand projet d'une réforme salutaire; mais il échoua parce qu'il voulut l'impossible. Il oublia qu'un préjugé tombé ne peut plus se relever, et qu'il n'appartient à aucune force humaine de ressusciter une religion à laquelle on ne croit plus. Une pratique obéissante peut tromper quelque temps l'autorité, mais la foi n'est pas de son domaine.

L'empereur connaissait bien les atteintes mortelles que le progrès des lumières et les railleries ingénieuses de Lucien avaient portées au polythéisme; mais il espérait, en interprétant autrement cette croyance, la soutenir et la faire paraître moins absurde. Plein de la lecture des écrits composés par Platon, par Pythagore, et postérieurement par les philosophes de l'école d'Alexandrie, il adopta les idées des gnostiques, dont plusieurs pères de l'Église eux-mêmes n'avaient pu éviter la séduction. Son système religieux.

Suivant ce système, la nature était l'ouvrage

d'un seul Dieu; des éons, ou des génies intermédiaires, en gouvernaient, par ses ordres, les différentes parties; mais au lieu d'appeler *anges*, comme les chrétiens, ces êtres célestes, il leur donnait les noms des dieux de l'Olympe. Il considérait les sages, les hommes vertueux, les héros, comme des esprits qui, parcourant les divers degrés de l'échelle des êtres, se rapprochaient progressivement du Dieu souverain. C'est ainsi que, cherchant à concilier l'ancien culte avec les idées nouvelles, il espérait anéantir les rites sévères du christianisme, conserver aux Romains leur culte riant, leurs illusions brillantes, leurs pompeuses solennités, et garder la double puissance du sacerdoce et de l'empire, dont la réunion avait toujours paru jusque-là si utile à la politique des gouvernemens.

Avant même de se voir seul maître de l'empire, Julien méditait et préparait ces grands changemens; et, dès l'instant où il prit le titre d'Auguste, quittant le voile trompeur dont une longue dépendance l'avait forcé à couvrir ses vrais sentimens, il professa hautement son respect pour les dieux, et parla plusieurs fois à ses troupes des avis qu'il prétendait avoir reçus du génie de l'empire et d'Apollon : mais, quand il apprit en Thrace la nouvelle de la mort de Constance, ajournant tout autre projet, il ne s'occupa, dans les premiers momens, que du soin de

justifier sa conduite, et de donner l'appui de l'autorité légale à une puissance qui, dans son opinion, était peu solide lorsqu'on ne la devait qu'à la force des armes.

Il écrivit donc au sénat de Byzance, qui le reconnut avec empressement. Déjà dans sa route il avait adressé sa justification au sénat de Rome. « Est-ce ma faute, lui avait-il dit, si des soldats » sans paye, fatigués de remporter des victoires » sous les ordres d'un général auquel on défen- » dait de leur accorder aucune récompense, se » sont livrés au désespoir quand ils ont vu qu'on » les arrachait à leur patrie et à leurs familles » pour les entraîner dans un climat lointain? » J'ai dû céder à leur violence, pour prévenir » de plus grands malheurs et pour vous conser- » ver la Gaule. »

Son élection confirmée par le sénat de Byzance.

Il avait, disait-on, ajouté à ces paroles une peinture à la fois si vive et si amère des faiblesses, des fautes, des vices et des crimes de Constance, que le sénat romain, quelque accoutumé qu'il fût à la servitude, et tout en confirmant unanimement le titre d'Auguste qu'il avait pris, lui répondit qu'il devait parler avec plus de ménagement du prince auquel il devait la pourpre.

Julien entra dans Constantinople le 11 décembre 361, suivi par ses soldats, précédé par le peuple, et entouré par le sénat qui était venu le recevoir aux portes de la ville. Peu de jours

Son entrée dans Constantinople.

après il alla au devant du corps de Constance, se mit à genoux devant lui, déposa son diadême à ses pieds, et le suivit jusqu'à l'église des Saints-Apôtres, en versant des larmes que personne ne crut sincères.

Création d'une chambre ardente.

On avait admiré dans la Gaule sa douceur; on frémit dans Byzance de la sévérité qui signala les premiers actes de son pouvoir. Au lieu de livrer aux tribunaux ordinaires les personnages odieux au peuple, et qui, sous le règne précédent, avaient le plus abusé de leur crédit, il chargea une commission de les juger, et créa une *chambre ardente* qui écouta plus la passion de la vengeance que la voix de la justice.

L'eunuque Eusèbe et ses lâches complices expièrent leurs crimes par un supplice mérité; mais on plaint les plus grands coupables lorsque leur condamnation est tachée d'illégalité. L'exil du consul Taurus parut une violation de toutes les lois, et l'indignation publique fut au comble lorsqu'on ordonna la mort du grand-trésorier Ursulus, dont la fermeté était vantée, et qui même autrefois avait rendu d'importans services à Julien dans le temps de ses malheurs. Au reste l'empereur blâma lui-même la sévérité de cette chambre, sauva quelques-unes de ses victimes et reconquit promptement l'estime générale, en punissant les délateurs et en chassant cette foule de vils espions qui devaient leur fortune à leur

bassesse, et répandaient depuis tant d'années la terreur dans tout l'empire.

Réformes dans le luxe de la cour.

Le luxe de la cour dévorait depuis long-temps la substance du peuple; Julien y trouva mille officiers de cuisine, un plus grand nombre encore de barbiers et d'échansons; celui des eunuques les surpassait; ils furent tous réformés.

On raconte que l'empereur, ayant voulu faire couper ses cheveux, vit paraître devant lui un homme revêtu d'une toge magnifique : « Ce » n'est pas un sénateur, dit le prince, c'est un » barbier que je demande. » Il apprit avec étonnement que ce domestique jouissait d'une pension considérable, et possédait vingt chevaux nourris aux dépens du trésor. Sans rapporter tous les détails que les historiens du temps donnent sur ce faste oriental et ridicule, il suffira de dire que le palais seul coûtait plus que l'armée. L'empereur supprima tous ces abus, et son économie fut peut-être aussi outrée que les prodigalités de son prédécesseur : pour éviter l'excès du luxe, il tomba dans celui de la simplicité.

Popularité de Julien.

Si Julien se montra inflexible pour cette tourbe d'hommes inutiles qui assiégeaient sans cesse le palais et empoisonnaient l'esprit du prince par leurs perfides conseils, il parut affable pour le peuple, et affecta un grand respect pour le sénat et pour les citoyens revêtus de hautes fonctions. Il défendit qu'on lui donnât le titre de



seigneur, « voulant, disait-il, être le prince des » Romains et non leur maître. »

Le jour des calendes de janvier, lorsque les consuls Mammertin et Nevitta, conformément à l'usage, se rendirent le matin au palais de l'empereur, il vint au devant d'eux, les embrassa, les fit monter dans leurs litières, et, se mêlant lui-même à la foule des citoyens, les conduisit à pied jusqu'au sénat. Il rendit à ce corps la liberté des discussions, encouragea ses membres à le contredire, et, rival des anciens orateurs, consacra souvent une partie des nuits à la composition de ses harangues. Il avait une telle passion pour tout ce qui était ancien, qu'il aurait probablement rétabli la république si les Romains eussent été encore dignes par leurs mœurs d'un tel degré de liberté.

Les tyrans craignent les philosophes; Julien leur laissait peut-être prendre trop d'empire sur lui. Inaccessible aux poisons de la flatterie, il ne le fut pas assez aux erreurs du sophisme. Libanius et Maxime, ses instituteurs et ses favoris, furent comblés d'honneurs par lui, et ces ennemis du christianisme, réussissant à lui faire partager leur animosité, le décidèrent à se conduire à cet égard plutôt en chef de parti qu'en chef de l'État.

Rétablissement du polythéisme.

Déterminé à relever l'idolâtrie, il préféra l'adresse à la force, d'après le conseil de Libanius.

« Il n'en est pas, disait ce philosophe, des fausses » idées de religion comme des maladies; on gué- » rit quelquefois celles-ci, malgré les malades, » en leur faisant une violence salutaire; mais ni » le fer ni le feu ne feront jamais paraître vrai » aux yeux d'un homme ce qu'il juge faux. »

Si Julien, comme le disent les écrivains ecclésiastiques, était porté à la cruauté par son caractère, on doit convenir au moins qu'il fut humain par politique. L'oppression qu'il fit éprouver aux sectateurs de l'Évangile fut pesante, mais non pas cruelle. Il humilia leur amour-propre et ne répandit pas leur sang. Constamment opposé aux vœux des païens, qui voulaient renouveler les anciennes persécutions, l'empereur leur représenta sans cesse et publiquement que c'était la douceur et la charité des premiers chrétiens qui avaient fait prospérer l'Évangile au milieu des supplices.

Ce prince, plus dangereux par sa ruse qu'il ne l'aurait été par sa cruauté, voulut séduire les chrétiens par l'appât des honneurs et de la fortune, et par la crainte de la disgrâce et de la pauvreté. Sa tolérance fut feinte, et sa rigueur réelle. Il ordonna, par un édit, de réparer, de rouvrir les temples, leur assigna des revenus, prescrivit le rétablissement des fêtes, et rendit aux pontifes les exemptions et les prérogatives dont ils jouissaient autrefois. Aussitôt le sang des victimes

coule dans tout l'empire, les aruspices y reparaissent, l'air est parfumé d'encens et de fleurs. Rome et Byzance revoient leurs anciennes solennités; Apollon reçoit les offrandes du prince dans le palais impérial. Ce palais, ces jardins deviennent un vaste Panthéon, où chaque dieu a sa statue, où chaque bosquet a son autel.

De toutes les fonctions attachées au pouvoir suprême, celle de souverain pontife semblait alors au prince la plus honorable : ce titre même lui paraissait préférable à celui d'Auguste. Le matin il offrait des sacrifices au dieu du jour, le soir à Diane et aux astres de la nuit. On lui conseillait de contraindre les chrétiens d'assister à ces solennités : « Je ne veux point, dit-il, qu'on » force les galiléens (c'est ainsi qu'il les nom- » mait) à sacrifier aux dieux, ni qu'on les tour- » mente pour leurs opinions; ils sont plus in- » sensés que méchans. Combattons-les par la » raison, gagnons-les par la douceur; nous ne » devons pas les haïr, mais plutôt les plaindre » du malheur de se tromper dans la chose la plus » essentielle de la vie. »

Les chrétiens, animés par une foi sincère, résistèrent aux conseils et aux séductions du prince; mais tous ceux qui professaient ce culte par ambition et pour suivre l'exemple de la cour, l'abandonnèrent lorsqu'il ne parut plus en vogue, et les courtisans, dont la fortune est trop

souvent la seule divinité, changèrent de religion comme ils avaient changé de maître. Toutes les dignités de l'empire furent le prix de leur apostasie.

Rigueur de Julien à l'égard des chrétiens.

Julien, tirant parti de la morale sévère des chrétiens, qu'il interprétait à son gré, publia une loi qui les déclarait incapables d'occuper les emplois de gouverneurs de provinces et d'officiers militaires. « Les galiléens, disait-il ironiquement dans son édit, ne peuvent exercer de pareilles charges sans blesser leur conscience, » puisque l'Évangile leur défend de tirer l'épée. »

Les grands de l'empire obéirent presque tous à l'exemple, à l'autorité; peu résistèrent au torrent. On remarqua, dans ce petit nombre, Jovien et Valentinien, qui furent depuis empereurs. Ce fut Julien qui céda lui-même à leur fermeté. Son estime pour leurs vertus et pour leurs talens militaires l'empêcha, malgré sa haine pour leur religion, de les destituer. Il laissa même à Jovien l'importante dignité de capitaine de sa garde, et se fit accompagner par lui dans la guerre contre les Perses.

Les ariens donnèrent comme les catholiques des exemples de courage; l'un d'eux, nommé Maris, évêque de Chalcédoine, vieux et aveugle, se fit conduire au temple de la Fortune lorsque Julien y sacrifiait, et lui reprocha publiquement son impiété.

« Je plains moi-même ton erreur, lui répon-

» dit l'empereur; crois-moi : ton dieu, le gali-
» léen, que tu invoques vainement, ne te rendra
» pas la vue. » « Eh bien ! reprit hardiment
» l'évêque, je le remercie de m'épargner la dou-
» leur de voir un prince apostat. » En admirant le courage de ce vieillard, on doit cependant convenir qu'un monarque absolu, qui souffre un pareil langage sans le punir, n'est pas un tyran.

La guerre qu'il faisait au culte de Jésus-Christ était plus perfide que cruelle. Pour détruire le christianisme, il voulait l'éteindre dans les ténèbres de l'ignorance; pour ressusciter le polythéisme et lui rendre son ancien éclat, il désirait l'entourer seul des lumières que répandent les sciences et les lettres. Ainsi, redoutant l'éloquence des Basile, des Grégoire et des Apollinaire, brillans flambeaux de l'Église, il défendait aux chrétiens de professer et d'enseigner dans les écoles. En même temps il appliquait tous ses soins à relever le polythéisme par le choix des pontifes païens, et les instructions qu'il donnait à ses ministres sur cet objet mériteraient sans doute qu'on les prît pour modèles dans tous les pays et dans toutes les religions.

Il ordonnait que, pour conférer le sacerdoce, on n'eût égard ni à la naissance ni aux richesses. Il voulait que l'on ne confiât cette importante mission qu'aux hommes les plus distingués par leur amour pour les dieux, pour l'humanité,

et par des talens propres à inspirer aux autres cette vertu, la première de toutes.

Ils devaient, pour se montrer dignes de ce devoir sacré, faire constamment du bien aux hommes; car on le peut dans toutes les positions, même dans l'indigence. Il leur prescrivait de servir les dieux comme s'ils agissaient en leur présence, d'être chastes des yeux, d'oreilles, de langue et d'actions; de s'habituer à vaincre toutes leurs passions, afin de se livrer assidument à l'étude de la philosophie, non de cette philosophie des poëtes et des épicuriens, qui amollit et corrompt les âmes, mais de celle des vrais sages, qui apprend aux mortels à révérer et à craindre les dieux, dont la justice récompense la vertu et punit le crime.

Leur vie devait être sobre et simple : la magnificence n'était permise que dans les temples; il conseillait aux pontifes, pour inspirer plus de respect, de paraître rarement en public, et terminait son édit en leur recommandant de nouveau la charité. « Il est honteux pour nous, di» sait-il, de voir que les galiléens nourrissent à » la fois leurs pauvres et les nôtres. » Certes l'ennemi des chrétiens ne pouvait pas leur rendre un plus bel hommage.

Il se flatta quelque temps en vain que l'autorité de ses lumières et de son esprit ramènerait, par son influence, ses adversaires à la soumission.

Ayant lu un ouvrage composé par Diodore en faveur du christianisme, il n'écrivit au bas que ce peu de mots : « J'ai lu, j'ai compris, j'ai con- » damné, » et l'envoya avec cette note à plusieurs évêques. Saint Basile, imitant son laconisme, lui répondit : « Vous avez lu, mais vous » n'avez pas compris; car si vous aviez compris, » vous n'auriez pas condamné. »

Constantin et ses fils avaient enlevé à plusieurs temples leurs revenus pour enrichir les églises. Julien, tout aussi arbitrairement, dépouilla les églises au profit des temples, et dans son édit excusa ironiquement cet acte d'injustice. « L'ad- » mirable loi des chrétiens, disait-il, promet » aux pauvres le royaume des cieux : il est juste » de leur en aplanir la route; la pauvreté leur » donnera la sagesse dans ce monde, et un règne » certain dans l'autre. »

Gouvernement de ce prince.

Si l'esprit de parti l'égarait lorsqu'il s'agissait de religion, la plus douce équité dictait ses arrêts et ses édits sur toute autre matière; et comme des hommes rigides lui reprochaient son indulgence : « Un prince, leur répondit-il, est une loi » vivante qui doit tempérer par sa clémence ce » que les lois mortes ont de trop rigoureux. »

L'espionnage seul, qui depuis plusieurs siècles ouvrait à la cour toutes les portes de la fortune, éprouva constamment sa sévérité; et, dans le temps où, soumis aux ordres de Constance, il se

voyait forcé de laisser leurs fonctions à ces vils agens qu'on nommait *curiosi*, ne pouvant leur faire ressentir sa haine, il leur montrait au moins son mépris.

Un jour, lorsque le prince, conformément aux coutumes, distribuait des gratifications, l'un de ces agens, au lieu de tendre sa robe suivant l'usage, lui présenta les deux mains : « Vous » le voyez, dit Julien, ces gens-là ignorent com- » ment on reçoit, mais ils savent très bien com- » ment on prend. »

Il sentait tellement la pesanteur du fardeau qu'impose la vertu à un prince qui veut être juste, que plusieurs historiens l'ont cru sincère lorsqu'il s'est dit exempt d'ambition et revêtu malgré lui du pouvoir suprême. Avant cette révolution, comme on l'avertit que Constance voulait le rappeler de la Gaule et lui donner un successeur. « Je le verrai sans regret, répon- » dit-il; il vaut mieux avoir fait en peu de temps » beaucoup de bien, que de courir le risque de » faire beaucoup de mal long-temps. »

Ennemi des plaisirs et de l'oisiveté, on le voyait aussi actif dans le conseil que dans le camp. Il remit en vigueur les anciennes lois, les corrigea, rendit aux municipes toutes les terres usurpées par les empereurs, et laissa une liberté entière aux avocats. Accessible aux plaintes, juste dans ses décisions, il s'attachait plus à l'esprit qu'à

la lettre de la loi; et, comme il se méfiait de son impétuosité naturelle, loin de s'offenser des objections, il encourageait les magistrats à lui faire des remontrances.

Un jour, entendant quelques avocats qui louaient avec exagération sa justice et son génie : « Ah! que je serais sensible à vos éloges, leur dit- » il, si je vous croyais assez courageux et assez » sincères pour me blâmer quand je le mérite! »

Il ne connaissait point cette inquiétude des princes lâches, qui leur fait prêter l'oreille à la délation et les entraîne à la tyrannie. Un délateur lui dénonça, lorsqu'il se trouvait en Asie, un citoyen distingué par son opulence, qu'il accusait d'aspirer à l'empire : « Sur quelles preu- » ves appuyez-vous cette accusation? » dit Julien. « Il s'est fait faire, reprit le délateur, une » toge et un manteau couleur de pourpre. » « Eh bien, dit l'empereur en s'adressant au » grand-trésorier, donnez à ce dangereux dé- » nonciateur des brodequins et un cothurne cou- » leur de pourpre; j'ordonne qu'il les porte lui- » même au citoyen qu'il accuse, afin qu'il en » ait d'assortis au reste de son vêtement. »

Ses projets de conquête.

Julien, fidèle aux maximes de la philosophie, travaillait constamment à se rendre maître de ses passions, hors celle de la gloire militaire, qu'il ne cherchait pas même à combattre. Vainqueur des Germains dans l'Occident, il voulait que

l'Orient devînt aussi le théâtre de ses triomphes. Décidé à étendre les limites de l'empire, il refusa, comme on le lui conseillait, de marcher contre les Goths qu'il méprisait, et qui semblaient ne lui offrir qu'une trop facile victoire.

La conquête de la Perse et le désir d'atteindre à la renommée d'Alexandre enflammaient son imagination. Il croyait fermement au système de Pythagore, à la métempsycose, et se persuadait que son âme avait autrefois habité le corps du héros macédonien.

Avant de quitter Constantinople pour exécuter ses vastes desseins, il voulut laisser dans cette ville quelques traces durables de son séjour. Il y fit creuser un port qu'embellissait une galerie magnifique, bâtit dans le palais impérial un portique et l'enrichit d'une nombreuse bibliothèque. Le sénat d'Orient obtint de lui des priviléges qui tendaient à rendre la nouvelle Rome l'égale de l'ancienne. « Constantin, disait-il, » regardait Byzance comme sa fille, Constance » l'aimait comme sa sœur, et moi je la chéris » comme ma mère et comme ma nourrice. » Ses voyages.

Traversant le Bosphore, il vint à Nicomédie, et ne put voir sans un profond chagrin les débris de cette ville, dans laquelle il avait passé son enfance, et qui n'offrait plus à ses regards que des cendres et des ruines. Ses trésors furent prodigués pour la relever.

Conduit ensuite par sa passion pour le culte des dieux, dont il voulait rétablir les autels, il courut en Phrygie, dans le seul dessein de visiter à Pessinonte le fameux temple de Cybèle, dont la statue avait été autrefois portée à Rome par Scipion Nasica, conformément à l'oracle qui ordonnait qu'on chargeât de cette mission le plus vertueux des Romains. Il composa dans cette ville, en l'honneur de Cybèle, un discours qui est parvenu jusqu'à nous, et en même temps écrivit une éloquente apologie d'un philosophe peu digne d'éloge, Diogène le Cynique.

Lorsqu'il traversa la Cilicie, Celsus, gouverneur de la province, le harangua et prononça son panégyrique, pour suivre un usage qu'un philosophe tel que Julien aurait dû abolir. L'empereur arriva à Antioche dans l'année 362, au moment où la ville était en deuil, parce qu'on y célébrait la mort d'Adonis. Il regarda cette circonstance comme un présage funeste. Son courage et l'étendue de ses connaissances ne pouvaient le préserver d'une crédule superstition. Les plus grands hommes échappent rarement aux maladies de leur siècle.

Il signala son arrivée en Syrie par un acte de générosité. On intentait dans ce moment un procès à Talatius, ancien favori de Constance, et l'un de ceux qui avaient, prétendait-on, poursuivi Gallus avec le plus d'acharnement. Un

grand nombre de citoyens pressait l'empereur de venger sa querelle et la leur : « Talatius, lui » disaient-ils, vous a offensé, et il a commis » contre nous mille violences. » Julien, indigné de voir qu'on voulait abuser de son autorité pour accabler un malheureux, autrefois puissant et maintenant sans appui, répondit aux accusateurs : « Puisque vous convenez que votre en- » nemi est aussi le mien, vous devez suspendre » vos poursuites contre lui, et attendre, pour » contenter votre ressentiment, que je me sois » vengé. Ma querelle, je crois, mérite bien la » préférence sur la vôtre. » Le procès fut suspendu, et comme le véritable crime de Talatius consistait dans le courage qu'il avait opposé presque seul à la tyrannie de Gallus, Julien lui rendit peu de temps après sa bienveillance, et le rétablit dans ses emplois.

Dans ce même temps on cherchait, avec plus de fondement, à exciter son courroux contre Théodote, en lui révélant qu'il avait conseillé à Constance de lui faire couper la tête. « Je le sa- » vais, répondit le prince. Théodote, retournez » chez vous sans crainte ; vivez sous le règne » d'un empereur qui, suivant les maximes des » philosophes, cherche constamment à diminuer » le nombre de ses ennemis et à augmenter le » nombre de ses amis. »

Romanus et Vincent, capitaines de sa garde,

convaincus d'avoir aspiré à l'empire, ne reçurent d'autre châtiment que l'exil. Marcellus, fils de son ancien ennemi, et quelques ministres de Constance, subirent seuls la mort; mais, malgré les reproches des écrivains catholiques, il paraît certain que leur supplice vengea le peuple encore plus que le prince.

Son panégyrique fait par lui-même dans le *Misopogon*.

Cependant Julien fit de vains efforts pour se concilier l'affection des habitans d'Antioche, habituellement séditieux et railleurs. Les catholiques et les ariens détestaient en lui l'ennemi de leur culte, et l'austérité de ses mœurs ne pouvait plaire aux Syriens voluptueux et efféminés. Ils tournèrent en ridicule sa gravité, la longueur de sa barbe, sa frugalité et la simplicité de ses vêtemens. Journellement il se voyait insulté par des placards insolens, par des écrits satiriques. Quoiqu'il en fût profondément blessé, il ne s'en vengea que par un ouvrage ingénieux dont la célébrité dure encore. C'est un écrit intitulé *le Misopogon* (ou l'ennemi de la barbe). Il a traversé les siècles. On y trouve son portrait peint par lui-même. Il feint d'entrer dans l'esprit des habitans d'Antioche, et, rassemblant dans un cadre étroit tous les reproches qu'ils lui adressaient, il en compose le panégyrique le plus piquant qu'on pût faire de sa conduite, de son système et de ses vertus.

Sa visite au bois de Daphné.

Les Syriens, malgré leur passion pour les plai-

sirs, avaient cessé de fréquenter le bois célèbre de Daphné, depuis qu'ils s'étaient soumis à la loi de l'Évangile. Autrefois, sous ces ombrages délicieux, l'amour régnait seul, la pudeur en était bannie; la douce température du climat, les gazons émaillés de fleurs, le murmure des ruisseaux limpides qui les arrosaient, le chant des oiseaux, les hymnes qui rappelaient la passion du dieu du jour pour Daphné, tout livrait les sens à la mollesse, tout inspirait la volupté. Le mortel qui, dans ce lieu consacré aux plaisirs sans mystère, eût porté des regards chastes et des mœurs pures, aurait été chassé comme un profane. Chacun y montrait la brûlante ardeur d'Apollon, et personne n'y voulait imiter les rigueurs de Daphné. A l'aspect sévère de la croix, ce temple de la volupté vit ses prestiges détruits et ses autels déserts. On y bâtit une église; elle renferma le corps du martyr Babylas, et dès-lors Apollon cessa de rendre des oracles. Les païens attribuaient ce silence à la profanation du bois sacré, et les chrétiens à la présence du saint. Julien, voulant rendre au dieu ses anciens honneurs, accourt dans le bois pour y sacrifier, mais personne n'ose le suivre. Le sacrificateur seul l'y attend.

L'empereur, indigné, adressa dans cette occasion au sénat et aux habitans d'Antioche de vifs reproches sur leur indifférence pour l'ancien

culte : « Je ne vous vois jamais dans les temples, » leur disait-il, que pour me prodiguer d'in» dignes flatteries; ce n'est pas moi, ce sont les » dieux qu'il faut encenser. »

Son zèle pour le rétablissement du polythéisme pouvait seul le faire renoncer quelquefois à l'austérité que lui prescrivait sa philosophie. Aux fêtes de Vénus, il se promena dans les rues d'Antioche paré de guirlandes de fleurs, au milieu d'une foule licencieuse, répétant des hymnes obscènes, et précédé d'une troupe de femmes prostituées. Saint Chrysostôme craint, en retraçant ces honteuses solennités, que la postérité ne refuse d'ajouter foi aux détails de cette pompe extravagante, dont toute une grande ville était témoin. Déplorable effet de la faiblesse humaine! la superstition, égarant ce prince naturellement vertueux, semblait alors transformer Marc-Aurèle en Héliogabale.

Les historiens du temps prétendent qu'enfin Apollon parla et dit : « Je suis entouré de ca» davres; je ne prononcerai point d'oracles que » les morts qui souillent mes autels ne soient » enlevés. » Julien fit transporter ailleurs les reliques de saint Babylas. Peu de jours après, le feu consuma le temple d'Apollon. Les chrétiens attribuèrent cet événement à la vengeance de Dieu. Julien en accusa la jalousie des catholiques; par représailles, il ordonna la clôture de l'église

d'Antioche. Le prêtre Théodoret, qui voulait résister, fut tué par les païens. L'empereur manifesta son ressentiment contre les auteurs de ce crime, et ordonna de les poursuivre. « Je ne » veux point, dit-il, que sous mon règne on » voie de martyrs. Je défends, sous les peines » les plus sévères, que, pour des opinions reli- » gieuses, on prive personne de la vie. »

Une faute, trop ordinaire en administration, aigrit encore contre lui le peuple d'Antioche, qui souffrait d'une disette. L'empereur taxa les grains et publia des édits sévères contre les accaparemens. Toute entrave qui gêne le commerce en détruit la féconde activité; la liberté seule favorise les spéculations, et par la concurrence établit le niveau des prix. Les grains devinrent plus chers et plus rares; les Syriens accusèrent le prince de leurs souffrances; il supporta ces reproches, et n'y répondit qu'en prodiguant ses trésors pour alléger les maux de la multitude.

En butte aux railleries de la population nombreuse d'une grande ville, tourmenté par la haine des ariens et des catholiques, il se vit aussi contrarié par l'orgueil des philosophes qu'il aimait; et, pour les vaincre, il trouva un moyen facile, celui de flatter leur vanité. Libanius refusait orgueilleusement de venir dans son palais se joindre à ses courtisans, et rejetait tous les dons de

sa munificence. « En voici cependant un, dit » Julien, que vous accepterez : je déclare publi» quement que vos actions vous assurent, au mi» lieu des plus grands philosophes, le rang que » vos discours vous donnent parmi les plus cé» lèbres orateurs. »

Ce prince se montrait constamment neutre entre les ariens et les catholiques, soit par tolérance, soit dans le dessein de les affaiblir, en fomentant leurs divisions.

Il est certain que l'objet principal de ses pensées était la destruction du culte de Jésus-Christ, qu'il croyait contraire aux antiques mœurs et incompatible avec cette ancienne ambition des Romains, seule source de leur gloire.

Il composa contre le christianisme un livre que nous n'avons plus, mais dont saint Cyrille, en le réfutant, nous a fait connaître une partie. L'un et l'autre semblent s'être plus appliqués, dans leurs écrits, à renverser la doctrine qu'ils attaquent qu'à justifier celle qu'ils défendent.

Julien, dans son livre, comme dans une allégorie ingénieuse qui nous est restée, et dans laquelle il raconte ses malheurs, ses inspirations et sa gloire, s'attachait particulièrement à faire adopter aux peuples sa religion. Il la nommait *l'Hellénisme*, et lui donnait pour base l'idée d'un dieu suprême et celle de son fils, le *Logos* de Platon, dont le soleil était l'image et le sanc-

tuaire; les autres dieux n'en étaient, selon lui, que des émanations.

Phénomène lors de la reconstruction du temple de Jérusalem.

Enclin à favoriser les Juifs comme ennemis des chrétiens, il forma le dessein, pour démentir les prophéties, de rebâtir le temple de Jérusalem, détruit depuis trois siècles. Il en prévint les Juifs par un édit, les déchargea de tout impôt extraordinaire, leur fit ouvrir ses trésors, réunit pour l'exécution de cette entreprise un nombre immense d'ouvriers, et chargea l'intendant de la Palestine, Alipius, d'accélérer ce grand travail, lui ordonnant de n'épargner aucune peine ni aucune dépense pour le prompt achèvement de cet ouvrage.

Avant de construire le nouvel édifice, on démolit ce qui restait des ruines de l'ancien. Les Hébreux accouraient en foule de toutes les parties du monde dans la cité sainte, avec l'espoir de relever leur temple, leur culte, leur puissance et leur gloire.

L'événement trompa leur attente, et, si nous devons en croire non-seulement les écrivains ecclésiastiques, mais le païen Ammien Marcellin lui-même, on vit tout à coup des globes de feu sortir de la terre avec un grand bruit, s'élancer à plusieurs reprises sur les ouvriers, leur rendre inaccessibles les fondemens du temple, et engloutir au milieu des flammes les plus intrépides travailleurs. Ainsi Julien se vit forcé d'abandon-

ner son projet et de céder à la résistance des élémens qu'il ne put vaincre.

Sozomène, Ruffin, Socrate ont répété ce fait, raconté par Ammien. Trois auteurs chrétiens de ce temps, saint Grégoire, saint Chrysostôme, saint Ambroise, en attestent la vérité.

Cet événement affermit la foi des chrétiens, qui l'attribuaient à la volonté céleste, et réduisit au désespoir les juifs, dont plusieurs, dit-on, se convertirent. Les philosophes expliquèrent ce phénomène par la nature du terrain de cette contrée, où le bitume et le soufre sont abondans. Ils citaient, à l'appui de leur opinion, la fréquence des tremblemens de terre, qui, depuis quelques années, avaient englouti dans des abîmes et consumé par les flammes tant de riches cités de l'Asie. Dans tous les temps la crédulité adopte plus facilement les relations miraculeuses que les récits fondés sur des causes naturelles.

Préparatifs de guerre contre Sapor.

Cependant l'empereur poursuivait avec activité le grand objet de son séjour en Syrie, et rassemblait de tous côtés des troupes, des armes, des vivres, des munitions pour la guerre qu'il méditait contre les Perses. Sapor, alarmé de ses préparatifs, et redoutant l'habileté du vainqueur de la Germanie, lui proposa la paix, en le laissant maître d'en régler les conditions. Julien, qui voulait terminer cette antique querelle par la conquête de la Perse et non par un traité, ne

répondit à ses offres pacifiques que par un refus formel qui rompit toute négociation. Les chrétiens furent assujettis pour cette guerre à une taxe spéciale ; mesure injuste que rien ne peut excuser : mais l'empereur, guidé par sa haine contr'eux, les opprimait sans cesse, et croyait, en leur laissant la vie et la liberté de professer leur culte, être à l'abri de tout reproche de persécution.

Plusieurs nations de l'Orient lui offrirent des troupes auxiliaires. « Les Romains, répondit-il, » donnent des secours aux autres et n'en reçoi» vent pas. » Les Sarrasins voulaient lui vendre leurs services, il leur dit : « Un prince belli» queux n'a point d'or, mais du fer. » Le roi d'Arménie était tributaire des Romains ; Julien, qui le méprisait parce qu'il avait embrassé le christianisme, au lieu d'invitation, lui envoya durement, comme à son sujet, l'ordre d'armer ses troupes et de marcher avec elles à sa suite.

L'armée romaine, divisée en plusieurs colonnes, marcha avec secret et rapidité, passa l'Euphrate sur différens points, et ses colonnes s'établirent dans des quartiers qui leur étaient marqués, à l'abri de quelques forteresses, jusqu'au moment désigné pour leur réunion *. Marche de l'armée romaine.

Lorsque tous ces ordres furent exécutés, Julien sortit d'Antioche, jura de n'y plus revenir,

* An 363.

et, comme preuve de son ressentiment, lui laissa pour gouverneur Alexandre d'Héliopolis, homme injuste, dur et violent. « Je sais bien, disait-» il, qu'Alexandre ne mérite pas de comman-» der, mais Antioche mérite de lui obéir. »

Arrivé à Bérée, il y trouva le polythéisme abandonné, et fit de vains efforts pour ramener le sénat de cette ville au culte des dieux. Barnes se montra plus favorable à ses vues; on s'empressa d'y sacrifier avec lui dans les temples de Jupiter et d'Apollon.

La célérité de sa marche fut telle qu'il avait passé l'Euphrate avant que les Perses le crussent parti d'Antioche. Malgré l'importance d'Édesse, il s'en éloigna, la sachant peuplée de chrétiens, et se rendit à Carrhes, ville que la défaite de Crassus avait rendue trop célèbre : elle était décorée par un temple fameux dédié à la Lune, objet particulier de la dévotion de l'empereur. Procope, qui depuis paya de sa tête son élévation d'un moment, prétendait qu'étant à Carrhes, Julien lui avait donné un manteau de pourpre, et l'avait désigné pour son successeur dans le cas où il mourrait dans cette expédition.

Deux chemins s'offraient à l'armée romaine pour la conduire en Perse, l'un par le Diabène, en passant le Tigre, l'autre par l'Assyrie, le long de l'Euphrate. Julien, pour tromper les Perses, fit reconnaître les deux routes, et s'y fit précé-

der par des détachemens. Ayant ensuite laissé en Mésopotamie, sous les ordres de Procope et de Sébastien, trente mille hommes d'élite qui devaient, peu de temps après, le rejoindre en Assyrie, avec Arsace et ses Arméniens, il feignit de s'avancer du côté du Tigre, et marcha ensuite rapidement sur l'Euphrate. Ce fleuve portait cinquante vaisseaux de guerre et mille bâtimens chargés de vivres qui assuraient la subsistance de ses troupes.

Il était déjà en marche lorsqu'il reçut des lettres du plus sincère et du plus dévoué de ses amis, Salluste, préfet des Gaules, qui le conjurait de différer son expédition, parce que les dieux ne s'y montraient pas favorables. Julien, rassuré par d'autres augures, continua son mouvement, et, rencontrant sur sa route le tombeau du jeune Gordien, il honora par des libations la mémoire de ce prince, libations qu'on devait aussi répandre bientôt sur sa propre tombe.

Peu de jours après, un soldat, attaqué par un lion furieux, le tua d'un coup de lance, et l'empereur regarda la mort de ce monstre comme un présage de la chute du roi de Perse. Dans ce temps les catholiques, les ariens, les idolâtres et les philosophes, différant tous de doctrine, se rapprochaient tous par la superstition; ils doutaient des vérités et croyaient aux fables.

Un ancien préjugé, produit par de nombreux

revers, était alors répandu dans l'Orient, et paraissait ébranler la confiance des Romains; on croyait généralement que jamais une armée romaine ne pourrait pénétrer en Perse sans s'exposer aux plus grands désastres. Julien s'efforça de détruire l'effet dangereux de cette tradition populaire; rassemblant ses troupes, il leur rappela les triomphes qui avaient illustré les armes de plusieurs généraux dont les aigles victorieuses avaient pénétré jusqu'au centre de l'Asie.

« Ces grands hommes, ajouta-t-il, n'étaient » excités que par la gloire; nous le sommes par » elle et par la vengeance : la défaite de nos légions, la dévastation de nos champs, la ruine » de nos villes nous arment pour une juste cause. Réparons le passé, assurons l'avenir, et » méritons une immortelle renommée. Je remplirai mes devoirs comme général, comme » officier et comme soldat. Les dieux m'annoncent que je marche sous de favorables auspices; mais, si la fortune trahissait mon espoir, » je m'estimerais heureux de terminer mes jours » comme Mutius, Décius et Curtius, qui se dévouèrent pour la patrie.

» Imitons nos ancêtres : leur constance surmontait tous les obstacles; ils luttèrent péniblement plusieurs années avant de subjuguer » Fidènes, Véies, Numance; et la ruine de » Carthage fut le prix d'un siècle de combats.

» suivons les exemples glorieux de nos pères, » mais évitons surtout un écueil trop souvent fa- » tal à nos armées. La discipline fut la cause de » nos succès, et la licence celle de nos revers. » Combattons pour vaincre et non pour piller. » La désobéissance me trouvera inflexible : que » personne ne s'écarte de son drapeau ; quicon- » que l'abandonnera sera mutilé.

» Ne redoutez pas les armes de l'ennemi, » mais craignez sa ruse, et défiez-vous des pié- » ges qu'il saura tendre à la cupidité. Soumis » le premier à la règle commune, après la vic- » toire on ne me verra point m'élever comme » d'autres princes au-dessus des lois ; je rendrai » publiquement compte de ma conduite ; mar- » chez avec confiance ; fatigues et dangers, tout » sera commun entre nous. Livrez-vous à l'es- » pérance, et n'oubliez pas que la justice de no- » tre cause est le présage le plus certain de no- » tre victoire. »

Les soldats, élevant leurs boucliers, répondent à ces paroles par une acclamation unanime, et s'écrient : « Courons sans crainte au combat, » sous les ordres d'un empereur invincible. »

L'armée se mit en marche sur trois colonnes, éclairées par des troupes légères : l'aile droite, commandée par Nevitta et protégée par la flotte, côtoyait l'Euphrate ; la gauche, presque toute composée de cavalerie, s'avançait dans la plaine

sous les ordres d'Arinthée et d'Hormisdas. Victor et Secondin conduisaient l'arrière-garde. Julien, placé au centre, se portait sur tous les points où sa présence devenait nécessaire.

Premiers succès de Julien.

La prise de trois forteresses fut sa première opération : la dévastation de la Syrie expia celle des provinces romaines. Les villes d'Hiacire et d'Ozogardane périrent dans les flammes.

On marchait depuis quinze jours sans avoir rencontré les Perses ; enfin leur cavalerie parut. Hormisdas la chargea et la mit en fuite. Après ce succès, on arriva sans obstacles aux lieux où l'Euphrate se partage en deux bras ; l'un tournait vers la Babylonie, l'autre tombait dans le Tigre, sur la route de Ctésiphon. Un corps nombreux de Perses défendait ce second bras : Julien, par ses manœuvres, les trompa, franchit le fleuve, et vint camper devant une des plus grandes villes d'Assyrie, qu'on nommait Pyrisabor.

Sa nombreuse population résista d'abord courageusement aux attaques des Romains ; mais lorsque les habitans virent avancer contre leurs murailles l'hélépole, la plus redoutable des machines des anciens, et qu'on devait au génie de Démétrius Poliorcète, la terreur s'empara de leurs esprits ; ils capitulèrent et ouvrirent leurs portes. L'empereur trouva dans cette ville une grande quantité de vivres et d'armes.

Après ce triomphe, les soldats fatigués mur-

muraient et refusaient de pénétrer plus avant dans ces vastes contrées qui avaient servi de tombeau à tant de légions. Julien, par son éloquence, trouva le moyen d'apaiser leurs murmures et de ranimer leur ardeur. Continuant sa marche, il tourna de vastes marais et s'approcha de la ville de Maogama. Comme il s'avançait presque seul pour la reconnaître, il se vit entouré par dix cavaliers perses, en tua quelques-uns, mit les autres en fuite, et dut son salut à son intrépidité. Au troisième assaut la ville fut prise et livrée à la fureur du soldat.

On conduisit devant l'empereur de nobles captives remarquables par leur beauté; il refusa de les voir, voulant imiter la sagesse de Scipion comme son courage.

Peu de jours après, les ruines de l'antique Séleucie s'offrirent à ses regards : triste monument de l'inconstance du sort et de l'existence passagère des empires!

La flotte quitta l'Euphrate pour entrer dans le Tigre; il fallait traverser ce dernier fleuve. Effrayés de l'escarpement de ses rives et de la rapidité de son cours, les officiers conjuraient Julien de différer ce passage.

« Qu'y gagnerez-vous? répondit ce prince; » le temps ne ralentira pas la marche de ce » fleuve et n'aplanira pas ses bords, mais il » grossira seulement le nombre des ennemis

» qui le défendent. » On se tut et l'on obéit.

Après un combat sanglant, la victoire se décida pour les Romains; l'empereur vainquit l'ennemi, dompta les flots, traversa le fleuve, tua six mille Perses, et poursuivit les débris de leur armée jusqu'aux portes de Ctésiphon.

C'était la borne fatale que depuis long-temps une sage prévoyance, qui s'appuyait sur de prétendus oracles des dieux, avait défendu aux Romains de dépasser.

Julien crut devoir y faire un sacrifice à Mars. Sur dix taureaux qu'on devait sacrifier, neuf meurent avant d'arriver jusqu'à l'autel; le dixième s'échappe; on le ramène, il tombe sous le couteau sacré; mais ses entrailles n'offrent au pontife que des signes menaçans.

Julien, cessant de respecter le ciel lorsqu'il s'oppose à sa gloire, s'emporte contre Mars, jure qu'il ne lui fera plus de sacrifices, et ordonne aux soldats consternés de n'écouter d'autres augures que leur vaillance et sa fortune.

Comme il voulait éviter la perte de temps qu'entraînerait le siége d'une grande ville, il essaya par de hautains défis d'irriter le courage des habitans de Ctésiphon, pour attirer et combattre leurs troupes dans la plaine : mais ils lui répondirent que, s'il voulait satisfaire ce brûlant désir de se mesurer contre les Perses, il devait s'éloigner de leurs inexpugnables murail-

les et marcher contre l'armée du roi des rois.

Dans le même temps un envoyé de Sapor se présenta dans le camp romain : le roi de Perse écrivait au prince Hormisdas, promettait de lui rendre justice, et sollicitait sa médiation pour conclure la paix avec l'empereur.

Julien, comme presque tous les conquérans, s'était enivré d'orgueil : sa philosophie avait cédé à ce redoutable poison, toujours caché dans la coupe de la gloire. On perd souvent la puissance et la renommée qu'on veut trop étendre. Ce prince rejeta les propositions de Sapor, et le défia au combat dans les plaines d'Arbelles, espérant y triompher comme Alexandre. La rapidité d'un second bras du Tigre ralentit sa marche; différens obstacles retardèrent l'arrivée de l'armée de Mésopotamie, et la fortune commença dès-lors à trahir un prince que la prudence abandonnait.

Ses revers causés par la perfidie d'un Perse.

Dans ces circonstances critiques, un Perse, distingué par sa naissance, se présente à l'empereur comme un proscrit irrité qui veut se venger des injustices de son roi : « Vous pouvez, sei» gneur, dit-il à Julien, vous rendre maître de la » Perse en peu de temps, et avant que Sapor ait » rassemblé l'armée destinée à la défendre; mais » il faut vous éloigner de vos vaisseaux; votre » marche trop lente rendrait vos progrès impos» sibles : vous avez deux armées, dont l'une s'é» puise péniblement à traîner l'autre. Votre flotte



» est plutôt un obstacle qu'un secours; délivrez-
» vous de ces entraves; je connais un chemin
» qui vous conduira promptement au but de vos
» désirs, au centre de notre empire : osez le
» suivre. Prenez des vivres pour quatre jours,
» je vous servirai de guide; ma tête, que je vous
» livre, est le garant de ma foi. »

Julien, trop crédule, oubliant l'exemple funeste de Crassus et d'Antoine, suit le conseil du perfide transfuge, méprise les sages avis d'Hormisdas, brave les murmures de l'armée, prend pour vingt jours de vivres, livre ses vaisseaux aux flammes, et se met témérairement en marche sous la conduite d'un traître, qui disparaît au moment où l'armée, privée des secours de sa flotte, est engagée dans le désert.

L'empereur, trop tard éclairé sur sa faute, honore au moins son malheur par sa fermeté. Changeant de route, et s'éloignant du Tigre, il entre dans une plaine dont la fertilité semblait devoir dissiper ses alarmes; mais la cavalerie perse se répand dans les campagnes, brûle les moissons, détruit les villages, prive les Romains de toute ressource, et les livre en peu de temps à tous les maux d'une disette affreuse, ennemi plus redoutable que toutes les forces de l'Orient.

Julien, abandonnant alors toute idée chimérique de conquêtes, ne songe plus qu'au salut de l'armée. Après une longue délibération, il se

décide à rentrer dans ses limites, en regagnant la Corduène, petite province d'Arménie dépendante des Romains : mais le roi de Perse, qui avait prévu ce dessein, s'y oppose et paraît bientôt à la tête d'une armée dont les escadrons nombreux couvrent la plaine. Les Romains, sans cesse harcelés, poursuivent leur retraite en combattant à chaque pas.

Leur courage repoussait à chaque poste l'ennemi ; mais cet ennemi recommençait à tous momens ses attaques. Enfin, le 22 juin, toutes les forces réunies du roi de Perse attaquèrent Julien dans un lieu nommé Maranges : la vaillance romaine triompha du nombre. Les Perses furent battus et mis en fuite ; mais leurs vainqueurs étaient eux-mêmes vaincus par la famine. Bataille de Maranges.

L'intrépide Julien ne pouvait plus alléger les souffrances des soldats qu'en les partageant. Son exemple soutenait seul leur courage : en vain leur dévouement s'efforçait de lui faire accepter les alimens conservés pour lui seul ; il les distribuait entre tous.

Le 26 juin, au milieu de la nuit, il croit revoir le génie de l'empire, mais pâle, triste et couvrant d'un voile lugubre sa tête et sa corne d'abondance, dont jaillit un instant une flamme brillante qui tombe et s'évanouit : funeste image de sa destinée ! Effrayé de cette apparition, il appelle près de lui les aruspices toscans, qui dé-

clarent que les dieux défendent de combattre.

L'empereur ne croit point qu'un lâche conseil puisse venir du ciel; il continue sa marche. L'excessive chaleur l'empêche de se couvrir de ses armes; il court à la tête des colonnes pour reconnaître le pays que l'on doit traverser : bientôt on l'avertit que son arrière-garde est attaquée. Saisissant son bouclier, mais oubliant de prendre sa cuirasse, il s'élance dans la mêlée, ranime les siens par des prodiges de valeur, fait un grand carnage des Perses, revient à l'avant-garde qui combattait aussi un corps plus nombreux, enfonce les ennemis, les met en fuite, et les poursuit avec une ardeur qu'aucun conseil ne peut contenir : en vain ses plus braves soldats lui crient de se retirer, rien ne l'arrête. Enfin le javelot d'un cavalier persan effleure son bras, entre dans ses côtes et pénètre jusqu'à son foie. Il tombe; on l'emporte sur un bouclier. A peine a-t-on mis l'appareil sur sa blessure, qu'apprenant que les ennemis tentent un nouvel effort, il s'élance encore à cheval pour retourner au combat; mais le sang qui sort à gros bouillons de sa plaie, le fait tomber de nouveau. La fureur des Romains, le désespoir des Perses rendent jusqu'au soir la bataille acharnée et la victoire indécise.

Blessure de Julien.

Cependant rien ne put résister à la furie des légions, lorsqu'elles crurent la vie de l'empereur en danger. La cavalerie des Immortels même suc-

Victoire des Romains.

comba sous leurs coups. Le triomphe des Romains fut complet ; les Perses en déroute perdirent leurs plus braves soldats, cinquante satrapes et les deux généraux qui les commandaient.

Si Julien eût survécu à cette victoire, elle eût peut-être été décisive. Ce prince blessé se rassurait sur la foi d'un ancien oracle. On lui avait autrefois prédit, dans la Gaule, qu'il mourrait en Phrygie. Mais, lorsqu'il apprit que le bourg dans lequel il se trouvait portait ce nom fatal, il perdit tout espoir. Tous ceux qui l'entouraient poussaient des gémissemens et répandaient des larmes. Lui seul, étendu sur une peau de lion, montrait dans ses derniers momens une inébranlable fermeté. « Chers compagnons, leur dit-» il, la nature me redemande ce qu'elle m'a » prêté ; je lui rends ce que j'ai reçu d'elle, non » avec la douleur d'un homme trop attaché aux » liens de la vie, mais avec la tranquillité d'un » débiteur qui s'acquitte. La philosophie m'a » convaincu que l'âme n'est heureuse qu'au mo-» ment où elle est affranchie des entraves du » corps. Il faut se réjouir et non s'affliger quand » la plus noble partie de nous-mêmes se dégage » de celle qui la dégrade, et la mort est souvent » la plus belle couronne que les dieux décernent » à la vertu. Je la reçois comme une grâce qui » me sauve de beaucoup d'écueils. J'ai vécu sans » crime, je meurs sans remords.

Mort de Julien.

» Au faîte du pouvoir, comme dans la dis-
» grâce et dans l'exil, j'ai toujours fait ce que
» j'ai dû; regardant mon autorité comme une
» émanation de la puissance divine, je l'ai con-
» servée, je crois, sans tache, en gouvernant
» les peuples avec douceur, et en ne déclarant
» la guerre qu'avec justice. Le succès ne dépen-
» dait pas de moi, mais des dieux.

» Ennemi du pouvoir arbitraire et de l'am-
» bition, qui corrompent les mœurs et ruinent
» les États, la paix était le but constant de mes
» vœux; mais lorsque la patrie m'a appelé au
» combat, j'ai obéi à sa voix avec une piété fi-
» liale, et j'ai bravé pour elle, sans crainte, tous
» les dangers.

» Depuis long-temps on m'avait prédit que je
» mourrais d'une mort violente. Je remercie le
» Dieu éternel de ce qu'il ne m'a point fait périr
» sous les poignards de perfides conjurés, ou dans
» les tourmens d'une longue maladie, ou par le
» supplice qui a terminé les jours de trop de
» princes coupables. Il a trouvé sans doute que
» je méritais, en m'arrêtant au milieu du cours
» d'une gloire florissante, de me faire sortir de
» ce monde par un illustre trépas.

» La raison nous dit qu'il est également lâche
» de désirer la mort quand elle n'est pas néces-
» saire, ou de vouloir la fuir lorsqu'il est temps
» de s'y soumettre. Mais je sens que la force

» m'abandonne et m'empêche de prolonger ces
» derniers adieux.

» Vous devez vous occuper de l'élection d'un » empereur; je ne veux point prévenir votre » choix. Le mien pourrait mal tomber; et, si » vous ne le confirmiez pas, il n'aurait d'autre » effet que de perdre celui que je vous aurais dé- » signé. Mon seul vœu, comme fils reconnais- » sant de la république, c'est qu'après moi vous » confiiez son gouvernement à un chef vertueux. »

Après ce discours, qui redoubla l'affection et les regrets des assistans, il ordonna que son corps fût porté à Tarse, et distribua ses biens entre ses amis : comme il s'étonnait de l'absence de l'un d'eux, nommé Anatole, Salluste lui répondit : « Anatole est déjà heureux. » Julien, comprenant ce qu'il voulait dire, montra autant de douleur de cette perte que d'indifférence sur son propre sort. Comme ses amis éclataient en sanglots : « Quelle faiblesse, leur dit-il, de pleu- » rer un prince qui s'éloigne de la terre pour se » réunir aux astres et aux esprits célestes! »

Après un court évanouissement, ayant repris l'usage de ses sens, il fit appeler les philosophes Priscus et Maxime, soutint avec eux une longue discussion sur l'existence de l'âme; mais enfin sa plaie se rouvrit, sa respiration devint pénible; il demanda de l'eau, et, après l'avoir bue, il expira sans effort.

Ce prince mourut le 27 juin 363, dans la trente-deuxième année de son âge, sept ans après son élévation au titre de César, trois ans depuis qu'on l'avait proclamé Auguste. Il ne régna seul que vingt mois.

Sans écouter les panégyristes ni les détracteurs de ce prince, qui le représentent, les uns comme le modèle des rois, et les autres comme un tyran, il suffit de connaître ses actions et de lire ses ouvrages pour lui assigner un rang distingué parmi les hommes justement célèbres.

Il fallait que son mérite fût éclatant, puisque sa renommée a traversé les siècles, malgré la chute de la religion qu'il voulait relever et le triomphe de celle qu'il s'était efforcé d'abattre.

On doit plaindre son erreur et sa passion pour l'idolâtrie; mais il est impossible de ne pas admirer un prince qui vécut, qui gouverna et qui mourut en ancien Romain.

Pendant son règne les Barbares vaincus respectaient les frontières de l'empire; l'agriculteur et le commerçant se voyaient à l'abri des concussions; les délateurs se cachaient; la justice présidait les tribunaux; la liberté reparaissait dans le sénat; la discipline rendait aux armées leur force et leur gloire. Le luxe de la cour ne pesait plus sur les provinces. Les champs et les temples retentissaient des hymnes antiques, et,

ce qui valait mieux encore, des actions de grâces rendues librement à une puissance protectrice par la reconnaissance publique.

Les églises chrétiennes seules faisaient entendre des plaintes et des gémissemens ; leur douleur était juste, mais peut-être exagérée ; elles avaient à déplorer non leur ruine, mais la perte de leur domination.

L'édit qui nous reste de Julien, en prouvant son étrange partialité pour le polythéisme, nous fait au moins connaître avec certitude que, si les chrétiens condamnaient avec raison son apostasie, ils ne pouvaient au moins l'accuser de persécution : si la cour leur était fermée, les églises leur restaient ouvertes, et l'injustice du prince à leur égard gênait plus leur ambition que leur foi.

« Je ne veux point, disait-il, que l'on fasse
» mourir les galiléens, ni qu'on les frappe injus-
» tement, ni qu'on les maltraite en quelque ma-
» nière que ce soit; mais je veux absolument
» qu'on leur préfère les adorateurs des dieux. La
» folie des galiléens a placé l'empire près de sa
» perte, et la bonté des dieux nous a sauvés. Il
» est donc juste d'honorer ces dieux et de dis-
» tinguer les personnes et les villes qui les ho-
» norent. »

Ces paroles et sa conduite donnent la juste mesure des reproches qu'on pouvait lui adres-

ser avec fondement, mais qu'un faux zèle a poussés jusqu'à l'excès.

Les victoires de Julien, sa constance dans l'adversité, sa modération dans la fortune, son audace dans le péril, la rapidité de ses marches le placent à côté des plus grands capitaines. Sa tempérance, la sévérité de ses mœurs, son amour pour la philosophie qui réglait toutes ses actions, et la sagesse de ses maximes, ne le rendent point indigne du modèle qu'il s'était proposé, le vertueux Marc-Aurèle. Heureux si, se bornant à marcher sur ses traces, il n'eût pas voulu imiter Alexandre, et se livrer à un désir effréné de gloire qui le fit périr à trente-deux ans, comme le héros macédonien, en laissant l'État en proie aux malheurs qui suivent presque toujours la fortune des conquérans!

Si les grandes actions de Julien nous portent à l'admirer, la lecture de ses lettres doit le faire aimer. Quoique maître du monde, il sentait le besoin et le prix de l'amitié. On le vit entreprendre de longs voyages pour plaider, comme un simple citoyen, la cause de Cartésius, l'un de ses amis, et d'une femme vertueuse et riche, nommée Arété, que des hommes puissans et injustes voulaient dépouiller de leurs biens.

On voit dans ses lettres, écrites avec l'abandon de la confiance, combien il aurait préféré la retraite au trône, et à quel point il redoutait

le fardeau de la souveraineté, « trop fort, di» sait-il, pour un homme, et qui exigerait le » génie d'un dieu. »

Celui qui connaît si bien l'étendue de ses devoirs s'efforce de les remplir. Sa vie entière était consacrée au travail, et peu d'écrivains de l'antiquité le surpassèrent en talens et en activité.

Malgré les efforts de la haine qui voulait effacer sa mémoire, plusieurs de ses écrits sont parvenus jusqu'à nous; nous ne parlerons point de ses panégyriques de Constance et d'Eusébie, l'un dicté par la nécessité, l'autre par la reconnaissance, ni de l'éloge du *Soleil-roi* ou du *Logos* de Platon, dans lequel il se montre plus sophiste qu'orateur; mais nous citerons trois ouvrages ingénieux où brille une vive imagination, et dont le mérite n'est point affaibli à nos yeux par la différence des temps et des mœurs.

Le premier est une allégorie qui, dans un cadre étroit, peint son caractère, explique sa doctrine, retrace ses malheurs et raconte sa gloire.

L'autre est une satire historique et piquante, dans laquelle, faisant paraître en présence des dieux Hercule, Alexandre et tous les Césars, depuis Jules jusqu'à Constance, il apprécie avec un rare discernement leurs qualités et leurs défauts. Le but du combat qu'ils se livrent est de décider le rang que chacun d'eux doit occuper dans le ciel.

La forme de cette satire est ingénieuse et nouvelle. Le fond de cet écrit, très philosophique, se trouve, sans blesser les convenances, égayé par l'esprit caustique du vieux Silène, censeur joyeux des divinités de l'Olympe et des héros de la terre.

Dans cette lutte entre tant de grands hommes, la philosophie l'emporte sur la gloire, et la justice des dieux accorde à Marc-Aurèle la prééminence sur tous ses concurrens.

Une autre satire, moins grave et peut-être plus piquante, c'est le *Misopogon*, dont nous avons déjà parlé. Julien s'y peint tout entier; ses railleries contre les habitans efféminés d'Antioche sont amères; la colère les dicte; mais il est rare de voir un prince tout-puissant et offensé ne se servir que de son esprit pour venger ses injures, et ne répondre à des libelles que par une satire.

Après le retour de l'armée romaine en Syrie, les restes de Julien furent enterrés avec pompe dans la ville de Tarse.

Les chrétiens crurent que son âme devenait la proie des enfers; les païens le placèrent au rang des dieux, honorèrent son tombeau comme un temple, et y gravèrent en grec cette inscription: *Ici repose Julien, qui perdit la vie après avoir passé le Tigre. Il fut un excellent empereur et un vaillant guerrier.*

CHAPITRE V.

JOVIEN.

(An 363.)

L'empire est refusé par Salluste. — Élection de Jovien. — Son origine et son caractère. — Défection et retraite de l'armée après la mort de Julien. — Paix entre Jovien et Sapor. — Funérailles de Julien. — Tolérance de Jovien pour tous les cultes. — Troubles à Antioche. — Mort de Jovien.

Le trône était vacant, l'armée en péril; il fallait préserver l'empire des malheurs d'une guerre civile et religieuse. On voulait surtout se hâter de nommer un chef pour contenir et diriger les troupes, épuisées par les combats, exténuées par la famine, et sans cesse pressées par l'ennemi. *L'empire est refusé par Salluste.*

Le grand intérêt du salut public l'emporta dans ce moment sur l'esprit de parti, et l'on vit les factions idolâtre, catholique et arienne se réunir pour élever au pouvoir suprême un païen, Salluste, préfet du prétoire, ami de Julien, et digne par ses talens comme par ses vertus de lui succéder.

Mais Salluste, plus frappé du poids du sceptre que de son éclat, refusa le fardeau dont l'estime

générale voulait le charger. Son âge et sa santé furent les motifs de son refus.

Alors un des généraux, élevant la voix, dit à ses compagnons : « Si Julien eût été forcé de s'é-» loigner de l'armée, vous ne vous occuperiez » aujourd'hui que de l'intérêt le plus pressant, » celui d'accélérer et d'assurer notre retraite. » Agissons donc comme si l'empereur vivait en-» core; ne nous occupons que de notre salut. » Quand nous serons en Mésopotamie, nous fe-» rons un choix médité plus sagement et dont per-» sonne ne pourra contester alors la légalité. »

Élection de Jovien.

Cet avis, le plus sage peut-être, était au moment d'être adopté; mais tout à coup quelques voix prononcent le nom de Jovien. Les acclamations des soldats qui entouraient le conseil ne laissent pas le temps d'opiner. La multitude, plus éloignée, entendant le cri de *vive Jovien*, et, trompée par la désinence du nom, se persuade que Julien revient à la vie. Les transports bruyans de la joie publique sont regardés comme une approbation universelle du choix des généraux ; Jovien est proclamé Auguste par le conseil ; l'erreur des légions n'est dissipée que par l'apparition du nouvel empereur, et lorsqu'il n'était déjà plus temps de la réparer.

Son origine et son caractère.

Flavius-Claudius Jovianus était fils d'un paysan de Mœsie; son père, le comte Varronien, élevé aux plus hauts grades par sa bravoure,

avait commandé, sous Dioclétien, un corps de sa garde, qu'on nommait les *joviens*, et, par affection pour cette troupe, il en fit porter le nom à son fils. Jovien se distingua tellement par son courage et par sa probité, que Julien, lui pardonnant son inviolable attachement à la foi chrétienne, ne l'éloigna pas de lui, et même lui laissa l'important emploi de commandant de la garde intérieure du palais, et de comte des domestiques.

A la mort de Constance, il fut chargé de conduire à Constantinople le corps de ce prince, et les honneurs qu'il reçut dans la capitale à cette époque parurent, à quelques hommes superstitieux, un présage de sa grandeur future.

Aucun éloge ne doit paraître mieux mérité que celui qui sort de la bouche d'un ennemi. Ammien était idolâtre; sa partialité contre les princes qui favorisaient le christianisme ne l'empêcha point de peindre Jovien comme un monarque généreux, affable et bienfaisant. Sa bravoure et son activité lui attiraient l'estime; la gaîté de son caractère le faisait aimer généralement, et, sa tolérance éclairant son zèle, on ne le vit jamais persécuter ni les hérétiques ni les païens. On ne lui reprocha d'autres défauts que celui d'être enclin au vin et au plaisir. Son peu d'expérience en administration lui fit commettre des fautes que la difficulté des circonstances et la

sagesse de ses intentions rendirent excusables.

Ce prince, doué d'une beauté remarquable, était d'une si haute stature, que dans les premiers momens on ne trouva point de vêtement impérial qu'il pût porter. Quand le sort le plaça sur le trône, il parut plus étonné qu'enivré de son élévation, et, se voyant tout à coup le chef de tant de généraux qui le commandaient la veille, il ne se montra ni fier ni timide. Ferme dans ses principes et incapable de dissimulation, son premier soin fut de rassembler les légions et de leur déclarer que, « chrétien et craignant le courroux du ciel, il ne pouvait commander à des idolâtres. »

Les écrivains ecclésiastiques assurent qu'alors toutes les légions s'écrièrent qu'elles étaient chrétiennes, et que l'erreur dans laquelle Julien les avait entraînées avait duré trop peu pour leur faire oublier la foi et l'exemple du grand Constantin.

Il paraît peu vraisemblable qu'une seule parole d'un prince change soudainement la religion d'une armée; mais cependant, ce qui est certain, c'est que depuis cette époque le christianisme reprit dans l'empire sa domination et ne la perdit plus.

Lorsqu'un peuple est tombé dans la servitude, la crainte et l'espoir dictent les opinions; la nation se plie au caractère de son maître : les

Romains étaient alors si corrompus, que l'autorité réglait leur foi, et que la plupart changeaient de religion comme de prince.

Lorsque le ressentiment des chrétiens cessa d'être contenu par la puissance de Julien, ils donnèrent un libre cours à leur haine, et outragèrent sa mémoire par les bruits les plus injurieux. Quelques écrivains ecclésiastiques, tels que Théodore et Sozomène, prétendirent que ce prince, se sentant blessé, crut voir apparaître Jésus-Christ, remplit ses mains de son propre sang, le lança contre le ciel et s'écria : « Tu triomphes, » galiléen! Tu me poursuis jusqu'aux extrémités » du monde! Eh bien, je t'y renierai encore; » rassasie-toi à ton gré de mon sang, puisque » tu m'as vaincu. »

Plusieurs auteurs païens, non moins passionnés, débitaient d'autres fables, attribuaient la mort de l'empereur à la trahison, et le disaient tombé sous les coups d'un Romain chrétien et fanatique. Les Perses crurent ou feignirent de croire cette dernière version qu'ils s'efforçaient d'accréditer, afin de flétrir leurs ennemis du nom de traîtres, et d'allumer entr'eux le flambeau de la discorde.

Défection et retraite de l'armée après la mort de Julien.

La joie de Sapor, lorsqu'il apprit par un transfuge la mort de son vainqueur, fut aussi vive que sa terreur avait été profonde. Les Perses conservèrent long-temps l'impression de la crainte



que leur inspirait ce guerrier redoutable; ils le représentaient sous l'emblême de la foudre, ou sous celui d'un lion vomissant des flammes.

On croyait généralement qu'autrefois la mère de Julien, peu de jours avant sa naissance, pressentant la destinée glorieuse de son fils, avait rêvé qu'elle mettait Achille au monde.

La consternation, qui naguère remplissait le camp des Perses, passait alors dans celui des Romains. Ceux-ci, tout en abandonnant le culte des dieux, craignaient encore superstitieusement la voix des aruspices, qui continuaient à prédire de grands malheurs si l'on s'arrêtait pour combattre. Ainsi l'armée, au lieu de poursuivre ses avantages et de recueillir les fruits de la dernière victoire de Julien, se mit promptement en marche pour regagner le Tigre.

Sa retraite, qui ressemblait à une fuite, ranima la confiance et l'ardeur des Perses; ils vinrent en foule l'attaquer. La cavalerie romaine se voit d'abord enfoncée par les éléphans, et jette le désordre dans l'infanterie : cependant les légions ralliées rétablissent le combat, repoussent l'ennemi, continuent leur marche, et parviennent à un vallon où elles se retranchent. Là se livre une nouvelle bataille; les Perses, couronnant les hauteurs qui dominent le vallon, se précipitent sur les Romains, leur reprochent d'avoir trahi leur prince et de fuir leur

ennemi, les accablent à la fois de traits et d'injures. D'un côté l'espoir de faire subir à leurs éternels adversaires le sort funeste de l'armée de Crassus, de l'autre le souvenir de tant d'exploits, la honte d'être vaincus et la crainte d'être détruits excitent la fureur des combattans, rendent la mêlée affreuse et la victoire incertaine.

Après des efforts prodigieux, les Perses forcent la porte du camp, et pénètrent jusqu'à la tente de l'empereur. Dans cette extrémité Jovien, justifiant son élévation par son courage, ranime et ramène au combat ses soldats effrayés, épouvante ses plus braves ennemis par ses coups hardis, rassure par son exemple ses plus timides guerriers, chasse les Perses de son camp, les poursuit, en fait un grand carnage, et continue sa retraite avec plus de sécurité.

On arrive enfin aux bords du Tigre; mais on n'avait ni barques ni pont pour passer ce fleuve rapide, dont l'autre rive se trouve hérissée d'ennemis : en vain l'empereur, craignant d'exposer ses troupes à une perte certaine, veut leur faire prendre une route plus longue, mais moins périlleuse; la peur rend quelquefois téméraire : les Romains déclarent par de grands cris qu'ils veulent tenter ce dangereux passage; Jovien se voit forcé de céder à leurs instances.

Cinq cents nageurs gaulois franchissent le fleuve pendant la nuit, surprennent les Perses

qui gardaient la rive opposée, et les égorgent. Animée par ce succès, toute l'armée veut passer le Tigre sur des outres, formant par des liens un pont fragile ; mais la rapidité du fleuve, qui engloutit les plus hardis, intimide le reste, qui renonce enfin à cette folle entreprise.

Cependant Sapor redoutait encore les Romains qu'il voyait fuir; chaque combat lui enlevait une foule de soldats; il craignait surtout l'arrivée prochaine d'un corps de quarante mille hommes que Julien avait laissé en Mésopotamie sous les ordres de Procope. Agité par ces pensées, et désespérant de détruire Jovien par la force, il résolut de le tromper et y réussit.

Paix entre Jovien et Sapor.

Le *suréna* (c'était le titre donné en Perse au général de cavalerie) se présente dans le camp romain : « Prince, dit-il à l'empereur, mon » maître respecte la vertu malheureuse : loin » d'être ébloui par ses succès, il vous offre la » paix à des conditions honorables, et vous pro» pose même son alliance. »

L'armée romaine était privée de vivres; Jovien craignait l'ambition de Procope, et ne voulait pas devoir le salut de l'armée à son secours. Il accueillit favorablement le ministre de Sapor, envoya Salluste près de ce prince, et montra, sans prudence, un désir trop impatient de conclure la paix. Cet empressement rendit le roi de Perse plus exigeant : l'empereur commit une

faute plus grave. Pendant ces pourparlers il suspendit sa marche, et perdit en négociations quatre jours qui auraient suffi, comme le remarque Ammien, pour faire arriver l'armée dans la Corduène, et pour la mettre en état de dicter la paix au lieu de la subir.

Cependant les souffrances produites par la disette augmentaient à tout instant; le soldat affaibli ne pouvait plus combattre; les forces de l'ennemi grossissaient sans cesse, et ses prétentions s'élevaient chaque jour. Enfin on en vint à une telle extrémité qu'il fallait périr ou se soumettre. Jovien signa un traité honteux; on céda aux Perses cinq provinces au-delà du Tigre, Zingar en Mésopotamie, et Nisibe même, que Rome avait constamment possédée depuis la guerre de Mithridate; enfin, pour comble d'abaissement, on abandonna l'Arménie, et on livra au ressentiment des Perses son roi Arsace, le plus constant allié des Romains.

Rarement on observe avec fidélité un traité dicté à la faiblesse; Sapor ne fournit pas les vivres qu'il avait promis, et, avant d'arriver en Corduène, la plus grande partie de l'armée périt de faim dans cette désastreuse retraite.

Jovien, en rentrant dans les limites resserrées de l'empire, nomma généralissime de la cavalerie et de l'infanterie le comte Lucilien, ancien favori de Constance, et le fit partir pour

Milan, en le chargeant du soin de veiller à la tranquillité de l'Occident.

Un Franc, nommé Malaric, reçut de lui le commandement des Gaules : l'empereur écrivit à Rome pour inviter le sénat à confirmer son élection; mais on ne regardait alors cette légalisation que comme une vaine forme d'usage, et, sans attendre une réponse, il se désigna lui-même consul, et se donna pour collègue Varronien son père.

Funérailles de Julien.

La nouvelle de la mort de Julien, répandue dans l'empire, remplissait les chrétiens de joie et les païens de désespoir. Le philosophe Libanius, fidèle à ce grand prince, prononça son éloge. Antioche, qui avait bravé sa puissance, insulta sa mémoire; les baladins, les pantomimes, les comédiens, dont il dédaignait les jeux, dont il méprisait la licence, outragèrent sa pompe funèbre par de grossières railleries; mais, après quelques momens donnés aux transports de la haine et au triomphe de l'esprit de parti, les yeux s'ouvrirent sur la perte qu'on venait de faire, sur le vide que laissait le trépas d'un homme de génie et d'un grand capitaine, et tout autre sentiment fit place à la profonde douleur produite par la honte et par les calamités de l'empire.

Antioche, qui devenait ville frontière, aperçut ses dangers; le désespoir des habitans de Nisibe, de Zingar et des provinces cédées, qui

fuyaient leurs foyers et abandonnaient leurs champs pour ne point cesser d'être Romains, attirait sur Jovien des reproches auxquels il ne pouvait opposer que la détresse et la volonté de l'armée. On le blâmait surtout d'avoir abandonné cet ancien principe de la politique romaine, qui défendait de céder à la force et de conclure la paix après une défaite; l'empereur aurait été en effet réellement coupable, s'il eût commandé des hommes capables par leur discipline et par leur fermeté de garder et de suivre ces antiques maximes.

Jovien conduisit à Tarse le corps de Julien et lui fit rendre les honneurs funèbres. Il trouva dans cette ville les chrétiens persécuteurs, les païens opprimés et l'arianisme triomphant. L'empereur opposa son autorité à la persécution, protégea efficacement les idolâtres, représenta aux chrétiens que « Dieu rejetait les » hommages forcés, et que la violence ne fai- » sait que des hypocrites. » Il publia une loi de tolérance pour tous les cultes. Il mérita ainsi, en se conformant au véritable esprit de la charité évangélique, les éloges que lui donna Thémistius dans son panégyrique, prononcé en sa présence. Tolérance de Jovien pour tous les cultes.

D'un autre côté, dans le dessein de satisfaire aux vœux des partisans de son culte, il fit reparaître sur le *labarum* le nom de *Jésus-Christ*, et rétablit dans son siége le célèbre Athanase,

contre lequel Julien, cette fois injuste, avait lancé un décret d'exil.

Athanase fut mandé à Antioche. Cet évêque éloquent et vertueux montrait pour l'Église cet amour passionné qui enflammait les anciens Romains pour leur patrie; et ce qui fonde la plus belle partie de sa gloire, c'est que, sans cesse persécuté par l'envie et par la haine, il ne se montra jamais aigri par le malheur, et condamna toujours les lois de rigueur.

Les ariens le virent avec effroi en faveur; chaque parti voulait animer l'empereur contre ses adversaires; mais il leur répondit à tous : « Je hais les controverses, je contiendrai les factions; je n'aime et n'honore parmi les chrétiens que ceux qui ont des vertus chrétiennes et des sentimens pacifiques. » Il recueillit en partie le fruit de sa sagesse, et il vit dans le concile d'Antioche, convoqué par ses ordres, un grand nombre d'ariens se rapprocher des catholiques, et souscrire la formule de Nicée.

Troubles à Antioche.

Les habitans de cette grande ville, toujours frondeurs et séditieux, n'épargnèrent pas plus, dans leurs railleries, Jovien que son prédécesseur. « C'est un nouveau Pâris, disaient-ils; il est beau comme lui, et comme lui a causé la perte de son pays. Les dieux semblent avoir formé son corps aux dépens de son esprit. » Jovien ne répondit à leur insolence que par son mépris.

Il reçut à Antioche d'alarmantes nouvelles de la Gaule. Lucilien, son beau-père, y fut massacré. Valentinien, son lieutenant, n'échappa à la fureur du peuple que par le courage de son hôte. Malaric avait refusé le commandement de cette province; Jovinius l'accepta. Cet ancien officier, nommé autrefois au même emploi par Julien, parvint à réprimer la sédition. Elle n'avait pour cause que la vive douleur produite par la mort du libérateur de la Gaule.

Valentinien, échappé à la mort, vint trouver l'empereur, qui lui confia le commandement de sa garde. Jovien venait de nommer consul son propre fils, Varronien, encore au berceau.

Rome, Constantinople et toutes les armées avaient reconnu le nouvel empereur; la capitale de l'Orient lui préparait une magnifique réception; et sa femme, l'impératrice Chariton, partie de Constantinople avec un nombreux cortége, venait au devant de son époux, lorsque, le 17 février 364, on le trouva mort dans son lit. Mort de Jovien.

Les uns attribuèrent cet événement à la vapeur du charbon, les autres à l'ambition et à la trahison de Procope, qui cependant n'en retira aucun fruit. Les légions offrirent de nouveau l'empire à Salluste, qui le refusa; à Jannuarius, parent de Jovien, qui le dédaigna ou le craignit; enfin leur choix tomba sur Valenti-

nien qui était alors absent. Personne ne prononça le nom du fils de Jovien. Cet enfant, n'ayant point été nommé César, n'avait aucun droit dans un empire électif.

Jovien fut enterré à Constantinople ; il n'occupa le trône que huit mois. La reconnaissance des chrétiens et sa tolérance pour les païens l'ont fait placer au nombre des bons princes.

CHAPITRE VI.

VALENTINIEN, GRATIEN, César; VALENTINIEN II, en Occident; VALENS, PROCOPE, usurpateur, en Orient.

(An 364.)

Portrait de Valentinien. — Sa fermeté à l'égard des soldats. — Association de Valens à l'empire. — Partage de l'empire entre Valentinien et Valens. — Usurpation de Procope. — Lâcheté de Valens. — Magnanimité d'Arbétion. — Fuite et mort de Procope. — Cruauté de Valentinien. — Ses institutions. — Mort d'Athanase. — Dissensions ecclésiastiques à Rome. — Victoires de Valentinien. — Son intrépidité dans un danger. — Son traité avec Macrien, roi des Allemands. — Victoires de Théodose en Bretagne, devenue province *Valentie*. — Tyrannie de Romanus en Afrique. — Révolte et mort de Firmus. — Mort de Théodose. — Gratien, fils de Valentinien, est nommé Auguste. — Exactions et mort de Sapor. — Tableau de la nation des Goths. — Exploits d'Hermanrick et d'Alaric. — Paix entre Valens et les Goths. — Rupture de cette paix par la perfidie de Marcellinus. — Mort de Valentinien. — Valentinien II est proclamé empereur. — Magnanimité de Gratien.

Portrait de Valentinien.

Valentinien, porté au trône par l'armée, devait le jour au comte Gratien, soldat heureux dont la force et la bravoure avaient fait la fortune. On admirait la beauté du nouvel empereur, sa haute stature et le feu de ses regards: jeune, il s'était fait remarquer par sa tempé-

rance et par sa chasteté autant que par sa force et par son courage. Doué d'un esprit naturel, vif et pénétrant, il avait la repartie prompte, le jugement sain; mais, nourri dans les camps, il n'avait étudié ni les sciences, ni la philosophie, ni même la langue grecque, que parlait la moitié de l'empire. Il ne connaissait que les lois militaires. Observateur sévère de la discipline, il poussa souvent la rigueur jusqu'à la cruauté. Ayant embrassé la foi chrétienne, il méprisait les fables du paganisme; et, tandis que presque tous les grands pliaient sous l'autorité de Julien et revenaient, pour lui plaire, au culte des idoles, le fier Valentinien bravait la puissance de ce prince, et préférait son estime à sa faveur. Il osa même, en sa présence, frapper un prêtre païen qui voulait, malgré lui, le purifier en versant sur sa tête l'eau lustrale.

Ses talens lui firent pardonner sa résistance, et les suffrages unanimes de l'armée, noble prix de sa fermeté, l'élevèrent, à l'âge de quarante-trois ans, au pouvoir suprême. Parvenu au trône sans intrigues, il l'occupa sans crainte.

Sa fermeté à l'égard des soldats.

Sa première démarche prouva aux soldats qu'ils s'étaient donné un maître capable de reconnaître leurs services sans se soumettre à leur joug. Les ayant rassemblés suivant l'usage, à peine a-t-il commencé sa harangue, qu'il se voit interrompu par le murmure général des

officiers et des soldats, qui le pressent d'assurer le repos de l'empire, et de s'associer un collègue. « Compagnons, leur dit-il, hier vous » étiez les maîtres de ne point m'élever au » trône; aujourd'hui c'est à moi seul qu'il ap- » partient de prendre les mesures qu'exigent » les grands intérêts et le repos de l'État. Je » connais mes droits, mes devoirs, mes forces » et les périls auxquels m'expose mon éléva- » tion. La durée de nos jours est incertaine : » pour vous mettre à l'abri de nouveaux orages, » vous souhaitez que je me désigne un succes- » seur et un collègue, c'est aussi mon vœu; » mais ce choix exige une mûre réflexion; re- » posez-vous sur moi de ce soin, et rentrez » paisiblement dans vos tentes : vous y rece- » vrez la gratification réglée par la coutume. »

La fermeté de l'empereur apaisa le tumulte; des applaudissemens dictés par la crainte succédèrent aux murmures, et l'armée obéit dès qu'elle sentit que le nouveau prince savait commander.

Valentinien, ayant ensuite convoqué un conseil composé des principaux chefs de l'armée, les consulta sur le choix qu'il devait faire; ils partagèrent presque tous l'opinion de Dagaléphus qui lui dit : « Si vous n'écoutez que votre » intérêt, vous donnerez le titre d'Auguste à » votre frère Valens; si vous préférez l'intérêt Association de Valens à l'empire.

» public, vous nommerez le plus digne. » L'empereur ne prit alors aucune décision; il partit de Nicée, se rendit à Constantinople, harangua le sénat, s'établit dans le palais impérial, et trente jours après donna la pourpre à Valens. Ce prince, âgé de trente-six ans, ne s'était fait remarquer par aucun talent, n'avait point occupé d'emplois; courtisan soumis pendant le règne de Julien, sa docilité fut, aux yeux de Valentinien, son seul mérite. L'empereur savait qu'en l'associant à l'empire il ne se donnait qu'un sujet couronné.

La douceur de Jovien avait épargné à l'État les maux qui suivent trop souvent les réactions, et, grâce à sa tolérance, le christianisme s'était relevé sans abuser de son triomphe, et sans persécuter les païens. Le malheur de ceux-ci s'aggrava lorsque Valentinien monta sur le trône; la charité s'exila des églises, la terreur fit déserter les temples; les philosophes, éloignés de la cour, quittèrent leurs manteaux et rasèrent leurs longues barbes, qui, loin d'inspirer le respect, ne leur attiraient plus que des injures; et les chrétiens, entraînés par un faux zèle, versèrent le sang de ceux qui n'avaient offensé que leur amour-propre, et ne les avaient comprimés que par des railleries.

L'élection de deux princes partisans zélés du christianisme encourageait à ces vengeances.

Dès que Valentinien connut ces désordres, il en arrêta le cours, et se montra aussi tolérant pour les opinions religieuses qu'il était dur et cruel contre tous ceux qui, dans l'ordre civil et militaire, commettaient le moindre délit ou opposaient la moindre résistance à ses volontés.

Les anciens amis de Julien, poursuivis par la haine, furent accusés par l'envie, et presque tous punis ou destitués. Les talens de quelques généraux qui s'étaient rendus nécessaires les sauvèrent de ce naufrage. La vertu de Salluste l'en garantit. On voulait par respect lui laisser ses emplois, il les quitta par sagesse.

Partage de l'empire entre Valentinien et Valens.

Les deux empereurs réglèrent définitivement entr'eux le partage de l'empire. Valens reçut pour son lot la préfecture de l'Orient, qui s'étendait depuis le Bas-Danube jusqu'aux frontières de Perse. Valentinien se réserva l'Illyrie, l'Italie, l'Espagne, la Gaule, la Bretagne et l'Afrique. Chalcédoine à l'est, le mont Atlas à l'ouest, étaient ses limites. Les peuples eurent à supporter les dépenses de deux cours, de deux ministères, de deux conseils. On peut dire que ce fut à cette époque que commença réellement la division du monde romain en deux empires : celui d'Occident et celui d'Orient *.

Valens établit sa résidence à Constantinople, et Valentinien fixa la sienne à Milan. Rome était,

* An 365.

non pas négligée, mais crainte; on n'osait la braver que de loin; et le despotisme, gêné au milieu de ces vieux monumens des antiques lois et de l'ancien culte, fuyait cette terre classique de la liberté.

Tous les païens, tous les philosophes, tous ceux que la faveur de Julien avait comblés de fortune et de dignités, supportaient avec désespoir la révolution qui faisait triompher leurs adversaires, et qui les dépouillait de leurs rangs et de leurs biens; mais ils n'osaient dans l'Occident faire éclater leurs plaintes. La fermeté de Valentinien les contenait. Le faible Valens dans l'Orient inspirait moins de crainte, et la haine y montra plus d'audace. Le désordre qu'entraîne la faiblesse y rendait le mécontentement plus vif. En tout pays, comme en tout temps, ce désordre encourage et trompe souvent les factieux; ils oublient que la plus grande partie des hommes, préférant le repos au péril, souffrent longtemps avant d'oser briser la chaîne qui les blesse, et que les plaintes les plus générales sont long-temps des signes de douleur avant d'être des cris de révolte. Les doléances ne prouvent souvent que la servitude; c'est le silence courageux qui cache le ressentiment.

Le patricien Pétronius, père d'Albia Dominica, femme de l'empereur Valens, était vindicatif, avide, orgueilleux, cruel; il excitait l'indigna-

tion par sa conduite tyrannique, et inspirait le mépris par ses vices. Les Romains croyaient voir revivre en lui l'infâme Séjan, l'odieux favori de Tibère. Procope, général renommé, persécuté comme un ancien favori de Julien, et redouté par Valens, parce qu'on l'avait cru digne de l'empire, errait depuis quelque temps déguisé, cherchant de retraite en retraite à sauver ses jours proscrits. Entendant partout le peuple déclamer avec amertume contre le gouvernement, il se persuade que tous ceux qui sont mécontens comme lui, sont comme lui prêts à prendre les armes contre la tyrannie. Cette idée fait succéder dans son esprit l'audace à la crainte, et ce fugitif, sans asile, sans argent, sans appui, forme le projet téméraire de renverser l'empereur d'Orient et de se placer sur son trône.

Dans ce moment l'empereur Valens, redoutant une invasion des Goths, rassemblait pour les combattre plusieurs corps de troupes de l'Orient, et les attendait dans la ville de Césarée, en Cappadoce. Procope, profitant de son éloignement, marche accompagné de deux hommes intrigans et hardis, entre la nuit dans Constantinople, s'y cache, et par ses émissaires gagne deux cohortes gauloises qui pleuraient encore la mort de Julien, leur libérateur et leur héros. Sûr de leur dévouement, il se montre soudain à leur tête couvert d'un manteau de pourpre. Usurpation de Procope.



La populace, toujours amie des nouveautés, le proclame Auguste; une foule de paysans séduits par ses promesses accourt près de lui; ce cortége tumultueux force les portes du palais, y installe le nouvel empereur et le conduit ensuite au sénat, vide de sénateurs, et que remplit une tourbe d'obscurs conjurés. Tous les fonctionnaires s'éloignent; tous les propriétaires et les marchands se renferment dans leurs maisons : Procope règne, mais il règne sur une ville qui n'offre à ses yeux qu'un vaste désert dont le silence l'épouvante. Cependant, trop avancé pour reculer, il s'empare du port et des arsenaux, fait paraître devant lui des aventuriers qui trompent le public en se présentant comme ambassadeurs de puissances étrangères : en même temps il fait arriver des courriers qui répandent le faux bruit de la mort de Valens. L'audace la plus téméraire trouve toujours des admirateurs : le belliqueux et bouillant prince Hormisdas se déclare pour un usurpateur qu'il croit prêt à venger Julien et ses amis. Les Goths donnent des secours à Procope; les joviens et les herculiens se rangent sous ses enseignes; enfin Faustine, veuve de l'empereur Constance, donne un nouvel éclat au nouvel Auguste en l'épousant, pour remonter sur le trône dont elle n'était descendue qu'à regret. Bientôt Procope se voit à la tête d'une nombreuse armée que les mécontens grossissent

chaque jour. Si son génie eût égalé son ambition, il aurait peut-être changé encore une fois la destinée de l'empire.

Le lâche Valens tremblait dans Césarée, parlait d'abdiquer pour conserver sa vie, et ne cédait qu'avec peine à la fermeté de ses ministres qui le forçaient de garder le pouvoir suprême. Lâcheté de Valens.

Au milieu de ces incertitudes, une invasion rapide aurait augmenté la crainte, déconcerté la prudence et soumis l'Asie : on subjugue tous ceux qu'on étonne.

Procope fit la guerre méthodiquement et perdit tout en perdant du temps. Entré en Asie, il voulut s'assurer des postes fortifiés, s'empara de quelques villes, et ne se rendit maître de Cyzique qu'après un long siége. Un premier succès contre les généraux de Valens resta sans fruit, parce que l'usurpateur ne sut pas en profiter. Cette temporisation, qui n'est utile qu'à ceux qui se défendent, permit à Valens de se remettre de sa frayeur; il regagna l'affection des peuples en investissant de nouveau le vertueux Salluste de la préfecture de l'Orient. Lupicinus amena les légions de Syrie à son secours; enfin le général Arinthée, que sa beauté, sa force et sa vaillance faisaient comparer aux anciens héros de la Grèce, marcha, suivi de peu de troupes, contre un corps nombreux de rebelles, s'approcha d'eux audacieusement, leur ordon-

na, comme s'il était leur chef, de lui livrer l'officier qui les commandait, et fut obéi.

Magnanimité d'Arbétion.

Les armées de Valens étant réunies, le vieux Arbétion, autrefois consul et général sous le règne du grand Constantin, quitte sa retraite, prend le commandement des troupes : on avait oublié ses concussions, ses vices; on ne se souvenait que de ses exploits : les deux armées se rencontrent à Thyatire en Lycie et se livrent bataille. Des deux côtés le courage était égal, la fureur pareille, le succès semblait incertain. Au milieu de la mêlée, Arbétion jette son casque, offre aux regards des combattans sa chevelure blanche, sa figure vénérable : « Mes enfans, » crie-t-il aux soldats, reconnaissez votre père » et votre chef, imitez ma vieille fidélité, re» joignez les drapeaux de l'empereur élu par » vous, qui a reçu vos sermens, et fuyez l'usur» pateur qui viole vos lois et qui vous trompe. » A ces mots le combat cesse; tous les guerriers de Procope se soumettent aux ordres d'Arbétion.

Fuite et mort de Procope.

L'usurpateur, abandonné, s'enfuit dans les bois avec deux officiers qui, le jour suivant, dans le dessein de racheter leur vie par une perfidie, enchaînent Procope et le traînent au camp impérial, où on lui tranche la tête. L'empereur profita de la trahison et punit les traîtres. Ils partagèrent le supplice de leur victime.

Le faible Valens, au lieu d'attribuer à ses

fautes les troubles que le courage de ses généraux venait d'apaiser, en accusa ses peuples, prétendant qu'ils avaient attiré sur eux le courroux du ciel par leur funeste penchant pour la magie. Il publia des édits sévères contre ceux qui professaient cette fausse science.

A cette époque, dans tout l'empire romain, les chrétiens comme les païens, également superstitieux, croyaient aux charmes, aux philtres, à l'évocation des esprits infernaux, aux sortiléges employés pour inspirer l'amour ou la haine, et pour priver un ennemi de la raison ou de la vie. Les catholiques et les ariens ajoutaient presque autant de foi aux prédictions des sorciers, que les idolâtres aux oracles. Tous s'accordaient à regarder comme criminelle la sorcellerie, et personne ne se montrait assez sage pour comprendre que, s'il n'existait pas de sorciers, l'autorité ne devait pas combattre une chimère, et que, si, au contraire, les sorciers étaient doués de la force et de la science qu'on leur supposait, toute loi contr'eux serait impuissante.

On persécuta tous ceux qui étaient soupçonnés de magie. Sous ce prétexte, les différentes sectes s'accusèrent réciproquement; les païens furent particulièrement tourmentés, et l'esprit de parti ouvrit par ce moyen un champ fertile à la cupidité des délateurs.

Lorsque Valentinien apprit la révolte de Procope, il donna des conseils à son frère pour diriger sa conduite, mais il ne lui envoya point de secours : une invasion des Allemands dans la Gaule, la piraterie des peuples du Nord qui infestaient l'Océan, le soulèvement des Pictes et des Calédoniens en Bretagne, et l'armement des Maures en Afrique, occupaient tous ses soins et employaient toutes ses forces. Il publia, comme Valens, des édits sévères contre les magiciens, et les fit exécuter avec une extrême rigueur.

Cruauté de Valentinien.

Valens fut cruel par faiblesse, Valentinien l'était par caractère; inaccessible à la crainte, emporté, barbare, il punissait de mort le moindre délit. Dès qu'un mot excitait sa colère, on entendait sortir de sa bouche ces paroles courtes et terribles : « Qu'on le brûle, qu'on le décapite, qu'on l'assomme! » Près de la chambre où il couchait, on voyait, enfermés dans deux cages, deux ours énormes, dignes favoris d'un tyran. L'un se nommait *l'Innocence*, l'autre *Mica-Aurea*. L'empereur se plaisait à leur faire dévorer, devant lui, les malheureux qu'il avait condamnés. Après de longs services, *l'Innocence* reçut de lui une vaste forêt pour apanage et pour retraite.

Plus féroce que ces deux ours, le barbare Maximin irritait les ressentimens de Valentinien, inondait l'Italie de sang, et, lorsqu'il fut gorgé

d'or et rassasié de victimes, il obtint pour récompense la préfecture des Gaules.

Les prisons de Rome, de Milan, d'Antioche, étaient remplies d'infortunés que la délation y entassait. Cependant la vertu de Salluste, qui luttait avec fermeté contre la tyrannie, allégea souvent le poids des maux qui affligeaient l'Orient.

Ce qui paraît inexplicable dans ces temps barbares, c'est le contraste étonnant que présente d'une part la cruauté des princes, et de l'autre la sagesse de leur législation. Lorsque Valentinien ne cédait point à la violence de quelque ressentiment particulier, ses lois, dictées par la justice, portaient l'empreinte de l'amour du bien public, et l'on ne peut que donner des éloges aux mesures qu'il prit contre l'exposition des enfans, et aux édits qu'il publia pour protéger les progrès des sciences, particulièrement ceux de la médecine. Il établit des académies à Rome et à Constantinople. On lui dut une belle institution, dont l'objet était de réformer de grands abus : il créa soixante-deux défenseurs, chargés de porter au trône les requêtes des provinces, les plaintes des villes, et de soutenir les droits des peuples. Sourd aux cris de l'esprit de parti, il toléra tous les cultes, permit de célébrer les mystères d'Éleusis, protégea les aruspices, et réprima l'avarice du clergé chrétien. Il défendit sagement aux magistrats d'acheter Ses institutions.

des biens-fonds dans les provinces qu'ils administraient, ne croyant pas légitime un contrat qui pouvait ne pas être libre.

Mort d'Athanase.

Valens était soumis à ses volontés; mais, incapable de montrer cette fermeté qui écarte l'intrigue, il céda aux conseils d'un prêtre qui l'avait baptisé, favorisa l'arianisme, et ordonna au préfet d'Égypte de chasser Athanase de son siége.

Le peuple en armes défendit son évêque; l'autorité se vit contrainte de plier sous l'ascendant du pontife. Athanase termina ses jours en paix, laissant après lui cette renommée durable qu'on ne doit qu'aux grands talens unis à de grandes vertus.

Sa mort fut une calamité pour son Église; l'arien Lucius lui succéda et persécuta les catholiques.

Dissensions ecclésiastiques à Rome.

Dans le même temps Rome était le théâtre des scènes les plus scandaleuses; Urcin et Damase, dont saint Jérôme lui-même blâme le luxe indécent, se disputèrent, par les armes, le siége pontifical. De part et d'autre des flots de sang furent versés au nom d'une religion qui abhorre le sang.

Les femmes ne furent pas même épargnées dans ce massacre; Damase l'emporta, et le lendemain de son triomphe on trouva dans l'église cent trente-sept cadavres.

Victoires de Valentinien.

Valentinien, ne voulant pas se mêler des que-

relles des évêques, les laissa combattre, et courut dans la Gaule s'opposer aux progrès des Barbares. Malgré les victoires de Constantin et les triomphes de Julien, Rome avait conservé l'ancienne coutume de payer, sous le titre de présens, des tributs annuels aux Barbares, usage funeste qui datait du temps de Caracalla et de Commode, première époque de la décadence romaine.

Ursace, grand-maître des offices, ayant refusé de payer ce tribut, les Allemands prirent les armes; les légions bataves, qui formaient l'élite de l'armée des Gaules, démentirent en cette circonstance leur ancienne renommée; après une courte résistance, malgré les efforts des deux généraux romains qui les commandaient, elles prirent la fuite et perdirent leurs aigles.

Valentinien, pour punir leur faiblesse, les licencia et dégrada leurs officiers. Désespérés de cette humiliation méritée, ils implorèrent tous la clémence du prince, et demandèrent à grands cris qu'on leur donnât l'occasion de réparer leur honte. L'empereur, touché de leur repentir, leur fit rendre leurs armes. Jovinus, à leur tête, marche sur Metz, surprend une division allemande, force son camp, et la taille en pièces. Après ce succès, il se porte, sans perdre de temps, sur la route de Châlons, rencontre, dans

les plaines qu'arrose la Marne, la grande armée des Barbares, lui livre bataille, remporte une victoire complète, tue six mille Allemands, revient à Paris, et y reçoit de Valentinien la dignité de consul pour prix de ses exploits.

L'éclat de ce triomphe fut souillé par un crime : au mépris du droit des gens, le roi des Allemands, tombé dans les fers, fut pendu par des soldats romains.

Son intrépidité dans un danger.

Valentinien, suivi de son fils Gratien et accompagné par les généraux Jovinus, Sévère et Sébastien, passe le Rhin et entre dans le pays de Wurtemberg. Les Allemands s'étaient retranchés sur la montagne de Salicinium; l'empereur, s'étant avancé imprudemment pour reconnaître cette position, se vit tout à coup entouré par une foule de Barbares. Son intrépidité le sauva; son armure fut brisée, il perdit son casque; mais il se fit jour au travers des ennemis, et revint presque seul dans son camp.

Bientôt il attaque la montagne, et, après un combat long et sanglant, s'en empare. Les Allemands prennent la fuite; Sébastien leur coupe la retraite et en fait un affreux carnage. Ce succès termina la campagne; Valentinien employa le reste de l'année à fortifier la frontière du Rhin.

Dans ce temps un peuple descendant des Vandales, et qui devint bientôt fameux sous le nom

de *Bourguignons*, croissait en nombre et en force dans les forêts de la Lusace et de la Thuringe. Leur gouvernement paraissait plus républicain que monarchique. Le sacerdoce y jouissait d'une grande autorité; le grand-prêtre Sinistus était inviolable, tandis que le chef de la nation, qui portait le titre de *Hindinos*, n'exerçait qu'un pouvoir très borné, et rendait compte de sa conduite au peuple, qui pouvait le destituer.

Les Bourguignons, depuis quelques années, étendaient leur puissance par des invasions sur le territoire des Allemands. Leurs sanglantes querelles n'étaient interrompues que par de courtes trêves. Valentinien fomenta leurs divisions, et conclut avec Macrien, roi des Allemands, un traité d'alliance que les Barbares exécutèrent plus fidèlement que les Romains.

Son traité avec Macrien, roi des Allemands.

D'autres peuples, devenus depuis trop célèbres par leurs ravages, infestaient alors les côtes de la Gaule : c'était une foule d'aventuriers sortis des rivages de la mer du Nord. Exercés à la piraterie, enhardis par de premiers succès, enrichis par de nombreux pillages, ils formaient depuis quelques années, sous le nom de *Saxons*, un corps de nation formidable. Les Romains repoussèrent d'abord leur invasion par la force, et ensuite, les trompant par des artifices trop communs dans ce siècle de corruption,

les surprirent au moment où ils reposaient sans défense, sur la foi d'une trêve; ils en massacrèrent un grand nombre, justifiant ainsi d'avance, par cette trahison, les horribles vengeances que les hommes du Nord exercèrent depuis sur les peuples de l'Occident.

Victoires de Théodose en Bretagne, devenue province Valentie.

Les Pictes et les Calédoniens, maîtres de la Grande-Bretagne, avaient battu plusieurs fois les Romains : Théodose, envoyé par l'empereur dans cette contrée, y ramena la victoire. Après un grand nombre de combats heureux, il délivra ces provinces, termina la guerre avec autant de sagesse que de vigueur, força les Calédoniens de rentrer dans leurs forêts, et conquit sur eux un vaste territoire, qui devint une nouvelle province romaine, sous le nom de *Valentie*.

Le libérateur de la Bretagne, revenu dans la Gaule, et envoyé par l'empereur contre les Allemands qui avaient repris les armes, soutint sa renommée par de nouvelles victoires, et reçut pour récompense la dignité de maître général de la cavalerie.

Tyrannie de Romanus en Afrique.

Tandis que Valentinien défendait avec gloire le nord de l'empire, la tyrannie de Romanus, gouverneur d'Afrique, sa cruauté, son avarice, la protection intéressée qu'il accordait aux hordes sauvages de Gétulie, malgré les plaintes des villes exposées à leurs pillages, livraient ces

vastes contrées à tous les malheurs inséparables d'une injuste administration. L'empereur, trompé par Romanus, le soutenait et envoyait au supplice ceux qui osaient l'accuser.

Un prince maure, Firmus, indigné de ces excès, et croyant l'occasion favorable pour rendre à sa patrie son ancienne indépendance, leva l'étendard de la révolte, et entraîna dans son parti la Mauritanie et la Numidie. Actif, courageux, rusé, on croyait voir revivre en lui Jugurtha; il vainquit Romanus, quelquefois par la force, plus souvent par l'artifice; chaque jour ses succès étendaient sa puissance; déjà il entrevoyait l'espoir de se rendre maître de l'Afrique; mais sa fortune changea lorsque Théodose parut. Révolte et mort de Firmus.

Le vainqueur des Pictes et des Allemands repoussa les troupes de l'Africain, ne se laissa point surprendre par ses ruses, l'attaqua sur tous les points, le força de fuir, le poursuivit sans relâche au fond des déserts, et défit en bataille rangée une nombreuse armée de Maures.

Firmus, digne d'un meilleur destin, se vit abandonné par les hommes, dès qu'il le fut par la fortune. Un prince du pays le trahit et le livra aux Romains; mais il échappa au supplice en se tuant.

Théodose, informé des injustices et des crimes de Romanus, l'avait suspendu de ses fonctions. Mort de Théodose.

Le coupable fut absous par l'empereur, qui le rétablit dans ses emplois.

La gloire de Théodose le rendait odieux aux courtisans et suspect au prince; vainqueur des ennemis de Rome, et vaincu par les délateurs, il périt victime de la jalousie des fils de Valentinien, qui lui firent trancher la tête.

Ce supplice d'un grand homme ne souilla point la vie de Valentinien; la délation et l'envie n'obtinrent ce honteux triomphe qu'après sa mort. L'empereur, trop cruel lorsqu'on irritait son caractère violent, était naturellement juste : ses lois et son administration générale le prouvent; mais il fut souvent trompé, et trop souvent il fit de mauvais choix, et les soutint avec opiniâtreté.

L'Italie, perdant sa liberté, avait conservé sa licence. On y subissait la tyrannie des magistrats; mais le peuple, qui n'osait leur résister, se vengeait d'eux par des satires et des railleries.

Terrentius, autrefois boulanger, devint, malgré son ineptie, par un jeu de la fortune et par un caprice de l'empereur, gouverneur de Toscane. Lorsqu'il parut pour la première fois sur son tribunal, plusieurs placards rappelèrent que son élévation avait été en quelque sorte prédite peu de temps auparavant par l'apparition d'un âne qui, échappé et poursuivi par son maître, était monté sur ce même tribunal.

Dans ce siècle, où l'on fit tant de lois, rien

n'était réglé par elles qu'en apparence ; tout dépendait des hommes. Le sort de l'empire tenait au caractère du prince ; Rome comptait encore des savans, des orateurs, des héros, mais elle n'avait plus de citoyens. La corruption régnait dans les mœurs, et la vertu dans les maximes. Valens, despote, faible, méfiant et injuste, disait « qu'il était heureux pour les peuples de se » voir gouvernés par des princes qui avaient » long-temps vécu dans la condition privée ; » et tandis qu'il sacrifiait tant de victimes à la délation, on citait de lui ces belles paroles : « Les » délateurs sont plus dangereux que les Barbares, comme les maladies internes sont plus » funestes que les maux produits par une cause » extérieure. »

Gratien, fils de Valentinien, est nommé Auguste.

Valentinien régna comme un tyran, et cependant il serait difficile de tracer en moins de mots les devoirs d'un grand monarque, qu'il ne le fit, lorsque, sentant ses forces décroître, il revêtit, dans la ville d'Amiens, son fils Gratien du titre d'Auguste. « Vous voilà, mon fils, dit-il à ce » jeune prince, élevé au pouvoir suprême sous » d'heureux auspices ; soutenez le poids de l'empire, bravez les glaces du Rhin et du Danube, » marchez à la tête des troupes, versez votre » sang pour défendre vos peuples, regardez les » biens et les maux de l'État comme vous étant » personnels. Je consacrerai le reste de ma vie



» à graver dans votre cœur les principes de la » justice. Et vous, soldats, aimez ce jeune prince que je confie à votre foi; songez qu'il est né » et qu'il va croître à l'ombre de vos lauriers. »

L'Orient éprouvait autant que l'Occident tous les maux inséparables du pouvoir arbitraire, et n'en était pas dédommagé par la même gloire militaire. Valens avait de bons généraux qui retardaient la destruction de l'empire; mais l'incertitude et la faiblesse du prince l'empêchaient de tirer parti de leurs talens; ils s'épuisaient en efforts stériles pour exécuter des plans mal concertés..

Exactions et mort de Sapor.

Sapor, qui, pendant un règne de soixante-dix ans, releva la gloire des Perses par ses triomphes, et la ternit par ses vices et par ses injustices, employait, pour satisfaire son insatiable ambition, tantôt la force et tantôt l'artifice. Peu content d'avoir contraint, par le traité conclu avec Jovien, l'Arménie à lui payer un tribut, il voulut s'en emparer, trompa le roi Arsace par de fausses protestations d'amitié, le fit assassiner, et réduisit l'Arménie en province.

Une seule ville, Artogerdice, lui résista; Olympias, veuve d'Arsace, la défendait: son courage repoussa long-temps les Perses; mais Sapor, arrivant avec une armée nombreuse, obligea enfin la ville à se rendre. La reine conserva sa gloire et perdit sa liberté.

Le roi ne put garder paisiblement une conquête qu'il ne devait qu'à un crime; les Arméniens et les Ibériens se révoltèrent pour ressaisir leur indépendance. Valens, regardant le traité de Jovien comme rompu par l'invasion des Perses en Arménie, se déclara pour les révoltés. Sa cause était juste, mais le moment mal choisi pour entreprendre une guerre si périlleuse contre une puissance si redoutable; car alors Constantinople se voyait menacée par les Goths, peuple belliqueux, et contre lequel l'empereur aurait dû réunir toutes ses forces.

Le roi de Perse, plus prompt que Valens, attaqua les Romains; tous les efforts d'Arinthée et de Trajan se bornèrent à défendre l'Euphrate. Malgré leur vaillance, secondée par Vadomaire, roi des Allemands, autrefois captif, et depuis allié fidèle des Romains, les Perses, dont les forces augmentaient chaque jour, se seraient probablement rendus maîtres de l'Asie; mais Sapor mourut, et les troubles qui s'élevèrent après sa mort dans son royaume sauvèrent l'empire.

Valens avait embrassé la cause des Arméniens plutôt par ambition que par justice; après avoir feint de protéger Para, leur roi, il le trahit. Le comte Trajan, par ses ordres, invita le prince et les grands de sa cour à une fête. Ils s'y rendirent avec confiance, et, au milieu du

festin, les ayant fait entourer par ses soldats, il les fit égorger.

Les princes chrétiens, les peuples civilisés se montraient alors à la fois plus perfides, plus cruels et moins braves que les Barbares. Il devenait facile de prévoir la chute et le démembrement d'un empire où il n'existait plus de vertus ni de liberté.

Tableau de la nation des Goths.

La cruauté des vengeances exercées par Valens contre les Goths qui avaient pris le parti de Procope, armait tous les peuples contre lui. Les historiens de l'antiquité donnent peu de lumières sur l'origine de ces nations qui renversèrent l'empire et fondèrent l'Europe nouvelle. Souvent ils confondent les Goths avec les Scythes, les Sarmates et les Daces : Tacite plaçait leur berceau sur les rives de la Vistule. Une ancienne tradition nous les montre sortant d'Asie sous la conduite d'Odin, qui, en peu de temps, conquit tout le nord et tout l'orient de l'Europe, jusqu'à la mer Baltique, et s'établit ensuite dans la Scandinavie, qui subit son joug et reçut ses lois.

D'autres auteurs, sans remonter si haut, racontent que, trois cents ans avant Jésus-Christ, plusieurs tribus de Goths, quittant les forêts de la Scandinavie, s'étendirent le long de la mer Baltique, sous les noms de *Ruges*, de *Vandales*, de *Lombards* et d'*Hérules*. Ces diverses

peuplades, devenues nombreuses, envahirent les contrées voisines ; les plus belliqueuses, conservant le nom primitif de Goths, traversèrent la Sarmatie et s'établirent sur les bords du Don, près des Palus-Méotides. Ceux qui restèrent à l'ouest de la Vistule reçurent le nom de *Gépides* ou *paresseux*. Les Goths, franchissant bientôt les plaines de la Scythie et les rives du Borysthène, attaquèrent, vainquirent et exterminèrent les Gètes, qui possédaient le pays situé à l'embouchure du Danube. Les Vandales, les Marcomans et les Quades cédèrent souvent à l'effort de leurs armes.

Du temps de Caracalla, Rome les regardait comme des ennemis redoutables ; sous le règne de Gallien, profitant des divisions de l'empire, ils ravagèrent l'Illyrie, la Grèce, l'Asie, et réduisirent Éphèse en cendres. Vaincus par Claude II, par Aurélien, par Tacite, et presque détruits par Probus, ils s'étaient déjà relevés sous le règne de Dioclétien ; leurs troupes servirent utilement Galère, et ils donnèrent à Constantin quarante mille auxiliaires.

Les Goths, rusés dans leur conduite, infatigables dans leurs travaux, se montraient à la fois hardis et prudens : leur stature était haute, leur chevelure blonde ; leurs lois, simples et claires, ressemblaient à des réglemens de famille : aussi, lorsqu'ils conquirent les Gaules,

on préféra, dans ce pays, le code Théodoric à celui de Théodose. Charlemagne, dans ses *Capitulaires*, conserva plusieurs de leurs lois qui régissent encore l'Angleterre.

Quelques publicistes prétendent que l'institution des fiefs prit naissance chez les Goths; le mariage n'était pas plus permis entre les nobles et les plébéiens qu'entre les personnes libres et les esclaves. Le prince proposait les lois, les grands les discutaient, le peuple les acceptait ou les rejetait.

L'impôt était réparti par des magistrats élus; on punissait rarement de mort; l'argent expiait le crime; le coupable rachetait sa liberté ou sa vie : tout accusé était jugé par ses pairs; souvent le duel tenait lieu de jugement.

Les Goths, devenus puissans, se divisèrent en deux peuples; les orientaux, près du Pont-Euxin, prirent le nom d'*Ostrogoths;* ceux qui occupaient les bords du Danube s'appelèrent *Visigoths*. On a plus conservé le souvenir de leurs ravages que la mémoire de leurs rois; on sait seulement que deux races célèbres les gouvernèrent long-temps. Les Amales régnèrent sur les Ostrogoths, les Battes sur les Visigoths. On ne donnait à ces princes que le titre de *juges*, préférant sans doute le nom qui exprimait la justice à celui qui ne rappelait que l'autorité.

Exploits d'Hermanrick et d'Alaric.

Lorsque Valentinien et Valens occupaient le

trône romain, un prince goth, nommé *Hermann* ou *Hermanrick*, remplissait les contrées septentrionales du bruit de ses exploits. Ce conquérant, que les Barbares nommèrent l'*Alexandre du Nord*, subjugua douze nations; tous les Goths reconnurent sa puissance; et, ce qui est sans doute plus extraordinaire que ses conquêtes, c'est qu'il n'entra qu'à l'âge de quatre-vingts ans dans sa carrière héroïque, et ne la termina qu'à cent dix ans. Ces peuples belliqueux avaient encore, dans ce temps, d'autres chefs, Alavivus, Atalaric, Fritigerne et Alaric, qui méritèrent une grande renommée par leurs succès contre les Romains.

Alaric fut le premier qui prit les armes pour venger une foule de ses compatriotes captifs et dispersés dans l'Orient, et que le cruel Valens avait fait inhumainement égorger. Pendant deux campagnes, les succès furent balancés, et l'habileté de Victor et d'Arinthée ne put remporter aucun avantage remarquable sur la sauvage valeur des guerriers du Nord; mais, la troisième année, Atalaric perdit une grande bataille; les généraux de Valens avaient promis aux soldats romains une forte somme par tête de Goth; la cupidité rendit la poursuite ardente et le carnage affreux.

Les Barbares vaincus se soumirent; Valens conclut un traité avec leurs princes, s'affran- Paix entre Valens et les Goths.

chit des subsides qu'il leur payait, et ne leur permit la liberté de commerce que dans l'enceinte de deux villes situées sur le Danube.

Rupture de cette paix par la perfidie de Marcellinus.

Cette paix, violée par la perfidie romaine, ne fut pas de longue durée : Marcellinus, général romain, imitant la bassesse du comte Trajan, fit poignarder Gabinius, roi des Quades, qu'il avait invité à une conférence. A la nouvelle de ce crime, les Quades s'arment; les Sarmates se joignent à eux, mettent en fuite les Romains, ravagent la Pannonie, et battent deux légions commandées par Équitius. On croyait la Mœsie perdue; mais le jeune duc Théodose, qui marchait sur les traces de son père et devait surpasser sa gloire, rallie les troupes, ranime leur courage, arrête les Barbares, reprend l'offensive, et force l'ennemi à la retraite. Dans ce moment, Valentinien, arrivant en Illyrie pour secourir son frère, poursuit les Barbares au-delà du Danube, répand l'épouvante dans leur pays, détruit leurs villes, et revient prendre ses quartiers d'hiver à Presbourg.

Mort de Valentinien.

Il reçoit une députation des Quades, qui, dans l'intention de se justifier à ses yeux, lui exposent avec fierté leurs griefs : ce prince emporté les interrompt, les menace, et, dans le transport de sa colère, se rompt un vaisseau dans la poitrine. Des flots de sang lui ôtent la parole et la vie.

Les Romains avaient souffert douze années des emportemens de Valentinien; il en fut lui-même la dernière victime*.

Ce prince avait répudié l'impératrice Sévéra, parce qu'elle avait abusé de son rang pour forcer un particulier à lui céder son bien. Il s'était depuis remarié avec Justine, veuve de Magnence. Les lois et les mœurs permettaient alors le divorce, que condamnait l'Église.

Gratien, proclamé César par Valentinien, devait lui succéder; son nom se trouvait joint à celui de son père dans tous les actes publics, et le respect qu'inspiraient ses qualités personnelles était encore fortifié par son union récente avec la petite-fille de Constantin. Mais que peuvent les droits les mieux reconnus et les plus puissans motifs d'intérêt public contre les passions privées? Valentinien venait de mourir à Bréjaccio, au fond de la Pannonie; Gratien était éloigné. Les généraux Équitius et Mellobaude, croyant l'occasion favorable pour se donner un chef qui leur dût le trône, font paraître dans le camp l'impératrice Justine et son fils Valentinien, âgé de quatre ans. Les soldats, excités par les ambitieux qui espéraient régner sous le nom de cet enfant, le proclament empereur. Valentinien II est proclamé empereur.

Gratien, par sa modération, trompa les espérances de ces hommes perfides qui sacrifiaient Magnanimité de Gratien.

* An 375.



l'empire à leurs intérêts. Ce prince, aussi sage que vaillant, aima mieux partager le trône que de l'occuper seul au prix d'une guerre civile; et, par un édit confirmant le choix de l'armée d'Illyrie, il se déclara le collègue et le tuteur de son frère. Ainsi l'empire romain resta gouverné par Valens et par ses deux neveux.

CHAPITRE VII.

VALENS, EN ORIENT; GRATIEN, VALENTINIEN II; THÉODOSE, ASSOCIÉ A L'EMPIRE; MAXIME, USURPATEUR, EN OCCIDENT.

(An 375.)

Affreux tremblement de terre. — Invasion des Huns. — Portrait de ces sauvages. — Leurs succès en Chine. — Leur défaite. — Leur victoire sur les Alains et sur les Goths. — Refuge des Goths et des Visigoths en Orient. — Leur révolte. — Guerre entre les Romains et les Barbares. — Invasion des Germains dans la Gaule. — État de l'Occident sous Gratien. — Victoire de Gratien sur les Allemands. — Défaite de Valens. — Exploits de la reine Mavia. — Proscription occasionée par une prédiction. — Marche de Valens contre les Barbares. — Victoire des Goths sur les Romains. — Mort de Valens. — Siége d'Andrinople par les Goths. — Dévouement de Dominica, veuve de Valens. — Vengeance du comte Jules. — Ravage des Barbares. — Arrivée de Gratien à Constantinople. — Rappel du jeune duc Théodose. — Ses exploits. — Son association à l'empire. — Ses nouvelles victoires. — Premiers exploits d'Alaric. — Victoire de Gratien et de Théodose. — Pacification établie par eux. — Guerre déclarée aux païens. — Démolition de l'autel de la Victoire à Rome. — Prédiction en faveur de Maxime. — Son portrait. — Son usurpation. — Mort de Gratien.

GRATIEN était à Trèves lorsqu'il confirma l'élection de son frère Valentinien II. Comme régent et comme empereur, il ordonna à Justine et à son fils de s'établir à Milan. Un prince plus habile que Valens serait parvenu sans doute à

maintenir ses neveux dans sa dépendance; mais l'empereur d'Orient, peu capable de défendre et de gouverner ses propres États, n'exerça aucune influence dans l'Occident.

Affreux tremblement de terre.

Les élémens semblaient alors se joindre aux Barbares pour accélérer la ruine de l'empire. Toutes les côtes furent bouleversées par un affreux tremblement de terre; la mer, fuyant le rivage, découvrit aux regards surpris ses profonds abîmes; et, après avoir laissé les vaisseaux à sec et une foule innombrable de poissons mourans sur le sable, l'onde en furie, par une réaction terrible, franchissant les rocs escarpés et les barrières qui arrêtaient ordinairement sa course, ruina plusieurs villes, et inonda de vastes contrées. Alexandrie perdit cent cinquante mille citoyens : les prêtres orthodoxes attribuaient ces malheurs au courroux de Dieu contre les hérétiques.

Invasion des Huns.

Les fléaux de la nature sont contenus ou arrêtés par une main toute-puissante; elle leur a posé des bornes éternelles : mais ceux qu'étendent sur la terre les passions déréglées des hommes n'ont point de limites. Dans ces temps déplorables, le monde se vit ravagé par l'invasion d'un peuple sauvage, sorti des glaces du Nord. Les Huns, plus redoutés par les Barbares de la Scythie et de la Germanie que ceux-ci ne l'étaient par les Grecs et par les Romains, se pré-

cipitèrent de l'Orient sur l'Occident, dévastant, détruisant, dépeuplant tout sur leur passage, et la terreur qu'inspiraient ces guerriers féroces refoula sur l'empire romain les nations entières des Sarmates, des Alains, des Goths, des Ostrogoths, des Quades et des Visigoths. La peur, qui les chassait, les rendit plus redoutables que leur audace; on avait repoussé leur ambition, on fut écrasé par leur fuite; et, en émigrant pour chercher leur salut dans d'autres contrées, ils consommèrent la ruine des Romains.

Ces Romains, maîtres du monde tant qu'ils furent libres et vertueux, n'avaient conservé de leur ancienne grandeur qu'un luxe colossal. Les empereurs, les consuls, les patrices, les ministres, les préfets, les courtisans, les généraux, les patriciens, dépeuplaient les champs et les camps pour remplir leurs maisons de milliers d'esclaves, de domestiques, d'eunuques et d'affranchis.

Une autre partie de la population, quittant la terre pour le ciel, habitait les églises, les palais épiscopaux, les séminaires, les ermitages, les monastères. Le peu de citoyens qui restaient encore dans les légions se dégoûtaient chaque jour du travail, de la discipline et du poids des armes. Enfin, au moment où l'empire se voyait de toutes parts envahi ou menacé par les Barbares, c'était à ces mêmes Barbares qu'on livrait souvent la défense des frontières, la conduite des armées,

la garde du prince, le consulat, les préfectures et les plus hautes dignités de l'État.

Portrait de ces sauvages.

Les Huns, nés dans les vastes plaines de la Sibérie, étaient jusqu'à cette époque presque inconnus. Procope les confond avec les Scythes et les Massagètes. Jornandès, historien des Goths, attribuant la difformité de ces sauvages à une origine infernale, les croyait produits par l'union des démons et des sorcières; les os de leurs joues étaient protubérans, leur chevelure crépue, leurs yeux petits et enfoncés, leurs membres courts et sans proportion; on les comparait à ces idoles que les peuples barbares se forment avec des morceaux de bois grossièrement taillés. Ils n'habitaient que des tentes, détestaient les cités, qu'ils appelaient des prisons de pierre ou des sépulcres.

Les tribus errantes et pastorales furent toujours plus conquérantes que les agricoles : rien n'arrête la marche de ces peuples vagabonds; leurs logemens, leurs meubles, leurs richesses sont portés sur leurs chariots; leurs troupeaux, qui marchent avec eux, assurent leur subsistance; toujours rassemblés dans un camp, leur vie est un état de guerre continuelle. Comme ils quittent un pâturage épuisé pour en chercher d'autres, ils n'ont point de foyers dont les charmes les retiennent. Ils aiment leur nation et non leur patrie; l'habitude de la chasse les forme à

la guerre ; leur nourriture augmente leur cruauté ; ils n'ont d'autres mets que des viandes crues, et qu'ils n'échauffent qu'en les mortifiant sous la selle de leurs chevaux.

Tels étaient ces peuples nomades qui, après avoir répandu pendant plusieurs siècles l'effroi dans le vaste empire de la Chine, épouvantaient ensuite par leurs fureurs l'Asie et l'Europe entière. Chaque famille des Huns, en se multipliant, avait formé une tribu, dont le chef, nommé *murza*, était juge pendant la paix, général pendant la guerre. Il la gouvernait avec l'autorité d'un père de famille ; les chefs des tribus élisaient entr'eux un prince appelé *khan*. La dîme de tous les troupeaux formait son revenu ; son pouvoir était borné par celui des diètes, ou assemblées nationales, qui délibéraient sur la paix, sur la guerre, et rejetaient ou approuvaient les lois proposées par le prince.

Leurs succès en Chine.

Les Chinois, pour résister à leurs invasions, construisirent cette grande muraille qui excite encore l'étonnement du voyageur. Les Huns, connus sous le nom de *Tanjoux*, c'est-à-dire *fils du ciel*, parcouraient les vastes plaines qu'arrose le fleuve Amour jusqu'à la Corée. Leurs courses s'étendaient au nord, des sources de l'Irtisch à la mer Glaciale ; les peuples qui habitaient les rivages du lac Baïkal furent subjugués par eux. Enhardis par leurs succès, ils

franchirent la grande muraille, battirent les Chinois, et enveloppèrent l'empereur Kaoti, qui se vit forcé de capituler et de leur payer le plus honteux des tributs. Ces Barbares exigeaient qu'on leur livrât annuellement les plus belles filles des familles les plus distinguées. Les Orientaux nous ont conservé la complainte d'une princesse chinoise, qui déplora dans une touchante élégie tous les malheurs qu'elle éprouva dans sa captivité, au milieu d'un camp de sauvages, loin de sa patrie, de sa famille et de ses dieux.

Une cruelle révolution releva la Chine de cet abaissement; d'autres tribus nomades et guerrières, célèbres dans l'Orient sous le nom de *Tartares*, conquirent ce vaste empire, et, adoptant ses lois, joignirent à la force de leurs hordes belliqueuses la sagesse d'une nation civilisée.

Leur défaite.

Les Huns, arrêtés bientôt dans leurs progrès par ces nouveaux ennemis, qui opposaient à leur bravoure l'avantage de la discipline, éprouvèrent de nombreux revers. Indignés de cette résistance inaccoutumée, toutes leurs tribus se rassemblent; leur khan livre une grande bataille aux Chinois et aux Tartares réunis, commandés par l'empereur Vouti. La fortune se déclare contre les Huns; ils sont enfoncés, cernés, défaits, taillés en pièces; le khan se sauve avec peu des siens. Vouti les poursuit, affranchit les peuples qu'ils avaient rendus tributaires, et finit

par soumettre à sa domination toutes les tribus qui restèrent dans les plaines du sud; celles du nord conservèrent quelque temps leur indépendance : mais enfin, dans l'avant-dernier siècle qui précéda l'ère chrétienne, les Chinois parvinrent à détruire la puissance des Tanjoux; elle comptait alors, dit-on, treize cents ans de durée.

Quelques tribus, plus belliqueuses que les autres, et qui formaient un corps de cent mille guerriers, échappant à la servitude par la fuite, marchèrent vers l'Occident. Les unes s'établirent sur les rives de l'Oxus, et portèrent souvent leurs armes dans la Perse; les autres posèrent leurs tentes sur les bords du Volga; on les y voyait encore dans le dix-huitième siècle; ils portaient le nom de *Kalmouks noirs*. En 1771, ne pouvant supporter le joug de la dépendance russe et le poids des impôts, ils s'échappèrent au nombre de cent cinquante mille familles, retournèrent dans l'Orient, et, après deux ans de marche, parurent à l'improviste sur les frontières de la Chine. Elles demandèrent et obtinrent un asile et des terres. L'empereur, qui les accueillit, fit élever un monument pour apprendre à la postérité cette nouvelle conquête, préférable, selon lui, à celle des armes. « Notre gouvernement, dit-il dans » l'inscription gravée sur la colonne, est si juste » et si paternel, que des nations entières tra- » versent l'Europe et l'Asie, et parcourent deux

» mille lieues pour demander à vivre sous nos » lois. »

Leur victoire sur les Alains et sur les Goths.

Les Huns, qu'aucun obstacle n'arrêtait, qui couchaient armés, qui délibéraient à cheval dans leurs assemblées, qui traversaient à la nage les rivières et les torrens, qui portaient des flèches pour blesser de loin l'ennemi, un sabre pour le frapper de près, un filet pour l'envelopper et le terrasser, trouvèrent sur le Volga les Alains, peuple aussi féroce qu'eux. Un cimeterre était leur idole; ils ornaient leurs armes et les harnais de leurs chevaux avec les ossemens de leurs ennemis. La lutte entre ces Barbares fut longue, horrible et sanglante. Les Alains, ou fils des montagnes, furent vaincus; une partie chercha un asile sur les rochers du Caucase, qu'elle occupe encore; l'autre se joignit aux vainqueurs, et grossit cette foule de Barbares qui envahirent l'empire romain.

Jornandès raconte que les Huns, poursuivant une biche, traversèrent le Don au lieu où il se jette dans les Palus-Méotides, regardés par eux, jusque-là, comme les bornes du monde. Trop de fables semblables ternissent les ouvrages de cet historien. Ce qui est avéré, c'est que les Huns, franchissant les plaines de la Scythie, attaquèrent Hermanrick, ce fameux roi des Goths, dont l'empire et la gloire s'étendaient de la mer Baltique au Pont-Euxin.

La nature semble avoir imprimé une marque distinctive qui sépare en deux classes l'espèce humaine : tous les peuples d'Occident ont la figure ovale, les yeux grands, les joues unies, le nez plus ou moins élevé; toute la race des Tartares d'Orient, au contraire, a la tête aplatie, le nez épaté, les yeux petits et prolongés par les angles. La première fois que les Européens virent ces peuples sauvages, leur difformité les glaça de terreur; cependant la nation des Goths, fière, libre, infatigable, belliqueuse, aurait sans doute pu repousser ces hordes vagabondes, si elle était restée unie; mais tout peuple divisé devient pour l'ennemi une proie facile. Les Goths devaient leurs conquêtes à leur union, la discorde les perdit.

Un prince des Roxolans avait quitté les étendards d'Hermanrick pour se joindre aux Huns; le roi, violent et cruel, exerçant une basse et affreuse vengeance, avait fait écarteler la femme du fugitif. Excitée par les plaintes et par les cris des frères de cette femme infortunée, l'armée se révolte : Hermanrick, suivi de quelques amis, veut combattre les rebelles, est blessé par eux, et, voyant sa gloire ternie et son autorité méprisée, se tue de désespoir. Vitimer lui succède, mais ne peut le remplacer; haï par un parti, mal soutenu par l'autre, il livre bataille aux Huns, qui lui enlèvent la victoire, la couronne

et la vie. Les Goths, privés de chefs, fuient en désordre ; une partie fut massacrée, l'autre captive : le reste des Ostrogoths, sous les ordres de leur roi Vithéric, rejoignit, près du Dniester, Athanaric, prince des Visigoths ; bientôt les Huns, portant contr'eux leurs armes victorieuses, les forcent d'abandonner la Valachie. Athanaric, qui avait fait serment, en signant un traité, de ne plus entrer dans les terres de l'empire romain, se retire avec une troupe fidèle dans les forêts de la Transylvanie.

Refuge des Goths et des Visigoths en Orient.

L'immense population des Goths et des Visigoths, effrayée de l'approche des Huns, s'avance sur le Danube, conduite par Fritigerne et Alavivus, implore la protection de l'empereur d'Orient, et lui demande un asile.

Valens était depuis quelque temps à Antioche, occupé à repousser les attaques des Perses, des Isaures, des Sarrasins, et plus encore à faire triompher l'arianisme. Ce fut dans cette ville qu'il reçut la première nouvelle de l'irruption des Huns en Europe. Bientôt après il y apprit que de nombreuses nations, inondant les plaines du Danube, lui demandaient des terres en Thrace, et se chargeaient, comme sujets fidèles, de la défense de cette province, si on voulait les y établir.

Une demande si imprévue jeta le faible prince dans une grande incertitude ; il lui paraissait

également dangereux de refuser ou d'accueillir un million d'hôtes belliqueux : s'opposer à leurs vœux, c'était provoquer une guerre de désespoir; mais recevoir dans ses États des nations entières, c'était accepter l'invasion.

Les généraux, les grands de l'empire, les gouverneurs de province ne virent, dans ce grand événement, qu'une augmentation de sujets pour l'empereur, une exemption de travaux militaires pour les citoyens, une occasion favorable de s'enrichir pour les hommes puissans. La cour d'Orient fit ce que fera toujours la faiblesse dans les circonstances graves et difficiles; elle n'eut pas le courage de refuser; elle traita sans bonne foi, et prit ainsi, de tous les partis, le plus dangereux.

On accorda aux Visigoths le passage du fleuve et les terres qu'ils demandaient en Thrace; mais, avant de leur laisser traverser le Danube, on exigea qu'ils déposassent leurs armes, et qu'ils livrassent leurs enfans, qui devaient être dispersés dans les villes d'Asie pour servir d'ôtages. Cette défiance impolitique traitait en ennemis les mêmes hommes qu'on recevait comme sujets; et l'empereur, par ce moyen, inspirait la haine à ses nouveaux peuples, et s'enlevait tout droit à leur reconnaissance.

Tandis qu'on négociait encore, quelques Goths impatiens passèrent, tout armés, le fleuve; les

officiers romains repoussèrent avec perte les agresseurs, et le timide Valens, au lieu de récompenser leur zèle, les destitua. Enfin le traité fut conclu; un million de Barbares entra dans l'empire; mais ils prodiguèrent leur or, leurs bijoux, et même leurs filles, pour corrompre les inspecteurs romains, qui leur laissèrent leurs armes.

Bientôt un camp menaçant couvrit les plaines de la fertile Mœsie, et répandit la terreur dans la cour de Valens. Les Ostrogoths, commandés par Saphrax et par Alathée, fuyaient alors les terribles Huns, dérobant leur jeune roi à la fureur de ces Barbares; ils demandèrent asile aux Romains, comme les Visigoths, et subirent l'affront d'un refus.

Leur révolte.

Valens avait promis d'assurer pendant les premiers temps la subsistance du million de nouveaux sujets que venait de lui donner sa condescendance. Cette promesse fut violée ou éludée. Maxime et Lupicin, gouverneurs de la Thrace et de la Mœsie, se livrant à des spéculations honteuses, taxèrent arbitrairement les Goths, et leur vendirent à haut prix des farines corrompues. La patience des Barbares se lassa; ils se révoltèrent; Maxime et Lupicin, aussi lâches que perfides, prirent la fuite à leur approche. Les Ostrogoths, profitant de ces troubles, passèrent sans permission le Danube, et entré-

rent dans l'empire. Tous ces peuples réunis élurent pour chef Fritigerne.

Lupicin, n'osant les comprimer par la force, voulut les vaincre par la trahison : il invita leur général à une fête dans son palais, situé hors de la ville de Martia-Napolis, capitale de la Basse-Mœsie; l'escorte des Goths, campée aux portes du palais pendant la fête, et ne pouvant entrer dans la ville, fut à dessein privée de vivres, exhala d'abord sa colère en plaintes, et se porta bientôt à quelques violences. Lupicin, qui l'avait prévu, ordonna de les massacrer, espérant pouvoir se défaire des généraux quand leur garde serait détruite. Mais, au premier bruit de ce tumulte, le brave Fritigerne se lève et s'écrie : « Une querelle éclate entre les deux » peuples; ma présence suffira pour l'apaiser; » j'y cours. » A ces mots, il tire son épée; ses intrépides compagnons l'imitent, le suivent, percent la foule intimidée, disparaissent et rejoignent leur camp. Aussitôt la guerre est résolue; l'étendard national est déployé; les Goths marchent contre Lupicin, enfoncent ses légions et les forcent à prendre la fuite.

De ce moment les Goths ne se regardèrent plus comme sujets de l'empire, comme des fugitifs dépendans, mais comme maîtres des provinces bornées par le Danube; ils livrèrent la Thrace à d'affreux ravages. Quelques autres tribus de leur

Guerre entre les Romains et les Barbares.



nation, plus anciennement soumises, étaient alors au service de Valens, et campaient sous Andrinople. Comme on craignait qu'ils ne se joignissent à leurs compatriotes, on leur ordonna de traverser l'Hellespont pour se rendre en Asie. Vainement ils demandent un délai de deux jours, on leur répond par des menaces : la populace les insulte; ils prennent les armes, s'ouvrent un passage, s'éloignent, et, conduits par Collias et Suéride, vont se ranger sous les drapeaux de Fritigerne, qui revint avec eux attaquer Andrinople. Les habitans se défendirent avec vigueur; les Barbares, redoutables en plaine, manquaient de patience pour bloquer les villes, et de machines pour les forcer. Fritigerne se vit contraint de lever le siége.

Valens pouvait encore éviter la guerre, et apaiser les Visigoths par le châtiment de Lupicin; mais ce prince, jusqu'alors si craintif, se montrant mal à propos téméraire, préféra la force aux négociations, dégarnit les frontières de l'Arménie, qu'il livra aux Perses, rassembla près d'Antioche toutes les légions d'Asie qu'il voulait conduire à Constantinople, et chargea, en les attendant, les généraux Trajan et Profuturus d'attaquer les Visigoths avec les troupes de Thrace.

Fritigerne, instruit de leur approche, rappelle tous ses détachemens, et réunit dans un

camp toutes les troupes de ses alliés, près des embouchures du Danube.

Ces différens peuples barbares s'unissent par de redoutables sermens, et s'animent au combat par des chants qui rappellent les exploits de leurs aïeux. Les Romains paraissent, en poussant leur cri de guerre accoutumé : d'un côté une vieille haine, des injures récentes, l'espoir de se venger ; de l'autre la nécessité de vaincre pour sauver l'empire, rendirent cette bataille de Salice longue et acharnée. Les succès furent balancés ; les Goths rompirent d'abord l'aile gauche des Romains ; mais, après un combat opiniâtre, les Barbares furent repoussés jusque dans leur camp, où ils restèrent sept jours renfermés.

Trajan, profitant de ce succès, avait ordonné à Saturnien, maître de la cavalerie, d'occuper tous les passages des montagnes ; il voulait envelopper l'ennemi par des retranchemens et le détruire par la famine ; mais de nouveaux essaims de Barbares, franchissant le Danube, divisèrent les forces romaines, et délivrèrent les Visigoths, qui étendirent leurs ravages des bords de ce fleuve jusqu'au rivage de l'Hellespont. Fritigerne, joignant l'adresse à la force, trouva le moyen de se concilier l'amitié et l'alliance de quelques hordes de Huns, d'Alains et de Sarmates : sa puissance s'accroissait chaque jour ;

il semblait que tous les peuples barbares oubliaient alors leurs ressentimens et leurs querelles pour réunir leurs armes contre les vieux tyrans du monde.

Invasion des Germains dans la Gaule.

Dans ce pressant danger, Valens avait imploré les secours de son neveu, l'empereur d'Occident. Gratien, prompt à soutenir la cause commune, rassemblait ses légions pour marcher en Orient; un des officiers de sa garde, né en Allemagne, le trahit. Les Germains, instruits par cet officier du départ prochain de l'armée romaine, firent, au nombre de quarante mille, une invasion dans la Gaule, et forcèrent ainsi l'empereur de suspendre sa marche, et de tourner ses armes contr'eux.

État de l'Occident sous Gratien.

Jusqu'à cette époque, Gratien régnait avec gloire; l'Occident était heureux sous ses lois; sa bonté faisait aimer sa puissance; la crainte que répandait la sévérité de Valentinien avait disparu du palais à la voix du jeune empereur. La délation s'était cachée, la confiance avait reparu : les proscrits étaient rentrés dans leurs biens; le peuple, écrasé d'impôts, se voyait affranchi des tributs arriérés; les portes des prisons étaient ouvertes.

Gratien, élevé par Ausone, protégeait et cultivait les lettres, brillait à la tribune par son éloquence, méritait l'estime des philosophes par son chaste amour pour sa femme Constancie,

fille de Constance, par sa sobriété, par sa frugalité, par sa clémence. Les chrétiens vantaient sa piété, et les idolâtres eux-mêmes ne pouvaient haïr un prince religieux sans fanatisme. Le peuple admirait la décence de son maintien, la modestie de ses vêtemens, sa prudence dans ses décrets, sa promptitude dans ses entreprises.

Père et compagnon de ses soldats, personne ne le surpassait à la course, à la lutte et dans les exercices militaires. Il soignait les blessés, leur prêtait ses propres chevaux; on le voyait toujours accessible aux plaintes, toujours prêt à entendre la vérité.

Mais un grand défaut ternit tant de belles qualités, abrégea son règne et causa sa perte. Sa justice était sans fermeté, sa politique sans prévoyance, sa bonté sans force, et des deux devoirs d'un souverain, celui de punir et celui de récompenser, il n'aima et ne sut remplir que le dernier.

On blâme aussi son excessif amour pour la chasse: aucun plaisir ne doit occuper une trop grande place dans les jours d'un homme chargé des affaires d'un peuple.

Le caractère d'un monarque se fait connaître par le choix de ses amis; le vertueux saint Ambroise devint celui de Gratien. Le commencement du règne de ce prince fut souillé par une grande injustice. Maximin, ministre redou-

table du vieux Valentinien, gouvernait encore; il trompa l'empereur par des rapports infidèles, prévint ses ordres par les conseils de Valens, et fit périr à Carthage l'illustre Théodose. Tout le monde romain pleura ce héros, que les païens placèrent au rang des dieux. Gratien, trop tard éclairé, prouva son repentir, et expia depuis ce crime, en associant sans crainte à l'empire le fils de ce même Théodose. Maximin, qui avait voulu ternir et ensanglanter le règne du jeune empereur, comme celui de son père, fut jugé, condamné, et perdit la vie. Ce qui prouve la barbarie de ce temps, c'est que le plus doux des princes, le Titus de ce siècle, Gratien, parut mériter la reconnaissance du sénat romain, en ordonnant que désormais les sénateurs ne pourraient plus être soumis, dans aucun cas, à la torture.

Le principal ministre de Gratien était Gracchus, dernier descendant de la famille Sempronia; chrétien trop zélé, il fit des ennemis à l'empereur en abattant beaucoup d'idoles; mais il ne persécuta point les idolâtres.

L'empereur protégea dans la Gaule les écoles, et les multiplia; mais son amour pour les lettres et pour les arts ne put empêcher la décadence du goût : on vit dans les écrits, dans les discours, l'affectation et l'enflure remplacer l'élégante simplicité, comme l'architecture bizarre

des Goths succédait à l'architecture pure et noble des Grecs.

Gratien, forcé de combattre les Allemands, marcha rapidement contr'eux, secondé par l'ardeur du vaillant Mellobaude, roi des Francs, qui était à la fois son allié et comte de ses domestiques. En vain Naniénus, général romain, conseillait de temporiser; l'empereur ordonna la bataille. Priarius, roi des Allemands, ne se montrait pas moins impétueux. Les deux armées, également pressées de combattre, se joignirent dans la plaine de Colmar. Après une opiniâtre résistance, la tactique romaine l'emporta sur la valeur allemande; les Barbares furent enfoncés, poursuivis, massacrés. Cinq mille seuls échappèrent à la mort.

Victoire de Gratien sur les Allemands.

Priarius évita par un trépas glorieux le ressentiment de ses peuples, toujours soumis à leurs rois vainqueurs, toujours inflexibles pour eux lorsqu'ils étaient vaincus.

Après ce triomphe éclatant, l'empereur se mit en marche pour secourir Valens, traversa le Rhin, rencontra sur sa route une autre armée d'Allemands, les battit de poste en poste, et les contraignit à lui demander la paix et à lui donner des ôtages.

Dans cette campagne, Gratien, âgé de dix-neuf ans, déploya les talens d'un général et l'intrépidité d'un soldat. Il exposait sa personne sans

table du vieux Valentinien, gouvern
il trompa l'empereur par des rapport
prévint ses ordres par les conseils de
fit périr à Carthage l'illustre Théod
monde romain pleura ce héros, qu
placèrent au rang des dieux. Gratie
éclairé, prouva son repentir, et ex
crime, en associant sans crainte à
fils de ce même Théodose. Maxim
voulu ternir et ensanglanter le rè
empereur, comme celui de son pè
condamné, et perdit la vie. Ce
barbarie de ce temps, c'est que
des princes, le Titus de ce siècle,
rut mériter la reconnaissance du
en ordonnant que désormais le
pourraient plus être soumis, dar
la torture.

Le principal ministre de Gra
chius, dernier descendant de l
pronia; chrétien trop zélé, il fi
l'empereur en abattant beaucou
il ne persécuta point les idolâtr

L'empereur protégea dans la
et les multiplia; mais son amour
et pour les arts ne put empêcl
du goût : on vit dans les écri
cours, l'affectation et l'enflure
gante simplicité, comme l'arc

le commandant
résister à une
ne de le suivre,
émoin du com-
il : Mavia, rem-
le soldat, anima
exemple, qu'ils
s poursuivirent
ntière semblait
ce commandant
ment de l'affront
milieu des deux
répide et fidèle,
vaincus, couvre
néral d'Orient.
de la reine, lui
rda, en exigeant
ans ses États un
, qu'elle fit évê-
dans Pharan, et,
'ans l'alliance des
prit pour gendre
le comte Victor.
reur d'Orient lui
que ses fautes en
out homme faible
ı étrange contraste
ımait Valens et sa
ıelles la crainte le

ménagement ; les gardes qui l'entouraient revinrent souvent de la mêlée avec leurs armes brisées et couverts de nobles blessures.

Défaite de Valens.

Tandis qu'il parcourait tant de pays en vainqueur, répandant sur l'empire d'Occident la gloire acquise par ses exploits, et qu'il s'attirait les éloges qu'autrefois les armées, le sénat et le peuple accordaient aux empereurs triomphans, Valens, regardé comme l'auteur des maux, de la honte et de la ruine de l'empire d'Orient, était accueilli à Constantinople par des murmures qu'un long usage de servitude ne pouvait contenir. On lui reprochait les succès des Perses, la perte de l'Arménie et les ravages des Isaures.

Exploits de la reine Mavia.

Une femme même défit ses armées. Mavia, Romaine, enlevée dans son enfance par les Sarrasins, devint d'abord esclave, ensuite maîtresse, et peu de temps après femme d'un roi d'Éthiopie, Obédin, prince de Pharan, qui signala son règne en battant les Bléminges.

Après la mort de son époux, Mavia hérita de son trône, commanda elle-même les troupes, et déclara la guerre aux Romains. Cette nouvelle Zénobie envahit la Palestine, la Phénicie, remporte une victoire sur le gouverneur de ces provinces, poursuit ses succès, et porte ses armes jusqu'aux frontières d'Égypte.

Le général qui commandait en chef les légions de l'Orient réunit toutes ses troupes, marche

contre la reine; et, pour punir le commandant de Phénicie, qui n'avait pu résister à une femme, il le dégrade, lui ordonne de le suivre, et de rester, sans combattre, témoin du combat. La fortune châtia cet orgueil : Mavia, remplissant le devoir de général et de soldat, anima tellement ses Africains par son exemple, qu'ils enfoncèrent les Romains, et les poursuivirent si vivement que leur perte entière semblait inévitable, quand tout à coup ce commandant de Phénicie, se vengeant noblement de l'affront qu'il avait reçu, s'élance au milieu des deux armées, suivi d'une troupe intrépide et fidèle, arrête les vainqueurs, rallie les vaincus, couvre la retraite, et sauve ainsi le général d'Orient.

Valens, effrayé des succès de la reine, lui demanda la paix : Mavia l'accorda, en exigeant qu'on lui permît d'emmener dans ses États un pieux solitaire, nommé Moïse, qu'elle fit évêque. Moïse détruisit l'idolâtrie dans Pharan, et, par son influence, maintint dans l'alliance des Romains la reine Mavia, qui prit pour gendre un des généraux de Valens, le comte Victor.

L'administration de l'empereur d'Orient lui faisait encore plus d'ennemis que ses fautes en politique et que ses revers. Tout homme faible est inconséquent : il existait un étrange contraste entre les principes que proclamait Valens et sa conduite ; les cruautés auxquelles la crainte le

porta étaient d'autant plus odieuses qu'elles s'accordaient moins avec ces belles paroles qu'on citait de lui : « C'est à la peste et aux autres » fléaux de la nature à détruire les hommes, » et aux princes à les conserver. »

Proscription occasionée par une prédiction.

Trois devins ayant prédit que le nom de son successeur commencerait par ces syllabes, *théod*, un secrétaire de l'empereur, qui s'appelait Théodose, trompé par ce présage, conspira, et périt avec ses complices. Alors la rigueur de Valens contre les devins et les sorciers redoubla. Pour perdre ceux qu'on haïssait, il suffisait de les accuser de magie. Héliodore, ancien vendeur de marée et impudent délateur, prit un funeste crédit sur l'esprit de l'empereur, dont il corrigeait, dit-on, les lettres et les harangues. Cet infâme favori fit périr plus de patriciens qu'une invasion de Barbares n'aurait pu en moissonner. Dénoncés par lui, les plus opulens succombèrent; les philosophes étaient envoyés au supplice comme sorciers; Maxime, l'ancien ami de Julien, fut la première de ces victimes.

Tous les citoyens dont le nom commençait par les lettres *théod* furent mis à mort, et, par un sort étrange, le seul qui échappa à cette persécution fut Théodose, qui remplaça Valens sur le trône d'Orient.

Au milieu de ces proscriptions, on vit briller

quelques antiques vertus; saint Basile protégea les opprimés, secourut les malheureux, et résista fermement aux lieutenans de l'empereur. Comme l'un d'eux le menaçait, il lui répondit : « Que puis-je craindre ? la perte de mes biens ? » je ne possède que mes vêtemens et quelques » livres. En voulez-vous à ma vie ? je n'estime » que la vie éternelle. M'annoncez-vous l'exil ? » ma patrie est partout où Dieu est adoré. » « Mais, dit le gouverneur, personne ne m'a » jamais bravé ainsi ! » « C'est sans doute, reprit Basile, parce que, jusqu'à présent, vous » n'avez pas rencontré d'évêques. »

La haine que la tyrannie de Valens inspirait aux habitans d'Antioche était si forte, que presque tous l'exprimaient par cette imprécation : « Puisse Valens être brûlé vif ! »

Marche de Valens contre les Barbares.

L'empereur, détesté en Syrie, méprisé à Constantinople, blessé des reproches et des sarcasmes du peuple, et jaloux de la gloire de Gratien, sortit de sa timidité habituelle; et, comme c'est le propre de la faiblesse, il passa subitement de l'excès de la circonspection à celui de la témérité. Informé d'un succès remporté par Sébastien, maître général de l'infanterie, contre un corps de Goths qu'il avait surpris et taillés en pièces, il voulut présomptueusement, sans attendre Gratien, attaquer la redoutable armée des Barbares.

Vainement Victor, Trajan, et tous les généraux expérimentés, voulaient le détourner de ce dessein, en lui représentant que la défaite de l'ennemi était certaine, si l'on attendait les légions victorieuses de l'Occident, et qu'en voulant au contraire vaincre seul, il compromettait l'armée et l'empire. Les courtisans, flattant la vanité du prince, lui persuadèrent qu'il ne fallait point partager la gloire de ce triomphe avec un collègue; l'orgueil l'emporta sur la prudence.

Valens, à la tête de son armée, vint camper sous Andrinople, près des Barbares. Fritigerne, pour se donner le temps de réunir ses forces, envoie au camp romain un prêtre chrétien, chargé d'exposer à l'empereur les griefs des Goths et de lui offrir la paix.

Les généraux conseillent encore de négocier; dans ce moment Ricomer arrive et annonce l'approche des légions triomphantes de l'Occident. Valens, aveuglé par la jalousie, semble moins craindre la possibilité d'une défaite que le partage d'un triomphe.

Victoire des Goths sur les Romains.

Le 9 août 378, il fait prendre les armes, sort du camp, et marche si précipitamment avec sa cavalerie, qu'elle se trouve en face de l'ennemi avant que l'infanterie ait pu la joindre. Les soldats, fatigués par l'excès de la chaleur et par une marche rapide, se forment lentement. Au moment où le signal du combat est donné, Friti-

gerne, feignant la crainte, trompe Valens par des offres de soumission, gagne quelques heures, et achève, par ce retard, d'épuiser les forces des Romains, exposés aux tourmens de la faim et aux ardeurs d'un soleil brûlant. Enfin, à l'instant où le comte des domestiques s'avançait vers le camp ennemi pour conclure le traité, Fritigerne, voyant descendre des montagnes les escadrons de Saphrax et d'Alathée, ses alliés, dont il attendait impatiemment l'arrivée, cesse de feindre, et commence l'attaque. La cavalerie romaine, surprise, est chargée de front et en flancs; elle prend la fuite. L'infanterie, privée de son appui, se voit resserrée sur un terrain étroit où toute manœuvre devient impossible. Sa masse résiste quelque temps au grand nombre de Barbares qui l'entourent; mais enfin elle est entamée, écrasée, et les Goths en font un carnage affreux.

Mort de Valens.

Valens, blessé, voyant tomber à ses pieds toute sa garde, court rejoindre deux légions qui combattaient encore intrépidement et se retiraient en ordre; mais une nuée innombrable d'ennemis les enveloppe bientôt : les généraux Victor et Trajan, ayant rallié quelques cohortes d'élite, s'écrient : « Si nous ne sauvons l'empereur, tout » est perdu! » Ils s'élancent au milieu des Barbares, renversent tout ce qui s'oppose à leur passage, mais arrivent trop tard pour secourir



les deux braves légions que venait d'accabler toute l'armée ennemie. Ils ne trouvèrent sur le champ de bataille qu'un monceau de cadavres sanglans, parmi lesquels on ne put découvrir celui de l'empereur.

Quelque temps après, on raconta que ce prince, transporté par des paysans dans une cabane, s'y était vu de nouveau attaqué par des Barbares, qui, las de son opiniâtre résistance, mirent le feu à la chaumière. Un jeune Romain, qui s'échappa seul de ce désastre, apprit aux Goths que l'empereur venait de périr dans les flammes, accomplissant ainsi le vœu funeste des habitans d'Antioche.

La victoire des Goths fut complète, et l'on compara la défaite d'Andrinople à celle de Cannes. Les Romains perdirent deux maîtres généraux, deux grands-officiers et trente-cinq tribuns. Le général Sébastien, qui avait conseillé le combat, paya cette imprudence de sa vie. Quarante mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Victor et Ricomer sauvèrent par leur courage un tiers de l'armée vaincue.

Libanius, l'ancien ami de Julien, l'appui des philosophes qu'on persécutait, le soutien du polythéisme qu'on détruisait, ne démentit point son caractère dans ce grand désastre. Pour relever l'honneur de sa patrie vaincue, il célébra dans un discours éloquent la mémoire des quarante

mille Romains tombés dans cette fatale journée, et fit le panégyrique de l'empereur, qui, par une mort courageuse, venait en quelque sorte de réparer la honte de sa vie.

Siége d'Andrinople par les Goths.

Les Goths, vainqueurs, croient, après avoir anéanti l'armée, renverser facilement l'empire; ils forment le siége d'Andrinople : de lâches transfuges leur promettent de leur livrer la ville, et s'y introduisent. Leur trahison est découverte et punie. Fritigerne cherche en vain à détourner ses guerriers du dessein de prendre d'assaut une ville si forte. Les Barbares méprisent ses conseils, ils s'élancent avec impétuosité sur les murailles; le courage des habitans les repousse : une pierre énorme, lancée du haut des remparts, écrase un grand nombre de Goths. Ils sont frappés d'épouvante, leurs chefs les ramènent au combat. Le désir de délivrer leurs femmes et leurs enfans retenus en ôtages, et l'espoir de piller les trésors de Valens, enflamment leur ardeur : on recommence l'assaut avec fureur; mais après de longs, d'inutiles et de sanglans efforts, renversés, écrasés, ils s'éloignent et se repentent tardivement de n'avoir point écouté les avis du sage Fritigerne.

Dévouement de Dominica, veuve de Valens.

Ce général marche à leur tête sur Constantinople, espérant que la surprise et la terreur lui en ouvriront les portes; il dévaste les environs de la ville, où régnait cette consternation, pré-



sage ordinaire de la chute des États. Une femme sauva l'empire.

Dominica, veuve de Valens, au milieu de l'abattement universel, montre seule un courage romain : elle arme les habitans, les rassure, et leur prodigue ses trésors. Son exemple réveille les braves et fait rougir les lâches. Un corps auxiliaire de Sarrasins se trouvait alors à Constantinople; Dominica les fait sortir de la ville; leur nombreuse et vaillante cavalerie charge les Goths et les étonne par l'impétuosité de son attaque. Ces féroces Sarrasins poussaient des cris lugubres : dédaignant les armes qui frappent de loin, ils ne se présentaient au combat armés que d'un poignard; altérés de sang, ils buvaient celui de leurs ennemis terrassés. Cette troupe furieuse répandit l'épouvante dans l'armée de Fritigerne.

Vengeance du comte Jules.

Les Goths prirent la fuite, et portèrent toutes leurs forces en Illyrie; les Romains se vengèrent par un crime atroce de la défaite d'Andrinople : le comte Jules, gouverneur d'Asie, fit massacrer tous les enfans que les Visigoths avaient laissés en ôtages, dans le temps du traité conclu avec Valens. Cet acte d'une lâche férocité accrut la fureur des Barbares et les malheurs de l'empire.

Ravage des Barbares.

Les Sarmates, les Quades, les Marcomans, les Huns, les Alains, réunis aux Goths par la

même haine contre Rome, par la même soif du sang, par le même amour du pillage, ravagèrent, dépeuplèrent, dévastèrent la Thrace, la Macédoine, la Dacie, la Mœsie et une partie de la Pannonie; on brûlait les bois, on démolissait les maisons, on changeait les églises en écuries, on déterrait les martyrs, on chargeait les citoyens de chaînes, on outrageait les femmes, on immolait les prêtres. Le comte Maurus défendit faiblement le pas de Suques, dans les Alpes Juliennes.

« L'imprudence des Romains m'étonne, disait » Fritigerne; ils se prétendent maîtres de ces » vastes contrées qu'ils ne savent pas défendre : » ils les habitent, mais ne les possèdent pas plus » que les troupeaux qui y paissent. »

L'or seul arrêtait quelquefois les Barbares; les églises rachetèrent beaucoup de captifs; saint Ambroise vendit, pour leur délivrance, les ornemens et les vases sacrés de sa cathédrale.

Cependant Gratien, informé par le comte Victor de la défaite et de la mort de Valens, accourt avec des troupes d'élite, et, à travers mille obstacles, arrive à Constantinople, que sa présence rassure. Les grands malheurs font sentir le besoin des grands talens : l'empereur rappela près de lui le jeune duc Théodose, qui, depuis la mort de son père, s'était retiré dans l'Espagne sa patrie.

Arrivée de Gratien à Constantinople.

Rappel du jeune duc Théodose.

Théodose avait reçu le jour dans les lieux où naquit Trajan; la flatterie le faisait descendre de ce grand prince, auquel ses exploits le firent comparer avec justice. Ce jeune guerrier, vaillant et modeste, puissant et soumis aux lois, riche et laborieux, sévère et généreux, avait été élevé pour une grande fortune à l'école du malheur; dans le temps même où la proscription le privait d'autorité, il sècourait par de sages conseils ses amis malheureux et sa province opprimée, que bientôt, revêtu du pouvoir suprême, il était destiné à protéger.

Un heureux choix lui avait donné pour femme Flaccilla, digne de lui par sa naissance et par ses vertus. Il ne connut jamais d'autre amour; Honorius et Arcadius, ses fils, partagèrent seuls avec elle ses affections. Rappelé par l'empereur, il quitta sa retraite avec peine, regrettant son repos, et ne prévoyant pas son élévation *.

Ses exploits. Gratien lui confia les débris de l'armée de Valens. Théodose ne tarda pas à justifier ce choix : réunissant les troupes vaincues, il les rassure, réveille leur courage, resserre les liens de leur discipline, les exerce, distribue avec discernement et justice les peines et les récompenses, fait oublier les revers, prédit les succès, trompe l'ennemi par de faux avis, marche avec célérité, surprend près du Danube l'armée

* An 378.

des Goths, les attaque, les enfonce, les met en fuite, les poursuit et en fait un si grand carnage, que peu d'entr'eux purent repasser le fleuve.

Après ce triomphe il distribue ses troupes dans tous les postes fortifiés de la frontière, et porte lui-même à l'empereur la nouvelle de sa victoire. Elle avait été si complète, si prompte, si imprévue, que l'envie la traita de fable. Gratien lui-même ne voulut y croire qu'après le retour de quelques officiers qu'il envoya sur les lieux pour s'en assurer. On était arrivé à ce point de décadence, qu'aux yeux des Romains un héros semblait un phénomène, et la victoire un prodige.

Son association à l'empire.

Les alarmes de Constantinople étaient dissipées, les Goths repoussés, la réputation de l'armée rétablie; cependant l'empire se voyait encore de toutes parts menacé. De nombreuses hordes de Barbares se préparaient à franchir le Danube; les Allemands, le Rhin; les Perses, l'Euphrate et le Tigre. L'univers, si long-temps vaincu, semblait vouloir, après avoir brisé le joug de Rome, la charger des mêmes fers dont elle l'avait accablé depuis tant de siècles : au milieu de ces périls, Gratien, âgé de vingt ans, ne se voyait, pour supporter le poids de l'empire, d'autre appui, d'autre collègue que son frère Valentinien, à peine sorti du berceau. Sans écouter ni les flatteries de ses courtisans,



ni les illusions de sa vanité, ni la jalousie que le génie inspire trop souvent au pouvoir, il fut assez sage et assez grand pour préférer l'intérêt public au sien; dans l'espoir de rendre son trône plus ferme, il y fit asseoir à ses côtés le vainqueur des Goths, et nomma Théodose empereur.

Tout l'empire consulté l'aurait choisi pour chef. A trente-trois ans, cet heureux guerrier joignait l'activité de la jeunesse à la prudence de l'âge mûr. Plus Théodose se montrait digne de régner, plus il était loin d'y prétendre. Héritier de la gloire de son père, il croyait hériter aussi de ses malheurs : né sous de cruels tyrans, une longue connaissance des intrigues de la cour lui faisait croire que ses exploits ne seraient payés que par le supplice ou par l'exil. Mandé au palais, il attendait la mort, lorsque l'empereur lui offrit la couronne.

Loin d'être ébloui par son éclat, il n'en vit que le poids, la refusa; et ce qui fut peut-être plus honorable pour lui que ce refus, c'est que tout le monde, même la cour, crut à sa sincérité. Gratien insiste, ordonne; le dernier acte de soumission de Théodose fut son acceptation, et, par obéissance, il régna. Les Romains applaudirent universellement à son élévation, qui, réveillant de glorieux souvenirs, leur rappelait Trajan élu par Nerva.

Théodose eut en partage les provinces d'O-

rient; on y ajouta la Dacie, la Mœsie, toute la Grèce et les îles de l'Archipel. Attirés par sa gloire, Ricomer et Majorien s'attachèrent à lui, quoique jusque-là ils eussent toujours commandé les légions de l'Occident.

Le nouvel empereur, à peine assis sur le trône, déploya dans l'administration le même caractère et la même activité qui, dans les camps, avaient fondé sa réputation et assuré ses succès.

Après avoir affermi le sceptre d'Orient, il redressa les balances de la justice, éloigna les délateurs, écarta de la cour la faveur sans talens, et y rappela le mérite disgracié ou dédaigné.

Ses nouvelles victoires.

Pour réparer les pertes des légions, il arma les paysans de la Thrace, enrôla les ouvriers des mines, marcha de nouveau contre les Goths, les Huns et les Alains, remporta sur eux plusieurs victoires, et contraignit Fritigerne à se retirer.

Premiers exploits d'Alaric.

Dans cette campagne on vit naître la renommée d'un jeune Barbare qui devait un jour s'immortaliser par la prise de Rome. Alaric commença ses premiers exploits sous les ordres de Fritigerne : avec une troupe de cavaliers avides de dangers et de renom, il surprit un jour et enveloppa Théodose, qui, dans cette action, ne dut son salut qu'à des prodiges de valeur. Ailleurs ce prince avait combattu pour défendre l'empire, là il combattit pour sauver sa vie.

Ce fut dans le même temps qu'un autre Bar-

bare, destiné à jouer un grand rôle dans l'empire, Stilicon, se fit connaître par un courage ardent, uni à une rare prudence.

Un guerrier de la même nation, qui servait dans l'armée romaine, contribua brillamment au triomphe de Théodose : ce Goth se nommait Modacre; il était chrétien et ami du célèbre Grégoire de Nazianze : à la tête d'un corps nombreux, pénétrant hardiment dans les quartiers des Barbares, il surprit une de leurs divisions, et la détruisit presque entièrement.

Victoire de Gratien et de Théodose.

Gratien, après quelques mois de séjour à Sirmium, où il s'occupait à seconder les efforts de son collègue, marcha en Pannonie et défit en plusieurs rencontres les Quades et leurs alliés. Il revint ensuite à Milan, et, se laissant diriger par les conseils de saint Ambroise, il déjoua les intrigues de l'impératrice Justine, mère de Valentinien II, protectrice de l'arianisme, et assura en Italie le triomphe complet des orthodoxes contre les hérétiques.

Une nouvelle invasion des Allemands le rappela dans les Gaules, et l'obligea de passer l'hiver à Trêves. Dans ce temps les contrées septentrionales de l'Europe, quoique incultes et couvertes de forêts, inondaient sans cesse l'Occident d'une foule de peuples armés qu'on parvenait quelquefois à vaincre, jamais à subjuguer. Après les plus sanglantes défaites, ils reparaissaient

plus ardens, plus nombreux, et leur sang versé semblait féconder cette terre sauvage qui enfantait chaque jour de nouvelles armées.

Les Goths, battus tant de fois, reprirent les armes, et entrèrent en Pannonie sous les ordres de l'infatigable Fritigerne. Gratien et Théodose unirent leurs forces pour les combattre, et, après les avoir vaincus, concertèrent ensemble à Sirmium les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité des deux empires.

Théodose dut à ses grandes qualités un triomphe plus flatteur que celui qui n'est obtenu que par les armes; il conquit l'estime des Barbares, les força au respect, et leur inspira une confiance que jusqu'alors la mauvaise foi des Romains avait toujours éloignée. On vit même l'inflexible Athanaric, abjurant son antique haine, venir à Constantinople demander un asile contre les rigueurs de Fritigerne. Théodose l'accueillit honorablement, le logea dans son palais, et jouit de l'admiration que ce Barbare, né dans les forêts et nourri dans les camps, éprouvait à la vue des monumens de la grandeur romaine, des chefs-d'œuvre de la civilisation et des prodiges des arts réunis dans la capitale de l'Orient. Pacification établie par eux.

Ce prince, après avoir pacifié le monde, vaincu une partie des Barbares, établi, par une politique dont on sentit plus tard le danger, de nombreuses colonies de Goths en Thrace, et incor- Guerre déclarée aux païens.

poré dans les légions quarante mille de leurs guerriers, déclara une guerre opiniâtre aux idolâtres et aux hérétiques.

Il mérita par son zèle outré les éloges des prêtres et les reproches des philosophes. L'histoire, en respectant la piété, ne peut louer des actes d'intolérance. La plus injuste persécution est celle qui veut se placer entre le ciel et la terre, comprimer la pensée et tyranniser les consciences.

Démolition de l'autel de la Victoire à Rome.

Gratien, entraîné par l'exemple de Théodose et excité par le zèle ardent de saint Ambroise, attaqua l'ancien culte dans son sanctuaire, et, cessant de montrer à Rome les ménagemens que ses prédécesseurs avaient cru devoir garder pour de si antiques coutumes et pour des préjugés associés à tant de gloire, il ordonna la démolition de l'autel de la Victoire.

Symmaque, au nom d'une partie du sénat, défendit cette divinité si chère aux Romains, et, après avoir cité l'exemple de Constantin et de Jovien qui avaient épargné ce monument, supposant, par une figure hardie, que Rome entière se lève et adresse ses plaintes à l'empereur, il la fait parler en ces termes : « Prince » généreux, père de la patrie, respectez ma » vieillesse, respectez mes principes; je leur » dus ma grandeur et ma liberté; ces dieux, » dont vous brisez les autels, ont armé nos bras, » inspiré nos courages, précipité les Gaulois du

» Capitole, vaincu Annibal, terrassé Carthage,
» dompté la Gaule, subjugué la Grèce, conquis
» l'Asie, soumis l'univers! N'ai-je vécu si long-
» temps que pour me voir méprisée? Ah! si vous
» voulez que j'adore une autre divinité, laissez-
» moi le temps de connaître ce nouveau culte
» qu'on nous apporte de la Palestine; songez
» qu'après tant de siècles, vouloir changer ma
» religion, violer mes coutumes et réformer mes
» mœurs, sous prétexte de m'éclairer, c'est traiter
» mon grand âge sans égard et sans vénération.

De longs souvenirs donnaient un grand poids à ces paroles. Gratien hésitait. « Prince, lui dit
» Ambroise, de vaines considérations politiques
» et les argumens d'une superstition opiniâtre
» ne sauraient justifier votre désobéissance au
» maître du ciel et de la terre; et d'ailleurs à
» quel titre les idolâtres peuvent-ils exiger qu'on
» respecte leurs priviléges, eux qui n'ont ja-
» mais, lorsqu'ils étaient puissans, respecté la
» vie des chrétiens? Une décision prise par vous
» en faveur des idoles serait un acte d'aposta-
» sie. D'ailleurs la majorité du sénat est chré-
» tienne, et c'est la persécuter que de la con-
» traindre à délibérer en présence d'une folle
» divinité, entourée de la fumée des sacrifices.
» Craignez de prendre un tel parti sans consul-
» ter la prudence de Théodose, et, puisqu'il
» faut vous dire la vérité tout entière, appre-

» nez que, si l'on vous arrache ce décret impie, » les évêques abandonneront l'église ou vous en » défendront l'entrée. »

Gratien céda aux menaces du prélat; Rome vit renverser l'autel de la Victoire.

Prédiction en faveur de Maxime.

Au mépris des anciens usages, suivis jusque-là par tous les empereurs, Gratien refusa la robe de grand-pontife qu'on lui apporta : c'était la première fois qu'on séparait ainsi l'empire du sacerdoce, dont l'union avait paru si importante pour la tranquillité publique. Le prêtre auquel on rendit ce vêtement sacré s'écria, dit-on : « Si » Gratien ne veut plus être grand-pontife, » Maxime le sera bientôt. »

L'événement ne tarda pas à vérifier cette prédiction; la violence que Gratien faisait aux préjugés des païens, aux mœurs de Rome, aux opinions des ariens, le rendit odieux à une nombreuse partie de ses sujets, et prépara sa ruine.

Ce prince, qu'on avait vu, au commencement de son règne, actif, laborieux, attaché constamment à remplir les devoirs du trône, se livrait, depuis quelque temps, avec une inconcevable passion, au plaisir de la chasse, consumait ses jours dans les forêts, et laissait le soin des affaires à des prêtres et à des favoris, qui, abusant de son nom pour servir leurs intérêts privés et l'esprit de secte ou de parti, effacèrent dans le cœur des Romains le souvenir des ex-

ploits guerriers et des douces vertus qui avaient mérité à l'empereur un si juste tribut de respect et d'affection.

Enfin ce prince, naturellement belliqueux, témoignant trop son estime pour le courage des Barbares et son mépris pour la mollesse des Romains énervés, acheva d'aigrir les esprits en prenant le costume des Alains, et en leur accordant de hautes dignités dans sa cour et d'impolitiques préférences.

Clémens Maximus commandait alors les légions de la Bretagne ; cet homme, né dans une condition obscure, cachait son invincible penchant pour l'idolâtrie sous un voile hypocrite qui ne trompa ni saint Martin ni saint Ambroise. Son esprit était vaste, son ambition sans bornes ; ses principes se pliaient au gré de ses intérêts ; son caractère changeait suivant les circonstances ; il se portait à la cruauté ou inclinait vers la douceur, selon que l'une ou l'autre devenait favorable à ses desseins : parvenu au plus haut grade par ses intrigues plus que par son courage, il avait vu avec jalousie l'élévation de Théodose, son compatriote, et couvrait sa haine sous l'apparence du dévouement. Il voulait même faire croire qu'il était uni à cet empereur par les liens du sang. Son portrait.

Maxime, instruit du mécontentement que la conduite de Gratien et sa partialité pour les Son usurpation.



Barbares excitaient dans l'armée, aigrit habilement le ressentiment des légions, promit de redresser leurs griefs, se fit proclamer Auguste, et conduisit rapidement ses troupes dans la Gaule, dont il se concilia tous les suffrages, en faisant croire aux Gaulois qu'il agissait de concert avec Théodose.

Dès que Gratien apprit cette nouvelle, il réunit promptement son armée et marcha contre celle de Maxime, qu'il rencontra près de Paris. Mellobaude, consul, et le comte Vallion, commandaient sous ses ordres.

L'empereur, dans ses premières campagnes, avait dû ses victoires à la rapidité de ses opérations; il commit alors la faute de rester campé cinq jours en présence de l'ennemi sans le combattre. Son trésor était épuisé par ses libéralités; Maxime avait rempli le sien par son avarice. Prodiguant alors ses richesses amassées, il corrompit les troupes de l'empereur; la cavalerie africaine donna l'exemple de la défection; les autres corps le suivirent et se rangèrent sous les drapeaux du rebelle.

Mort de Gratien.

Gratien, obligé de fuir, ne se vit bientôt accompagné que de trois cents cavaliers, qui, peu de jours après, l'abandonnèrent.

Dès qu'on le sut trahi par la fortune, toutes les villes lui fermèrent leurs portes. La crainte regarde le malheur comme contagieux. Ne trou-

vant nulle part de secours ni d'abri, il périt bientôt victime de la cruauté de son ennemi et de la lâche ingratitude d'un peuple qu'il avait, pendant quelques années, couvert de gloire et comblé de bienfaits.

On raconte diversement sa mort; le récit qui paraît le plus vraisemblable est celui de saint Ambroise, digne de foi par l'austérité de son caractère et par son amitié pour l'empereur. Il dit que ce prince, errant dans les environs de Lyon, fut reconnu par un homme dont il avait autrefois fait la fortune, et qui lui offrit un asile dans sa maison et un festin au milieu de sa famille. Gratien, après quelques momens d'hésitation, rassuré par un serment que le perfide prête sur l'Évangile, se laisse conduire dans la ville, entre chez son hôte, y est reçu avec honneur, se voit forcé de reprendre les habits impériaux, et, victime ainsi parée, tombe percé de coups, en invoquant, dans ses derniers momens, le nom et les secours d'Ambroise*.

Saint Jérôme dit que de son temps on voyait encore avec horreur, dans la ville de Lyon, sur les murailles de cette maison funeste, les traces du sang de ce prince infortuné. Son règne avait duré huit ans et sa vie vingt-cinq. Après la mort de Constancie, il s'était remarié à Læta, dont Théodose protégea l'infortune et adoucit les douleurs.

* An 383.

CHAPITRE VIII.

VALENTINIEN II, MAXIME; ARBOGASTE, ET EUGÈNE SON SECRÉTAIRE, USURPATEURS, EN OCCIDENT; THÉODOSE, EN ORIENT; THÉODOSE DANS TOUT L'EMPIRE.

(An 383.)

Ambassade de Maxime à Théodose. — Prédilection de Théodose pour le christianisme. — Son sage gouvernement. — Vertus de l'impératrice Flaccilla. — Querelles religieuses. — Installation et retraite de saint Grégoire de Nazianze. — Rigueurs de Théodose. — Prédilection de l'impératrice Justine pour l'arianisme. — Installation de saint Ambroise. — Marche de Maxime contre Valentinien. — Victoire de Théodose sur Maxime. — Mort de Maxime. — Entrée triomphale de Théodose dans Rome. — Discussion entre le sénat et Théodose. — Révolte à Antioche. — Consternation et repentir dans cette ville. — Témérité de l'ermite Macédone. — Clémence de Théodose. — Révolte à Thessalonique. — Rigueur de Théodose. — Son repentir et sa pénitence. — Mort de l'impératrice Justine. — Usurpation d'Arbogaste. — Mort de Valentinien. — Eugène est nommé Auguste. — Guerre entre Théodose et Arbogaste. — Bataille entre les deux armées. — Victoire de Théodose. — Mort d'Eugène et d'Arbogaste. — Arcadius et Honorius sont nommés Augustes. — Mort de Théodose.

Ambassade de Maxime à Théodose.

MAXIME, proclamé par l'armée de Gratien, et maître sans obstacle de la Gaule, de la Bretagne et de l'Espagne, craignait Théodose et méprisait la jeunesse de Valentinien II. Il envoya

une ambassade à l'empereur d'Orient; et, dans le dessein de justifier son élévation qu'il lui demandait d'approuver, il lui représentait que toutes les légions, indignées de se voir livrées par Gratien à l'ambition des officiers barbares, avaient déposé ce prince, et qu'il s'était trouvé contraint par elles de se revêtir de la pourpre.

Théodose, dissimulant son courroux et ses projets, fit aux ambassadeurs une réponse vague et les renvoya chargés de présens.

Prédilection de Théodose pour le christianisme.

Peu de temps auparavant, Théodose, attaqué d'une maladie grave, s'était fait baptiser. Un édit solennel qu'il publia prouva bientôt son zèle trop ardent pour son culte. Par cet acte il ordonnait à tous ses sujets, comme si la foi pouvait se commander, d'embrasser la religion enseignée par saint Pierre, professée par le pape Damase et par le patriarche d'Alexandrie. Il voulait qu'on reconnût un seul Dieu en trois personnes, donnait le titre de *catholiques* à ceux qui se conformaient à cette loi, et flétrissait les autres du nom d'*insensés* et d'*hérétiques*, privait leurs assemblées des priviléges accordés aux églises, les accusait de sacrilége, et les menaçait, s'ils persistaient dans leur erreur, de la vengeance divine et de la sienne.

Par un autre décret il suspendit toute procédure criminelle pendant le carême, et, pour honorer la fête de Pâques, fit grâce à tous les

criminels, hors aux adultères, aux homicides, aux magiciens, aux faux-monnayeurs et aux conspirateurs. Cette amnistie, annulée, comme tant d'autres, par un si grand nombre d'exceptions, excita cependant la reconnaissance publique. Tout adoucissement, après une odieuse tyrannie, est reçu comme un bienfait.

Son sage gouvernement. Théodose, naturellement juste lorsqu'il ne se laissait point entraîner par la colère ou égarer par le fanatisme, mérita, par plusieurs actes de son règne, l'affection de ses peuples et les éloges de la postérité.

Ennemi des proscriptions, il parlait avec autant de haine que de mépris de Marius, de Sylla, et des cruels triumvirs : il publia une loi sévère contre les délateurs, prescrivit aux geoliers la douceur et l'humanité, ordonna aux juges, sous peine de fortes amendes, de visiter fréquemment les prisons, de recevoir les plaintes des prisonniers, et de garder des notes exactes sur les causes de leur détention.

Attentif à tout ce qui pouvait intéresser l'ordre, la tranquillité et la sûreté publiques, il maintint et releva les municipes, répara les anciens édifices, en fit construire de nouveaux, rendit pendant quinze ans les entrepreneurs responsables de la solidité de ces bâtimens, et défendit d'enterrer les morts dans l'enceinte des villes.

Trop éclairé pour ne pas sentir que le luxe et

la corruption des mœurs étaient les principales causes de la décadence de l'empire, il publia des lois somptuaires que son pouvoir ne put faire exécuter, et nota vainement d'infamie toute veuve qui se remarierait avant une année de deuil révolue.

L'empereur pouvait par son exemple, par ses grandes actions, par le respect qu'il inspirait, ralentir la chute de l'empire romain, mais non l'empêcher. La liberté perdue, l'habitude d'obéir au glaive, les grands sentimens éteints, les grands souvenirs effacés, le titre de *citoyen* prodigué, avili, le nom de *patrie* oublié, le mélange honteux des Goths, des Francs et des Romains dans tous les emplois civils et militaires, le dégoût des travaux, l'amour des richesses et des plaisirs, tels étaient les maux incurables qui minaient le colosse romain : un grand homme pouvait les pallier, mais non les guérir.

Théodose, le dernier des empereurs qui tint d'une main ferme les rênes de l'État, fit non ce qui était désirable, mais ce qui était possible. Il releva les armes romaines, rétablit momentanément la discipline, effraya les vices, réprima les crimes par la justice de son administration, et rendit quelques années de repos aux peuples si long-temps opprimés par de faibles tyrans et par leurs vils favoris.

Vertus de l'impératrice Flaccilla.

L'impératrice Flaccilla, fille d'un consul nom-

mé Antoine, secondait Théodose dans ses nobles travaux; on la regardait comme un modèle de piété, de modestie, de tendresse, de chasteté, et jamais on ne citait d'elle que des actes de bienfaisance et de générosité. Attentive à calmer son époux naturellement prompt à s'irriter, elle lui répétait souvent ces paroles : « Rappelez-» vous toujours ce que vous êtes, et n'oubliez » jamais ce que vous avez été. »

Querelles religieuses.

L'empereur parvint plus difficilement à faire cesser les troubles religieux qu'à repousser les Barbares. Dans ce temps ce n'était plus le partage des terres, l'égalité politique, l'élection d'un consul, d'un tribun, ou même celle d'un empereur, qui réveillait les citoyens de leur indolence; ils souffraient toute tyrannie, et ne reprenaient leur fureur et leurs armes que pour le choix d'un évêque ou pour l'interprétation d'une formule inintelligible.

Les Orientaux surtout se livraient avec passion aux disputes religieuses; à Constantinople elles étaient devenues les seuls objets d'intérêt public et privé, et, parmi toutes les classes, comme le remarquait un voyageur du temps, on ne s'occupait que de controverses. « Priez-vous un mar-» chand, disait-il, de vous changer une pièce » d'argent, il vous dira quelle différence existe » entre le Père et le Fils. Questionnez un boulan-» ger sur le prix du pain, il vous prouvera que

» le Fils est inférieur au Père. Demandez au » baigneur si le bain est prêt, il vous dira que » le Fils a été tiré du néant. »

Toutes ces querelles d'opinions n'eussent été que ridicules, si l'esprit de parti ne les avait souvent changées en combats sanglans. L'autorité du prince semblait encore, en s'en mêlant, accroître leur animosité; et lorsque Théodose, décidé à terrasser l'arianisme, rétablit saint Grégoire de Nazianze sur le siége patriarcal, si nous en croyons cet évêque, Constantinople, le jour de son installation, présentait le spectacle d'une ville prise d'assaut par les Barbares : tant fut opiniâtre la résistance des ariens, qui s'opposaient à son retour ! Installation et retraite de saint Grégoire de Nazianze.

Ce vertueux évêque, fatigué de ces dissensions, chargé d'honneurs et d'années, révéré par la vertu, persécuté par l'envie, vint, peu de temps après, trouver Théodose, et lui adressa, au milieu de sa brillante cour, ce langage noble et modeste, digne d'un apôtre de l'Évangile : « Prince, » vous aimez à donner, je vous demande une » grâce : ce n'est pas de l'or pour moi, ni des » ornemens pour mon église, ni des gouverne- » mens pour mes amis; tous ces biens n'ont point » de prix à mes yeux, je les abandonne à ceux » qui les estiment; mon ambition s'élève plus » haut que la terre : accordez-moi la permission » de céder à la haine qui me poursuit. Je res-

» pecte le trône épiscopal, mais je ne veux le » voir que de loin; je suis las de déplaire aux » hommes en cherchant à plaire à Dieu : puis- » siez-vous rétablir la concorde entre les évê- » ques ! Dieu veuille qu'ils terminent leurs que- » relles en écoutant votre voix, s'ils ne veulent » pas entendre celle de la justice ! Je désire que, » vainqueur des Barbares, vous le soyez aussi » de ceux qui troublent et ensanglantent l'É- » glise; mais vous voyez mes cheveux blancs : » j'ai consumé, pour servir le Seigneur, les for- » ces qu'il m'avait données; je succombe sous le » fardeau dont vous m'avez chargé malgré moi, » et la seule faveur que je vous demande est de » me laisser terminer mes jours en liberté. »

Rigueurs de Théodose.

Théodose lui permit de se retirer; mais, irrité de l'opiniâtreté des sectes, il n'écouta que son ressentiment, et donna par une loi despotique un funeste exemple à ses successeurs. Il défendit les sacrifices, priva les hérétiques et les apostats du droit de tester, publia un décret qui menaçait de mort les manichéens, fit poser à deux pieds de terre, dans la place publique, les bustes de Sabellius, d'Arius et de Macédonius, pour les exposer à la risée et aux outrages du peuple.

On voit avec peine le célèbre Bossuet accorder des éloges à ces actes tyranniques : tant l'esprit de corps égare ceux qui, plus que tout autre,

devraient être remplis de l'esprit de tolérance et de charité !

Théodose, entraîné par les prêtres hors de son caractère lorsqu'il croyait soutenir la cause de Dieu, se montrait bien différent quand il n'était question que d'injures contre sa personne.

« Si quelqu'un parle mal de nous ou de notre » gouvernement, écrivait-il à Rufin, préfet du » prétoire, nous ne voulons pas qu'on le punisse : » s'il l'a fait par légèreté, il faut le mépriser; si » c'est par erreur, il faut le plaindre; si c'est par » dessein de nous faire une insulte, il faut lui » pardonner. Au reste, quels que soient les délits » dont les citoyens se trouvent accusés, en tout » ce qui peut concerner la sûreté du gouvernement, avant de prendre aucune décision, vous » nous en donnerez connaissance, afin que nous » jugions la gravité de l'offense par la moralité » des personnes, et que nous examinions avec » sagesse si nous devons la tolérer ou la sou- » mettre au jugement des tribunaux. »

Malgré son zèle trop emporté pour favoriser tout ce qui était empreint d'un caractère religieux, il voulut mettre un frein aux intrigues des moines, qui devenaient déjà nombreux et dangereux. Il leur défendit de sortir de leur retraite et surtout de paraître au milieu des cités; mais, obsédé par eux, deux ans après il révoqua son édit. Cette faiblesse rendit ces corporations

plus hardies et plus puissantes; leur ambition, si opposée à leur état, ne contribua que trop dans la suite aux troubles et aux désordres de l'Orient; et, par leurs intrigues, ils y acquirent un tel crédit, qu'il devint presque impossible de parvenir à l'épiscopat sans être entré dans leurs communautés.

Prédilection de l'impératrice Justine pour l'arianisme.

Tandis que Théodose faisait triompher dans ses États l'Église orthodoxe sur les ruines de l'arianisme, les ariens, en Italie, depuis la mort de Gratien, se voyaient protégés par Justine, mère et tutrice de Valentinien II. Un tel appui ranimait leur espoir et semblait devoir relever leur parti; mais ils rencontrèrent près de la cour d'Orient un ennemi formidable dont rien ne put ébranler la fermeté. Saint Ambroise, né à Rome de race patricienne, devait le jour à un personnage consulaire; il surpassa son père en talens, en fortune, en dignités. Il se trouvait gouverneur de la Ligurie, au moment où la fureur des sectes, portant le peuple à la sédition, allait faire de la ville de Milan un champ de carnage. Dans ce moment de danger tous les vœux cherchaient un pacificateur, et Ambroise inspirait tant de respect à toutes les classes de citoyens, que, quoiqu'il fût laïque et n'eût pas même encore reçu le baptême, il se vit porté par les suffrages unanimes au siége épiscopal, justifia le choix du peuple, apaisa les troubles,

Installation de saint Ambroise.

et devint le conseil et le guide des empereurs.

Ce fut pour l'instruction de Gratien qu'il composa son traité sur la foi chrétienne.

Quand Justine se déclara en faveur de l'arianisme et voulut donner une église aux partisans de cette secte, Ambroise résista opiniâtrément à ses ordres; il osa même, dans les transports d'un zèle exagéré, comparer l'impératrice à Jésabel. « On peut disposer de ma vie, disait-il, mais non » de ma foi; je souffrirai tout, hors les offenses » faites à la religion; je n'exciterai point la fu- » reur du peuple, mais je la prévois : la cour » nous prépare de grands malheurs, mais j'es- » père ne pas survivre à la ruine de ma patrie. »

L'impératrice l'exila; il refusa d'obéir; une partie du peuple prit sa défense, s'enferma avec lui dans l'église, l'y garda et l'y nourrit : un nombreux corps de soldats goths voulut vainement forcer cet asile.

Ce fut pendant ce siége que, pour garantir de l'ennui le peuple qui l'entourait, et pour entretenir son zèle, il introduisit l'usage de chanter des psaumes. Ambroise, profitant habilement de quelques circonstances imprévues, prétendit que le ciel signalait par des prodiges la protection qu'il lui accordait. Justine se moqua de ses miracles supposés, mais la multitude y crut, et la puissance se vit forcée de céder à la crédulité.

Marche de Maxime contre Valentinien.

Un danger plus pressant menaçait le trône du

jeune Valentinien : Maxime, qui n'avait trouvé de résistance que dans la fidélité courageuse de saint Martin, évêque de Tours, était devenu le tyran des Gaules. Grossissant son armée d'une foule de Germains et de Francs, il s'approcha des Alpes et s'efforça de tromper Justine par des assurances de paix et d'amitié.

Ambroise découvrit le piége et en avertit l'impératrice. Elle ne voulut pas le croire; Maxime parut aux portes de Milan avant qu'on eût pris aucune mesure pour le repousser. La terreur fut aussi grande que l'avait été la confiance. Justine et son fils, au lieu de tenter quelques moyens de résistance, coururent à Aquilée, et de là à Thessalonique, pour implorer la protection de Théodose.

Maxime parcourut en maître l'Italie, entra triomphant dans Rome, et se fit un grand nombre de partisans, en protégeant l'idolâtrie et en relevant les autels des dieux.

Victoire de Théodose sur Maxime.

Dès que Théodose apprit l'infortune et la fuite de Valentinien, il vint trouver ce jeune prince à Thessalonique, accompagné d'une grande partie du sénat. Après avoir reproché à Justine son hérésie, à laquelle il attribuait ses malheurs, il lui promit de rétablir son fils sur le trône et resserra les liens qui l'unissaient à lui, en épousant sa sœur Galla. Lorsqu'il eut réuni ses légions, il s'avança en Pannonie où il rencontra près de

Siscie, sur les bords de la Save, Maxime, qui venait le combattre à la tête de toutes les forces de l'Occident. Cette guerre ne dura que deux mois; la cavalerie formidable des Huns, des Alains et des Goths, qui servaient alors Théodose, passe intrépidement la Save à la nage, enfonce, épouvante et met en fuite les Germains et les Gaulois de l'armée de Maxime. Marcellinus, son frère, rétablit le combat avec un corps d'élite; la bataille se prolonge jusqu'à la nuit, qui laisse la victoire indécise. Le lendemain, au moment où l'action recommence, une partie des troupes de l'Occident jette les armes; Maxime prend la fuite; Théodose le poursuit si rapidement, qu'il arrive presqu'en même temps que lui aux portes d'Aquilée. Le peuple de cette ville se révolte, dépouille Maxime de ses ornemens, l'enchaîne et le traîne aux pieds de l'empereur. Théodose, touché de ses prières, est tenté de lui pardonner; mais se rappelant, après quelque hésitation, qu'il doit une victime aux mânes de Gratien, il livre ce tyran aux soldats qui lui tranchent la tête. Un Franc, nommé Arbogaste, que sa bravoure et les suffrages des soldats avaient élevé de grade en grade à celui de général, poursuivit les débris de l'armée vaincue, et tua Victor, fils de Maxime, qui la commandait. *Mort de Maxime.*

Théodose, après avoir apaisé les troubles auxquels la ville de Milan se trouvait en proie, et re- *Entrée triomphale de Théodose dans Rome.*



placé Valentinien II sur son trône, entra en triomphe dans Rome, comme le grand Constantin.

En prononçant l'éloge de l'empereur, la flatterie parla le langage de la vérité. L'opinion publique approuvait les louanges données à un prince dont on admirait l'activité, la bravoure, l'habileté, la gloire, et dont on respectait la justice, la bienfaisance et la chasteté : mais il n'est pas de vertu sans mélange; la sienne fut souvent ternie par le fanatisme et par un penchant à la colère qu'il travaillait continuellement à vaincre, mais qu'il ne put pas toujours dompter.

Discussion entre le sénat et Théodose.

La ferveur de ce prince pour la religion chrétienne semblait alors augmentée par les efforts que son ennemi, Maxime, avait tentés pour relever l'idolâtrie. L'empereur, trouvant à Rome les autels parés de fleurs, les sacrifices rétablis, les statues des dieux entourées d'offrandes et d'encens, en fit de violens reproches au sénat, et plaida dans cette assemblée la cause du christianisme, avec une chaleur plus convenable peut-être au chef de l'Église qu'au chef de l'État.

Les sénateurs, attachés à l'ancien culte, osèrent lui résister, et dans cette discussion firent entendre, pour soutenir l'erreur, un langage hardi dont on avait perdu l'habitude depuis plusieurs siècles. La liberté, muette pour les affaires terrestres, se montrait encore lorsqu'on voulait comprimer les opinions religieuses. Ils opposè-

rent aux volontés de l'empereur douze cents ans de coutume, la puissance de Rome fondée sur des oracles, tant de triomphes dus à la protection des dieux, et le danger, après tant de prodiges, d'embrasser une nouvelle religion qui n'offrait point le même espoir et n'était point appuyée par une si longue et si heureuse expérience.

Théodose leur déclara solennellement que Valentinien et lui avaient en horreur le culte du mensonge et des vices déifiés, et que, s'ils voulaient persister dans cette croyance sacrilége, le trésor public ne paierait plus les frais du culte scandaleux des idoles. « L'empire, ajouta-t-il, » environné de périls, menacé de tous côtés par » les Barbares, a plus besoin de soldats que de » victimes. »

On avait répondu à ses argumens, on se tut dès qu'on entendit ses ordres; et, comme le nombre de ceux qui ne mêlent aucun intérêt humain à leurs opinions est toujours et partout le plus faible, lorsque le trésor fut fermé les sacrifices cessèrent.

Cependant en Égypte l'autorité éprouva plus de résistance. Le peuple défendit ses temples; il poussa des cris de rage lorsqu'on porta la hache sur la statue de Sérapis; mais, dès que l'idole fut tombée, la multitude mobile l'insulta: inconstante pour les puissances du ciel comme

pour celles de la terre, elle méprise bientôt ce qu'elle cesse de craindre.

Révolte à Antioche.

L'empereur, pour réparer les malheurs de Valens, pour vaincre les Goths, pour affranchir l'Orient et pour rétablir la tranquillité dans l'Occident, s'était vu forcé de lever partout des impôts dont une si évidente nécessité pouvait seule faire supporter le poids. Partout on s'y soumit avec résignation, excepté à Antioche.

Cette ville, par la licence de ses mœurs, se montrait toujours portée à la sédition; son peuple léger, frondeur et corrompu, prodiguant ses trésors avec joie pour les fêtes, pour les jeux, pour les pantomimes et les bateleurs, éclatait en murmures lorsqu'il fallait contribuer aux charges publiques et à la défense de l'État.

Quand les commissaires de l'empereur se présentent pour lever la taxe de guerre, tous les citoyens, riches ou pauvres, se plaignent, résistent, s'attroupent, s'animent, se soulèvent, menacent les magistrats, se répandent en invectives contre l'empereur : des injures la multitude emportée passe bientôt à la violence, et dans sa fureur elle brise les statues de Théodose, de sa mère et de ses enfans, les outrage et les traîne avec mépris dans les rues.

Plus l'empereur avait montré jusque-là de prédilection pour la ville d'Antioche, plus son ingratitude l'irrita : dans le premier mouvement

de sa colère, il envoya des troupes contre les séditieux avec des commissaires chargés de sa vengeance, armés d'un pouvoir sans limites, et qui devaient châtier les habitans et raser la ville.

Consternation et repentir dans cette ville.

Le peuple rebelle, revenu de son emportement, en considérait avec effroi les suites funestes; la consternation succédait à la fureur; on attendait les commissaires dans un silence morne, semblable au calme effrayant qui précède et annonce souvent la tempête; les plus riches habitans prenaient la fuite. Saint Chrysostôme, qui s'était opposé à leur délire, qui les consola dans leur douleur, et qui les soutint dans leurs périls, présente ainsi l'image de leur terreur.

« Cette cité florissante, dit-il, est devenue » tout à coup déserte; une frayeur mortelle » nous chasse tous et nous éloigne, comme la » fumée chasse les abeilles; notre ville, rappe» lant ce que le prophète dit de Jérusalem, est » comme un chêne dépouillé, comme un jardin » privé de ses eaux salutaires, qui n'offre aux » regards que des arbres desséchés, sans fleurs » et sans fruits. Le courroux du prince, ainsi » qu'un incendie fatal, menace de venir bientôt » fondre sur nous; chacun l'évite et s'empresse » de sauver ses jours avant que le feu n'arrive » jusqu'à lui. Étrange calamité! sans que l'en» nemi nous poursuive, nous fuyons; sans avoir

» livré de combats, nous abandonnons nos foyers;
» sans avoir soutenu les assauts des Barbares,
» nous éprouvons les mêmes maux que les cap-
» tifs d'un vainqueur superbe. »

Ces craintes n'étaient que trop fondées; les troupes approchent; les envoyés de l'empereur arrivent; ils montent sur leur tribunal; insensibles aux larmes, sourds aux prières, environnés de soldats farouches, ils commencent des informations rigoureuses; les prisons se remplissent; on emploie sans pitié les verges, les chaînes, la torture pour forcer les accusés à confesser leur crime, à dénoncer leurs complices; l'air retentit des cris de la douleur, des accens de la colère, des gémissemens de la nature et de l'amitié; les femmes et les enfans éplorés entourent, pressent et supplient vainement les magistrats, les soldats, les bourreaux. Les ombres de la nuit redoublent la terreur du jour; frappée par un juge insensible, toute cette ville coupable semble menacée d'une entière destruction.

Témérité de l'ermite Macédone.

Des citoyens en foule étaient traînés de leurs foyers dans les cachots, de là aux tortures et à l'échafaud. Ils y marchaient; soudain un homme, couvert des lambeaux de la misère, s'avance, saisit par son manteau le premier des magistrats, et lui ordonne impérieusement de l'écouter. Cette témérité excite l'indignation des juges; mais elle se change en respect, lorsqu'ils entendent pro-

clamer le nom de Macédone, ermite saint et révéré, qu'on voyait suivi de plusieurs autres pieux solitaires ; l'autorité s'abaisse devant sa vertu : « Portez mes paroles au prince, s'écrie » cet homme courageux ! Vous êtes homme, vous » commandez à des hommes ; ils sont l'image de » Dieu, et Dieu ne veut pas qu'on la détruise. » Insulter l'ouvrage, c'est irriter l'ouvrier. Quel » est le crime commis ? On a offensé des figures » inanimées ; cet égarement justifie-t-il votre » colère ? Pour une statue détruite, nous pou» vons vous en rendre vingt ; mais songez que » vous ne pouvez reproduire un seul cheveu » d'une tête que vous aurez fait tomber. » Ce langage noble et fier, qui semblait inspiré, étonne et touche les ministres de l'empereur ; le glaive s'arrête, les supplices sont suspendus, on permet au peuple d'implorer la clémence de Théodose. Ce prince était alors revenu à Constantinople.

Clémence de Théodose.

Cézaire court lui porter les vœux d'Antioche ; l'évêque Flavien, malgré son âge, retrouve des forces pour l'accompagner et pour désarmer le courroux du prince offensé.

Les Syriens respirent, mais ne démentent point, dans de si graves circonstances, la légèreté de leur caractère ; ils passent subitement d'une lâche terreur à une joie folle et licencieuse, et se livrent à la débauche à la vue des échafauds encore dressés.

Ce fut alors que Chrysostôme, remplissant avec éclat les devoirs d'un saint ministère, déploya contre leur coupable ivresse la même éloquence qu'il avait opposée à leur désespoir, et prononça ces homélies célèbres que le temps a respectées.

Cézaire, arrivé dans la capitale de l'Orient, se jette aux pieds de Théodose, s'efforce de réveiller sa générosité, lui peint les malheurs, le repentir des coupables, ébranle son cœur, mais ne le fléchit pas. L'empereur rappelle sa munificence et sa prédilection pour Antioche, et il se plaint avec emportement de l'ingratitude d'un peuple comblé par lui de bienfaits.

Le vénérable Flavien s'avance alors : loin de prétendre justifier les coupables, il avoue, il exagère même adroitement leurs délits, et, après avoir déclaré que les châtimens les plus sévères pour de tels crimes seraient conformes à la justice humaine, il ajoute : « Dieu fut, comme vous, » outragé par les hommes; il leur a ouvert les » cieux, imitez son exemple. Si nous devons no- » tre salut à votre clémence, vous devrez à nos » erreurs une gloire nouvelle. Gratien ne vous a » transmis qu'une couronne passagère, et vous » pouvez, par votre vertu, en mériter une im- » mortelle. Vous n'avez perdu que des statues » muettes, remplacez-les en élevant dans nos » cœurs des monumens parlans et éternels.

» Lorsque les courtisans de Constantin, of-

» fensé comme vous, l'excitaient à venger les » injures faites à ses images, il leur répondit : » *Rassurez-vous, je ne me sens pas blessé.* On » a déjà oublié plusieurs de ses victoires, mais » les siècles répèteront ces paroles généreuses, » comme ils n'oublieront pas ce mot qui vous » échappa lorsque, pardonnant un jour à quel« ques condamnés, vous vous écriâtes : *Que* » *n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts!* » Une seule parole peut vous donner la plus » belle conquête, celle de l'amour de tous vos » sujets. Vous avez résisté aux prières de vos » magistrats, à la voix de vos généraux; cédez à » celle d'un vieillard qui vous présente l'Évan» gile pour vous rappeler que Dieu ne vous » pardonnera pas vos offenses si vous êtes in» flexible pour les nôtres. Au lieu de détruire » Antioche, effacez le souvenir de ses crimes, » et j'irai bénir votre nom au milieu du peuple » que vous aurez sauvé. »

Théodose ne put résister à ces nobles accens de la vieillesse, de la vertu et de la piété; il pardonna, et ce triomphe sur un juste ressentiment fut célébré comme la plus belle de ses victoires.

Révolte à Thessalonique.

Une autre révolte, qui eut lieu à Thessalonique, produisit de plus grands malheurs; rien ne put calmer le courroux de l'empereur, et la vengeance qu'il en tira devint une tache éternelle pour sa gloire.



Un conducteur de char, insolent et débauché, s'était livré à des désordres scandaleux; le gouverneur de la ville le fait jeter en prison : le peuple, qui favorisait cet homme, veut le délivrer, se révolte, et, dans sa fureur, assassine le général et les officiers qui l'entourent.

Rigueur de Théodose.

Le ressentiment de Théodose éclate; vainement les évêques de la province le supplient de pardonner; il ne veut rien entendre : par son ordre tous les habitans de cette ville infortunée sont rassemblés dans le cirque, sous le prétexte perfide d'y assister à des jeux. Les soldats goths, qui servaient dans l'armée impériale, entourent ces malheureux et les massacrent tous, sans distinction d'âge ni de sexe.

Son repentir et sa pénitence.

Effrayé de sa propre cruauté, Théodose, tourmenté par sa conscience, qui lui parla trop tard, écrivit à saint Ambroise, lui demanda d'implorer en sa faveur la clémence divine; et, dans l'espoir d'adoucir le pontife irrité, il se rendit à Milan, voulut se justifier, et se présenta, suivi de son cortége aux portes de l'église. L'inexorable Ambroise lui en défendit l'entrée, et, rappelant dans cette circonstance l'exemple de David : « Vous avez, dit-il à l'empereur, imité ce roi » dans son crime, imitez-le dans son repentir. » Il lui imposa la pénitence publique; Théodose s'y soumit, et le maître du monde, dépouillé de ses ornemens, prosterné au pied de l'autel, s'humi-

lia devant Dieu en présence de son peuple. Ce ne fut qu'après huit mois de prières et de douleurs qu'il rentra dans la communion des fidèles.

On ne peut qu'admirer la fermeté d'un ministre de l'Évangile qu'aucun danger n'effraie, lorsqu'il doit soutenir la cause de la morale outragée, et faire craindre à la puissance terrestre la justice divine; mais trop de prêtres ambitieux, interprétant mal ce grand exemple, abusèrent, depuis, de la parole sacrée pour servir un orgueil profane, et, sous prétexte d'abaisser les princes devant Dieu, s'efforcèrent d'élever le sacerdoce au-dessus de l'empire.

Ambroise lui-même, si sévère lors du massacre de Thessalonique, ne parut point animé du même esprit de justice lorsqu'une populace séditieuse, excitée par des moines fanatiques, s'emporta au point de brûler une synagogue. L'empereur voulait châtier les incendiaires: Ambroise s'y opposa, et, par son influence, obtint que les moines coupables resteraient impunis.

Tel est l'esprit de secte et de parti; il égare la vertu même; il la rend inflexible pour l'erreur qui lui nuit, et indulgente pour le crime qui le sert.

Mort de l'impératrice Justine.

Peu de temps après la défaite de Maxime et le rétablissement de Valentinien II sur son trône, la mort de l'impératrice Justine enleva aux ariens leur plus ferme appui.



Valentinien, par reconnaissance pour Théodose, et par soumission pour Ambroise, devint orthodoxe. Ce jeune prince se montrait chaste, tempérant, appliqué, ennemi de l'injustice; mais ces belles qualités n'étaient accompagnées d'aucune force; la faiblesse a le danger de tous les vices qu'elle n'autorise pas, mais qu'elle ne sait pas réprimer.

Usurpation d'Arbogaste.

L'empereur d'Occident laissa prendre trop de crédit dans sa cour, trop d'influence sur les troupes, à un Franc distingué par ses exploits, mais dont l'ambition coupable ne connaissait aucune borne.

Arbogaste, élevé au grade de général par Gratien, et qui, sous les ordres de Théodose, venait de contribuer si efficacement à la chute de Maxime, commandait alors les légions de la Gaule. Ce guerrier intrigant, perfide, hautain, avide de pouvoir et de richesses, était regardé par Valentinien comme le soutien de son trône.

Abusant de sa confiance et disposant de ses trésors, il séduit les troupes, distribue toutes les places à des Barbares qui lui sont dévoués; sous différens prétextes il éloigne du prince ses plus fidèles serviteurs, l'environne de ses agens, l'entoure de ses satellites, cesse bientôt de feindre, commande au lieu de conseiller, et règne au lieu de servir.

L'empereur n'est plus qu'un captif couronné:

il ouvre tardivement les yeux, frémit de son danger, et, secrètement, écrit à Théodose que son palais n'est plus qu'une prison dont il le supplie de le tirer. Cependant son péril s'accroît, son humiliation devient insupportable. Trop impatient pour attendre le secours qu'il avait invoqué, il veut tenter un coup d'État, et compromet son autorité.

Mort de Valentinien.

Environné de toute sa cour, assis sur son trône, espérant que son sceptre fera tomber l'épée du Barbare, il fait venir devant lui le fier Arbogaste, et lui ordonne de lire un décret qui le destitue. « Mon autorité, répond l'audacieux » guerrier, est fondée sur mes services, et ne » dépend point des caprices d'un faible prince. » Après ce peu de mots, il jette l'édit à terre et le foule aux pieds. Valentinien, transporté de fureur, tire son glaive et veut frapper le Barbare; mais les amis nombreux d'Arbogaste l'entourent et désarment l'empereur. Peu de jours après on trouva ce malheureux prince étranglé dans son lit *. Arbogaste, voulant se laver de ce crime, s'efforça de faire croire que Valentinien, dans un accès de désespoir, s'était tué : il fit conduire en pompe à Milan les restes de l'empereur. Saint Ambroise prononça son panégyrique, et, dans l'intention de consoler les sœurs de ce prince, s'écartant cette fois de la sévérité

* An 392.

ordinaire de ses maximes, il leur fit espérer que Valentinien serait reçu dans le ciel par la clémence divine, quoiqu'il n'eût pas encore reçu le baptême.

Eugène est nommé Auguste.

Arbogaste, par sa trahison, maître de l'Occident, excepté de l'Afrique, pouvait disposer du trône; mais il n'osa ou ne voulut pas s'y placer: préférant un pouvoir réel à un vain éclat, ou craignant peut-être l'indignation des Romains s'ils voyaient la couronne impériale sur la tête d'un Barbare, il se contenta de régner sous le nom d'un fantôme d'empereur, et décora du titre d'Auguste Eugène, son ancien secrétaire. Ce nouveau prince, par son mérite et par la faveur d'Arbogaste, était parvenu de l'emploi très inférieur de professeur de rhétorique à la haute dignité de *maître des offices*.

On estimait son érudition, son éloquence; on aimait sa douceur et sa modestie. Ne pouvant résister à la puissance d'Arbogaste, il obéit en gémissant, et accepta le sceptre avec regret. Ses ambassadeurs, chargés par lui de demander à Théodose la confirmation de son élection, n'obtinrent que des réponses évasives. L'empereur d'Orient était doublement disposé à la vengeance, par l'intérêt de sa couronne et par la douleur de sa femme Galla, sœur de Valentinien.

Guerre entre Théodose et Arbogaste.

Il réunit toutes ses forces pour combattre Eugène, ou plutôt Arbogaste; mais, avant de com-

mencer la guerre, cédant à la superstition, qui chez les hommes ne fait que changer d'objet, au défaut d'oracles et d'aruspices, il consulta un moine égyptien de la Thébaïde, et la réponse favorable de ce solitaire augmenta la confiance de l'armée.

Cette armée, exercée par Timasius, Promotus, Stilicon, généraux habiles, présentait un spectacle imposant. On en admirait la force, la discipline; mais en même temps il était impossible d'y voir sans douleur une foule d'Arabes, de Goths, d'Alains, de Huns, et à leur tête ce célèbre Alaric, qui semblait alors apprendre à l'école de Théodose l'art qu'il employa depuis à la destruction de Rome.

On eût dit que les Romains, frappés alors d'aveuglement, conduisaient avec eux des légions de Barbares pour les aider à faire la reconnaissance de toutes les parties de l'empire qu'ils devaient bientôt conquérir et ravager.

Arbogaste, informé des préparatifs de l'empereur d'Orient, réunit, pour lui résister, toutes les légions de l'Occident.

Eugène et lui tentèrent un dernier effort pour relever le polythéisme; ils entrèrent dans Rome, et, à la grande satisfaction des idolâtres et de la multitude avide de changemens, ils rétablirent momentanément le culte des dieux.

Si l'on en croit Claudien, qui, dans ses descrip-

tions poétiques, donne plus de détails sur cette courte guerre que les historiens du temps, Théodose étendit sa ligne et dissémina ses troupes, dans le dessein d'envelopper et de tourner l'ennemi. Arbogaste, suivant un plan contraire, concentra ses forces près d'Aquilée, pour opposer aux Orientaux une masse plus redoutable, et les enfoncer par son poids. Ces deux systèmes, soutenus, dans tous les temps, par des hommes de génie, ont fait alternativement la gloire ou causé la ruine de ceux qui les ont suivis, selon que la fortune l'a voulu.

Bataille entre les deux armées.

Théodose, marchant avec sa rapidité ordinaire, traversa la Pannonie; Arbogaste, qui voulait l'affaiblir en divisant ses moyens, le laissa passer les Alpes Juliennes et s'étendre dans la plaine. Les deux armées se trouvèrent en présence près d'Aquilée.

Toutes deux étaient animées, l'une par le désir de venger Valentinien et de punir le crime, l'autre par l'espérance de couvrir de lauriers les coupables et de légitimer l'usurpation par la victoire.

Le signal est donné : Théodose marche contre l'ennemi et charge les Goths d'attaquer le camp retranché. Son dessein était d'obtenir le succès par leur courage bouillant, et d'affaiblir en même temps leur nombre par un combat meurtrier. Il n'atteignit que ce dernier but. Dix mille

de ces Barbares, et leur chef Baccurius, périrent sur le champ de bataille, sans pouvoir franchir les fossés et les remparts du camp.

Théodose, repoussé, se retire sur une montagne escarpée; Eugène, fier de cet avantage, le regarde comme une victoire complète : sa garde partage son erreur et se livre à la débauche. Cependant l'habile Arbogaste, qu'un premier succès ne pouvait endormir, fait occuper tous les défilés par des corps nombreux. Théodose se voit cerné, pressé, sans vivres; sa perte paraît inévitable; mais ce qui devait achever sa ruine causa son salut.

Les chefs des corps qui l'entouraient confèrent avec ses officiers, écoutent ses propositions, traitent avec lui, quittent le parti des rebelles et se rangent sous ses drapeaux. Fortifié par ces nouveaux auxiliaires, Théodose s'élance de nouveau contre l'ennemi, et l'attaque avec ses propres forces. Les élémens, dit Claudien, semblèrent alors conspirer en faveur de Théodose; une tempête venue de l'Orient soulève contre les Gaulois des tourbillons de poussière qui les aveuglent et qui les épouvantent. Les païens, pour défendre leurs montagnes, y avaient placé les statues des dieux. La superstition fut appelée des deux côtés au secours du courage.

L'empereur, après un premier choc sans succès, répondit à ceux qui lui conseillaient la re-

traite : « Non, la croix de Jésus-Christ ne reculera » pas devant les images d'Hercule et de Mars. »

Victoire de Théodose.

Il se jette à genoux en présence de l'armée, déclare qu'il voit dans les nuages saint Jean l'Évangéliste et l'apôtre Philippe qui combattent pour lui. Cette fable, répandue, est adoptée par les soldats crédules; ils marchent avec une confiance nouvelle, comme autrefois les Romains couraient à la victoire, se croyant guidés par Castor et Pollux.

Mort d'Eugène et d'Arbogaste.

Après une vive résistance, les Germains et les Gaulois sont enfoncés; leur camp est pris. Eugène, dépouillé de la pourpre, est conduit aux pieds de l'empereur; il fléchit le genou, et cherche par son éloquence à toucher le cœur et à calmer le courroux de Théodose. Mais les soldats qui l'écoutaient interrompent sa harangue et lui tranchent la tête sans attendre les ordres de l'empereur.

Arbogaste, vaincu et perdant l'espoir de rallier ses troupes, se jette sur son épée. Ce Barbare mourut en Romain.

Saint Ambroise, qui avait cru devoir céder à l'usurpation de Maxime, s'était montré plus ferme contre celle d'Eugène, et, malgré ses instances, il avait fui les regards de ce nouveau maître. Théodose, vainqueur, suivit les conseils de ce vertueux pontife, et traita avec clémence les partisans d'Eugène.

Maître paisible de tout l'empire, il décora de la pourpre Arcadius et Honorius ses fils. L'histoire a conservé les paroles qu'il adressa à l'un d'eux. « Si vous aviez reçu le jour dans la Perse, » lui dit-il, votre naissance serait un titre suffi- » sant pour assurer votre trône ; mais si vous » voulez que les Romains vous trouvent digne » de régner sur eux, vous devez apprendre à » régner sur vous-même. Un simple citoyen n'a » pour but que son propre bonheur ; celui de » l'univers doit être le vôtre. Si les vices sont » vos maîtres, vous ne serez qu'un esclave dé- » coré du diadême. Tenez-vous en garde contre » les passions ; les autres hommes les suivent ; » elles viennent au devant des princes. Si vous » désirez qu'on vous regarde comme l'image de » Dieu, imitez sa clémence. Suivez toujours la » voix de la justice ; sans vous inquiéter des » louanges ou du blâme d'un monde léger. » Soyez par votre vertu une loi vivante ; votre » exemple aura plus de force que votre auto- » rité. Ce n'est point l'orgueil, c'est la bonté » qui peut rendre les Romains dociles. Laissez » le luxe aux rois d'Asie. L'éclat qui convient » aux empereurs romains, c'est celui des talens » et des vertus. Si vous faites la guerre, mon- » trez, pour être obéi, que vous savez com- » mander. Partagez tous les périls avec les sol- » dats, alors ils ne les craindront plus. Mais

Arcadius et Honorius sont nommés Augustes.

» surtout étudiez l'histoire de vos prédéces-
» seurs, leurs succès et leurs revers, leur gloire
» ou leur infortune : ils vous apprendront ce que
» vous devez faire ou ce que vous devez éviter. »

Mort de Théodose.

L'empereur n'était alors âgé que de cinquante ans ; sa puissance, sa gloire, ses vertus, son expérience, donnaient l'espoir d'un règne long et paisible ; mais son corps, épuisé par ses travaux, et, selon quelques historiens, par les plaisirs, succomba aux fatigues de cette dernière campagne. Des symptômes d'hydropisie firent prévoir sa fin prochaine.

Conformément à la politique du temps, il partagea l'empire entre ses deux fils. Honorius gouverna l'Occident, Arcadius régna dans l'Orient. L'empereur, ayant voulu célébrer à Milan les jeux du cirque, fit un dernier effort pour y assister, et mourut la nuit suivante, respecté par les Barbares et regretté par ses sujets. Les citoyens louaient sa justice, les guerriers son courage, l'Église sa piété.

On reproche justement à sa mémoire des actes d'intolérance, de fanatisme et de cruauté ; mais ses qualités surpassaient ses défauts. Il se rendit justement célèbre par de grandes victoires, par de sages lois, et arrêta sur le bord de l'abîme, par sa main puissante, la chute de l'empire qui vit disparaître avec lui sa grandeur et sa gloire.

CHAPITRE XI.

HONORIUS; STILICON, MINISTRE; ALARIC, ATTALE, ATAULPHE, EN OCCIDENT; ARCADIUS; RUFIN, MINISTRE, EN ORIENT.

(An 395.)

État de l'empire romain. — Stilicon est ministre en Occident. — Rufin est ministre en Orient. — Honorius et Arcadius sont proclamés Augustes. — Partage de l'empire entr'eux. — Crimes de Rufin. — Union d'Arcadius et d'Eudoxie. — Inimitié entre Stilicon et Rufin. — Mort de Rufin. — Eutrope est ministre en Orient. — Rigueur du sénat de Constantinople à l'égard de Stilicon. — Révolte en Afrique causée par Gildo. — Son jugement par le sénat. — Défection de l'armée de Gildo, causée par une méprise. — Mort de Gildo. — Union d'Honorius et de Marie, fille de Stilicon. — Exploits et élévation d'Alaric. — Ses projets d'invasion et de conquête. — Sa marche contre Rome. — Alarme dans cette ville. — Préparatifs de défense de Stilicon. — Fuite d'Honorius. — Arrivée de Stilicon à la tête d'une armée. — Défaite d'Alaric. — Retour d'Honorius à Rome. — Mort du moine Télémaque dans le cirque. — Abolition des combats de gladiateurs. — Ravenne devient le séjour de la cour d'Occident. — Invasion de Radagaise. — Sa défaite et sa mort. — Révolte en Bretagne. — Constantin prend la pourpre. — Ses conquêtes dans les Gaules. — Intrigue d'Olympius contre Stilicon. — Mort de Stilicon. — Tyrannie d'Honorius. — Marche d'Alaric contre Rome. — Tableau de Rome. — Sa capitulation. — Départ d'Alaric. — Mort de l'eunuque Eusèbe. — Marche d'Alaric contre Rome. — Soumission du sénat. — Élévation et disgrâce d'Attale. — Prise de Rome par Alaric. — Mort d'Alaric. — Son sépulcre est creusé dans un fleuve. — Ataulphe, beau-frère d'Alaric, lui succède. — Union d'Ataulphe et de Placidie, sœur d'Honorius. — Révolte d'Héraclien en Afrique. — Marche de Constance contre lui. — Défaite, fuite et mort d'Héraclien.

— Révolte de Gérontius contre Constantin. — Trait de courage et mort de ce général. — Mort de Constantin et de son fils Julien. — Mutilation et exil d'Attale. — Mort d'Ataulphe par la perfidie d'un ami de Saurus. — Usurpation et cruauté de Singéric. — Captivité et délivrance de Placidie. — Mort de Singéric. — Avénement de Vallia au trône des Goths. — Ses exploits. — Honteux triomphe d'Honorius à Rome. — État de l'empire d'Orient. — Révolte en Phrygie. — Régence d'Eudoxie en Orient. — Persécution exercée contre Chrysostôme. — Mort de cet évêque. — Théodose II, fils d'Eudoxie, est nommé César et Auguste. — Mort d'Eudoxie. — Mort d'Arcadius. — Régence d'Anthême en Orient. — Régence de Pulchérie, sœur de Théodose II. — Portrait de Théodose II. — Union de Théodose et d'Athénaïs, surnommée Eudoxie. — Disgrâce et mort d'Eudoxie. — Mariage de Placidie et de Constance. — Mort de Constance. — Mort d'Honorius.

État de l'empire romain.

Lorsque les fils de Théodose montèrent sur le trône de leur père, l'empire romain, relevé par ce grand prince, n'avait encore perdu aucune de ses possessions. Ses limites étaient les mêmes que du temps de Constantin. Ce colosse, imposant par sa grandeur, éblouissant par sa richesse, vivait encore sur son antique renommée, et les rois des peuples barbares qui devaient bientôt le renverser, contenus par les victoires de Théodose, semblaient s'humilier devant la majesté romaine. Ils en augmentaient même passagèrement l'éclat, en courbant leurs fronts belliqueux au pied du trône impérial, et en sollicitant l'honneur étrange d'ajouter à leur titre de prince ceux de consul, de patrice, de préfet ou de général romain.

Mais il fallait une main bien forte pour se servir de soutiens si dangereux : la splendeur de l'État était illusoire ; la corruption des mœurs avait miné sa force ; les Barbares seuls le défendaient contre les Barbares ; ils le dominaient avant de l'avoir conquis.

Rome, sans vertu, sans esprit public, sans courage, n'était plus qu'une ombre majestueuse. Le peuple n'offrait aux regards attristés qu'une foule d'étrangers, de pauvres, d'esclaves et d'affranchis. Les grands, qui peu à peu avaient concentré dans leurs mains avides les fortunes des citoyens et les richesses de l'univers, fuyaient les camps, s'éloignaient des affaires, redoutaient également le poids du travail et celui des armes. Livrés avec fureur aux voluptés, ils semblaient se hâter de consumer en festins, en spectacles et en plaisirs, leurs immenses trésors qui devaient bientôt devenir la proie des Barbares.

La décadence des mœurs entraîne toujours celle de l'esprit. En lisant les ouvrages des écrivains de cette époque, on ne voit que pauvreté dans les pensées, exagération dans les éloges, servilité dans les sentimens, enflure dans les expressions et luxe dans les images.

Un empire si vaste produisait cependant encore quelques hommes remarquables par leur caractère, par leurs talens, par leur amour pour la patrie ; mais les courtisans, les eunuques,

les affranchis les écartaient avec soin. Les vices de la cour paraissaient craindre la contagion de la vertu, et, comme le dit un auteur du temps, « ce n'étaient point les hommes de mérite qui » manquaient aux places, c'étaient les places » qui leur manquaient. »

La seule habileté que l'intrigue respectait encore, c'était l'habileté militaire; car la tyrannie a toujours besoin des armes, puisque la force lui tient lieu de droit, et que sa main de justice n'est qu'une main de fer. Aussi l'empire, depuis Théodose, ne fut presque plus gouverné que par des généraux; et, comme la bravoure se trouvait alors chez les Barbares et non chez les Romains, nous verrons, jusqu'à la chute de Rome, des guerriers barbares régner sous le nom des successeurs de Théodose.

Stilicon est ministre en Occident.

Ce prince lui-même avait élevé aux plus grands honneurs le Vandale Stilicon, et lui avait donné pour femme sa nièce Serène. Effrayé des dangers qui menaçaient la faiblesse du jeune Honorius, il dit à Stilicon dans ses derniers momens : « Je vous lègue mon pouvoir et je vous conjure » d'hériter de mes sentimens; chargez-vous de » porter pour mon fils le fardeau de l'empire : » en vous le confiant, je meurs sans inquiétude; » Honorius peut régner tant qu'il sera soutenu » par le courage de Stilicon et guidé par sa » prudence. »

En déplorant cette triste nécessité, on doit convenir que le guerrier barbare justifia le choix de l'empereur. Malgré son humeur violente, sa cupidité insatiable et son ambition, Stilicon, grand capitaine, politique habile, administrateur éclairé, défendit avec succès le dépôt qui lui était confié, contint les factieux, fit trembler les intrigans, vainquit les ennemis de l'empire et jeta sur Rome un dernier rayon de gloire.

La postérité reproche avec raison à Théodose un autre choix, celui de Rufin qui gouverna l'Orient sous Arcadius. Rufin n'eut d'autres qualités que l'adresse et l'audace : tous les vices infectaient son âme et n'y laissaient place à aucune vertu. Il persécuta les grands talens, proscrivit le courage, favorisa le fanatisme, opprima le peuple, ouvrit les frontières aux Barbares, fit haïr Théodose, mépriser Arcadius, et devint une des causes les plus immédiates de la chute de l'empire. Rufin est ministre en Orient.

On peut sans injustice attribuer à ses funestes conseils quelques actes d'intolérance et de tyrannie qui souillèrent la gloire du beau règne de Théodose. Par un édit, il déclara les magistrats coupables des crimes qu'ils négligeraient de poursuivre, et rendit la justice cruelle en la rendant craintive.

L'idolâtrie, que la persuasion seule devait détruire, fut rangée par un édit au premier rang

des crimes. Les pontifes païens et les vestales se virent dépouillés de leurs biens, dont on dota les églises chrétiennes.

Méprisant les anciennes coutumes et un préjugé que tant de gloire rendait excusable, Théodose renversa la statue de la Victoire, qui, debout sur le globe du monde, revêtue d'une robe flottante, déployant de brillantes ailes et portant à la main une couronne de lauriers, semblait commander aux Romains le courage et leur promettre le triomphe.

Il arracha du Capitole les statues de Jupiter, de Mars, d'Hercule et des autres dieux, les attacha aux roues de son char, et parcourut avec orgueil les rues de Rome, triomphant des divinités de l'Olympe vaincues, comme l'inexorable Achille avait triomphé d'Hector. Leur défenseur Symmaque fut exilé; les patriciens tremblans abjurèrent l'idolâtrie. Ce fut alors que le poëte Prudence, profanant son talent en louant un acte despotique, se félicita de voir « les sénateurs » romains, les flambeaux de l'univers, les membres d'une assemblée de Fabius et de Catons, » quitter leurs habits pontificaux, abandonner » avec horreur la peau du vieux serpent pour » se revêtir de la robe blanche de l'innocence » baptismale, et humilier l'orgueil des faisceaux » consulaires sur la tombe des martyrs. » A la voix de Théodose on ferma les temples, on dé-

truisit le Capitole, on menaça de mort les partisans de l'ancien culte; l'intolérance, encouragée par l'autorité, ne connut plus de bornes; les chrétiens dominans se permirent les excès qu'ils avaient reprochés à leurs persécuteurs. Saint Martin, évêque de Tours, marcha à la tête des moines, abattit les idoles, renversa les temples, arracha les arbres sacrés.

En détruisant les statues, on découvrit les fraudes pieuses des pontifes païens qui, par des tuyaux cachés dans les idoles, faisaient entendre la voix prétendue des oracles. Par là le paganisme perdit beaucoup de partisans; les sacrifices, même ceux où l'on n'immolait point de victimes, furent interdits et punis comme crimes de haute trahison : les païens gémirent et cédèrent; ils n'avaient pas le courage des martyrs.

Quelques philosophes entreprirent de réfuter les ouvrages de saint Augustin; on ne permit point la publication de leurs livres. Enfin la révolution fut totale, et, trente ans après le règne de Théodose, on ne vit presque plus d'idolâtres dans l'empire : mais pendant long-temps les conversions furent plus apparentes que réelles; un grand nombre de Romains déploraient la destruction de leur ancienne religion. « Ce bou-
» leversement, disent quelques auteurs de cette
» époque, changea les temples en sépulcres,
» couvrit la terre de ténèbres, rétablit le règne

» du chaos et de la nuit, et substitua aux images » révérées des dieux celles de quelques malfai» teurs obscurs que la superstition décorait du » nom de martyrs. »

Tels furent les derniers accens de douleur des idolâtres, qui auraient en peu de temps cédé sans murmures à la raison, mais qui ne pouvaient supporter la plus injuste des violences, celle qui opprime la pensée.

Honorius et Arcadius sont proclamés Augustes.

Malgré cette violation des anciennes coutumes et de la liberté des opinions, le nom glorieux de Théodose était trop respecté pour que les droits de ses fils parussent douteux : les deux sénats de Rome et de Constantinople les proclamèrent Augustes ; ils reçurent le serment de fidélité du peuple et des soldats. On fit alors un partage définitif de l'empire : Arcadius eut la Thrace, la Grèce, l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Égypte, la Dacie et la Macédoine; Honorius régna sur l'Italie, l'Afrique, la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Arcadius, âgé de dix-huit ans, végéta plutôt qu'il ne régna dans son palais de Byzance.

Partage de l'empire entr'eux.

Crimes de Rufin.

Le Gaulois Rufin gouvernait l'empire et l'empereur ; le massacre de Thessalonique n'avait que trop prouvé son penchant à la cruauté. Ce caractère féroce perdit son frein en perdant Théodose. On trouvait en lui un ami perfide et un ennemi implacable ; son ambition était gênée par le mérite et par le crédit de Tatien, préfet de

l'Orient, et par la prudence de Promotus, maître général de l'infanterie, dont le courage avait plus d'une fois contribué au salut de l'empire. Un jugement inique le délivra du premier ; il exila le second, et, peu de temps après, le fit assassiner par ses agens dans un combat qu'il livrait aux Bastarnes.

La vertu de Lucien, comte d'Orient, offrait un contraste trop dangereux avec les vices du ministre ; on le fit périr, et Rufin, héritant de la fortune de ses victimes, fut revêtu de toutes leurs charges. La terreur que son nom répandait dans tout l'empire lui soumettait le peuple et l'armée ; mais, si le courage ne lui résistait nulle part, l'intrigue travaillait dans l'ombre à miner son crédit.

Pour resserrer plus étroitement la chaîne dont il liait le faible Arcadius, il voulut lui faire épouser sa fille. Le prince en avait même pris l'engagement ; mais, tandis que l'ambitieux ministre parcourait l'Asie pour y jouir de la souveraine puissance qu'il exerçait seul dans l'Orient, Eutrope, grand-chambellan, vanta en présence du jeune empereur les charmes d'Eudoxie, fille du comte Bauto, général des Francs auxiliaires. Arcadius voulut voir cette belle Française ; il en devint épris et résolut de l'épouser. Rufin, revenant à Constantinople, trouva la ville occupée des fêtes préparées pour le mariage : Union d'Arcadius et d'Eudoxie.

il croyait que sa fille était l'objet de ces préparatifs pompeux, et sa fureur fut égale à sa surprise lorsqu'il vit l'empereur conduire Eudoxie au temple. Cette princesse, digne de son élévation par sa beauté, mais plus encore par ses talens et par son courage, soutint habilement la lutte périlleuse qui s'établit, dès ce moment, entr'elle et ce ministre aussi vindicatif que puissant.

Tandis que ces intrigues de cour occupaient seules les premières années d'Arcadius dans l'Orient, le tuteur du jeune Honorius, plus digne de la confiance de Théodose, se livrait à des soins plus importans, et gouvernait Rome en Romain. Stilicon, le héros du poëte Claudien, et né parmi les Vandales, surpassait, dit-on, la taille qu'on attribuait aux demi-dieux. Dans sa jeunesse il se distingua parmi les plus belliqueux par sa bravoure et par son adresse. Les suffrages publics prévinrent à chaque grade son élévation. Comte des domestiques, maître général de la cavalerie et de l'infanterie d'Occident, époux de la princesse Serène, il était seul maître de l'empire sous le nom d'Honorius, qui n'avait point encore atteint sa douzième année.

Les Bastarnes, excités par Rufin, avaient battu un corps de Romains orientaux, et assassiné Promotus; Stilicon prit les armes pour venger son ami; il vainquit ces Barbares et en tua un grand nombre. Tournant ensuite ses

armes contre les Germains que la mort de Théodose avait enhardis, il les chassa de la Gaule et les poursuivit au-delà du Rhin.

Après avoir délivré l'empire de ses ennemis, il garantit les citoyens, par une sévère discipline, de la licence des soldats.

Sa gloire excitait l'envie de Rufin, et bientôt ces deux fiers rivaux devinrent ennemis. Inimitié entre Stilicon et Rufin.

Les dangers auxquels la discorde devait exposer les deux empires effrayaient l'esprit généreux de Stilicon, mais ne pouvaient faire impression sur l'âme basse de Rufin, qui aurait sacrifié sans scrupule aux Barbares les trois quarts de l'empire, pour avoir la certitude de régner sur le reste.

On le vit exciter lui-même des tribus de Huns et de Scythes à piller l'Asie, pour effrayer Arcadius et pour conserver près de lui son pouvoir.

Les Goths, reprenant les armes, venaient de franchir le Danube pour attaquer l'Orient : Stilicon, qui s'occupait alors du partage des trésors et des armées de Théodose entre les deux empereurs, marcha contre les Goths, sous prétexte de conduire à Arcadius les troupes orientales qui étaient restées en Italie; il arriva près de Thessalonique, et, par des mouvemens habiles, resserra les Barbares dans une position désavantageuse qui devait rendre leur défaite certaine.

Rufin redoutait plus Stilicon que les Goths. Un ordre d'Arcadius rappela près de lui ses troupes, et défendit à Stilicon d'avancer avec elles. Le général obéit, s'arrêta et retourna en Italie; mais il était certain du dévouement des légions qu'il renvoyait à l'empereur d'Orient: ces légions et Gaïnas le Goth, leur chef, détestaient Rufin et promirent sa mort à Stilicon. Le secret de leur dessein fut gardé avec prudence, et pendant leur marche; depuis Thessalonique jusqu'à Constantinople, aucune parole inconsidérée ne trahit leur projet.

A leur arrivée même ils cachèrent leur haine sous l'apparence de la flatterie; et Rufin, trompé par leurs hommages, leur prodigua ses trésors, espérant, avec leur appui, se délivrer d'Eudoxie et se faire élire empereur.

Mort de Rufin.

Arcadius était trop faible pour qu'on osât lui faire connaître son danger; on le sauva en le trompant. Gainas ayant sollicité pour ses légions l'honneur d'être passé en revue par l'empereur, ce prince se rendit avec son ministre dans la plaine que ces troupes occupaient; il salua, suivant l'usage, avec respect, les aigles romaines, tandis que Rufin, qui avait deja fait frapper des médailles où il était représenté avec la couronne sur la tête, contemplait orgueilleusement les soldats sur lesquels il fondait son espoir; mais, lorsqu'il arrive avec le prince au milieu de la

ligne, les deux ailes s'avancent rapidement et les entourent; Gainas donne le signal, et soudain un soldat se jette sur l'ambitieux ministre et lui plonge son épée dans le sein. Ce malheureux gémit, tombe et meurt aux pieds de l'empereur.

La nouvelle de sa chute se répand; la populace, aussi furieuse contre les tyrans morts qu'elle est basse pour eux lorsqu'ils vivent, se saisit du corps de Rufin, le déchire et le traîne dans les rues. On avait planté sa tête sur la pointe d'une pique, et sa main droite coupée, qu'on montrait aux passans, semblait encore demander au peuple des contributions.

Sa femme et sa fille ne purent échapper à la mort que par la fuite; un couvent à Jérusalem fut leur asile; on confisqua leurs biens au profit du trésor impérial. Par ce funeste exemple, l'autorité des empereurs devint moins sacrée, celle des généraux plus redoutable, et le glaive apprit à braver le sceptre.

Eutrope est ministre en Orient.

Si, en perdant l'odieux Rufin, le projet de Stilicon était de gouverner les deux empires, son espoir fut trompé. Arcadius, qui le craignait, donna sa confiance à l'eunuque Eutrope, son grand-chambellan. Gainas lui-même se déclara contre Stilicon; tous les favoris ligués pour perdre ce héros tentèrent de l'assassiner. Un décret du sénat de Constantinople le déclara ennemi public, et confisqua les biens qu'il pos-

Rigueur du sénat de Constantinople à l'égard de Stilicon.

sédait dans l'Orient. Ainsi les deux empires se divisèrent dans le temps où le danger commun devait leur faire sentir le plus vivement la nécessité de l'union, et, depuis cette époque, chacun d'eux regarda comme ses alliés les Barbares qui attaquaient l'autre.

La discorde des deux cours fit renaître l'ancienne rivalité des deux peuples; les Grecs avaient toujours haï la grossièreté romaine, et les Romains méprisaient la mollesse et la finesse des Grecs.

Stilicon, plus grand que ses rivaux, ne voulut point, pour l'intérêt de son orgueil, exposer les deux empires aux malheurs d'une guerre civile. Il abandonna le faible Arcadius à ses nouveaux favoris. D'ailleurs une révolte formidable en Afrique semblait alors devoir occuper tous ses soins.

Révolte en Afrique causée par Gildo.

L'indulgence de Théodose avait laissé, dans cette contrée, de vastes possessions dans les mains de Gildo, frère du tyran Firmus. Cet ambitieux se servit de ses richesses pour soulever les Africains. Quelques troupes romaines, trahissant leur devoir, contribuèrent au succès de son usurpation. Parvenu au pouvoir suprême, Gildo, qui se disait le libérateur de son pays, n'en fut que le tyran; il signalait ses jours par des assassinats, et ses nuits par des débauches qui déshonoraient les plus illustres familles; les

femmes les plus distinguées, victimes de sa lubricité, après avoir perdu l'honneur, étaient ensuite livrées par ce monstre aux nègres farouches du désert, qui composaient sa garde.

Gildo régnait despotiquement sans avoir cependant osé ceindre le diadême : il payait même un tribut à Rome ; mais, comme il craignait la rigueur de Stilicon, il implora la protection d'Arcadius, qui prit sa défense dans l'espoir de réunir l'Afrique à l'empire d'Orient.

Stilicon, pour résister avec plus de succès aux prétentions de la cour de Byzance, crut nécessaire de fortifier son pouvoir, en l'entourant de la majesté des anciennes lois. Faisant donc apparaître l'ombre de la république depuis longtemps oubliée, il décida l'empereur Honorius à soumettre au sénat le jugement de Gildo. La cause de ce rebelle y fut jugée suivant les formes antiques, et les suffrages unanimes de tous les sénateurs le déclarèrent ennemi de la république. On chargea Stilicon de veiller à l'exécution du décret. Un seul sénateur, Symmaque, avait paru craindre que cette guerre, empêchant l'arrivée des grains d'Afrique, ne produisît la famine dans Rome et n'excitât un soulèvement. L'habile activité de Stilicon prévint le danger; il fit venir des Gaules de grands approvisionnemens de blé, et pendant toute cette guerre le Rhône nourrit le Tibre.

Son jugement par le sénat.

Gildo, qui ne respectait pas plus la nature que la justice, avait proscrit son frère Mascérel, qui s'était réfugié à Milan. Stilicon, certain qu'il ne pouvait choisir un chef plus ardent pour servir la vengeance publique, plaça Mascérel à la tête des vétérans gaulois, des joviens, des herculiens et des deux légions nommées la Fortunée et l'Invincible. On peut juger de la décadence des forces romaines, en voyant que tous ces corps d'élite, réunis, ne formaient que cinq mille hommes.

L'armée de Gildo était composée de soixante-dix-mille combattans : fier de leur nombre, il se vantait de fouler aux pieds de ses chevaux et d'ensevelir dans des tourbillons de sable cette poignée de Gaulois et de Romains qui venaient attaquer le maître de l'Afrique.

Cependant peu de cohortes romaines composaient sa force réelle. Le reste des Africains ne portaient que des javelots pour armes et des manteaux pour boucliers.

Défection de l'armée de Gildo, causée par une méprise.

Sans craindre cette multitude indisciplinée, Mascérel, avec ses cinq mille braves, s'avance intrépidement près des rangs ennemis, et offre aux rebelles le pardon s'ils se soumettent. Un porte-étendard africain menace de le frapper; Mascérel, d'un coup de sabre, lui abat le bras; l'étendard qu'il portait tombe; les autres enseignes des cohortes romaines, qui servaient dans

l'armée de l'usurpateur, voyant de loin la chute de cet étendard, la prennent pour un acte de soumission, suivent cet exemple, jettent leurs armes et proclament le nom d'Honorius.

Cette défection répand la crainte et le désordre parmi les Maures : après un léger combat, ils fuient dans le désert. Gildo, sans espoir et sans armée, s'embarqua pour chercher un asile dans l'Orient; mais, rejeté sur la côte par les vents contraires et cerné par les Romains, il échappa au supplice en se donnant la mort. Mort de Gildo.

Le sénat de Rome jugea ses complices avec cette excessive rigueur qui accompagne toujours la crainte et la faiblesse. La crédulité du temps prétendait que saint Ambroise, mort un an auparavant, avait, dans ses derniers jours, prédit cette victoire.

Mascérel, conquérant de l'Afrique et reçu en triomphe à Milan, excita la jalousie de Stilicon : quelques jours après son arrivée, comme le prince maure se promenait avec le général de l'Occident, son cheval fit un écart et le jeta dans la rivière; on s'empressait de voler à son secours; mais Stilicon, souriant, arrêta par un signe le zèle des courtisans, qui laissèrent le prince périr dans le fleuve.

La fortune de Stilicon s'accrut encore par le mariage de sa fille Marie avec le jeune empereur Honorius. La muse de Claudien chanta en beaux Union d'Honorius et de Marie, fille de Stilicon.

vers cet hyménée; il n'était plus permis d'adorer les faux dieux dans les temples, mais on laissait les poëtes les encenser dans leurs ouvrages. L'imagination ne pouvait renoncer aux ingénieuses fictions du paganisme, et les fables de la Grèce, proscrites par la religion chrétienne, furent sauvées par la poésie.

Le mariage d'Honorius ne donna point d'héritiers à l'empire. Marie mourut vierge dix ans après l'époque où elle monta sur le trône. Honorius, faible d'âme et de corps, ne pouvait être ni père ni prince. Dans les premières années on le vit quelquefois essayer de se livrer avec les jeunes Romains aux exercices militaires; mais, s'amollissant de jour en jour, il se renferma dans son palais, ne s'occupa que des détails puérils de sa maison, de ses jardins, de sa basse-cour, confia son sceptre à Stilicon, et resta spectateur indifférent de l'agonie et de la ruine de son empire *.

Avant de mourir, Rufin, pour maîtriser l'empereur d'Orient par la crainte, avait, dit-on, appelé les Goths à son secours. Le nouveau favori d'Arcadius, Eutrope, mécontenta ces Barbares en refusant de leur payer les subsides convenus, et irrita le jeune Alaric en ne lui accordant pas les dignités militaires que ce prince croyait dues à ses exploits et aux services qu'il avait rendus à Théodose.

* An 395.

Alaric, de la race des Balthes, surpassait en génie, en science militaire et en courage, tous les guerriers de sa nation. Sa supériorité subjugua l'envie : tous les chefs des Goths le reconnurent pour leur général, et cet implacable ennemi de Rome se servit, pour la détruire, de l'expérience qu'il avait acquise dans les armées du grand Théodose. Exploits et élévation d'Alaric.

La cour d'Orient, qu'il attaqua la première, ne lui opposa que des généraux incapables de lutter contre lui. Antiochus et Gérontius ne surent ni maintenir la discipline dans leurs troupes ni défendre la frontière. Alaric les battit en plusieurs rencontres, livra au pillage la Thrace, la Dacie, pénétra sans obstacles dans la Grèce, et s'avança rapidement jusqu'au pied du mont Œta.

Peu de forces auraient pu l'arrêter aux Thermopyles, mais les troupes qui défendaient ce passage prirent la fuite. Les Goths se répandirent comme un torrent en Béotie, massacrant les hommes, enlevant les femmes, dévastant les villes, incendiant les villages. De nos jours, le voyageur peut encore reconnaître, de ruine en ruine, les traces de la marche d'Alaric. Argos, Sparte et Corinthe devinrent la proie des Goths; Athènes évita sa destruction par une capitulation; Alaric entra dans cette ville et l'épargna; mais il ravagea l'Attique et démolit ce célèbre temple d'Éleusis, dernier asile du paganisme.

La Grèce était détruite, les monumens des arts étaient renversés : Stilicon, qui n'avait pu arriver à temps pour sauver les Grecs, accourt pour les venger. Il débarque près de Corinthe, livre aux Barbares plusieurs combats longs et sanglans, et, après une opiniâtre résistance, remporte une victoire complète. Il force les Goths de se retirer sur une montagne près des sources du Pénée; là, il les entoure de retranchemens, les assiége, leur coupe toute communication, et se croit certain qu'ils n'auront plus d'autre choix que celui de la servitude ou de la mort.

Mais une trop grande confiance dans le succès fait souvent qu'il échappe. Stilicon commit la faute de s'éloigner momentanément de son armée pour assister à des fêtes et à des jeux publics que les Grecs célébraient toujours, suivant leurs anciennes coutumes, et au milieu des plus grands désastres.

Pendant son absence la discipline des Romains se relâcha; leurs chefs se livrèrent à la débauche; les retranchemens furent gardés avec négligence : au milieu d'une nuit sombre, Alaric sortit de son camp avec toutes ses troupes, força les lignes romaines, gagna les montagnes d'Épire et les fortifia.

Stilicon voulait le poursuivre; mais le roi des Goths, aussi adroit que brave, profitant habilement de la méfiance qui existait entre les deux

cours impériales, conclut la paix avec Arcadius, qui accepta ses services et le nomma maître général des armées de l'Illyrie orientale.

Ce fut ainsi que Stilicon vainqueur se vit obligé de se retirer et de respecter, sous le nouveau titre de général d'Arcadius, l'ennemi et le dévastateur des deux empires. Au milieu des esclaves de l'Orient, il se trouva cependant un homme courageux, Synnésius, qui osa dire la vérité à l'empereur. Il lui représenta qu'au lieu de courber la majesté romaine sous le joug des Barbares, le fils de Théodose devait chasser ces auxiliaires féroces, les bannir de sa cour, les éloigner de ses camps, rétablir l'antique discipline, réformer le luxe, faire des levées, rappeler aux armes les patriciens, les chevaliers, les laboureurs, les marchands, et, à la tête de cette armée de citoyens, détruire la race des Goths et sauver l'empire.

Ce discours vraiment romain fut généralement applaudi; mais on n'y répondit que par un décret qui publiait la promotion d'Alaric.

Le roi des Goths se servit de l'autorité qu'on lui confiait pour approvisionner ses troupes d'armes de toute espèce, et l'on vit, dans toutes les cités de l'Orient, les Romains occupés jour et nuit à forger des casques, des boucliers, des lances et des glaives pour en armer leurs destructeurs.

Tandis que la division affaiblissait journelle-

ment la puissance romaine, l'union augmentait celle des nations barbares. Tous leurs princes, étouffant leurs jalousies, se rangèrent sous les drapeaux d'Alaric, maître général de l'empire d'Orient, l'élevèrent sur un bouclier et le proclamèrent roi des Visigoths.

Ses projets d'invasion et de conquête.

Ce prince, par son invasion, avait épuisé les ressources des provinces orientales de l'Europe; il ne pouvait plus piller celles de l'Asie, dont sa nouvelle dignité lui confiait la défense. D'ailleurs Constantinople était trop fortifiée pour qu'il pût espérer de s'en rendre le maître. Tous ces motifs le décidèrent à porter sur l'Occident ses vues ambitieuses, et, pour satisfaire sa soif de gloire et de richesses, il résolut d'envahir l'Italie, et de conquérir dans Rome les riches dépouilles que, depuis tant de siècles, trois cents triomphes y avaient amassées.

Dès que ce grand dessein fut conçu, il en commença l'exécution. Nul n'était plus hardi dans le conseil et plus rapide dans l'action.

Sa marche contre Rome.

La renommée annonce sa marche et répand la terreur; il franchit les Alpes : au bruit de son approche, une partie des sénateurs se retire en Sicile; d'autres fuient en Afrique. Honorius, nourri dans la mollesse, n'avait jamais cru que le péril pût approcher du palais d'un successeur d'Auguste. Le bruit de la trompette l'épouvante; la crainte générale augmente son effroi; les Ro-

Alarme dans cette ville.

mains dégénérés qui l'entourent conseillent la fuite; aucun ne prend les armes : l'empereur déclare qu'il veut se retirer dans la Gaule.

Stilicon seul s'oppose à ce lâche dessein; il ne veut pas qu'on livre Rome aux Barbares; il promet une armée et la victoire, si on veut l'attendre dans les murs de Milan. Préparatifs de défense de Stilicon.

Dès que la faiblesse entrevoit un appui, elle passe rapidement d'une peur sans mesure à une confiance sans bornes. L'empereur, rassuré, court en Lombardie, et fait, au pied des autels de Milan, d'ardentes prières pour obtenir du ciel le salut d'un empire qu'il n'a pas le courage de défendre.

Cependant Stilicon parcourt l'Occident, rappelle et réunit des soldats tirés des garnisons de la Gaule, de l'Espagne, de la Bretagne, et y joint quelques corps auxiliaires de Germains.

Les légions romaines étaient alors tellement affaiblies par de longues guerres, que pour défendre l'Italie il fallait épuiser les provinces et dégarnir les frontières.

Stilicon avait pensé que l'Adige, le Mincio et l'Adda arrêteraient quelque temps Alaric; mais la sécheresse trompa son espoir : les Goths traversèrent facilement ces fleuves et s'approchèrent de Milan.

Honorius, trop lâche pour soutenir un siége, prit la fuite, passa le Pô, et voulut se réfugier Fuite d'Honorius.

en Gaule dans la ville d'Arles; mais, coupé dans sa route par un corps de Goths, il changea de dessein et s'enferma dans la ville d'Asti, où il se vit investi promptement par les Barbares.

Arrivée de Stilicon à la tête d'une armée.

Comme la perte de l'empire et de l'honneur l'effrayait moins que celle de la vie, il parlait déjà de capituler, lorsque Stilicon parut à la tête d'une partie de son armée, passa une rivière à la nage, força les retranchemens ennemis et entra victorieux dans Asti. Ce grand homme avait ordonné à d'autres corps de déboucher en même temps par tous les passages des Alpes : ils exécutent ses ordres, inondent la plaine, la font retentir de leurs cris et enveloppent Alaric, qui d'assiégeant devient assiégé.

Défaite d'Alaric.

Tous les chefs barbares conseillaient la retraite; Alaric seul persista dans son dessein de conquérir l'Italie. Il s'éloigne d'Asti; Stilicon le suit et l'attaque près de Potentia. La bataille fut sanglante, et la victoire disputée. Les Goths enfoncèrent d'abord la cavalerie romaine; Stilicon vint à son secours avec un corps d'élite; l'infanterie des Goths, battue à son tour, se retira dans son camp. Les Romains, les poursuivant sans relâche, forcent leurs lignes, s'emparent de leur camp, délivrent une foule de prisonniers, se rendent maîtres de la femme d'Alaric, et reprennent les riches dépouilles enlevées par les Barbares dans Argos et dans Corinthe.

Ce triomphe éclatant fit comparer alors Stilicon à Marius.

Alaric, vaincu, s'était retiré à la tête de toute sa cavalerie; mais, loin d'être découragé et de fuir, il marcha audacieusement sur Rome; il espérait que la terreur, produite par un mouvement si hardi, lui ouvrirait les portes de la capitale du monde; mais Stilicon, aussi actif que lui, le devança, et, par cette rapidité, rompit toutes ses mesures. Les grands courages se combattent, mais s'estiment; Stilicon, admirant l'audace d'Alaric après une défaite, et sa fermeté dans le malheur, se sentit plus disposé à rechercher l'amitié qu'à consommer la ruine d'un si brave ennemi. Il traita avec ce prince, et lui accorda un subside à condition qu'il évacuerait sur-le-champ l'Italie.

Alaric, en se retirant, voulut s'emparer de Vérone, dans le dessein d'envahir ensuite la Gaule. Les espions de Stilicon pénétrèrent ce projet, et, au moment où le roi des Goths investissait la ville, il se vit lui-même enveloppé et forcé de combattre à la fois la garnison de Vérone et l'armée romaine. Trahi, surpris, enfoncé, vaincu, il échappa à la mort par des prodiges de valeur, et parvint à se sauver de rochers en rochers avec quelques débris de son armée.

Les grands, le peuple et le clergé d'Italie, qui tous avaient tremblé au seul nom d'Alaric, re-

prenant leur orgueil après sa défaite, et montrant cette ingratitude toujours inséparable de la lâcheté, accablèrent Honorius d'éloges et Stilicon de reproches. Ils faisaient un crime à leur libérateur d'avoir laissé fuir Alaric, et, prodiguant au pied du trône la plus basse adulation, invitaient le fugitif Honorius à venir dans Rome pour y jouir des honneurs du triomphe, et pour y célébrer la destruction des Goths, qui avait signalé son sixième consulat.

Retour d'Honorius à Rome.

Peu de temps après, l'empereur, cédant au vœu public, se rendit dans la capitale; sa faiblesse ne pouvait lui attirer l'estime, mais sa douceur et sa piété lui concilièrent l'affection populaire. Pour se conformer aux anciennes coutumes, il assista aux jeux du cirque, et ce fut alors que les Romains jouirent pour la dernière fois du plaisir barbare que leur donnaient les combats de gladiateurs. Déjà le poëte Prudence s'était élevé contre cette passion si opposée à la morale et à la charité chrétienne. Un moine nommé Télémaque osa davantage : au moment où les gladiateurs commençaient leurs jeux sanglans, ce moine descend dans l'arène, sépare les combattans, et reproche avec violence au peuple cette soif du sang humain. La multitude, troublée dans ses plaisirs, déçue dans son espoir, répond à ses paroles par des cris d'indignation, s'émeut, s'anime, se précipite sur lui et le met

Mort du moine Télémaque dans le cirque.

en pièces. Les gladiateurs se dispersent, la cour consternée se retire; le clergé fait entendre sa voix menaçante, et l'empereur, par un décret, abolit pour toujours ces spectacles inhumains.

Abolition des combats de gladiateurs.

Les dangers qu'Honorius avait courus dans Milan ne sortaient pas de sa mémoire; et, se croyant même peu en sûreté dans les murs de Rome, il vint s'établir à Ravenne, ville forte, située sur la mer Adriatique, près de l'embouchure du Pô, bâtie, comme Venise, sur pilotis, entourée par des marais, défendue par de nombreux canaux, et dont le port, qui contenait deux cent cinquante vaisseaux, offrait toujours à la faiblesse l'espoir d'une fuite facile. Les timides successeurs d'Honorius suivirent son exemple, et Ravenne devint le séjour de la cour d'Occident.

Ravenne devient le séjour de la cour d'Occident.

Depuis un grand nombre d'années, les contrées du nord de l'Asie et de l'Europe, de la mer Glaciale, et celles de la grande muraille de la Chine, jusqu'aux rives du Danube et du Rhin, ressemblaient à une mer orageuse soulevée par de continuelles tempêtes. Des flots de Barbares, roulant les uns sur les autres, étendaient chaque jour leurs ravages sur les contrées populeuses et civilisées de l'Occident.

Invasion de Radagaise.

Les Tartares, après avoir vaincu les Huns, subjuguèrent les hordes sauvages du désert. Leur chef, Normartarpa (ce qui signifiait, dans leur langue, *maître de la terre*) envahit la Chine,

et y fonda le règne d'une dynastie qui dura deux siècles. Elle fut ensuite vaincue et détruite par d'autres Tartares de la race de Toulun, qui rangea sous son joug les nations situées au nord de la mer Caspienne. Bientôt ces Tartares, réunis avec les Huns, poursuivant leurs conquêtes, chassèrent devant eux les Sarmates, qui poussèrent à leur tour, hors de leur pays, les Suèves, les Bourguignons et les Vandales. Radagaise, prince puissant parmi les Vandales, descendit des côtes de la mer Baltique, à la tête de quatre cent mille combattans, et se précipita sur le Danube, dans le dessein d'envahir l'Italie.

Pour repousser cette formidable invasion, Stilicon réunit toutes les troupes dont il pouvait disposer, ordonna de nouvelles levées, promit la liberté aux esclaves, prodigua le trésor public pour réveiller le courage par la cupidité, et, malgré les efforts prodigieux de son génie infatigable, ne put rassembler que quarante mille hommes, faibles troupes que Rome seule, dans son berceau, aurait armées.

Cinq cent mille combattans se levèrent à la voix de Marius quand les Cimbres parurent en Italie, et la crainte de la mort ou de l'esclavage ne put, dans ce temps de décadence, décider les Romains à braver les périls de la guerre pour défendre leur indépendance, leur honneur et leur vie.

Le roi vandale, ne rencontrant point d'obstacles, s'avance avec rapidité, tourne près de Pavie le camp de Stilicon, et vient assiéger Florence.

La terreur régnait dans Rome; le sénat, ayant plus de richesses à perdre que le peuple, loin de l'encourager, se montrait plus effrayé et plus consterné que lui.

Alaric, chrétien éclairé, nourri dans les camps romains, respectait au moins quelques droits de l'humanité au milieu des horreurs de la guerre; mais les mœurs de Radagaise étaient féroces : aucun frein ne le retenait; aucune lumière n'adoucissait le caractère de ses guerriers sauvages. Il avait juré de raser la ville de Rome et de sacrifier les sénateurs à ses idoles.

Au milieu de ce terrible danger, on vit éclater cet esprit funeste de parti qui divisa Jérusalem au moment de sa ruine; sorte de fanatisme qu'aucune raison ne ramène, et dont les plus pressans intérêts ne peuvent vaincre l'opiniâtreté. Au moment où Rome était menacée d'une ruine totale, les adorateurs de Jupiter et de Mars leur adressaient hautement des vœux pour le succès des armes de Radagaise; ils se réjouissaient de voir ce Barbare, adorateur de Vodda ou Odin, prêt à renverser les églises chrétiennes et à faire disparaître la croix.

D'un autre côté, les catholiques attribuaient les malheurs de l'État à l'indulgence coupable

des empereurs, qui n'avaient pas exterminé les idolâtres et les hérétiques.

Sa défaite et sa mort.

Le fanatisme et la peur égaraient ce peuple lâche et corrompu. Stilicon seul, ferme appui de l'empire et inaccessible à la crainte, suivait les mouvemens des Barbares avec une prudence vigilante; sans les fuir, il enhardissait habilement leur témérité par sa circonspection. Radagaise tomba dans le piége que lui tendait cet habile général : entré dans un défilé étroit, il se vit tout à coup enveloppé par les Romains, qui en occupaient toutes les hauteurs et toutes les issues. En vain les Barbares opposèrent la fureur du désespoir à la savante tactique de leur ennemi, une partie de leur troupe périt, l'autre rendit les armes; Radagaise fut pris, enchaîné et décapité dans Rome. Le sénat décerna, pour la seconde fois, à Stilicon, le titre de *libérateur de l'Italie*, et le triomphe à l'indolent Honorius, qui n'avait pas entendu le bruit des armes.

Le clergé, qui ne tremblait plus, attribua ce grand succès à ses prières, et, douze ans après, saint Augustin s'efforça de prouver que la victoire de Stilicon était due à un miracle.

L'Italie se voyait sauvée par le génie d'un grand homme; mais d'affreux malheurs menaçaient encore le reste de l'empire. Cent mille guerriers de Radagaise, restés entre les Alpes et les Apennins, envahirent la Gaule. Les Allemands de-

meurèrent neutres. Les Francs seuls défendirent le pays où ils devaient un jour régner. Marcomir, un de leurs rois, moins fidèle à ses engagemens, fut accusé par un magistrat romain, condamné, exécuté, et ses sujets punirent de mort son frère qui voulait le venger.

Les Francs défirent les Vandales, et furent, peu de temps après, vaincus par les Alains; la suite de cet échec devint terrible pour la Gaule; les Barbares y entrèrent de toutes parts et n'en sortirent plus *.

Dans ce temps les bords du Rhin, les rives de la Garonne, de la Loire, du Rhône et de la Seine, jouissaient de toute la prospérité d'une longue civilisation. On y voyait répandues autant de lumières qu'à Rome; ils offraient aux regards le même luxe, la même élégance, la même industrie.

Partout on ne voyait que bâtimens somptueux, écoles savantes, spectacles magnifiques; les frontières seules retentissaient du choc des armes, et rien ne troublait la tranquille mollesse des champs et des cités de l'intérieur de ce beau pays.

Soudain un cri sauvage se fait entendre : les hordes belliqueuses du Nord entrent dans les villes sans défense, parcourent les villages désarmés; les propriétés sont dévastées, les monumens détruits, les hommes égorgés, les femmes

* An 406.

outragées et captives. Le fer disperse l'or, les ténèbres remplacent la lumière, la barbarie détruit la civilisation : tels on pourrait supposer les malheurs effroyables qui accableraient l'Europe moderne, si, au milieu de son éclatante prospérité, les féroces habitans des déserts de l'Afrique, fondant sur elle avec trois millions de guerriers, faisaient disparaître en un instant le fruit de tant de siècles de travail, d'industrie, de lumières et de génie.

La cour de Ravenne ne pouvait opposer aucun obstacle à ce torrent, aucun remède à ces désastres. En moins de deux ans, les Barbares pénétrèrent jusqu'aux Pyrénées.

Révolte en Bretagne.

La Bretagne, ne voulant plus reconnaître une puissance qui la dominait sans la protéger, se révolta et proclama son indépendance. Le premier roi qu'elle se donna, nommé Marcus, fut bientôt tué par ses troupes. Gratien, son successeur, éprouva le même sort : enfin l'armée donna la couronne à un simple soldat qu'elle en crut digne, parce qu'il se nommait Constantin.

Constantin prend la pourpre.

Ses conquêtes dans les Gaules.

Celui-ci, plus habile, sentit que, pour soumettre des esprits si turbulens, il fallait les occuper sans relâche. Il s'embarqua, descendit près de Boulogne, battit quelques corps allemands, et parcourut la Gaule en conquérant.

Honorius mit sa tête à prix, et envoya contre lui des troupes qui l'attaquèrent sans succès près

de Vienne. L'Espagne reconnut Constantin comme empereur. Honorius n'avait plus de forces nationales à lui opposer; l'appui d'autres Barbares fut son seul espoir. Par les conseils de Stilicon, il négocia avec Alaric. Le roi des Goths quitta le service d'Arcadius, accepta le titre de maître général de la préfecture d'Illyrie occidentale, et promit de rendre la Gaule à l'empire. L'accord désirable, et qui devrait toujours exister entre la politique et la morale, n'est que trop rare dans tous les pays, à toutes les époques; mais c'est surtout dans l'enfance des peuples et dans leur vieillesse qu'on les voit le plus désunies. La grossièreté des sauvages du Nord et la corruption des Romains dégradés méprisaient également la bonne foi, et ne connaissaient d'autres règles que celles de l'intérêt. Aucune promesse n'était sacrée, aucune paix n'était stable; les uns trompaient pour satisfaire leur cupidité, les autres pour se préserver du pillage et pour éloigner le péril.

Alaric ne remplissait aucun de ses engagemens, et réclamait, avec menaces, les récompenses promises. Stilicon, ne trouvant aucun appui dans le caractère faible de l'empereur, voulut s'étayer de l'autorité du sénat. Pour la première fois, depuis long-temps, on y délibéra sur les grands intérêts de l'empire.

Stilicon, après quelque résistance, parvint à

persuader à cette timide assemblée qu'il fallait prodiguer l'or pour sauver l'État, quand on n'avait plus le courage nécessaire pour employer le fer à se défendre. D'après son avis on acheta l'alliance d'Alaric, en lui payant quatre mille livres d'or.

Un seul sénateur, vraiment Romain, Campadius, protesta contre cette humiliation, et s'écria : « Ceci n'est point un traité de paix, mais » un pacte de servitude. »

Intrigue d'Olympius contre Stilicon.

Stilicon ne jouit pas long-temps du repos que, par ses négociations comme par ses exploits, il avait cru donner à l'empire. Vainqueur des Barbares, il ne put résister aux intrigans : Olympius, courtisan adroit et servile, n'ignorait pas que les princes qui ont le plus besoin d'être gouvernés sont souvent ceux qui craignent le plus qu'on ne les croie dans la dépendance ; il excite la jalousie de l'empereur contre l'homme qui était son plus ferme appui, et lui persuade que Stilicon aspire au pouvoir suprême.

Honorius, effrayé, n'écoute plus les avis de ce grand homme ; il court à Pavie, sous prétexte de passer en revue les troupes qui s'y trouvaient ; c'étaient des Goths, dont la plus grande partie haïssaient Stilicon. L'empereur harangue ces Barbares, implore leur secours, enflamme leur courroux. Entraînés par ses paroles, par ses menaces, par ses promesses, ils se jettent sur

les officiers attachés à Stilicon et les massacrent.

La nouvelle de ce soulèvement parvient promptement à l'armée de Bologne. Indignée de cette perfidie, elle veut venger son général, et demande à grands cris qu'il la conduise contre le traître Olympius. Stilicon arrête imprudemment leur ardeur; il méprisait trop ses ennemis pour les craindre; sa temporisation refroidit et découragea ses soldats.

Mort de Stilicon.

Au milieu de la nuit, un Goth audacieux, nommé Saurus, à la tête d'un corps de sa nation, entre dans le camp, le livre au pillage, et passe au fil de l'épée la garde de Stilicon. Ce général, la veille si puissant, maintenant abandonné, se sauve à Ravenne, trouve cette ville peuplée de ses ennemis, et se réfugie dans une église, asile qu'on croyait alors inviolable. Le comte Héraclien, obéissant aux ordres infâmes de l'empereur, trompe lâchement cet illustre et malheureux guerrier, lui promet la vie au nom de son maître, l'engage à se rendre près de lui, et, dès qu'il est en sa présence, lui montre son arrêt de mort. Le héros, accablé d'injures par des soldats qu'il avait si souvent conduits à la victoire, et par un peuple qu'il avait tant de fois sauvé, n'oppose à ces outrages qu'un froid et silencieux mépris, présente sa gorge au glaive sans dire une parole, et meurt en Romain, comme il avait vécu.



Sa mémoire fut diffamée; son amitié, qui avait si long-temps été un titre d'honneur, devint un titre de proscription. Le clergé, dont il n'avait pas servi l'ambition, célébra sa mort; les païens l'abhorraient, parce que, méprisant leur culte, il avait brûlé les livres sibyllins, et donné à sa femme Serène le collier de la déesse Vesta. Ils triomphèrent de sa chute comme d'une victoire.

Le célèbre Claudien, qui avait chanté avec enthousiasme ses vertus, ses talens, ses actions, n'eut pas le courage de rester fidèle à sa mémoire.

Enfin Rome, frappée d'aveuglement, regarda comme un bonheur la ruine du seul général qui pouvait retarder la sienne.

Tyrannie d'Honorius.

Honorius, livré à ses nouveaux favoris, donna sa confiance à des généraux sans capacité. Il exclut de tout emploi les hérétiques, et, cruel parce qu'il était faible, il fit massacrer tous les Goths partisans de Stilicon, ainsi que leurs familles. Trente mille de ces Barbares, échappés à la proscription, se réfugièrent près d'Alaric, qui, délivré de son redoutable rival, se déclara son vengeur.

Marche d'Alaric contre Rome.

La cour de Ravenne voulut calmer son courroux. Le roi des Visigoths consentit à négocier, et demanda deux grands officiers de l'empire pour ôtages; mais, comme il apprit que l'imbécile Honorius, passant subitement de la crainte à la présomption, traitait sa modération de fai-

blesse, il franchit les Alpes, pilla la ville d'Aquilée, s'empara de Crémone, marcha jusqu'à Ravenne sans obstacles, dédaigna de l'assiéger, s'avança jusqu'à Rimini, traversa les Apennins, parcourut l'Ombrie, et arriva enfin aux portes de Rome.

Elle contenait alors douze cent mille habitans, et ne trouvait point de citoyens pour la défendre. Tableau de Rome.

Lorsque Annibal, après avoir détruit tant de légions, se présenta aux portes de la capitale, il y fut arrêté par deux cent mille Romains armés.

Ce temps n'était plus. On n'y voyait que l'ombre d'un sénat : les riches patriciens qui le composaient prétendaient avec orgueil descendre des anciens héros de la république. Les Aniciens, les Pétroniens, les Olibriens le démontraient par leur filiation ; mais aucun d'eux ne le prouvait par son courage.

Une immense richesse leur tenait lieu de vertus et de gloire. Plusieurs possédaient dans leurs domaines des villes entières; on en comptait un grand nombre dont les revenus s'élevaient à deux ou trois millions. Oisifs et voluptueux, leur ostentation et leur mollesse excitaient l'indignation ; elles rappelaient le courage et la pauvreté de leurs ancêtres.

Leurs maisons étaient des palais ; ils commandaient à des légions d'esclaves : l'or et les diamans éclataient sur leurs robes ; ils enfer-

maient dans leurs jardins des lacs, des plaines, des forêts; leurs exploits se bornaient à visiter leurs vastes domaines; ils y tuaient, sans fatigue et sans dangers, des troupes d'animaux paisibles.

Ammien Marcellin, en nous retraçant l'inconcevable tableau de leur luxe et de leur corruption, nous en donne des détails qui feraient croire vraisemblable tout ce qu'on a dit de plus exagéré sur les habitans efféminés de Sybaris.

Ces indignes descendans des Scipions, des Fabius, des Cincinnatus, traversant l'Italie, comme des femmes, en litière, comparaient, dans leurs lettres, leurs dispendieux voyages et leurs voluptueuses promenades, aux travaux et aux marches d'Alexandre et de César. « Vous les entendez, dit leur satirique historien, se plaindre si une mouche traverse la gaze qui les couvre, et se lamenter si leurs rideaux ouvrent un passage aux rayons du soleil. L'inconstance du temps est pour eux une calamité dont ils gémissent; leur cortége, à la fois pompeux et ridicule, ressemble, par le nombre, à une armée composée d'artisans, d'esclaves et de Barbares. »

Il n'était resté de l'ancienne liberté que la licence. La multitude exigeait et recevait toujours les distributions accoutumées. Sa passion pour le cirque était la même : on comptait dans

la capitale trois mille danseurs et autant de chanteuses, et, au moment où Alaric parut, lorsque Rome demandait en vain des soldats, quatre cent mille spectateurs passaient les jours et les nuits au théâtre *.

Le roi des Visigoths investit la ville et intercepta la navigation du Tibre. Le sénat et le peuple, humiliés par l'approche des Barbares, faisaient éclater une indignation sans courage. Leur fureur se réduisit à commettre un crime inutile et aussi lâche qu'atroce. Ils étranglèrent Serène, nièce de Théodose, femme de Stilicon, qu'ils soupçonnèrent de correspondre avec les Goths.

Une affreuse disette répandit bientôt la désolation dans la ville. La générosité de Læta, veuve de Gratien, ne put soulager que pendant peu de jours les souffrances du peuple. Les Romains, qui n'osaient sortir de leurs murs pour combattre les Goths, se battaient entr'eux pour s'arracher quelques alimens. On vit des enfans servir de pâture à leurs mères. La peste, se joignant à la famine, remplissait les rues de cadavres. Honorius promettait des secours et n'en envoyait pas.

La fermeté trouve ses ressources dans les prodiges du courage; la faiblesse a recours à ceux de la magie. Le préfet de Rome, Pompéianus, consulta des sorciers qui lui promirent, par des charmes, des évocations et des sacrifices, d'ex-

* An 408.

traire la foudre des nuages, et de la lancer sur les Barbares.

Le pape Innocent fut accusé, sans doute à tort, d'avoir toléré ces pratiques superstitieuses; la majorité chrétienne du sénat s'y opposa, et chargea Basilius et Jean de se rendre dans le camp du roi des Visigoths pour lui demander la paix.

Ces députés, s'exprimant avec une hauteur, très déplacée quand les armes ne la soutiennent pas, proposent au roi de conclure un traité, ou plutôt une capitulation honorable, et lui déclarent en même temps que, s'il refuse d'y souscrire, il doit se préparer à combattre cinq cent mille guerriers exercés aux armes et animés par le désespoir.

« Plus l'herbe est serrée, et plus la faulx y » mord. » Telle fut la réponse d'Alaric.

Sa capitulation.

Il exigea, pour la rançon de Rome, la délivrance de tous les captifs, Barbares de naissance ou d'origine, tout l'or et tout l'argent de l'État et des particuliers, et tous les meubles de prix qui décoraient le palais de la capitale. « Que lais- » serez-vous donc aux Romains? » répondirent les envoyés. « La vie, » répliqua le vainqueur.

On convint d'une suspension d'armes; Alaric se radoucit et consentit à lever le siége, moyennant cinq mille livres d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de soie, trois mille pièces de drap écarlate, trois mille livres de

poivre, très rare alors : enfin il exigea la liberté de quarante mille captifs ; on souscrivit à tout.

Alaric exécuta loyalement le traité ; maintenant une discipline rigoureuse dans ses troupes, il punit sévèrement quelques Goths qui avaient insulté des citoyens.

Dès qu'il eut reçu ce qui lui avait été promis, il s'éloigna de Rome et se retira en Toscane, où il trouva un renfort considérable de Goths et de Huns. Ainsi se termina cette campagne qui fit évanouir les antiques prestiges dont le nom de la capitale du monde était encore entouré. On peut dire que, dès qu'elle eut capitulé, Rome n'exista plus. Départ d'Alaric.

Les Romains ne s'étaient vus délivrés que par une trêve ; il fallait conclure la paix définitive. Alaric demandait la dignité de maître général des armées d'Occident, un subside annuel, et de plus exigeait qu'on ajoutât à son royaume des Visigoths, la Dalmatie, la Norique et la Vénétie.

Le sénat envoya des députés à Ravenne, chargés d'appuyer les propositions du roi ; mais le ministre Olympius, qui n'avait fait aucun effort pour soutenir Rome, rejeta les demandes d'Alaric, et renvoya les députés du sénat avec une escorte de six mille Dalmatiens qui formaient alors l'élite des légions. C'était trop pour un cortége, trop peu pour un secours.

Ils furent attaqués en route par une division

des Goths qui les tailla en pièces. Le général Valens, qui les commandait, ne put sauver avec lui que cent soldats. Cet échec renversa le crédit d'Olympius; il fut exilé, se releva dans la suite de cette chute, retomba de nouveau dans la disgrâce, et périt frappé de verges.

Mort de l'eunuque Eusèbe.

Honorius donna sa confiance à Jovius, peu connu par ses actions; à Gaméride, qui rétablit momentanément la discipline dans les troupes; enfin, les intrigues honteuses, que la faiblesse de l'empereur encourageait, investirent du plus grand pouvoir l'eunuque Eusèbe.

Celui-ci, vain de sa faveur, rompit audacieusement toute négociation avec Alaric; quelques officiers, indignés de voir ce lâche courtisan exposer l'empire à des périls qu'il ne partagerait pas, l'égorgèrent en présence de l'empereur.

Alaric avait intercepté une lettre d'Honorius, « qui ne voulait plus, disait-il, prostituer les » dignités de l'État, en les prodiguant à un » Barbare. »

Marche d'Alaric contre Rome.

Le roi des Visigoths ne tarda pas à se venger de cette injure; il marcha, ne rencontra pas d'ennemis, s'empara du port d'Ostie, reparut devant Rome et somma les Romains de se rendre à discrétion.

Soumission du sénat.

Le sénat voulait résister; mais, intimidé par les clameurs du peuple qui craignait de se voir encore en proie aux horreurs de la famine, il

céda et se soumit aux conditions que le vainqueur voudrait lui dicter.

Alaric demanda la déposition d'Honorius, et voulut qu'on le remplaçât par un fantôme de prince, sous le nom duquel il régnerait.

Conformément à ses ordres, Attale, qu'il avait désigné, fut élu par le sénat, par le peuple, et donna le titre de *maître des armées de l'Occident* à son protecteur Alaric. Il nomma comte des domestiques un autre prince des Goths, appelé Ataulphe, beau-frère d'Alaric. Élévation et disgrâce d'Attale.

Après cette élection, la ville ouvre ses portes. Attale, escorté par les Barbares, vient au sénat, lui promet de rétablir la majesté de l'empire, et d'y réunir l'Orient ainsi que l'Égypte. Il se rend ensuite au palais d'Auguste, suivi par les acclamations d'une vile populace, qui se passionne toujours pour ce qui est nouveau, même pour le déshonneur. Le peu d'hommes qui avaient conservé une âme romaine se cachaient et gémissaient.

Les ariens fanatiques, les païens opiniâtres, espéraient la chute du parti catholique, qui devait les consoler de leur humiliation. Ces rêves de vengeance furent aussi courts que le règne du nouvel empereur. Alaric conduisit son protégé près de Ravenne; toute l'Italie était soumise: le faible Honorius offrit à son rival de partager avec lui le pouvoir suprême. Attale ne lui

promit que la vie, à condition qu'il abdiquerait.

Jovius et Valens avaient abandonné leur maître, et s'étaient rangés du côté d'Attale. Rien ne semblait pouvoir sauver Honorius ; mais l'inconstante et aveugle fortune vint à son secours. Quatre mille vétérans, débarqués à Ravenne, assurèrent sa défense.

On apprit que les troupes d'Attale avaient été surprises et massacrées en Afrique par celles du parti contraire. Enfin, Alaric lui-même, irrité contre ce prince qui lui devait tout, et qui conspirait contre lui pour régner seul, le fait venir en sa présence dans le camp de Rimini, le dépouille de la pourpre dont il l'avait revêtu, et envoie son diadême à l'empereur Honorius, lui promettant son amitié, s'il veut souscrire au traité conclu à Rome.

Tout devait faire espérer une paix solide; mais un chef des Goths, Saurus, meurtrier de Stilicon, ennemi d'Alaric et de la famille des Baltes, s'oppose à cette négociation, séduit Honorius par ses promesses, l'intimide par ses menaces, surprend avec sa troupe une division d'Alaric, la détruit presque totalement, et rentre en triomphe à Ravenne.

Prise de Rome par Alaric.

Alaric, pour la troisième fois, marche sur Rome : la crainte d'une affreuse vengeance décide enfin les Romains à se défendre ; mais les esclaves qu'ils avaient armés les trahissent, ou-

vrent, la nuit, aux Barbares la porte Salarienne; une foule de Goths, de Scythes, de Germains, entrent en ennemis dans cette antique et riche cité, et la livrent au plus affreux pillage.

Ce fut le 24 d'août, l'an 410 de notre ère, onze cent soixante-trois ans après la fondation de Rome, que cette maîtresse du monde devint la proie des sauvages du Nord.

Alaric, qui n'aurait pu sans péril s'opposer à leur avidité, se contente de leur donner l'ordre d'épargner les citoyens désarmés, et de respecter les églises des apôtres. La crédulité seule arrêtait ces Barbares que la nature ne pouvait attendrir ; et, au moment où ils livraient aux flammes les palais des grands, l'asile du pauvre même, et massacraient sans pitié la vieillesse et l'enfance, une vierge enchaîna leur fureur, et arrêta leur cupidité, en leur disant qu'un trésor, dont ils voulaient s'emparer, appartenait à saint Pierre.

Ce qui rendit ce désastre plus affreux, ce fut le ressentiment trop naturel de quarante mille captifs délivrés, qui remplirent les rues de cadavres, et se vengèrent par mille outrages de leurs longues humiliations.

Orose prétend que le feu du ciel se joignit au fer des Barbares pour réduire en poudre quelques statues des dieux que l'on voyait encore sur le Forum. Saint Augustin, dans *la Cité de*

Dieu, attribue les malheurs de Rome à la justice de la Providence, irritée de son opiniâtreté pour le culte des idoles. Tant il est vrai que dans les plus cruels revers, l'esprit de parti, étranger au bien public, ne voit que ce qui flatte ou ce qui blesse ses intérêts !

Un grand nombre de sénateurs tombèrent dans les fers, plusieurs furent exilés, d'autres se sauvèrent en Afrique, ou se dispersèrent en Égypte, et jusqu'au fond même de l'Asie.

Beaucoup de citoyens cherchèrent asile dans une petite île nommée *Igilum ;* ils s'y défendirent en Romains, et durent à cette intrépidité leur salut et leur liberté.

Après avoir détruit la gloire de trois cents triomphes, anéanti les monumens que le temps avait respectés, et renversé la grandeur de douze siècles, Alaric, chargé des trésors enlevés à tout l'univers, s'éloigna, dédaignant de régner dans Rome avilie. Il gouverna l'Italie jusqu'en 412.

Son camp, par un étrange contraste, offrait aux regards surpris un effrayant tableau des vicissitudes de la fortune. On y voyait les fiers patriciens de Rome, ces anciens dominateurs du monde, et leurs femmes, jadis si respectées, servir en esclaves leurs farouches vainqueurs, et présenter le vin de Falerne, dans des vases enrichis de pierreries, à ces guerriers sauvages, couchés tout nus en plein air à l'ombre des platanes.

Les jouissances de la victoire ne pouvaient retenir long-temps ces hordes belliqueuses qui regardaient les villes comme des prisons, et le repos comme une honte. Alaric, cédant à leurs vœux, voulut conquérir la Sicile; la première division de sa flotte fut dispersée par une tempête, et, lorsqu'il s'occupait de réparer ce désastre, la mort vint terminer le cours de ses exploits. Mort d'Alaric.

Ses compagnons et ses soldats célébrèrent sa gloire par des hymnes, seul monument historique de leur nation; et, craignant que les restes de ce roi célèbre ne fussent un jour exposés par l'inconstance de la fortune à la vengeance et aux outrages de ses ennemis, ils détournèrent le cours du Buzentin, mirent son lit à sec, y creusèrent le sépulcre d'Alaric, le remplirent de trophées conquis par lui dans Rome, firent rentrer ensuite les eaux dans leur ancienne route, et tuèrent enfin tous les captifs employés à ce travail, afin que jamais on ne pût découvrir le lieu où ils avaient déposé les dépouilles mortelles de ce héros. Son sépulcre est creusé dans un fleuve.

Son beau-frère Ataulphe fut élu par eux pour lui succéder. Ataulphe était chrétien; ses actions prouvent qu'il avait plus de lumières et d'humanité que ses compatriotes. A peine monté sur le trône, il déclara son intention de sauver l'empire, au lieu d'en achever la ruine. Ataulphe, beau-frère d'Alaric, lui succède.

Rien n'était plus facile pour lui, dès ce mo-

ment, que d'effacer le nom romain, de distribuer à ses guerriers les terres d'Italie, et d'y établir solidement leur domination; mais, soit que sa conduite fût dirigée par des sentimens plus généreux, soit qu'il craignît le mélange de l'esprit turbulent et féroce de ses sujets avec la corruption italienne, soit enfin qu'il cédât à l'influence de l'amour que lui inspirait une illustre captive, Placidie, fille du grand Théodose, et que le sort des armes avait mise dans ses chaînes; ce qui est certain, c'est qu'il négocia avec Honorius, promit de le maintenir sur le trône, de le défendre contre ses ennemis, et lui demanda la main de sa sœur.

Il faut connaître le puéril orgueil des princes faibles, nés sur les marches du trône, pour concevoir le dédain avec lequel Honorius reçut cette proposition, et la répugnance que montra cet empereur, lâche et vaincu, pour l'alliance d'un guerrier qu'il nommait *Barbare*, et qui lui rendait Rome et l'empire.

Union d'Ataulphe et de Placidie, sœur d'Honorius.

Placidie, moins vaine et plus politique, sauva son frère malgré lui, et accepta la main du roi des Goths.

Les historiens racontent avec détail les cérémonies de ce mariage, et la magnificence des présens qu'Ataulphe fit à la nouvelle reine. Le pillage de tant d'États, et surtout celui de Rome, pouvait seul rendre un pareil luxe con-

cevable. Nous ne citerons parmi ces dons que celui d'un plat d'or qui pesait cinq cents livres, et que le hasard fit retrouver depuis dans le trésor de Dagobert. Une table, d'une seule émeraude, entourée de trois rangs de perles et appuyée sur soixante-cinq pieds d'or massif, pourra faire juger de l'opulence des vainqueurs, ou de l'exagération des historiens.

Ce fut à cette époque qu'on publia les lois de Théodose; elles doivent faire remarquer que partout, et dans tous les temps, les lois se multiplient à mesure que les mœurs se dépravent. C'est le nombre croissant des maux qui fait sentir la nécessité des remèdes.

Révolte d'Héraclien en Afrique.

La paix, conclue entre Honorius et Ataulphe, rendit la tranquillité à l'Italie, mais ne la rétablit pas dans l'empire. Le comte Héraclien, alors consul, et qui commandait en Afrique, y leva l'étendard de la révolte, prit le titre d'empereur, fit de nombreuses levées, et parvint à équiper une flotte que les auteurs du temps comparaient à celle de Xercès.

Marche de Constance contre lui.

Défaite, fuite et mort d'Héraclien.

Constance, général aussi estimé par ses talens que par ses vertus, marcha contre lui, dispersa ses vaisseaux et battit ses troupes en Sicile. Héraclien vaincu se sauva avec un seul bâtiment, trouva l'Afrique soumise aux lois d'Honorius, et fut livré par ses complices aux lieutenans de l'empereur, qui lui firent trancher la tête.

Le brave Constance, son vainqueur, qui depuis parvint à l'empire, reçut pour récompense de sa victoire les biens confisqués sur Héraclien. Après avoir terminé si heureusement cette guerre, il fut envoyé par l'empereur dans la Gaule narbonnaise *.

Révolte de Gérontius contre Constantin.

L'usurpateur Constantin régnait toujours depuis l'extrémité de l'Écosse jusqu'à Cadix, et s'unissait aux Barbares pour piller la Gaule. L'inconstant Honorius, qui fuyait tous ses ennemis et trahissait tous ses alliés, conclut un traité avec Constantin, qui lui promit de le délivrer de la domination des Goths; car il les regardait plutôt comme ses maîtres que comme ses protecteurs. Mais de nouvelles révolutions détruisirent bientôt son espoir. Gérontius, général de Constantin, se révolta contre lui, assassina son fils Constant, l'assiégea lui-même dans Arles, et revêtit de la pourpre Maxime, son compagnon d'armes et son ami. Constance, vainqueur de l'Afrique, arrivant sur ces entrefaites dans la Gaule, attaqua Gérontius et Maxime, les défit complétement et les força de prendre la fuite.

Trait de courage et mort de ce général.

Dans ce chaos de guerres civiles, d'invasions, de trônes aussi promptement renversés qu'usurpés, une foule d'exploits et de crimes sont tombés et ont dû rester dans l'oubli; mais l'histoire

* An 413.

a conservé le souvenir de la dernière action de Gérontius, dont le courage éternisa le nom.

Poursuivi jusqu'aux frontières d'Espagne, il se vit entouré, dans la maison qui lui servait d'asile, par un corps nombreux de Romains; il n'avait avec lui que sa femme, un Alain et quelques esclaves. Leur communiquant son intrépidité, et décidé à vendre chèrement les dernières heures d'une vie qu'il ne pouvait sauver, il se barricade, se défend avec opiniâtreté, et, se servant adroitement d'un tas de flèches qu'il avait amassées, il prolonge toute la nuit cet étrange combat, et fait tomber trois cents assaillans sous ses coups.

Lorsqu'il n'eut plus d'autres armes que son glaive, ses esclaves le quittèrent, en franchissant les murailles; il resta seul près de sa femme qu'il ne voulait pas abandonner. Le soldat alain se dévoua aussi à la mort avec lui. Au point du jour les assiégeans mettent le feu à la maison; Gérontius alors, cédant aux vœux de son épouse et de l'Alain, les poignarde et s'enfonce ensuite son épée dans le sein.

L'usurpateur Maxime, atteint dans sa fuite, fut conduit à Rome et décapité.

Cependant Ataulphe, indigné de la trahison d'Honorius, avait rendu la pourpre à cet Attale, jouet du sort et des Barbares. Honorius, que tout péril faisait changer de résolution, rompit

son alliance avec Constantin, et ordonna au général Constance de le lui livrer. Les Francs prirent alors les armes, et accoururent près d'Arles pour défendre Constantin. L'heureux Constance les vainquit : Ébodis, leur général, périt victime d'une conjuration. Constance récompensa le courage de ses soldats vainqueurs, profita de la trahison et punit le traître par un juste supplice.

Mort de Constantin et de son fils Julien.

Constantin et son fils Julien, sans armée, sans appui, se livrèrent eux-mêmes à Constance, qui les envoya près de l'empereur. Le vil Honorius les fit mourir.

Un autre guerrier lui disputa encore la couronne : Jovinus fut revêtu de la pourpre par les Alains et par les Bourguignons. Leurs forces nombreuses obligèrent Constance à se retirer ; mais Ataulphe, qui sacrifiait tous ses ressentimens à son amour pour Placidie, ayant abandonné Attale, vainquit et tua Saurus, révolté contre lui, marcha contre les Alains et les Bourguignons, les battit et chassa de la Gaule Jovinus et Sébastien son frère.

Mutilation et exil d'Attale.

Attale, livré à Honorius, fut exposé dans Rome aux outrages de la populace ; on lui coupa deux doigts pour qu'il ne pût ni signer ni combattre, et l'empereur l'exila à Lipari. C'est ainsi que les caprices de la fortune firent triompher l'imbécile Honorius de sept usurpateurs, dont la plu-

part étaient des hommes habiles et des guerriers courageux.

Depuis près de quatre siècles, l'Espagne était tranquille, et jouissait, à la faveur d'une si longue paix, de toutes les prospérités de la civilisation. Elle défendit long-temps ses montagnes contre les Barbares; mais, lorsque Honorius, dix ans avant le sac de Rome, voulut remplacer dans ce pays les milices nationales par des légions, ces belles contrées devinrent la proie des plus affreuses calamités.

Ces légions corrompues n'avaient depuis long-temps d'autre patrie que leur camp, d'autres lois que leur intérêt : infidèles à leur prince, elles reconnurent l'usurpateur Constantin, dès que la fortune l'eut favorisé, et ensuite Maxime, lorsqu'il parut le plus fort. Ouvrant enfin les frontières qu'elles devaient garder, elles y laissèrent pénétrer les Suèves, les Sélinges, les Alains, les Vandales. Ce torrent destructeur dévasta, dépeupla l'Espagne, depuis les Pyrénées jusqu'à la mer d'Afrique. Ces Barbares, insatiables de sang et de pillage, massacraient sans distinction les Romains et les Espagnols, ravageaient les champs et n'épargnaient pas plus les hameaux que les cités. Le fléau de la famine se joignit à celui de la guerre, et la peste en devint la suite inévitable.

Les Suèves et les Vandales s'établirent en Ga-

lice et dans la vieille Castille, les Alains à Carthagène et en Lusitanie, les Sélinges en Bétique.

Dès qu'il n'y eut plus rien à détruire ni à piller, les besoins se firent sentir aux féroces conquérans, et l'impérieuse loi de la nécessité les civilisa. Ils prirent aux habitans une partie de leurs terres, leur laissèrent le reste, et les encouragèrent à les cultiver. Ces indomptables enfans du Nord soumirent leur bouillant courage au règne des lois, et bientôt l'Espagne, rendue à la tranquillité, redevint fertile et peuplée.

Mort d'Ataulphe par la perfidie d'un ami de Saurus.

Ataulphe, dont la volonté de Placidie avait fait un lieutenant fidèle d'Honorius, après ses victoires dans la Gaule, entra en Espagne, reprit Barcelone et la rendit à l'empereur. Il voulait faire pour lui la conquête entière de la péninsule, mais la mort l'empêcha d'exécuter ce vaste dessein.

Il avait imprudemment pris à son service un ancien compagnon d'armes de Saurus. Cet homme, ennemi implacable de la famille des Baltes, conspira contre lui, l'assassina dans la ville de Barcelone *, et plaça sur le trône Singéric, frère de Saurus. Le premier acte du nouveau roi fut d'égorger six enfans, fruits du premier mariage d'Ataulphe, et de jeter dans les fers la fille du grand Théodose.

Usurpation et cruauté de Singéric.

Captivité et délivrance de Placidie.

Placidie, mémorable exemple des vicissitudes

* An 415.

de la fortune, tombée à Rome dans les mains d'Alaric, élevée au trône par Ataulphe, se vit une seconde fois enchaînée comme une esclave, et forcée de marcher à pied, pendant l'espace de douze milles, devant le cheval de son nouveau maître.

Ce règne, qui annonçait une affreuse tyrannie, ne dura que sept jours. Les Goths, indignés de l'orgueil et de la cruauté de Singéric, le tuent, rendent la liberté à Placidie, et élisent pour roi Vallia, digne de remplacer Alaric et Ataulphe. Pour affermir son pouvoir, ce prince habile conduisit à de nouveaux combats ses sujets turbulens, et traversa toute l'Espagne en vainqueur.

Mort de Singéric.

Avénement de Vallia au trône des Goths.

Depuis la mort d'Ataulphe, la paix était rompue entre les Goths et les Romains. Le général Constance marcha contre Vallia; mais, lorsqu'ils furent en présence, au lieu de combattre ils négocièrent. Placidie fut envoyée avec honneur à Ravenne, et Vallia jura de ne se servir de ses armes que pour défendre Honorius et l'empire.

L'Espagne devint le théâtre d'une foule de combats sanglans que ses ennemis se livrèrent. Vallia y acquit une grande célébrité; il extermina les Sélinges qui avaient ravagé l'Andalousie (ou Bétique), défit les Alains, et tua de sa main leur roi. Les Vandales et les Suèves, effrayés de ses succès, se soumirent à lui; enfin

Ses exploits.



il remit toute la péninsule sous l'obéissance de l'empereur. Les historiens du temps prétendent que l'injustice et les vexations des officiers romains firent regretter aux Espagnols le joug des Barbares.

Honteux triomphe d'Honorius à Rome.

Honorius, qu'on avait toujours vu tremblant à Ravenne, reçut les honneurs du triomphe dans Rome qu'il avait abandonnée. On lui décerna des couronnes de lauriers pour les conquêtes d'Ataulphe, de Constance et de Vallia; et, si l'histoire nous avait transmis les harangues des orateurs et les vers des poëtes de cette honteuse époque, nous y verrions le lâche Honorius célébré par la servilité romaine comme le meilleur, le plus courageux, le plus illustre des princes.

Vallia, fidèle à ses promesses, sortit de l'Espagne, et s'établit dans le royaume d'Aquitaine que l'empereur lui avait cédé. Il régnait sur tous les pays situés entre la Loire et la Garonne. Bordeaux était sa capitale; ses successeurs fixèrent leur résidence à Toulouse.

Honorius céda aux Bourguignons la partie orientale, et aux Francs la partie septentrionale de la Gaule. La fermeté de Théodose avait réuni toutes les parties de l'empire dans ses mains; la faiblesse de son fils le démembra.

Les Barbares, établis dans ces provinces, forcèrent les habitans à leur abandonner les plus

belles de leurs maisons, et un tiers de leurs terres situées sur le meilleur sol. Ceux-ci conservèrent le reste de leurs propriétés, ainsi que la vie, moyennant une rançon. Les Visigoths, dans le Midi, se montrèrent plus humains, et accordèrent des indemnités pour les biens qu'ils enlevèrent aux habitans.

Paulin, de Bordeaux, nous en a laissé la preuve dans ses lettres, et fait connaître le prix que lui paya le Barbare qui s'était emparé de sa maison.

Ces guerriers sauvages se montrèrent au fond plus généreux qu'Auguste et que les triumvirs, qui donnèrent aux vétérans de leurs armées les possessions de plusieurs villes d'Italie, et celles d'une foule de Romains, dépouillés sans dédommagemens.

L'habitude d'un long respect pour Rome, et le souvenir de la majesté de l'empire, conservèrent encore une telle influence sur les esprits, qu'on entendait les conquérans du Nord, loin de parler en maîtres dans les pays envahis par leurs armes, prendre le titre d'*hôtes des Romains*, et se dire soumis à l'empereur.

Il était démontré aux provinces éloignées que la cour de Ravenne ne pouvait plus ni les protéger ni les contenir dans l'obéissance. L'Armorique déclara son indépendance, qui fut confirmée par Honorius.

La Grande-Bretagne se souleva; ses habitans

chassèrent des hordes de Barbares qui étaient débarquées. L'émancipation de cette contrée fut suivie long-temps des plus violens orages; on y vit quatre-vingt-dix cités affranchies, formées en républiques, et gouvernées chacune par un sénat. Les nobles, mécontens de ce mouvement populaire, regrettaient le gouvernement impérial qui leur distribuait ses faveurs. Parcourant en armes les campagnes, ils voulaient tous, comme les princes des tribus barbares, se faire reconnaître *rois* ou *chiefstains*, et, à la tête des hommes qui leur étaient dévoués, ils soutenaient contre les républiques des guerres continuelles. L'autorité de trente ou de quarante évêques, qui prenaient parti dans ces dissensions, en augmentait l'animosité.

État de l'empire d'Orient.

L'empire d'Orient, sans être mieux gouverné, éprouvait moins de pertes; et, malgré l'ineptie de la plupart de ses chefs et les crimes qui ensanglantèrent leur trône, il subsista pendant dix siècles, depuis Théodose jusqu'à la prise de Constantinople, et conserva le nom d'empire romain, même après la perte de Rome et de l'Occident.

Les Grecs, autrefois dépouillés par les Romains, s'enrichirent à leur tour par la ruine de l'Italie. Lorsque les Barbares envahirent la Gaule, l'Espagne, Rome et l'Afrique, tous ceux qui purent dérober une partie de leurs richesses à

ces dévastateurs les portèrent à Byzance. Les savans, les orateurs, tous les hommes qui ne pouvaient supporter le joug de l'ignorance et de la brutalité, se réfugièrent dans la Grèce. Les ténèbres se répandirent sur l'Occident; la lumière se retira vers l'Orient. Constantinople devint le centre de la civilisation et le dernier asile des sciences et des arts. Tout le reste du monde se voyait en proie aux grossiers conquérans du Nord, qui s'étaient emparés des richesses du peuple-roi, sans apprendre de lui l'art d'en jouir, et qui ne connaissaient d'autre passion que celle de la guerre.

On ne voyait briller chez eux que le fer, tandis que l'or, la pourpre et le luxe des pierreries éclataient de toutes parts dans le palais des empereurs d'Orient. Les plus riches métaux ornaient leur couronne, leurs vêtemens, leur trône, ainsi que les lances, les boucliers, les chars de leurs soldats, et les harnais de leurs coursiers.

Le règne d'Arcadius offrit aux regards attristés l'image de la funeste dégradation qu'éprouvent nécessairement les mœurs sous un long despotisme, et au milieu d'un peuple amolli par tous les genres de voluptés. Les eunuques mêmes osèrent exercer des fonctions publiques. Eutrope présida les tribunaux et commanda les armées, à la grande satisfaction des Goths. Ils se félici-

taient de voir les Romains, leurs ennemis, commandés par un général qui, loin d'être un rival redoutable, n'était pas même un homme.

Ce choix d'Arcadius excita le mépris des gens de bien; mais leur voix n'est pas bruyante, et part trop souvent des lieux éloignés du palais. Les flatteurs encensèrent le favori; la cour lui prodigua ses hommages; il fut créé consul, et le sénat d'Orient lui éleva des statues. L'Occident, quoique vaincu par les Barbares, ne put supporter l'opprobre d'un pareil consulat, et le sénat de Rome refusa d'inscrire son nom sur ses registres.

Claudien vengea de cet affront la première dignité romaine par une satire, et peignit en vers mordans le caractère de ce ministre, à la fois vil et insolent, qui, « étant autrefois escla-
» ve, avait, disait-il, préludé, par de petits lar-
» cins dans le coffre de son maître, au pillage
» qu'il devait faire un jour des richesses de l'em-
» pire. »

Eutrope vendit plusieurs provinces aux ennemis : encourageant les délateurs et grossissant sa fortune par les confiscations, il fit périr les généraux qui s'étaient le plus distingués sous le règne de Théodose, et dont il craignait le courage et le crédit.

Suivant la doctrine de tous ceux qui abusent du pouvoir et qui redoutent l'opinion publique,

il fit publier une loi tyrannique pour menacer de la mort tous ceux qui attaqueraient les ministres de l'empereur, ainsi que les officiers et les domestiques de sa maison. Cette loi prononçait des peines infamantes contre toute personne qui solliciterait la grâce des coupables. De tels actes, loin de prévenir les révoltes, les excitent: c'est le signal de détresse de la tyrannie.

Un général ostrogoth, Trébigilde, leva en Phrygie l'étendard de la rebellion. Eutrope envoya contre lui des troupes commandées par Léo, ancien cardeur de laine, qu'on nommait l'*Ajax de l'Orient*. Ce chef, qui devait son surnom à sa force physique plus qu'à son courage et à son habileté, se laissa surprendre et vaincre. Révolte en Phrygie.

Le fameux Gainas, ce Goth qui avait autrefois fait périr Rufin, remplaça Léo dans le commandement de l'armée; mais, loin de chercher à combattre les Ostrogoths, il appuya leurs réclamations, et força, par la crainte, le timide Arcadius à négocier.

Gainas et Trébigilde demandèrent, pour condition de la paix, la tête d'Eutrope : l'empereur hésitait; l'impératrice Eudoxie, se jetant à ses pieds, se plaignit d'un outrage qu'elle avait reçu de ce ministre. Arcadius signa son arrêt.

La même cour et le même peuple qui flattaient sa puissance, l'accablèrent d'injures dès qu'il fut condamné. Ils voulaient le mettre en

pièces. Saint Chrysostôme seul, qui ne l'avait point ménagé quand il était maître de l'empire, lui offrit un asile dans sa disgrâce, le protégea ouvertement, et, par un éloquent discours sur l'instabilité des choses humaines, parvint à calmer la fureur de la multitude. On promit la vie à Eutrope : il fut envoyé en exil dans l'île de Chypre; mais depuis, au mépris de cette promesse, le consul Aurélien le fit périr.

Trébigilde et Gainas méprisaient l'empereur, depuis que, par leur rebellion, ils l'avaient forcé de suivre leur volonté. Continuant à lui parler en maîtres, ils le contraignirent de leur livrer Aurélien et Saturnin, qu'ils épargnèrent quand ils furent en leur pouvoir.

L'empire se trouvait ainsi gouverné par les Barbares; mais leurs excès les perdirent. Gainas, nommé commandant général des armées, exigea qu'on donnât une église aux ariens. L'empereur refusa d'y consentir. Les Goths, irrités de ce refus, veulent brûler le palais impérial. La garde, instruite de leur projet, les surprend au milieu de la nuit, les attaque et en tue sept mille. Gainas fuit en Thrace et rassemble des troupes pour revenir en Asie; mais un autre Goth, Fravitta, qui commandait les galères romaines, disperse et détruit sa flotte.

Gainas, à la tête d'un corps nombreux de cavalerie, voulait reprendre la vie errante qui,

dans sa jeunesse, avait commencé sa réputation et sa fortune; mais, dans ses courses, il rencontra Huldin, roi des Huns, qui lui livra bataille. Gainas, vaincu, périt, et Huldin envoya sa tête à Arcadius.

Après ces événemens, l'empereur, qui devait être toujours gouverné, laissa les rênes de l'empire dans les mains de l'ambitieuse Eudoxie. Cette princesse persécuta Chrysostôme. Ce saint évêque, l'un des plus éloquens orateurs de l'Église, méritait la vénération publique par sa vertu. Mais cette vertu se montrait peut-être trop ardente et trop sévère pour atteindre à son but dans un temps de corruption. Il déposa treize évêques en Lydie et en Phrygie, et s'attira de nombreux ennemis, en déclarant publiquement que la débauche et la simonie infectaient tout l'ordre épiscopal.

Régence d'Eudoxie en Orient.

Persécution exercée contre Chrysostôme.

L'indignation que lui inspirait la corruption de la cour l'emporta au point de donner à l'impératrice le nom de *Jézabel*. Pour venger la majesté impériale outragée, l'empereur convoqua un synode, qui condamna Chrysostôme à l'exil.

Au moment du départ d'un pontife révéré, le peuple se révolte, s'attroupe, s'arme et fait retentir le palais de ses menaces. Eudoxie, effrayée, se prosterne devant l'empereur, avoue son erreur, et déclare qu'elle ne voit de remède au danger de l'État que le rappel de Chrysostôme,

L'évêque victorieux revient; son retour est un triomphe. On illumine les côtes d'Europe et d'Asie. Il monte dans la chaire où l'on ne devrait entendre que des paroles de paix; mais, l'orgueil ecclésiastique lui faisant oublier l'humilité de l'Évangile, il déclame avec violence contre les vices des femmes, contre les honneurs presque idolâtres rendus aux statues de l'impératrice. « Voyez, dit-il dans son exorde, » voyez cette vindicative Hérodias! Hérodias » retombe dans ses fureurs, Hérodias recom- » mence à danser; elle demande une seconde » fois la tête de Jean. »

Quelque mérités que pussent être de pareils reproches, et quelque faible que fût alors la puissance temporelle, on ne pouvait supporter une pareille audace et régner. Un concile rassemblé confirma la première sentence du synode.

Le peuple s'opposait encore à son exécution; mais des troupes de Goths, introduites la veille de Pâques dans la ville, assiégèrent l'église. La cathédrale et le lieu où se rassemblait le sénat furent livrés aux flammes; et, malgré la fureur populaire, on enleva Chrysostôme.

Mort de cet évêque.

Il avait demandé d'être exilé à Nicomédie; mais on le conduisit au pied du mont Taurus, où il resta trois ans, et de là il fut envoyé dans les déserts du Pont, près d'une petite bourgade nommée Cumana, où il mourut âgé de

soixante ans. Cette excessive rigueur produisit son effet ordinaire; ses fautes furent oubliées, on ne se souvint que de ses talens et de ses vertus. Trente ans après sa mort, sa mémoire fut réhabilitée; on transporta ses reliques à Constantinople, et Théodose II, qui vint à Chalcédoine les recevoir, prouva, en se prosternant devant les restes de cet homme célèbre, plus de dévotion que de politique. Il devait, en honorant une des lumières de l'Église chrétienne, ne pas oublier ce qu'il devait à sa mère et à la majesté du trône offensée.

Il est vrai qu'Eudoxie, par sa conduite, excusait en partie l'audace peu convenable du pontife. Elle méprisait son mari, trahissait ses devoirs, et traitait avec une si imprudente confiance le comte Jean, son favori, qu'il passait pour être son amant et le père du jeune Théodose.

Théodose II fils d'Eudoxie, est nommé César et Auguste. Mort d'Eudoxie.

Arcadius, qui ne la croyait pas coupable, prouva sa tendresse à son fils, en lui donnant à la fois, contre l'usage, les titres de *César* et d'*Auguste*. Eudoxie mourut : les ariens la pleurèrent; les catholiques regardèrent sa mort comme un arrêt du ciel qui vengeait Chrysostôme.

Les années suivantes furent marquées par des calamités publiques. Plusieurs villes furent incendiées; de fréquens tremblemens de terre en renversèrent d'autres; les plaines furent ravagées par des nuées de sauterelles; les Isauriens

Mort d'Arcadius.

dévastèrent les provinces de l'Orient depuis le Pont jusqu'à la Palestine. Enfin Arcadius mourut après treize ans de règne, ou plutôt de servitude ; car on l'avait toujours vu l'esclave de sa femme ou de ses favoris.

Procope prétend que ce prince, avant de mourir, donna, par un testament, la tutelle de son fils à Ildesgerde, roi de Perse. Cet historien vante la sagesse de cette mesure que Zozime condamne comme très impolitique. Avant de la louer ou de la blâmer, il fallait en démontrer l'existence, et tout porte à croire que le récit de Procope est sans fondement, puisque aucun fait ne prouve que le roi de Perse ait élevé, en vertu de cet acte, la moindre prétention à la régence.

Régence d'Anthème en Orient.

Suivant les lois anciennes, cette régence devait appartenir à Honorius ; mais les grands de l'empire s'y opposèrent, et cette oligarchie confia, sous le nom du jeune empereur, le pouvoir suprême au préfet d'Orient, Anthème, patricien riche, puissant, et dont on estimait généralement les talens et la probité.

Régence de Pulchérie, sœur de Théodose II.

Il ne conserva pas long-temps cette régence, et, préférant la tranquillité publique à sa grandeur personnelle, il laissa sans obstacles la célèbre Pulchérie, sœur de Théodose, s'emparer du trône. Cette princesse, dont les talens justifièrent l'ambition, n'était âgée que de seize ans

lorsqu'elle prit, avec audace, les rênes du gouvernement. Le sénat lui déféra le titre d'*Augusta*, et, sous le nom du faible Théodose son frère, elle gouverna, près de quarante ans, l'empire avec gloire.

Cette princesse semblait avoir hérité des vertus courageuses du grand Théodose. Sa justice rétablissait l'ordre, sa bonté lui attirait l'affection, sa fermeté imposait aux factieux. Sous son administration on ne vit point de révolte, et l'invasion d'Attila fut la seule calamité qui troubla le repos de l'empire.

Pulchérie protégeait les sciences, et parlait avec une égale facilité le grec et le latin. Loin de tenir son jeune frère Théodose dans l'ignorance pour être certaine de le gouverner plus long-temps, elle lui donna les plus habiles maîtres en tout genre.

Portrait de Théodose II.

Ce prince se faisait remarquer par une physionomie grave, par un maintien majestueux. Il n'était pas dénué d'esprit, mais il n'avait pas de caractère. On vantait sa chasteté, sa sobriété, sa douceur; mais aucune de ces belles qualités ne mérite le titre de *vertu* lorsqu'elle manque de force. Sa vie fut une longue enfance. Il s'entourait de femmes, d'eunuques, et ne s'occupait qu'à graver, à peindre ou à chasser. La beauté rare de son écriture lui mérita le surnom de *Calligraphe*. Il était si indolent qu'il lisait rare-

ment les papiers qu'on présentait à sa signature. Un jour, pour lui faire sentir les graves inconvéniens d'une telle paresse, Pulchérie lui montra qu'elle lui avait fait signer sa propre abdication.

Le commencement du règne de Théodose fut signalé par des succès : les Huns étaient entrés en Thrace; Huldin, leur roi, sommé de se retirer, jura que ses conquêtes n'auraient de bornes que l'Océan, qui terminait, selon l'opinion du temps, la course du soleil. Le succès ne justifia point sa présomption : ses alliés l'abandonnèrent; les généraux de l'empereur le défirent, le forcèrent à repasser le Danube, et détruisirent presque entièrement la tribu des Scyrres qui composaient son arrière-garde.

Union de Théodose et d'Athénaïs, surnommée *Eudoxie.*

Pulchérie, voulant marier son frère, chercha plus, dans cette union, les talens que la naissance. Léonce, philosophe d'Athènes, était père d'une fille nommée Athénaïs. Elle éclipsait la beauté des autres Grecques, et se montrait, en savoir et en éloquence, l'égale des philosophes et des rhéteurs les plus distingués. Léonce la déshérita, et donna tout son bien à ses deux fils, prévoyant qu'Athénaïs, avec tant de grâces et de talens, n'aurait pas besoin de fortune. La jeune Grecque ne pensait pas comme lui; après la mort de son père, elle réclama une part de son héritage, et porta ses plaintes à Pulchérie.

Cette princesse, frappée de ses charmes et de son esprit, la crut digne du trône. Théodose, curieux de la connaître, vint déguisé chez sa sœur, y vit la belle Athénienne, s'enflamma pour elle, et l'épousa. Elle se fit baptiser, et prit avec le sceptre le nom d'*Eudoxie*. Ses frères, apprenant son élévation, et craignant sa vengeance, se cachèrent vainement. Athénaïs les fit chercher avec soin. On les lui amena, et, loin de leur marquer aucun ressentiment, elle les éleva aux premières dignités de l'empire.

Conservant dans la grandeur les habitudes de sa jeunesse, elle n'abandonna point l'étude, fit en vers la paraphrase de l'Ancien-Testament, écrivit la légende de saint Cyprien, et composa un panégyrique du grand Théodose.

Zélée pour son nouveau culte, elle entreprit le pélerinage de Jérusalem, prononça un discours éloquent en présence du sénat d'Antioche, et, si l'on en croit les auteurs ecclésiastiques, elle rapporta de la Palestine les chaînes de saint Pierre, le bras droit de saint Étienne, et le véritable portrait de la Vierge, peint par saint Luc.

Disgrâce et mort d'Eudoxie.

Dans une maison privée, l'union de deux femmes est rare ; cet accord est bien plus difficile dans un palais. Eudoxie, devenue ambitieuse, voulut gouverner l'empereur et l'empire. Pulchérie défendit son pouvoir ; leurs discordes partageaient la cour ; la sœur l'emporta sur l'épouse,



Pulchérie triompha. La vertu d'Eudoxie fut soupçonnée; la mort de Paulin, maître des offices, et l'exil de Cyrus, préfet du prétoire d'Orient, annoncèrent la disgrâce de l'impératrice, qui les admettait dans son intimité.

Elle demanda la permission de se retirer à Jérusalem; l'empereur la lui accorda. Poursuivie par la même inimitié, par le même genre de soupçons qui l'avaient éloignée du trône, elle vit condamner au supplice deux ecclésiastiques dont son amitié faisait le seul crime.

Irritée de cet affront, elle vengea leur mort par l'assassinat du comte Saturnin leur meurtrier. Cette violence justifia l'accusation intentée contr'elle. Après seize ans d'exil, elle mourut, protestant toujours qu'elle était victime de la calomnie.

La guerre recommença entre la Perse et l'empire; le désir de venger un grand nombre de chrétiens massacrés arma l'empereur. Après deux campagnes qui ne furent marquées par aucun événement décisif, quoique célébrées par des relations fastueuses, les deux cours conclurent un traité de cent ans.

L'histoire n'a conservé de cette guerre que le souvenir d'un seul trait, plus digne d'être retenu que beaucoup d'actions héroïques. Acasse, évêque d'Amyde, employa les vases d'or de son église au rachat de sept mille captifs persans,

et les renvoya au roi de Perse, pour montrer à ce prince la différence qui existait entre une religion sanguinaire et une religion charitable. Une condition de la trève conclue fut le partage de l'Arménie entre les Romains et les Persans.

Honorius s'était toujours montré l'ennemi d'Arcadius son frère et de Théodose son neveu; ainsi, par un étrange aveuglement, Constantinople semblait jouir des malheurs de Rome. Il était réservé à la célèbre Placidie, qui avait déjà sauvé sa patrie, de rétablir la concorde entre les deux empires.

Après le meurtre d'Ataulphe et le supplice de Singéric son assassin, Placidie, devenue libre, épousa le brave Constance. En faveur de cet hymen, Honorius décora du titre d'*Auguste* ce général, jugeant avec raison que le guerrier qui avait raffermi le trône était le plus digne d'y monter. Constance ne jouit pas long-temps de son bonheur et de sa gloire; il mourut, laissant à sa femme deux enfans, Honoria et Valentinien.

Mariage de Placidie et de Constance.

Mort de Constance.

Le crédit de Placidie sur l'esprit de l'empereur, son frère, fut bientôt renversé par la jalousie des eunuques et des affranchis. Placidie ne put résister à ces intrigues; elle fut exilée, et chercha un refuge à Constantinople, avec ses enfans.

Peu de temps après, Honorius termina sa méprisable vie. Asservi par les esclaves de son pa-

Mort d'Honorius.

lais, témoin indifférent de la ruine de l'empire, il consumait ses jours dans les plus puérils amusemens. On prétend que, lorsqu'on vint lui apprendre que Rome était perdue, il répondit froidement : « Cela est impossible, je viens de » lui donner à manger. » Il parlait d'une poule favorite, à laquelle il avait donné le nom de *Rome*. Il faut convenir que de tels princes, s'ils étaient moins rares, ne justifieraient que trop les déclamations des républicains contre la monarchie.

CHAPITRE X.

VALENTINIEN III ET PLACIDIE SA MÈRE, EN OCCIDENT; THÉODOSE II ET PULCHÉRIE SA SOEUR, MARCIEN, EN ORIENT. AÉTIUS, GENSÉRIC, ATTILA, THÉODORIC, GÉNÉRAUX BARBARES.

(An 425.)

Usurpation et mort de Jean, secrétaire d'Honorius. — Valentinien III est reconnu empereur. — Conduite de Théodose II à l'égard de Valentinien. — Mariage de Valentinien et d'Eudoxie, fille de Théodose. — Artifice d'Aétius contre Boniface. — Portrait et exploits de Genséric. — Défaites et mort de Boniface. — Disgrâce et fuite d'Aétius. — Histoire des sept dormans. — Apparition d'Attila. — Son invasion en Perse. — Échecs de Théodose. — Paix entre Théodose et Attila. — Ambassade de Théodose à Attila. — Tentative de conspiration contre Attila. — Mort de Théodose. — Avénement de Pulchérie au trône. — Mariage de Pulchérie et de Marcien. — Aétius reparaît à la tête des Huns. — Guerre et ensuite paix entre Aétius et Théodoric, fils d'Alaric. — Cruauté de Genséric. — Invasion d'Attila dans la Gaule. — Bataille de Châlons. — Mort de Théodoric. — Défaite d'Attila. — Siége et prise d'Aquilée par Attila. — Habile tactique d'Aétius. — Lâcheté de Valentinien. — Son ambassade à Attila. — Paix entre Attila et Valentinien. — Mort d'Attila. — Ses funérailles. — Démembrement de son empire. — Perfidie de Valentinien. — Mort d'Aétius. — Honteux excès et mort de Valentinien.

Usurpation et mort de Jean, secrétaire d'Honorius.

Dès qu'on sut à Constantinople la mort d'Honorius, l'empereur d'Orient, ou plutôt Pulchérie, envoya en Dalmatie des troupes chargées

de conduire en Italie Placidie et son fils Valentinien. Aspar, qui s'était distingué dans la guerre de Perse, les escortait et commandait l'armée de terre. Son père, Ardaburius, dirigeait la flotte. Ils apprirent dans leur route que Jean, l'un des favoris et des secrétaires d'Honorius, s'était emparé du trône d'Occident; les vaisseaux grecs furent dispersés par une tempête. Le grand-amiral Ardaburius tomba dans les fers de l'usurpateur; mais, loin de se laisser abattre par ce revers, du fond de sa prison il souleva en sa faveur les troupes italiennes qui composaient la garnison d'Aquilée. Jean, abandonné et livré par elles, fut exposé sur un âne aux huées de la populace, et décapité sur la place publique. Valentinien III fut reconnu, sans opposition, empereur d'Occident, l'an 425.

Valentinien III est reconnu empereur.

Conduite de Théodose II à l'égard de Valentinien.

Théodose, informé des succès de ses généraux, les célébra par un triomphe bien différent des anciennes solennités. Marchant à pied, à la tête du peuple, depuis l'hippodrome jusqu'à la cathédrale, il chanta des psaumes, et se montra ainsi plus digne de la chaire que du trône. Il aurait pu disputer l'empire d'Occident à l'enfant de Placidie; mais il préféra la paix, dans un État borné, aux risques d'une guerre civile; et, soit par une suite de son indolence naturelle, soit par soumission aux pacifiques conseils de Pulchérie, le patricien Hélion se rendit en son

nom à Rome, salua, en présence du sénat romain, Valentinien III Auguste, et le revêtit de la pourpre.

Par un traité conclu, on arrêta le mariage du jeune empereur avec Eudoxie, fille de Théodose et d'Athénaïs. L'Illyrie fut cédée à l'empereur d'Orient : par ce même acte, l'unité du monde romain cessa totalement d'exister. Un édit solennel déclara que les lois d'un empire n'auraient plus de force dans l'autre. Mariage de Valentinien et d'Eudoxie, fille de Théodose.

L'Orient et l'Occident se trouvèrent ainsi gouvernés par deux femmes; mais Placidie, plus ambitieuse que Pulchérie, livra son fils aux voluptés pour l'éloigner des affaires, et conserva le pouvoir suprême pendant trente-cinq ans. Deux généraux habiles commandaient ses armées, Aétius et Boniface. Le dernier soumit l'Afrique, et défendit Marseille; Aétius se rendit célèbre par la défaite d'Attila. Leurs grandes actions jetèrent encore quelques rayons de gloire sur les Romains. Si leur union avait duré, elle aurait probablement sauvé l'empire; leur discorde en prépara la chute. Artifice d'Aétius contre Boniface.

Aétius, jaloux de son collègue, le rendit suspect à Placidie, et détermina cette princesse à le rappeler d'Afrique. En même temps, par un condamnable artifice, il le fit avertir secrètement que le supplice l'attendait, s'il obéissait, et il persuada à l'impératrice que la désobéis-

sance de ce général prouvait sa révolte. Boniface, se croyant perdu, flétrit sa gloire, trahit sa patrie, appela les Vandales à son secours, et conclut une alliance avec leur roi Gondéric. Ce roi mourut et fut remplacé par le terrible Genséric son frère.

Portrait et exploits de Genséric.

Ce prince, que le ravage du monde rendit célèbre, comme Alaric et Attila, renfermait, dans un corps petit et contrefait, une vaste ambition qu'aucun scrupule n'arrêtait, qu'aucune proie ne rassasiait. Dissimulé, sanguinaire, intrépide, ennemi du luxe, la vengeance était le premier de ses plaisirs : fécond en ruses, audacieux dans ses plans, prompt à les exécuter, il savait également répandre la terreur par ses armes et la discorde par ses intrigues.

Avant d'entreprendre la conquête qu'il méditait, il battit les Suèves en Espagne, les poursuivit jusqu'à Merida, et fit périr dans un fleuve leur armée et leur chef.

Après cette victoire il s'embarqua et descendit en Afrique. L'armée vandale, grossie par des Alains, par des Goths, par des transfuges romains, ne s'élevait cependant qu'à cinquante mille hommes; mais Genséric augmenta ses forces, en s'alliant avec les Maures, et en protégeant les donatistes persécutés. Saint Augustin dut regretter alors de ne pas s'être montré pour eux moins intolérant.

Boniface n'avait demandé que des secours; Gensérie parlait en maître. Le général romain se repentit de sa révolte et se réconcilia avec Placidie, qui venait de découvrir la perfidie d'Aétius. Le général, revêtu de nouveau du commandement des troupes romaines, marche sur Carthage, s'en empare et propose la paix à Gensérie, qui refuse de traiter. Bientôt les deux armées se livrèrent une sanglante bataille; Boniface fut vaincu et perdit ses plus braves soldats. Toute l'Afrique devint la proie de l'avidité des Vandales et de la férocité des Maures: cette vaste et fertile contrée, qu'on regardait alors comme le grenier du monde, vit ses champs ravagés, ses arts et ses monumens détruits, ses villes incendiées, ses citoyens livrés à l'esclavage et aux tortures. Carthage et Hyppone restaient seules debout au milieu de ce beau pays changé en désert.

Défaites et mort de Boniface.

Boniface, assiégé dans Hyppone, est encouragé dans sa résistance par les conseils fermes et les consolations pieuses de saint Augustin. Ce saint prélat meurt en pleurant les malheurs de sa patrie. Le siége dure quatorze mois; enfin les Vandales, vaincus par l'opiniâtreté des assiégés, s'éloignent.

Aspar amène de Constantinople des vaisseaux et des troupes; Boniface, de nouveau à la tête d'une grande armée, tente encore le sort des

armes; mais la fortune trahit son courage; il est battu; Hyppone est prise, et l'Afrique est perdue sans retour.

Ce général, vaincu, revint à Ravenne. Placidie ne voulut punir ni sa faute ni ses malheurs, ne se souvint que de ses services, et lui rendit sa confiance. Aétius, jaloux de son crédit, et résolu de le renverser, quitta la Gaule et descendit en Italie à la tête d'une armée de Barbares : Boniface courut à sa rencontre, l'attaqua, le défit, mais revint mortellement blessé de la main du rival qu'il avait vaincu.

Disgrâce et fuite d'Aétius.

Placidie, pour venger sa mort, déclara Aétius ennemi de l'État. Après avoir tenté vainement de se défendre dans quelques forteresses de ses domaines, il se sauva chez les Huns. Ce fut ainsi que Rome perdit deux généraux habiles, ses derniers soutiens.

Carthage, abandonnée, ne succomba cependant qu'après huit ans de résistance. Enfin Genséric conclut la paix, en laissant à Valentinien l'illusoire souveraineté des trois Mauritanies.

Le roi vandale était le fruit d'une union illégitime. Redoutant les prétentions des fils de Gondéric son frère, il les fit noyer avec leur mère*. Ce fut après ce meurtre qu'il s'empara de Carthage, l'an 439, cinq cent quatre-vingt-cinq ans après la victoire de Scipion. On nommait

* An 439.

cette cité *la Rome d'Afrique*. Elle se montrait l'égale de celle de l'Italie, en grandeur, en magnificence, en richesse, en commerce. On y jouissait de toutes les douceurs d'une longue civilisation. Un bois épais, situé au centre de la ville, offrait à ses habitans un frais ombrage, pour les garantir de l'ardeur d'un climat brûlant.

Les Vandales livrèrent cette riche cité au pillage, et contraignirent tous les citoyens qu'ils épargnèrent, à leur céder leurs terres, à leur livrer leurs trésors. L'Italie et l'Orient se trouvèrent peuplés de sénateurs fugitifs, de patriciens naguère opulens comme des souverains, et qui se voyaient réduits à demander l'aumône.

Histoire des sept dormans.

Ce fut dans ce temps de destruction, de calamités, que quelques écrivains ecclésiastiques, qui substituaient des fables nouvelles aux anciennes, racontèrent ainsi l'histoire merveilleuse des sept dormans.

« Sous l'empire de Décius, disaient-ils, sept » jeunes nobles d'Éphèse, chrétiens et persécu» tés, se cachèrent dans une caverne pour évi» ter la mort : le tyran la fit murer. Dieu, pro» tégeant ces jeunes martyrs, les plongea dans » un profond sommeil qui dura cent quatre» vingt-sept ans, et qui finit lorsque Pulchérie » et Théodose II occupaient le trône d'Orient. » A cette époque, Adolius, propriétaire de la » montagne où se trouvait cette caverne, en fait



» extraire des pierres pour construire un bâti-
» ment. Le jour pénètre dans le souterrain. Les
» sept dormeurs s'éveillent, croyant ne s'être
» reposés que quelques heures. Jamblius, l'un
» d'eux, se charge d'aller à la ville pour y cher-
» cher du pain. Il ne reconnaît plus ni l'aspect
» de la contrée ni les traits de ses habitans; il
» approche d'Éphèse et voit, avec autant de
» joie que de surprise, la croix briller sur le
» faîte des temples. Entrant chez un boulanger,
» il étale pour le payer plusieurs pièces de mon-
» naie frappées au coin de Décius. Le boulan-
» ger s'en étonne, les voisins accourent, la mul-
» titude s'attroupe : on le traîne devant le juge,
» croyant qu'il a découvert un trésor. Son ré-
» cit paraît une imposture; cependant on envoie
» chercher ses compagnons. La candeur de leurs
» réponses, les détails de l'histoire qu'ils racon-
» tent et l'accord qui règne dans leurs discours,
» persuadent les plus incrédules; enfin le peuple,
» les magistrats, l'évêque et l'empereur Théo-
» dose lui-même, convaincus que ces hommes
» saints sommeillaient en effet depuis près de
» deux siècles, s'humilient devant la puissance
» de Dieu, et se prosternent aux pieds des sept
» martyrs, qui expirent tous ensemble, après
» avoir donné leur bénédiction aux spectateurs
» de cet inconcevable prodige. »

Jean de Sarugues écrivit, deux ans après la

mort de Théodose, l'histoire des sept dormans. Grégoire de Tours la traduisit. On trouve leurs noms dans les calendriers romains, grecs et abyssiniens; et, comme les contes trompent et plaisent dans tous les lieux, dans tous les temps, et se mêlent à tous les cultes, Mahomet, trouvant cette fable ingénieuse, l'adopta dans son Koran.

Ce qui malheureusement, loin d'être fabuleux, ne fut que trop réel, c'est la puissance colossale du barbare Attila, qui ravagea le monde, et se glorifia d'être appelé *le fléau de Dieu*. Cet orage effroyable, qui, sans le courage des Francs, la valeur de Mérovée et l'habileté d'Aétius, aurait soumis le globe à un joug plus absurde et plus humiliant que celui qui pèse de nos jours sur les peuples africains, dura près d'un siècle; depuis 376 jusqu'à 463. Aucune irruption de Barbares ne laissa sur son passage plus de ruines. Les Huns faisaient consister leur gloire à détruire; et, changeant en de vastes solitudes les contrées conquises par eux, ils voulaient signaler leur nom et affermir leur puissance. Les gémissemens de ceux qu'ils opprimaient étaient à leurs yeux d'insolens murmures, dont leur orgueil féroce s'offensait : le bruit des chaînes de leurs captifs et le silence des tombeaux pouvaient seuls satisfaire leur soif de dominer. Apparition d'Attila.

Lorsque, se précipitant des extrémités de l'Orient vers l'Occident, ils eurent chassé devant

eux les Goths et les Vandales, la division s'établit parmi eux, et l'on put espérer un moment que leurs discordes en délivreraient la terre. Leurs différens chiefstains se livrèrent des combats sanglans. Quelques-uns s'allièrent aux Goths, d'autres prêtèrent leurs armes aux Romains; le grand Théodose lui-même avait compté parmi ses généraux un roi des Huns.

Plus tard, les Bavarois et trois autres nations allemandes, dont leurs dissensions ranimaient le courage, secouèrent le joug de ces sauvages conquérans. L'empereur Théodose II fomentait secrètement cette révolte. Rugilas, qui gouvernait alors la plus nombreuse tribu des Huns, et dont les autres reconnaissaient, quoiqu'à regret, la prééminence, menaça l'empire d'Orient d'une invasion. Théodose effrayé envoya des ambassadeurs pour apaiser ce farouche guerrier. Ils trouvèrent Rugilas mort. Attila et Bléda, ses neveux, lui avaient succédé. Ils reçurent les ambassadeurs dans la plaine de Margus, en Mœsie; et, suivant l'ancienne coutume de ces Barbares, ils restèrent à cheval pendant la conférence ouverte pour la paix.

L'empereur se vit obligé de souscrire aux conditions humiliantes qu'on lui dictait. Il augmenta le tribut qu'il devait payer aux Huns, leur accorda un port franc sur le Danube, et renonça solennellement à toute alliance avec leurs ennemis.

Ce fut à cette époque que les Grecs et les Romains virent pour la première fois le redoutable Attila. Ce prince, fils de Mondone, offrit à leurs regards l'horrible figure d'un Kalmouck, une tête large, un teint basané, un nez aplati, une taille courte et carrée, et un regard à la fois faux et féroce. Il s'était déjà fait remarquer par sa cruauté et par sa passion pour la guerre, dans laquelle il déployait plutôt les talens d'un général que la valeur d'un soldat. On ne lui reconnaissait qu'une vertu, la fidélité à remplir ses engagemens ; il était esclave de sa parole.

Né pour dominer, il s'était habilement servi de l'ignorance superstitieuse de ses sujets, qui le croyaient plus qu'un homme. Un pâtre, s'étant aperçu qu'une de ses génisses s'était blessée au pied, et cherchant la cause de cet accident, découvrit une pointe d'épée qui sortait de la terre. Il creuse le sol, et en tire un glaive qu'il porte au roi. Attila sut persuader à ses peuples qu'on avait retrouvé l'épée de Mars, et que cette arme divine lui donnait des droits incontestables à l'empire de l'univers. L'épée de Mars devint l'idole des Huns. Ils l'entourèrent d'offrandes, et lui dévouèrent, comme victimes, la centième partie des captifs qui tombaient dans leurs mains.

Tous ces guerriers du Nord, qui avaient épouvanté l'Europe et l'Asie, tremblaient devant Attila ; et, convaincus de sa divinité, ils disaient

« que leurs yeux ne pouvaient soutenir le feu » de ses regards. »

Attila, qui n'eut de commun avec Romulus qu'un crime, commença son règne comme le fondateur de Rome, par l'assassinat de Bléda son frère. Après avoir dompté toutes les tribus de sa nation, toutes les hordes de la Scythie, il subjugua en peu d'années tous les peuples germains, se rendit maître des contrées belliqueuses de la Scandinavie, et répandit la terreur dans l'âme des Gaulois et des Bourguignons. On le reconnut enfin comme le monarque de tous les Barbares. Les limites de son vaste empire étaient le Volga, le Danube, la mer du Nord, le Rhin et les Alpes. Il était également redouté comme guerrier et comme magicien.

Ardaric, roi des Gépides, Valamir, roi des Ostrogoths, abaissant leur couronne à ses pieds, s'honoraient d'occuper dans son conseil les places de ministres. On voyait, rangés en haie, dans son palais rustique, comme gardes de sa personne, et même comme domestiques, une foule de princes et de chefs de tribus, qui avaient rassemblé leurs peuples sous ses drapeaux; et, si l'on en croit les historiens du temps, son armée s'élevait à près de huit cent mille hommes.

Son invasion en Perse.

Une de ses divisions fit une invasion en Perse; elle étendit ses ravages jusque dans la Syrie. Lorsque l'empereur d'Orient voulut reconquérir

l'Afrique, que Rome avait perdue, Attila, cédant aux vœux de Genséric, menaça de la guerre Théodose II, et, par cette diversion, sauva les Vandales.

On ne pouvait conserver long-temps la paix avec un peuple qui n'était qu'une armée. Les Huns prétendirent que le traité de Margus était rompu, et qu'on leur avait volé, dans le port franc du Danube, un trésor appartenant à un de leurs chefs : ils exigèrent qu'on leur rendît cet argent, et qu'on leur livrât l'évêque de Margus. La cour de Byzance refusant de redresser ces griefs, la guerre fut déclarée. Les Mœsiens, craignant la fureur des Barbares, pressaient vivement l'empereur de céder à l'orage; et, pour se mettre eux-mêmes à l'abri des ravages qu'ils redoutaient, ils formèrent le dessein de livrer l'évêque de Margus aux Barbares.

Celui-ci en fut informé, sacrifia ses devoirs et son pays à sa sûreté, traita secrètement avec Attila, lui livra sa ville, et ouvrit ainsi les barrières de l'empire.

Aussitôt les Huns, comme un torrent furieux, se répandent dans la Mœsie, la dévastent, détruisent toutes ses forteresses, livrent aux flammes Syrmich, Neiss, Sardica, Martianopolis, et changent en déserts toutes les contrées situées depuis le Pont-Euxin jusqu'à l'Adriatique.

Ces calamités ne purent décider le faible Théo- Échecs de Théodose.

dose à sortir de son palais, à quitter ses chapelets, à suspendre ses processions. Incapable de combattre, il chargea des généraux sans talens de rassembler ses armées. Ceux-ci perdirent une bataille près du Danube, une seconde au pied du mont Hémus, et virent détruire, dans une troisième défaite, les restes de leurs forces, qui devaient défendre la Chersonèse de Thrace.

Attila ravagea la Macédoine, brûla soixante-dix villes, et s'avança jusqu'aux faubourgs de Constantinople. Les murailles de cette ville et celles d'Andrinople l'arrêtèrent; il ne savait que combattre en plaine, et ignorait l'art des siéges.

Tant de revers jetaient l'Europe et l'Asie dans la consternation. Ce n'étaient point les maux ordinaires que la guerre entraîne à sa suite, qui glaçaient alors les esprits de terreur; on était menacé d'une destruction totale. Tout homme en âge de servir tombait sous le fer des Barbares; les vieillards et les femmes se voyaient tous réduits en esclavage; leur faiblesse même ne les garantissait pas toujours de la mort; et lorsque le nombre trop grand de ces captifs embarrassait le vainqueur, ils étaient immolés sans pitié.

Cette foule de Romains, dispersés chez les Barbares, ne put les adoucir ni les civiliser. Ces guerriers farouches méprisaient les sciences, et surtout celle des lois. Les artisans leur appri-

rent quelques métiers; les médecins s'attirèrent leur respect; les prêtres en convertirent plusieurs : mais, comme la plupart des pontifes grecs étaient attachés à l'arianisme, ce fut cette hérésie qui se répandit parmi les conquérans du Nord.

Paix entre Théodose et Attila.

Théodose II, que, suivant la coutume, on nommait toujours Auguste, et qui prenait le titre d'*invincible*, n'avait plus d'armée à opposer à ses ennemis. Trop lâche pour tenter de réveiller le courage de ses sujets, il ne sortait de son palais que pour aller à l'église. Incapable de combattre Attila, il implora sa clémence, et signa une paix honteuse. Par ce traité la cour de Byzance céda aux Huns un vaste territoire situé au midi du Danube, depuis Belgrade jusqu'à Nova, en Thrace, et s'assujettit à payer un tribut annuel de deux mille livres d'or, ainsi que six mille livres pour solder les frais de la guerre. L'épuisement des peuples et les infidélités des receveurs de l'impôt rendirent le paiement de cette contribution lent et difficile.

Au milieu de ce découragement des armées, de ces terreurs de la cour, de cet opprobre de l'empire, une petite ville de Thrace, Asymus, se montra romaine. Ses habitans, ne voulant pas reconnaître une paix humiliante, sortent de leurs murs, attaquent les Huns, se grossissent d'un grand nombre de déserteurs et de captifs, en forment une armée, livrent bataille aux Barbares,

les défont et les contraignent de sortir de leur territoire.

Sur les plaintes d'Attila, Théodose voulut obliger les Asymontains à exécuter le traité. En hommes généreux, résistant à la cour comme à l'ennemi, ils répondirent que jamais ils ne pourraient regarder le déshonneur comme une loi. Attila et Théodose cédèrent à leur fermeté.

Ambassade de Théodose à Attila.

Un des articles de la paix obligeait l'empereur à livrer au roi des Huns tous les Allemands, tous les Goths, tous les Scythes qui avaient déserté ses drapeaux pour entrer dans les troupes impériales. Les Romains ne pouvaient se décider à sacrifier, à dévouer à un supplice certain tant d'officiers dont le courage avait brillé dans leurs légions. L'impitoyable Attila pressait l'exécution d'une disposition si dure. Théodose lui envoya une ambassade, dans l'espoir de le fléchir. Il cherchait à gagner Constance, secrétaire d'Attila, qui, pour prix de sa condescendance, exigea qu'on lui donnât en mariage une dame romaine, distinguée par sa naissance et par sa beauté; la veuve du général Armatius fut la victime qui se dévoua, dans cette circonstance, au salut d'un si grand nombre de guerriers.

L'historien Priscus et Maximin, ambassadeurs de Théodose, se rendirent près d'Attila. La relation de ce voyage, par Priscus, fait connaître, avec détail, les mœurs de ces farouches conqué-

rans. Le temps n'était plus où les envoyés romains dictaient des lois aux monarques, et traçaient autour d'eux, avec leur baguette, un cercle dont ils ne pouvaient sortir avant d'avoir juré d'obéir aux maîtres du monde. Les envoyés de l'empereur, reçus avec une fierté dédaigneuse, éprouvèrent des humiliations qui vengeaient enfin tant de rois, si long-temps abaissés par l'orgueil romain. On les fit attendre plusieurs jours, avant de leur permettre d'approcher de la résidence de leur vainqueur. Quel spectacle pour des hommes récemment sortis de Constantinople, de cette cité où presque toutes les maisons étaient des palais, où brillaient tout le luxe de l'Orient et tous les arts de la Grèce!

Les ambassadeurs d'un César, d'un Auguste, arrivent supplians dans le village royal d'Attila, dont le palais n'était qu'un bâtiment rustique, en bois, entouré de palissades et de quelques tourelles. Ils traversent une foule de gardes, couverts de vêtemens magnifiques enlevés aux Grecs et aux Romains, et sont contraints de se courber devant un homme vêtu comme un simple Tartare, sans ornemens, et dont le trône n'était qu'une chaise grossière.

Les envoyés exposèrent avec dignité l'objet de leur mission, employant ces phrases orgueilleuses et ce langage pompeux, consacré par d'antiques coutumes, mais qui convenait alors

si peu à un peuple abattu et dégénéré. Attila ne répondit à leurs discours que par des menaces. « Croyez-vous, leur dit-il, qu'une seule ville » de votre empire puisse prétendre à subsister, » lorsqu'il me plaira de la détruire? » Cependant, après ce premier mouvement de colère, il s'adoucit pour eux, leur donna quelque espérance, et les invita à un grand banquet.

Il avait aussi près de lui des envoyés de Valentinien. Les ambassadeurs des deux empires furent placés, à ce festin, au-dessous de quelques petits princes barbares. Pendant ce long repas, suivant la coutume du Nord, on força les convives à boire avec excès; et, pour varier leurs plaisirs, on fit jouer devant eux quelques scènes comiques par des bouffons; on fit combattre, en leur présence, des captifs maures, et des guerriers scythes célébraient par leurs chants les victoires d'Attila. Les femmes de ces Barbares, plus libres que celles de l'Orient, étaient admises aux festins, et les épouses d'Attila conversaient familièrement avec les étrangers.

Tentative de conspiration contre Attila.

Le roi des Huns avait envoyé près de Théodose un ambassadeur nommé Édécon. Pulchérie conservait alors peu de crédit à la cour d'Orient. L'eunuque Chrysaphius, depuis quelque temps, gouvernait l'empereur. Ce vil ministre, de concert avec un de ses amis, nommé Vigilius, essaya de corrompre Édécon, pour l'engager à

tramer une conspiration contre la vie d'Attila. Édécon feignit d'y consentir. Théodose, malgré sa piété, approuva ce complot meurtrier. Cependant Édécon informa son maître de cette trahison. Attila, plus généreux que les Romains de ce temps, dédaigna d'exercer une facile, mais injuste vengeance sur les ambassadeurs qu'il avait entre ses mains.

Cependant Vigilius, qui avait servi d'interprète à ces ambassadeurs, et qui depuis était retourné à Constantinople, revint au camp d'Attila, portant avec lui les trois cents livres d'or promises aux conspirateurs. Attila le fit arrêter, l'obligea de tout avouer, lui laissa la vie; et envoya une nouvelle ambassade à Constantinople. Eslaw et Oreste étaient chargés de cette mission. Lorsqu'ils furent admis à l'audience de l'empereur, Eslaw dit à ce prince : « Voici ce que » mon maître m'a chargé de vous faire savoir. » Théodose et Attila descendent tous deux de » noble race. Attila, par ses exploits, a soutenu » la dignité de ses aïeux : Théodose, par sa » faiblesse, s'est montré indigne des siens; il » s'est dégradé ainsi que son peuple, en consentant à payer au vainqueur un tribut honteux. » Par là, il a solennellement consenti à devenir » le serf de celui que la gloire et la fortune ont » placé au-dessus de lui. Il devrait, comme un » sujet fidèle, lui obéir et le respecter, au lieu

» de conspirer, comme un vil esclave, contre » son maître. »

Le descendant du grand Théodose, assis sur son trône d'or, et qui n'avait jamais entendu que les accens de la flatterie, se vit forcé d'écouter, avec autant de confusion que de frayeur, les paroles sévères et la juste réprimande que, du haut de sa chaise de bois, le sauvage Attila lui adressait. Il rougit, se déconcerta, trembla, ne put répondre, livra aux ambassadeurs son eunuque Chrysaphius, et, pour apaiser Attila, choisissant les plus grands personnages de sa cour, lui envoya comme ambassadeurs Nommius et Anatolius, tous deux consulaires, l'un grand-trésorier, et l'autre maître général des armées.

Ce qui doit paraître étrange, et ce qu'expliquent cependant les faiblesses de l'amour-propre humain, c'est qu'à cette époque même, où l'empire déchu de sa grandeur se voyait sans défense, livré aux invasions et aux outrages des Barbares, le souvenir de la gloire romaine, le titre de *consul*, la mémoire de tant de puissance et de tant de triomphes inspiraient encore quelque respect. Le choix des ambassadeurs flatta l'orgueil sauvage du roi des Huns. Radouci par cet hommage, il vint au devant des envoyés de Théodose, lui pardonna, fit grâce même à l'eunuque et à l'interprète, rendit à l'empire plusieurs villes, mit en liberté un grand nombre

de captifs, cessa d'exiger qu'on lui livrât les déserteurs, conclut la paix, et reçut, pour prix de la tête d'un vil eunuque, d'énormes tributs qui écrasaient l'empire et qui auraient suffi à l'empereur pour payer une guerre glorieuse, au lieu d'acheter des Barbares une honteuse paix.

Peu de temps après la signature de ce traité, Théodose, en se promenant, fut renversé par son cheval dans le Lycus, se brisa l'épine du dos, et mourut la quarante-troisième année de son règne, et la cinquante-troisième de son âge *. Mort de Théodose.

Il fallait, pour relever l'empire, un caractère héroïque; les grands, l'armée, le sénat et le peuple placèrent Pulchérie sur le trône, et la proclamèrent impératrice. Ce fut la première fois que l'on vit une femme régner sur les Romains. Avénement de Pulchérie au trône.

Elle commença son règne par un acte de vengeance, qui en eût été un de justice, si elle avait suivi les formes de la loi. L'eunuque Chrysaphius, sans être jugé, fut décapité à la porte du palais. Le courage et les talens de Pulchérie la rendaient digne de régner; mais le gouvernement d'une femme, contraire aux coutumes, pouvait exciter le mécontentement. Cette princesse ne voulut point s'y exposer : elle épousa un sénateur estimé, nommé Marcien, âgé alors de soixante ans; le revêtit de la pourpre, et Mariage de Pulchérie et de Marcien.

* An 450.

l'obligea de jurer qu'il respecterait constamment son pouvoir et sa chasteté.

Marine et Arcadie, sœurs de l'impératrice, avaient, comme elle, fait vœu de virginité; toutes trois écrivirent ce vœu sur des tablettes enrichies de diamans, qu'elles portèrent en offrande à l'église de Sainte-Sophie. Tout homme, excepté les prêtres, fut depuis ce temps exclu de leur présence; leur palais devint un monastère, et leur cour une communauté religieuse.

Marcien justifia le choix de Pulchérie par la fermeté de son caractére, par la sagesse de sa conduite. Né en Thrace, au sein d'une famille pauvre, il avait été dix-neuf ans domestique, et ensuite compagnon d'armes des généraux Aspar et Ardaburius. Il se distingua sous leurs ordres en Perse et en Afrique. Son mérite lui attira l'estime générale; sa modestie le mit à l'abri de l'envie. Monté sur le trône, il réforma par de sages lois les abus et les actes d'une tyrannie dont il avait long-temps souffert, et il se montra aussi doux pour ses peuples que fier contre ses ennemis.

Attila lui fit demander avec hauteur le paiement du tribut annuel auquel s'était soumis Théodose. « Le temps n'est plus, répondit Mar-
» cien, où l'on offensait impunément la majesté
» de l'empire. Je donnerai volontiers des subsi-
» des aux princes alliés qui me serviront fidè-

» lement; mais je répondrai aux menaces avec » des soldats, du courage et du fer. »

Apollonius, envoyé en ambassade près du roi des Huns, lui tint le même langage. Le Barbare furieux menaça de tout exterminer et d'effacer du monde jusqu'au nom de *Romain*. Il écrivit en ces termes aux deux empereurs : « Attila, » ton maître, t'ordonne de faire préparer ton » palais pour le recevoir; il viendra bientôt t'y » donner ses ordres. »

Cependant, comme ce guerrier était encore plus habile que farouche, dès qu'il fut informé des dispositions que faisait Marcien pour le combattre, redoutant cette lutte avec un empereur belliqueux, il le laissa en paix, déclarant qu'il ajournait la conquête de l'Orient jusqu'au moment où il se serait emparé de la Gaule et de l'Italie. Il y marcha; mais le sort y ramenait un guerrier que d'abord il avait protégé, et qui bientôt, prenant les armes contre lui, l'empêcha d'exécuter ses vastes desseins, et servit de digue à sa fureur.

Aétius reparaît à la tête des Huns.

Aétius s'était retiré chez les Huns après la mort de Boniface : mais, revenant bientôt plus terrible, à la tête de soixante mille de ces Barbares, il inspira tant de crainte à Placidie, que cette princesse, n'osant le combattre, se livra totalement à cet ambitieux, et plaça son fils Valentinien sous sa tutelle. Cette prudence, ou cette



faiblesse, assura son repos. La cour de Ravenne fut délivrée d'un ennemi formidable, et acquit un salutaire appui.

Aétius, trois fois consul, maître général des armées, exerça le pouvoir suprême sous le nom de *duc des Romains de l'Occident*. Valentinien n'eut que le titre d'empereur, et jouit en repos de tous les plaisirs d'une cour corrompue, tandis que son général supportait seul le poids des affaires, et soutenait l'empire sur le bord de sa ruine.

Ce guerrier était Scythe de naissance. Son père, nommé Gaudentius, avait épousé une Romaine. Dans sa jeunesse Aétius fut envoyé comme ôtage, d'abord près d'Alaric, et ensuite dans le camp des Huns. Il dut sa fortune à sa force, à ses talens, à sa beauté. On admirait son adresse à tous les exercices, sa patience dans les revers, son courage au milieu des périls; on disait de lui qu'il était également difficile de le tromper, de le séduire et de l'intimider.

Heureux dans les combats, habile dans les négociations, il força les Vandales de respecter les frontières de l'Italie, protégea les Bretons contre les peuples du Nord, établit l'autorité de Rome dans une partie de l'Espagne et des Gaules, vainquit les Suisses et les Francs, et les força à combattre, comme auxiliaires, sous les aigles romaines.

Dans le temps de sa disgrâce, cherchant un asile dans le camp d'Attila, il s'était intimement lié avec ce conquérant, et avait même laissé auprès de lui son fils Carpillo. L'épuisement de l'Italie, lorsqu'il prit les rênes du gouvernement, la faiblesse de l'armée, la détresse du trésor, l'obligèrent d'abord, malgré la fierté de son caractère, à payer un tribut au roi des Huns, dans le dessein de retarder l'approche de l'orage dont il voyait l'Occident menacé.

Profitant habilement des divisions qui existaient toujours parmi les Barbares, sous le règne même du terrible Attila, il trouva moyen de s'attacher un corps nombreux de Huns et d'Alains, dont il satisfit la cupidité, en leur cédant des terrains fertiles dans la Gaule, près de Valence et d'Orléans.

Guerre et ensuite paix entre Aétius et Théodoric, fils d'Alaric.

Un autre péril exigeait encore tous les soins de sa prudence, tous les efforts de son courage. La domination des Goths en Aquitaine s'affermissait chaque jour; après le règne glorieux de Vallia, fondateur de ce royaume, Théodoric, fils du grand Alaric, monta sur le trône, et sut régner avec éclat. Loin de se contenter de ses possessions, il voulut s'emparer de la province romaine, et investit la ville d'Arles. Aétius le força d'en lever le siége; mais bientôt les Goths et les Bourguignons, s'étant unis contre Rome, attaquèrent, les uns Narbonne, et les autres la

Belgique. Aétius, à la tête de sa cavalerie alaine et scythe, défit les Bourguignons, en tua vingt mille, et donna à ceux qui échappèrent de ce combat un territoire en Savoie. Dans le même temps, huit mille Goths, surpris et attaqués, tombèrent sous les coups de son lieutenant, le comte Lictorius, qui, par cette victoire, délivra Narbonne.

Après de si brillans succès, Aétius retourna en Italie; mais, pendant son absence, Lictorius, avec une troupe de Huns, tenta une entreprise téméraire sur Toulouse; Théodoric lui livra bataille, mit ses troupes en fuite, et le fit prisonnier. Cet échec contraignit Aétius de revenir dans la Gaule. Ayant réuni ses forces, il marcha contre le roi des Goths. Lorsque leurs armées furent en présence, au lieu de combattre, ils négocièrent et conclurent la paix.

Théodoric, qui voulait civiliser ses peuples, envoya ses fils étudier les belles-lettres dans les écoles les plus renommées de la Gaule, cherchant à faire perdre à ses sujets l'habitude de la guerre, pour les attacher à l'agriculture et aux arts de la paix. Il crut assurer sa tranquillité en formant des alliances avec les rois dont il pouvait redouter l'ambition. Ses deux filles épousèrent, l'une le fils du roi des Huns, et l'autre celui du roi des Vandales. Le sort trompa ses vœux. L'aînée de ces princesses devint promptement

veuve, son mari périt victime d'une conspiration; la seconde était réservée à de plus grandes infortunes.

Son beau-père, Genséric, roi des Vandales, barbare et défiant, croyait tout ce qui l'entourait disposé, comme lui, au crime. Universellement craint et haï, il redoutait tous ceux qu'il faisait trembler. Soupçonnant sa belle-fille de vouloir l'empoisonner, il lui fit couper le nez, les oreilles, et la renvoya, ainsi mutilée, à Théodoric. Cruauté de Genséric.

Le roi des Goths, indigné de cette atrocité, jura de se venger d'un si sanglant outrage, et conclut avec les Romains un traité dont l'objet était de renverser du trône cet assassin, et d'enlever l'Afrique aux Vandales.

Genséric évita ce danger par une diversion. Ce Barbare, qui ne devait rencontrer partout que des ennemis, trouva un allié digne de lui; il s'unit avec le féroce Attila. Le roi des Huns, sans perdre de temps, profita du prétexte qui s'offrait à son ambition, et, à la tête de sa nombreuse armée, il envahit la Gaule. Aucun obstacle n'arrêta d'abord la course de ce torrent dévastateur. Invasion d'Attila dans la Gaule.

La justice est si nécessaire aux hommes qu'elle est encore invoquée par ceux qui la respectent le moins, et, en commençant la guerre la plus injuste, les princes les plus ambitieux cherchent

par des manifestes à tromper les hommes qu'ils oppriment, les peuples qu'ils moissonnent, et à leur persuader qu'ils ne s'arment que pour soutenir des droits légitimes. Le barbare Attila luimême crut nécessaire, en passant le Rhin, de colorer son agression, en réclamant la main et la dot de la princesse Honoria, fille de Placidie, qui s'était éprise pour sa gloire sauvage, et en annonçant le dessein de replacer sur le trône des Francs le fils aîné de Clodion, qui en avait été chassé par Mérovée. Depuis près d'un siècle les Francs occupaient la Toxandrie (partie de la Belgique), et les contrées situées sur les rives du Bas-Rhin. Ces peuples avaient cédé le droit de les gouverner à une famille qu'on nomma la famille *mérovingienne*. Quelques auteurs prétendent que le premier roi de cette race était ce Méraubaudus que nous avons vu servir avec éclat dans les armées des Romains. Il paraît que le trône, héréditaire dans la famille, ne passait point directement à l'aîné. Les Francs élisaient parmi les princes de cette maison celui qu'ils croyaient le plus digne de la couronne. Lorsqu'il était élu, on le proclamait en l'élevant sur un bouclier, cérémonie qui rappelait sans doute à ces princes que leur puissance, fondée par les armes, ne pouvait être soutenue que par elles. Les princes de la famille mérovingienne portaient, pour se distinguer, une longue cheve-

lure. On les appelait *reges criniti* (rois chevelus). Tous les autres Francs se rasaient le derrière de la tête; ils avaient de longues moustaches; on les distinguait des autres Barbares par la hauteur de leur taille, par la fierté de leurs yeux bleus : ils portaient des habits étroits, et se servaient d'une lourde épée; un immense bouclier les couvrait presque entièrement. Leur course était rapide; ils traversaient à la nage les plus grands fleuves, excellaient à manier la hache, à lancer le javelot, et s'étaient acquis par leurs exploits une grande réputation de bravoure. On croit généralement que la nation des Francs était une confédération formée par des tribus sorties de différens peuples de la Germanie, et qu'ils devaient leur nom à leur amour pour la liberté.

Une autre confédération, issue de la même source, avait donné à ceux qui la composaient le nom d'*Allemands*, probablement pour rappeler que c'étaient des hommes sortis de toutes les nations connues dans le Nord.

Le premier des rois chevelus dont on ait cité des conquêtes dans la Gaule était Clodion; il faisait sa résidence dans une forteresse nommée *Dispargum*. Ce roi, voyant Rome occupée à lutter en Italie contre les Barbares, et trouvant la seconde Belgique sans défense, s'empara de Cambrai et de Tournai. Il porta ses armes jus-

qu'aux rives de la Somme. Tandis que, fier de ses succès, il célébrait les noces de son fils, et que tout son camp se livrait à la débauche, qui, chez les Barbares, était inséparable de pareilles fêtes, il se vit, pendant la nuit, au milieu d'un festin, surpris et attaqué par l'infatigable Aétius. Les Francs, plongés dans l'ivresse, n'eurent ni la force ni le temps de prendre leurs armes; les Romains renversèrent leurs tables, pillèrent leur camp, s'emparèrent de leurs chariots, et emmenèrent captives les princesses et toutes les femmes qui assistaient à ces noces.

Clodion, forcé de fuir, répara cet échec, réunit sa troupe, et combattit si vaillamment Aétius, que cet habile général ne put lui enlever ses conquêtes, dont Trèves et Cologne faisaient partie.

Lorsque Clodion mourut, ses deux fils se disputèrent le trône; Mérovée, le plus jeune, se rendit à Rome pour implorer la protection de Valentinien. Aétius traita ce prince comme s'il l'avait adopté pour fils, lui promit de puissans secours, et le renvoya dans la Gaule avec de magnifiques présens. Dans le même temps son frère aîné sollicitait l'appui d'Attila, qui, sur sa demande, entra dans la Gaule, promettant de lui rendre le sceptre que les Romains lui enlevaient.

L'autre motif, pour lequel Attila prétendait s'armer, devrait paraître plus romanesque

qu'historique ; mais les passions rendent vrai ce qui souvent n'est pas vraisemblable. La princesse Honoria s'était laissé séduire par un chambellan nommé Eugène. La sévère Placidie sa mère la bannit de sa présence et l'envoya à Constantinople. Honoria, vive et passionnée, ne put supporter la vie austère qu'on menait dans ce palais, que Pulchérie et ses sœurs avaient changé en couvent. La renommée d'Attila séduisit son ardente imagination ; les mœurs sauvages des Huns, l'âpreté du caractère de leur chef, lui semblaient préférables aux rigueurs monastiques de la cour de Byzance. Au mépris de tous ses devoirs de femme, de princesse et de Romaine, elle écrivit au Barbare, lui envoya son anneau, lui donna sa foi et le conjura de la réclamer comme son épouse.

Dans les premiers momens, Attila ne répondit que par un froid mépris à cette démarche extravagante. Dédaignant les liens d'un chaste hymen, il prenait et abandonnait plusieurs femmes au gré de ses caprices ; et le palais rustique de ce guerrier sauvage, semblable aux sérails des princes actuels de l'Orient, était rempli de beautés de différens pays, qui s'y voyaient traitées plus en esclaves qu'en épouses.

Cependant, lorsque le roi des Huns forma le dessein d'envahir la Gaule, inspiré par son ambitieuse politique, et non par un frivole amour,

il demanda aux cours de Ravenne et de Constantinople qu'on remît Honoria entre ses mains, et qu'on lui donnât pour dot une partie du domaine impérial. C'était renouveler les insolentes prétentions que jadis les Tanjoux, ses ancêtres, avaient osé former sur les princesses de la Chine.

Il éprouva le refus qu'il attendait : on lui déclara que la princesse était liée par d'autres nœuds, et que d'ailleurs, suivant les coutumes romaines, les femmes n'avaient aucun droit de succession à l'empire. La famille d'Honoria la força d'épouser un homme obscur, et on l'exila dans une petite bourgade en Italie, où elle termina, au bout de quelques années, sa honteuse carrière.

Dès qu'Attila donna le signal de la guerre, tous les peuples barbares accoururent, à sa voix, des côtes de la mer Baltique, des rives du Wolga, des bords du Danube, et se réunirent au confluent du Rhin et du Necker. Une troupe de Francs, conduits par le fils aîné de Clodion, leur servit de guides. La Gaule consternée paraissait frappée de stupeur, et se montrait semblable, non à un guerrier qu'on attaque, mais à une victime que l'on sacrifie, à un criminel qui reçoit et va subir son arrêt.

Les historiens du temps ne parlent de cette invasion que comme d'un incendie. Les Barbares massacraient indifféremment les enfans, les fem-

mes, les vieillards. Un grand nombre de villes périrent dans les flammes. Metz tout entière fut détruite. La férocité des Huns n'y laissa subsister qu'une petite chapelle. Les écrivains ecclésiastiques de cette époque, en racontant ces désastres, ne citent que les miracles qui, au défaut de soldats, arrêtèrent quelquefois la marche de ces dévastateurs. Selon leur récit, les prières d'une jeune vierge de Nanterre, sainte Geneviève, sauvèrent Paris, et parvinrent à en éloigner Attila. Le roi des Huns, ayant passé l'Yonne près d'Auxerre, vint camper sous les murs d'Orléans. Ce fut là, pour la première fois, qu'il trouva des portes fermées et des remparts défendus.

Le roi des Alains avait secrètement promis de lui livrer les Romains et la ville. Ce complot fut découvert et déjoué. Saint Aignan, évêque d'Orléans, ranima le courage de ses concitoyens. La garnison combattit avec opiniâtreté, et donna le temps au brave Aétius de venir à son secours.

Le général romain avait conclu une alliance avec Théodoric, roi des Visigoths; tous deux marchèrent contre les Huns avec une armée nombreuse que grossissait un grand nombre de guerriers bourguignons, saxons et ripuaires. On y remarquait surtout une foule intrépide de Francs que commandait Mérovée. Informé de leur approche, le roi des Huns leva le siége et se retira, dans le dessein de se rapprocher des divi-

sions qu'il avait laissées derrière lui. Les Romains, les Visigoths et les Francs le poursuivirent sans le laisser respirer. Cette retraite ne fut qu'un combat continuel. Enfin les deux armées, s'étant arrêtées dans les vastes plaines de Châlons, après quelques heures de repos, se livrèrent bataille *.

Bataille de Châlons.

Ce jour devait décider des destinées de l'Occident : Attila, dont ce grand péril augmentait la férocité naturelle, parcourt ses nombreuses lignes, composées de Barbares de tous les climats. Les rois, les princes, les héros du Nord qui le suivent en foule, semblent plutôt ses esclaves que ses compagnons; et, osant à peine lever les yeux sur lui, ils attendent ses ordres dans un respectueux silence : « Vous avez tout à espérer, rien » à craindre, leur dit-il; je vous commande, et » Mars vous protége : mes exploits passés vous promettent la victoire; la lâcheté des Romains est » le garant de leur défaite. Qui pourrait nous arrêter? seraient-ce ces Francs, divisés entr'eux, » et dont la moitié combat sous nos enseignes? » seraient-ce ces Visigoths, ces Bourguignons, » qui, depuis tant d'années, fuient devant nous, » et s'arrêtent ici plus par lassitude que par courage? Marchez avec une pleine confiance; rien » n'est au-dessus de vous que le destin, maître » de l'univers. Aucun mortel n'échappe à ses » décrets; il tue l'homme faible dans la fuite,

* An 451.

» dans le repos, dans la paix, et sauve le brave » au milieu de tous les périls de la guerre. Je ne » vous dis plus que cette seule parole : inspiré » par les dieux, je lancerai le premier dard et je » dévouerai les lâches à une mort inévitable. »

Jornandès, historien des Goths, prétend que dans l'antiquité on ne vit jamais des passions plus féroces, des combattans plus nombreux, une bataille plus sanglante et plus opiniâtre.

L'espérance de pouvoir, après la victoire, piller et ravager à leur gré, sans obstacles, les plus riches contrées du monde, redoublait le courage et l'ardeur des guerriers d'Attila.

Les troupes d'Aétius, de Théodoric, de Mérovée, combattaient avec la fureur du désespoir; chacun savait qu'il fallait mourir ou vaincre, pour sauver sa liberté, son honneur, sa famille, sa patrie. Si les Huns restaient vainqueurs, l'Europe devenait barbare.

Tant de motifs enflammaient la bravoure, et permettaient peu de penser aux combinaisons de la tactique. Au lieu de manœuvrer, on se précipitait les uns sur les autres, on combattait corps à corps. Cette longue bataille ne fut qu'une affreuse mêlée.

Mort de Théodoric.

La masse des Huns parvint à enfoncer le centre de leurs ennemis, et à le séparer des deux ailes. Après des prodiges de valeur, Théodoric, blessé, tombe et meurt, entouré de ses plus bra-



Défaite d'Attila.

ves guerriers, qui voulaient lui faire un rempart de leur corps. On dit que les aruspices, consultés par Attila, lui avaient prédit qu'il serait vaincu, mais que son plus dangereux ennemi périrait. Au moment où les Huns, poussant leurs avantages, faisaient retentir l'air des chants de victoire, Thorismond, prince des Visigoths, descend d'une colline avec un corps de réserve, enfonce à son tour les Barbares, ranime ses alliés, et change la face du combat. De toutes parts on se jette sur les Huns, on en fait un affreux carnage. Attila, comme un lion rugissant, fait d'inutiles efforts pour ramener ses soldats à la charge; pour la première fois la terreur les rend sourds à ses ordres; ils prennent la fuite et se sauvent dans leur camp, où ils se retranchent, selon leur coutume, derrière leurs nombreux chariots.

Cent cinquante mille cadavres couvraient le champ de bataille, des récits, probablement exagérés, doublaient ce nombre. Les Visigoths, vainqueurs, proclamèrent roi, sur ces sanglans trophées, l'intrépide Thorismond. Il conseillait à ses alliés d'assiéger Attila dans son camp; mais l'habile Aétius, qui ne redoutait plus les Huns, et qui croyait nécessaire, pour maintenir les Goths dans son alliance, de ne pas détruire complétement Attila, s'opposa à ce dessein. Il se chargea de défendre la Gaule, et décida Thorismond

à partir pour Toulouse, afin de s'assurer un trône que pouvaient lui disputer quelques rivaux.

Après son départ, Aétius et Mérovée, harcelant sans cesse le roi des Huns que le défaut de vivres et l'affaiblissement de son armée forçaient à la retraite, le battirent encore en plusieurs rencontres, et le poursuivirent jusqu'en Thuringe. Les soldats d'Attila, en traversant le pays des Francs, commirent d'horribles cruautés, massacrèrent les prisonniers, égorgèrent les ôtages, et firent écarteler deux cents jeunes femmes par des chevaux sauvages. Dans la suite, ces atrocités furent les motifs ou les prétextes de la vengeance que le fils de Clovis exerça en Thuringe.

Attila, vaincu, loin d'être découragé, espéra qu'il se dédommagerait en Italie des revers qu'il avait éprouvés dans la Gaule. Ayant pressé de nouveau sans succès les deux cours impériales de lui livrer Honoria, il franchit les Alpes, et investit Aquilée *. On vit pour la première fois, pendant ce siége, les Huns se servir des machines de guerre, et employer les arts de la civilisation pour détruire les peuples civilisés. Siége et prise d'Aquilée par Attila.

Les Romains, dégénérés, auraient seuls été incapables de résistance; mais une troupe de Goths qui était à leur solde, et que commandaient les princes Alaric et Antala, releva leur courage.

* An 452.



La résistance fut aussi vive que l'attaque : après trois mois d'efforts inutiles, les Huns demandaient qu'on levât le siége, lorsque Attila, voyant une cigogne qui s'envolait du haut d'une tour de la ville, dit à ses soldats : « Ce présage nous » annonce un prompt succès ; cet oiseau domes- » tique ne quitterait pas son asile, s'il ne pré- » voyait pas la destruction du lieu de sa retraite. » Ces paroles remplirent d'espérance et d'ardeur les Barbares découragés ; ils se précipitèrent sur les murailles d'Aquilée, la prirent d'assaut, la livrèrent au pillage, la rasèrent et la réduisirent en cendres. Après cette victoire Attila ne rencontra plus, au lieu de Romains armés, que des esclaves tremblans, qui sacrifiaient leur honneur pour sauver leur vie. Padoue, Vicence, Vérone, Bergame, Pavie, Milan même se soumirent. Dans cette dernière ville, Attila, ayant vu un tableau qui représentait l'empereur sur son trône, et des princes scythes prosternés devant lui, le fit brûler et le remplaça par un autre tableau où lui-même était peint sur son trône, recevant les hommages des deux empereurs qui déposaient leurs trésors à ses pieds.

Ces hordes de Barbares ne se bornaient pas au pillage ; elles dévastaient les champs, abattaient les arbres, brûlaient les chaumières. Loin de les réprimer, Attila encourageait leurs excès, et disait avec orgueil que « l'herbe ne croîtrait

» jamais où son cheval avait passé. » Ce terrible fléau répandait partout la terreur, tandis qu'il aurait dû réveiller les courages. Chacun, loin d'oser défendre sa patrie, ne songeait qu'à l'abandonner. Bientôt la Lombardie et la Vénétie furent désertes; leurs habitans cherchèrent un refuge dans les îles du golfe Adriatique. Un prince des Goths les comparait à des poules d'eau, qui déposent leurs nids au milieu des vagues. Venise dut sa naissance à ces émigrations. L'intérêt commun unit tous les exilés; la nécessité excita leur industrie et les rendit commerçans. La république qu'ils formèrent était composée de douze îles, gouvernées chacune par un tribun. Cet État naissant se consolida sous la protection des princes des Goths, et parvint depuis à une haute prospérité.

Habile tactique d'Aétius.

Les Francs et les Visigoths, qui s'étaient alliés avec Aétius, dans le dessein de chasser les Huns de la Gaule, refusèrent de se joindre à lui pour défendre contr'eux l'Italie. Ce grand général prouva que le succès dépend plus de l'habileté du chef que du nombre des soldats, et qu'il était, suivant les circonstances, aussi prudent qu'intrépide.

A la tête d'un faible corps de troupes d'élite, il sut contenir Attila sans se compromettre, le harceler sans cesse, lui couper les vivres, éviter les batailles, et réduire la guerre en affaires de

postes. Ce nouveau Fabius profitait de toutes les chances favorables, minait les forces de l'ennemi, ménageait les siennes et gagnait du temps ; ce qui est tout gagner dans les guerres d'invasion.

Lâcheté de Valentinien.

Tandis que les talens d'un seul homme luttaient ainsi contre la destinée, le lâche Valentinien, cédant à ses terreurs, fuyait de Ravenne, se retirait à Rome, et voulait abdiquer un pouvoir dont le péril, à ses yeux, enlevait tous les charmes. Il proposait bassement au sénat et au peuple d'abandonner avec lui l'Italie. Ils ne lui permirent pas de suivre ce pusillanime dessein ; mais, comme on pouvait le décider à tenter le sort des armes pour s'affranchir, on lui conseilla d'essayer la voie des négociations.

Son ambassade à Attila.

Les ambassadeurs qu'il chargea de se rendre près d'Attila furent le consulaire Aviénus, Trigétius, préfet du prétoire, et le pape Léon, qui dut à sa fermeté, au milieu des malheurs publics, le surnom de *Grand*.

Ils trouvèrent, par un contraste qui faisait cruellement sentir la différence des temps, le féroce Attila, cet impitoyable dévastateur du monde, campé sur l'héritage du favori d'Auguste, de l'immortel Virgile.

Paix entre Attila et Valentinien.

Plusieurs motifs disposaient le roi des Huns à la paix. Aétius, par sa temporisation, avait lassé sa patience. Il était fatigué des blessures continuelles que lui faisait cet habile ennemi, aussi

prompt dans la retraite que dans l'attaque; il le rencontrait partout et ne pouvait l'arrêter nulle part.

Ses guerriers sauvages, énervés par les débauches, ne résistaient plus à la chaleur du climat. Une fièvre contagieuse se répandait dans son armée. Attila, quoique impie, était superstitieux; il craignait, d'après les prédictions de ses devins, d'éprouver le sort d'Alaric, et de mourir comme lui s'il entrait dans Rome. Les historiens du temps ajoutent que la gravité, l'éloquence de Léon et la majesté de ses habits pontificaux le frappèrent de respect, enfin que les apôtres Pierre et Paul lui étaient apparus, et l'avaient menacé des vengeances du ciel; s'il persistait à vouloir détruire l'empire romain. Le célèbre Raphaël donna depuis à cette fable, par un tableau, le sceau de l'immortalité. Ce qui est certain, c'est que les ambassadeurs romains furent accueillis favorablement, et en peu de jours conclurent la paix.

Attila promit d'évacuer l'Italie, à condition qu'on lui livrerait Honoria avec une riche dot; il déclara en même temps que, si la princesse n'arrivait pas dans ses États à l'époque convenue, il reviendrait avec une plus nombreuse armée porter le fer et le feu dans l'Italie, et détruire Rome de fond en comble.

Fidèle à sa parole, il partit promptement et Mort d'Attila.

retourna dans son palais rustique, sur les bords du Danube. Quoiqu'il attendît Honoria, insatiable de plaisir comme de conquêtes, il augmenta le nombre de ses femmes, et contraignit une riche et belle captive nommée Ildico à l'épouser. Cet hymen, formé par la violence, causa sa perte, et le désespoir d'une femme délivra la terre d'un monstre que n'avaient pu détruire les plus formidables armées. Pour célébrer ses noces, le roi des Huns avait employé une journée et la plus grande partie de la nuit en fêtes et en festins : plongé dans l'ivresse, il se retira enfin avec sa femme que la haine, au lieu de l'amour, guidait près de lui. Le lendemain matin, ses guerriers, surpris de ne point le voir paraître, pénétrèrent dans sa tente, et le trouvèrent mort et baigné dans son sang. Les Barbares répandirent le bruit qu'il avait péri à la suite d'une violente hémorragie; mais les Romains attribuèrent sa mort à la vengeance d'Ildico.

Ses funérailles.

Son armée célébra ses funérailles avec la pompe des Barbares : on chanta des hymnes pour immortaliser ses exploits; les regrets donnés à la perte d'un guerrier si vaillant furent suivis de grands festins où le délire de l'ivresse se joignait bizarrement à celui de la douleur. Les escadrons guerriers des Huns firent retentir bruyamment l'air de leurs armes, autour du corps de leur héros; suivant leur coutume, ils se frappaient,

déchiraient cruellement leur visage, et mêlaient aux éloges qu'ils lui prodiguaient, cette terrible vérité : « que l'hommage le plus digne d'un » tel chef était, non des larmes ordinaires, mais » des larmes de sang. » On enferma ses restes dans un magnifique cercueil, et pour qu'ils fussent à l'abri de toute insulte, imitant ce qui avait été fait pour Alaric, on immola les ouvriers qui avaient creusé son tombeau.

L'empire d'Attila, presque aussi étendu que celui d'Alexandre, n'eut pas une plus longue durée, et survécut peu à ses funérailles. Les fils qu'il avait eus de tant de femmes différentes se divisèrent; les chefs des tribus se firent la guerre. Hellac, fils aîné d'Attila, soutenu par un grand parti, fut attaqué par des chefs qui voulaient se rendre indépendans. Il leur livra bataille en Pannonie, et perdit à la fois la couronne et la vie. Ardaric, son vainqueur, après lui avoir tué trente mille hommes, gouverna une partie de ses États. On l'appela *roi des Gépides ;* il régna dans le palais d'Attila, et sur les contrées qui s'étendaient jusqu'à la mer Noire. Les Ostrogoths formèrent un royaume séparé, depuis Vienne (Autriche) jusqu'à Syrmium. Dinginsich, un autre fils d'Attila, à la tête de quelques tribus, se défendit, en Thrace, quinze ans contre ses rivaux, attaqua l'empire d'Orient, et périt dans un combat. Enfin Sessac, dernier fils d'Attila, Démembrement de son empire.

se retira en Scythie avec les Huns les plus attachés à la mémoire de son père; mais ils en furent dans la suite chassés par les Avares et par les peuples de Sibérie, qui dispersèrent les derniers débris de ce fléau du monde.

Lorsque Attila et son empire s'écroulèrent, Placidie n'existait plus. Cette princesse mérita et conserva une juste célébrité. Elle fit tout ce qu'une femme pouvait faire. Son courage personnel n'aurait pu défendre l'empire, sa prudence le sauva; et, sacrifiant ses ressentimens et son amour-propre blessé, elle sut, en rendant sa confiance au brave Aétius, donner à Rome un appui qui retarda sa ruine. Elle se montra aussi juste qu'habile. Tous les princes devraient avoir constamment sous les yeux ces belles paroles que l'on trouvait à la tête d'une de ses lois : « La » majesté souveraine, disait-elle, se fait hon- » neur en reconnaissant qu'elle est soumise aux » lois; la puissance de ces lois est le fondement » de la nôtre. Il y a plus de grandeur véritable » à leur obéir qu'à vouloir commander sans » elles. Par le présent édit, nous nous félicitons » de montrer à nos sujets quelles sont les bornes » que nous prétendons mettre à notre autorité. »

Perfidie de Valentinien.

Valentinien avait atteint l'âge de trente-cinq ans lorsqu'il perdit sa mère. Tant qu'Attila lui inspira quelque crainte, il se montra plutôt le disciple d'Aétius que son souverain; il le com-

bla de faveurs, et lui promit de prendre pour gendre son fils Gaudentius, auquel il destinait Eudoxie sa fille. Mais dès qu'il crut qu'il n'avait plus de dangers à redouter, sa reconnaissance fit place à l'envie, et, ne pouvant supporter la gloire d'un grand homme qui sauvait l'empire, il résolut de s'en défaire.

Aétius, indigné de cette ingratitude, prit les armes contre lui, et l'amena bientôt par la peur à une réconciliation. Trop confiant, comme tous les hommes courageux, Aétius crut à la sincérité de ce prince lâche et perfide, et se rendit sans gardes dans le palais, pour presser l'empereur de célébrer, comme il en était convenu, les noces de Gaudentius.

Valentinien, violant tous les droits de la reconnaissance, de l'humanité, de la justice et de l'hospitalité, l'accabla de reproches dès qu'il le vit, tira son épée et l'enfonça dans le sein du guerrier qui avait soutenu sa couronne : jusqu'alors l'empereur n'était que méprisé ; depuis ce moment la haine générale succéda au mépris. Vainement il s'efforça de colorer ce crime et de justifier cet assassinat, en déclarant qu'Aétius prétendait au pouvoir suprême. Un sénateur lui répondit : « J'ignore quels peuvent être vos mo-
» tifs ; mais ce qui est certain, c'est que vous
» avez agi comme un insensé qui se servirait de
» sa main gauche pour couper sa main droite. »

Mort d'Aétius.

On trouvait ce prince si indigne du trône, que, sortant tout à coup de sa longue servitude, le sénat parut vouloir reprendre son ancienne indépendance.

Honteux excès et mort de Valentinien.

Cependant Valentinien, marchant sur les traces d'Héliogabale et de Caligula, ne faisait consister la jouissance du pouvoir suprême que dans la violation des lois et dans le mépris de tous ses devoirs. Abandonné sans frein aux débauches les plus scandaleuses, il dédaignait sa femme et outrageait la pudeur des dames romaines les plus distinguées. L'épouse du sénateur Pétronius Maximus l'enflamma par sa beauté; et, comme il n'espérait pas la séduire, il résolut d'employer l'artifice et la violence pour satisfaire ses coupables désirs. Ayant invité Pétronius à venir jouer avec lui, il trouva le moyen de lui gagner tout son argent et même son anneau. Dès que cet anneau fut dans ses mains, il chargea un affranchi de le présenter à la femme de Pétronius, et de lui dire que son mari voulait qu'elle vînt au palais. Elle y arriva sans défiance, y fut enfermée et devint la victime du tyran qui ne respectait aucune vertu. Après l'avoir outragée, Valentinien la renvoya audacieusement chez elle; elle y porta sa honte, sa douleur, et enflamma son époux de la soif d'une juste vengeance.

Parmi les gardes de l'empereur, il en restait plusieurs qui regrettaient Aétius, et ne cher-

chaient que l'occasion de punir son meurtrier. Maximus Pétronius les encouragea par des présens et par des promesses; ils formèrent une conspiration dont aucun ne trahit le secret; et, un jour, entourant l'empereur au moment où il assistait dans le Champ-de-Mars aux jeux militaires, ils se jetèrent sur lui et le poignardèrent, ainsi que son vil favori, l'eunuque Héraclius.

La vie honteuse et la mort tragique de ce prince, l'incertitude du sénat, la dépravation du peuple, l'audace renaissante des Barbares, depuis qu'Aétius n'existait plus, semblaient présager à Rome une destruction prochaine et l'accomplissement de la prédiction faite à Romulus lorsque douze vautours s'offrirent à ses regards. Les devins déclarèrent alors que Rome serait détruite douze siècles après sa fondation. Les Romains consternés se rappelaient avec terreur cet oracle; un présage plus sûr de leur ruine était la perte totale de leur courage et de leurs vertus. On les voyait alors, tremblans, fuir leur patrie, s'enfermer dans les monastères, ou chercher une honteuse sécurité dans les camps des Barbares. La Gaule était ravagée par les Francs, les Goths et les Bourguignons. Les patriciens, dont les provinces n'alimentaient plus les richesses, ne pouvaient plus, comme autrefois, protéger leurs cliens et nourrir la multitude. L'Afrique était perdue sans retour; les Vandales, enrichis par

le pillage de l'Espagne et de la Sicile, fondaient une nouvelle Carthage sur les ruines de l'ancienne, et qui devait bientôt flétrir les lauriers et renverser la patrie des Scipions. Tel était l'état déplorable de l'empire d'Occident lorsque Valentinien mourut.

CHAPITRE XI.

MAXIMUS, AVITUS, MAJORIEN, SÉVÈRE, ANTHÈME, OLYBRIUS, GLYCÉRIUS, JULIUS-NÉPOS, AUGUSTULE, EN OCCIDENT; MARCIEN, LÉON, ZÉNON, EN ORIENT. GENSÉRIC, RICCIMER, ORESTE ET ODOACRE, GÉNÉRAUX BARBARES.

(An 455.)

Élévation de Maximus. — Mariage de Maximus et d'Eudoxie. — Mort de Maximus. — Prise de Rome par Genséric. — Captivité d'Eudoxie. — Élection d'Avitus. — Exploits de Riccimer. — Déposition et mort d'Avitus. — Majorien est nommé empereur. — Son sage gouvernement. — Incendie de la flotte romaine. — Mort de Majorien. — Élévation de Sévère en Occident. — Élection de Léon en Orient. — Anthème est nommé empereur. — Révolte de Riccimer. — Mort d'Anthème. — Élévation d'Olybrius. — Mort de Riccimer. — Glycérius et Julius-Népos se disputent le trône d'Occident. — Règne de Népos. — Révolte d'Oreste. — Mort de Népos. — Règne d'Augustule. — Révolte d'Odoacre. — Abolition du titre d'*empereur d'Occident*. — Chute de l'empire romain. — Dernier décret du dernier sénat romain. — Soumission d'Augustule à Odoacre. — Règne d'Odoacre. — Mort d'Augustule.

Pétronius Maximus, personnage consulaire, fut élu pour succéder à Valentinien; sa grande fortune, son caractère, son amour pour la philosophie, lui concilièrent tous les suffrages. Avant

Élévation de Maximus.

de parvenir au pouvoir suprême, il en parut digne, et désira le sceptre. Mais dès qu'il le posséda, il n'en sentit plus que le poids. Effrayé de tous les périls qui le menaçaient, il dit, en soupirant, à Fulgentius, l'un de ses amis : « Ah! que » j'envie le sort de ce Syracusain, de ce Damo- » clès, dont un seul festin vit commencer et fi- » nir le règne. »

Mariage de Maximus et d'Eudoxie.

La femme de Pétronius, nouvelle Lucrèce, n'avait pu survivre à son déshonneur : Maximus, dont la mort du tyran n'avait pas assouvi la vengeance, força la veuve de Valentinien, l'impératrice Eudoxie, de l'épouser. Lorsqu'on eut célébré ses noces, l'empereur commit l'imprudence d'avouer à sa nouvelle épouse que c'était lui qui avait dirigé contre Valentinien le poignard de ses meurtriers. L'impératrice, indignée de se voir dans les bras de l'assassin de son époux, écrivit secrètement, si l'on en croit quelques historiens, à Genséric, roi des Vandales, le conjura de venir la venger, et l'assura que le désordre qui régnait dans l'empire ne devait lui faire craindre aucun obstacle qui pût l'arrêter. Tout à coup on apprit que Genséric, à la tête d'une flotte nombreuse, avait paru à l'embouchure du Tibre.

L'approche d'un ennemi excitait autrefois la fureur dans Rome; alors elle n'y répandit que la terreur.

Maximus, loin de songer à réveiller les courages, proposait lâchement au sénat de fuir avec lui. Le peuple, informé qu'on veut l'abandonner, s'irrite, s'ameute. Maximus se présente à lui pour le calmer; un soldat le frappe, et la multitude furieuse déchire et traîne son corps dans les rues. Mort de Maximus.

Trois jours après, Genséric et les Africains parurent aux portes de Rome. Le pape Léon, qui seul alors montrait quelque fermeté, alla trouver le roi des Vandales dans son camp, et obtint de lui que Rome serait préservée de l'incendie, du pillage, et les citoyens désarmés, de la mort. Prise de Rome par Genséric.

Les Africains ne respectèrent pas la parole de leur roi; ils traitèrent la ville comme s'ils l'avaient prise d'assaut. La nouvelle Carthage vengea l'ancienne, et, pendant quatorze jours et quatorze nuits, Rome, livrée au pillage, vit ses monumens détruits, ses maisons livrées aux flammes, ses citoyens égorgés, et fut exposée à tous les outrages que peut commettre une fureur qui se croit justifiée par tant de siècles d'humiliation.

On transporta dans la patrie d'Annibal les dépouilles de sa rivale, et entr'autres les trésors du temple de Salomon *.

Eudoxie, qui avait attiré la foudre sur Rome, n'en fut pas épargnée. Regardée avec horreur Captivité d'Eudoxie.

* An 455.

par les Romains, traitée avec mépris par les vainqueurs, ils la punirent eux-mêmes de sa trahison, lui enlevèrent ses richesses, et l'emmenèrent en servitude.

Les sénateurs, les patriciens, séparés de leurs femmes, tombèrent dans les fers des Barbares, et l'on ne rendit la liberté qu'à ceux qui trouvèrent dans leurs vastes domaines le moyen de payer leur rançon.

Quoique Rome fût tombée sous les coups de Genséric, l'on pouvait dater la chute de l'empire de la mort d'Aétius. Dès que ce grand homme cessa de le soutenir par son courage et son activité, les Francs s'étendirent jusqu'aux rives de la Seine. Les Goths envahirent le centre de la Gaule. Les Saxons en infestèrent les côtes; il ne restait aux Romains, dans ces contrées, que les provinces appelées aujourd'hui la Provence, le Lyonnais, l'Auvergne et le Berry.

Élection d'Avitus.

Avitus, Gaulois, né en Auvergne, et nommé au commandement des armées par Maximus, défendit quelque temps avec bravoure ces faibles restes de la grandeur romaine. Théodoric, roi des Visigoths, s'allia avec lui, le fit élire empereur par les légions, et fit confirmer son élection par Marcien, empereur d'Orient.

Genséric, après avoir saccagé Rome, dédaigna d'y régner, et retourna en Afrique, chargé de butin. Les ombres du sénat et du peuple ro-

main se soumirent, en murmurant, au nouvel empereur que Théodoric venait de leur donner, et ce choix leur semblait un surcroît d'affront. Ils n'échappaient au joug d'un Vandale que pour voir régner sur eux un Gaulois.

Théodoric, frère et successeur de Thorismond, soutint fidèlement son allié Avitus, qu'il avait couronné; il combattit les Suèves, qui voulaient s'emparer de l'Espagne, et les détruisit presque entièrement près d'Astorga.

Avitus, fort de son appui, après avoir pacifié la Gaule, se rendit à Rome. Son gendre, le célèbre poëte Sidonius Appollinaris, prononça son panégyrique en six cents vers. La puissance des empereurs était tombée, mais non l'habitude de la flatterie, et ces idoles, presque renversées, recevaient encore de l'encens.

Avitus, par sa conduite, dissipa bientôt l'espoir que ses premières actions avaient fait naître. Il se livra aux voluptés, et se rendit, par ses excès, aussi méprisable que Valentinien. Un guerrier vaillant, nommé Riccimer, commandait alors les Goths auxiliaires, qui composaient en Italie la seule force réelle des Romains. Ce général, ayant attaqué et battu les Vandales, qui voulaient encore descendre en Italie, devint bientôt, par l'estime publique, le maître de l'empire. Dans les temps de faiblesse et de calamité tout se rallie autour du point qui montre encore

Exploits de Riccimer.

Déposition et mort d'Avitus.

quelque force. Riccimer, connaissant le mépris qu'inspirait Avitus, marcha contre lui, le vainquit dans un combat près de Plaisance, le fit prisonnier, le déposa et lui laissa la vie. Mais, pour l'empêcher de reprendre le sceptre, il le força d'entrer dans les ordres sacrés, et d'accepter l'évêché de Plaisance.

Peu de jours après, Avitus, instruit que le sénat voulait le faire mourir, prit la fuite pour se retirer en Auvergne, et périt en route.

En traçant le triste tableau de la décadence de l'empire, nous sommes arrivés au moment où les événemens ne nous offrent plus que l'histoire de quelques illustres Barbares, au lieu de celle des Romains. Les consuls n'ont point d'autorité, les empereurs ne sont que des fantômes, le sénat qu'un vieux monument détruit; les légions ne présentent plus à nos regards que des soldats étrangers, et le peuple-roi est enfin si avili, que les conquérans, qui le foulent aux pieds, dédaignent de le gouverner.

Majorien est nommé empereur. Riccimer, né parmi les Suèves, gendre du fameux Vallia, et compagnon d'armes d'Aétius, ordonna au sénat romain d'élire pour empereur Majorien. Ce choix était tel qu'on devait l'attendre d'un guerrier si respecté. Le célèbre Aétius avait récompensé son mérite et ses brillantes actions par un avancement rapide. Son sage gouvernement. Revêtu de la pourpre, il répondit par sa justice et

par son courage à l'attente publique. Procope et même Sidonius Appollinaris font, en peu de mots, un grand éloge de ce prince. « Il fut, » disent-ils, chéri par les Romains et redouté » par leurs ennemis. »

Il écrivit en ces termes au sénat : « Je ne dé- » sirais point une élévation qui me place au mi- » lieu de tant de périls ; mais c'est précisément » lorsque le trône devient un poste si dangereux » que j'aurais cru, en le refusant, montrer une » lâcheté indigne d'un Romain. Loin d'oublier, » au faîte du pouvoir suprême, que j'étais votre » collègue, je regarderai toujours comme un » honneur de faire partie de cet illustre corps. » Je vous invite tous à m'assister dans la plus no- » ble entreprise ; mon but est de rendre au peu- » ple romain sa gloire et sa prospérité, et, pour » y parvenir, je dois, avec votre appui, réfor- » mer les mœurs, redonner à la justice son an- » cienne vigueur, et faire en sorte que la vertu, » depuis si long-temps opprimée, non-seule- » ment cesse d'être suspecte, mais redevienne » au contraire le seul moyen d'obtenir notre » faveur et les hautes dignités de l'État. »

Tous ses actes prouvèrent la sagesse de son caractère ; il diminua les impôts, réprima le luxe, remplit le trésor par ses économies, répara les édifices publics, et s'opposa, par des édits sévères, à leur dégradation.

On ne doit point croire que la fureur des Barbares eût détruit tout ce que Rome avait perdu; les Romains eux-mêmes, devenus pauvres et indifférens pour leur gloire passée, démolissaient ces nobles édifices, pour bâtir à moins de frais leurs maisons. Ainsi Rome, qui s'était elle-même moralement perdue par sa dépravation, se détruisit matériellement de ses propres mains.

Majorien, loin d'imiter l'indolence de ses prédécesseurs, habita peu le palais de Ravenne. On revit enfin un empereur dans les camps; il y ranima la discipline; son exemple y fit renaître le courage. A la tête de ses légions, il attaqua près du Lyris les troupes du roi des Vandales, les battit, et tua le beau-frère de Genséric. Il voulait, après cette victoire, porter ses armes en Afrique; mais aucun Romain n'osa suivre ce nouveau Scipion. Les Barbares seuls restèrent sous ses enseignes.

Cependant une nouvelle guerre exerça son activité. Théodoric, roi des Visigoths, voulait venger son protégé Avitus. Il marcha contre les Romains dans la Gaule, et, malgré les vaillans efforts d'Ægidius, lieutenant de Majorien, qui le repoussa plusieurs fois, il forma le siége de Lyon. L'empereur traversa les Alpes, et, après quelques succès qui rappelèrent aux Visigoths que Rome existait encore, il conclut la paix avec Théodoric, et revint en Italie.

Une volonté ferme crée des ressources, lorsque la faiblesse les croit toutes épuisées. Majorien trouva moyen, en peu de temps, de construire un grand nombre de vaisseaux, et de rassembler une forte armée. Incendie de la flotte romaine.

Sa flotte était réunie dans le port de Carthagène; l'empereur y conduisait des troupes, et se préparait à descendre en Afrique. Genséric, alarmé de ces dispositions, voulut traiter avec lui; mais les excès commis dans Rome par les Vandales avaient rendu Majorien inflexible. Il prit le langage des anciens consuls, et refusa tout accommodement. Le roi des Vandales, ne pouvant détourner cet orage par la négociation, et craignant le sort des armes dans une pareille lutte contre un guerrier si habile et jusque-là si heureux, employa l'artifice pour le vaincre; il trouva des traîtres qui livrèrent aux flammes la flotte romaine, et détruisirent en une nuit l'ouvrage de trois années. Après ce succès dû à la perfidie, il renouvela ses offres de paix, et la nécessité contraignit Majorien de les accepter.

A son retour en Italie, il trouva d'autres périls qu'aucun courage ne pouvait éviter. Tous les hommes corrompus haïssaient la sévérité d'un prince qui voulait réformer les mœurs. Les soldats, accoutumés à la licence, supportaient impatiemment le joug de la discipline; enfin on prétend que Riccimer lui-même voyait avec Mort de Majorien.



peine qu'au lieu de couronner un de ses lieutenans, il avait donné aux Romains un véritable empereur qui savait être reconnaissant et non dépendant. Lorsque Majorien revint dans son camp à Tortone, tous ces mécontens y excitèrent une sédition, au milieu de laquelle l'empereur périt assassiné. On répandit le bruit qu'il était mort d'une dysenterie.

Les hommes vertueux le regrettèrent et lui élevèrent un tombeau dont la simplicité contrastait avec la magnificence des monumens que la flatterie et la servitude avaient érigés pour tant de méprisables tyrans *.

Les uns et les autres ont cédé au temps; les annales de l'histoire, monumens plus durables, conservèrent avec honneur le nom du dernier prince qui ait porté avec gloire la couronne d'un empereur et le glaive d'un général romain.

Élévation de Sévère en Occident. Livius Sévère fut proclamé Auguste par les ordres de Riccimer, qui régna sous son nom; mais, en le décorant du diadême, son protecteur ne put le tirer de l'obscurité.

Les Alpes devinrent les bornes de l'empire; cependant Marcellin défendait encore la Dalmatie, mais pour se rendre indépendant. Dans les Gaules, le brave Ægidius, qui avait apaisé une révolte en Armorique, soutenait encore le nom romain. Ægidius, dévoué à Majo-

* An 461.

rien, se déclara l'ennemi mortel de ses meurtriers; les Francs, qui regardaient toujours la valeur comme le plus noble des titres et la première des vertus, déposant leur prince, offrirent leur couronne à ce héros qui les avait souvent vaincus. Ægidius l'accepta; mais, bientôt las de gouverner ce peuple impétueux et mobile, il rendit le sceptre à la famille de Mérovée, et mourut peu de temps après. On soupçonna Riccimer de l'avoir fait empoisonner.

Les Vandales, délivrés de la crainte que Majorien leur avait inspirée, dévastaient les côtes de l'Italie, et menaçaient Rome d'une nouvelle invasion. Genséric, ayant forcé l'impératrice Eudoxie, sa captive, d'épouser son fils Hunéric, suivit l'exemple d'Attila, et voulut que le peuple romain lui cédât un vaste territoire, comme dot de cette princesse. Riccimer, réduit aux seules forces de l'Italie, ne pouvait résister à un ennemi si formidable, s'il n'était secouru par l'empereur d'Orient; et, pour obtenir cet appui, il fallait céder à la cour de Constantinople le vain honneur de nommer un empereur d'Occident.

Élection de Léon en Orient.

Marcien était mort ainsi que Pulchérie. Aspar, le plus puissant des dignitaires de l'empire, aurait, pour lui succéder, réuni tous les suffrages s'il n'eût pas été arien. Mais, prévoyant que cet obstacle ne lui permettrait point de régner paisiblement, il fit élire, par le sénat, son inten-



dant Léon, espérant que, par ce choix, il conserverait la réalité de la puissance, et ne laisserait à sa créature qu'un vain titre.

Léon trompa son attente. Dès qu'il se vit sur le trône, s'étant ménagé l'appui d'un corps d'Isauriens, ses compatriotes, il secoua le joug de son protecteur, et acquit, par cette heureuse audace, le surnom de *Grand*. Au reste, il dut moins ce titre à ses actions, qui eurent peu d'éclat, qu'à la reconnaissance du clergé catholique, dont il favorisa constamment la puissance. Sous son règne, les prêtres eurent un grand crédit; l'habit ecclésiastique fut préféré à l'habit militaire, à celui de cour, et l'on vit même, contre la coutume et la raison, plusieurs illustres personnages, et entr'autres le grand-chambellan, prendre le vêtement monastique sans quitter leurs charges.

Anthème est nommé empereur.

Léon répondit favorablement aux vœux du sénat et du peuple romain, qui lui demandaient un empereur; il donna la pourpre à Anthème, gendre de Marcien, et promit d'unir ses forces à celles de Riccimer, pour enlever l'Afrique aux Vandales.

Anthème vint à Rome; le sénat, le peuple, et les vrais maîtres de l'empire, les Barbares, confirmèrent son élection.

Le nouvel empereur donna sa fille à Riccimer. Sidonius Appollinaris, dont la muse était accou-

tumée à louer tour à tour tous les Césars qui paraissaient et disparaissaient si promptement sur le trône, obtint d'abord la préfecture de Rome, et la quitta ensuite pour l'évêché de Clermont en Auvergne.

Anthème était pieux, mais tolérant, et son indulgence pour les païens, qui lui mérita les éloges de l'histoire, lui attira les reproches du pape Libère, successeur de Léon.

Les deux empereurs firent de prodigieux efforts pour assurer le succès de la guerre d'Afrique. L'ambition de Genséric avait trop prouvé qu'il fallait encore que Rome ou Carthage fût détruite.

Marcellin battit les Vandales et les chassa de Sardaigne. Héraclius remporta une victoire sur les troupes de Genséric, près de Tripoli; enfin, Basiliscus ayant conduit sur les côtes d'Afrique la flotte de l'empereur d'Orient, composée de douze cents vaisseaux, les deux armées romaines réunies livrèrent bataille aux Vandales et les mirent en fuite.

Si les généraux, plus habiles, avaient su profiter de ce succès, Carthage, consternée, serait encore tombée sous leurs coups; mais ils perdirent du temps et accordèrent à Genséric une trêve de cinq jours. Ce prince artificieux, qui savait aussi bien se servir de l'or que du fer, achète encore des traîtres qui lui livrent la flotte;

elle est attaquée, surprise, incendiée; Bailiscus prend la fuite; Héraclius et Marcellin se retirent; Genséric recouvre l'empire des mers, s'empare de la Sicile, et rejette en Italie la terreur que ce grand armement des deux empereurs avait répandue en Afrique.

Au milieu de ces revers, Anthème montra du courage. « Je suis le seul homme de l'empire, » disait-il, pour qui je n'appréhende rien; je » ne crains que pour le salut de l'État; c'est le » seul genre de crainte permis à un souverain. »

Révolte de Riccimer.

Un des plus grands malheurs qui suivent souvent les revers, c'est la division qu'ils jettent dans les États; ils rompent presque toujours l'union, dont ils devraient faire sentir la nécessité. Anthème et Riccimer se brouillèrent dès que la fortune se déclara contr'eux. Le général, las d'obéir, leva dans Milan l'étendard de la révolte, se déclara indépendant, trompa l'empereur par une fausse réconciliation, rassembla toutes ses forces et marcha contre Rome.

Mort d'Anthème.

Élévation d'Olybrius.

Anthème, digne de régner, puisqu'il sut combattre et mourir, se défendit pendant trois mois à la tête d'un peuple dont son exemple pouvait difficilement soutenir le courage. Riccimer, qui commandait des hommes plus aguerris, franchit enfin les remparts de la capitale, fit massacrer son beau-père, livra la ville à la cupidité de ses soldats, et plaça sur le trône Olybrius, de la famille

Anitienne, et qui avait épousé Placidie, la dernière fille de Valentinien. Ce fantôme de prince, dont le nom est devenu un titre de mépris, ne parut et ne vécut que sept mois sur le trône.

Rome fut bientôt délivrée de Riccimer; peu de temps après sa victoire et son crime, il périt, laissant le renom d'un grand capitaine, mais d'un politique perfide. Il avait donné et repris quatre fois l'empire d'Occident, qu'il défendit en brave soldat et gouverna en tyran. Mort de Riccimer.

Dans le même temps, l'impératrice d'Orient, Verrine, décida son époux Léon à donner l'empire d'Occident à son neveu Julius-Népos, qui gouvernait la Dalmatie. Népos eut à combattre un concurrent, Glycérius, nommé par les Bourguignons; car alors tout le monde, excepté Rome, disposait de l'empire romain. Népos demeura vainqueur, fut reconnu en Italie, ainsi que par le peuple des villes de la Gaule, qui obéissaient encore à l'ombre de l'autorité romaine. Son règne fut court, et fit regretter aux Romains qu'il n'eût pas duré plus long-temps; car ce prince était juste et brave. Glycérius et Julius-Népos se disputent le trône d'Occident. Règne de Népos.

Cependant, pour trouver un appui contre les Vandales, Népos céda l'Auvergne aux Visigoths. Il faisait sa résidence dans Ravenne. Oreste, patricien, qui commandait à Rome les Goths auxiliaires, se révolta contre l'empereur et conduisit ses troupes aux portes de Ravenne. Né- Révolte d'Oreste.



Mort de Népos. pos, attaqué par ceux qui devaient le défendre, se vit obligé de fuir en Dalmatie. Cinq ans après il y périt assassiné par l'évêque de Salone, qui obtint pour prix de ce crime le siége épiscopal de Milan.

Règne d'Augustule. Oreste, autrefois secrétaire d'Attila, ambassadeur de ce roi des Huns à Constantinople, et parvenu au grade de général par la faveur de ce même Népos qu'il détrôna, refusa de porter la couronne qu'il venait d'arracher, et la donna à son fils Augustule. Les Barbares, qui favorisaient cette usurpation, exigèrent pour récompense le tiers des terres de l'Italie. Oreste crut pouvoir parler en maître; il refusa d'accéder à leur demande, et ne tarda pas à éprouver combien un crime nous rend dépendans de nos complices. Il avait trahi son bienfaiteur, son chef, et, à son tour, il invoqua vainement la fidélité de ceux que son exemple avait séduits.

Révolte d'Odoacre. Un autre secrétaire d'Attila, né parmi les Huns, Odoacre, fils d'Édécon, souleva contre Oreste tous les Barbares qui se trouvaient en Italie. Il leur prouva facilement que c'était désormais à eux à posséder les terres que tant de fois leurs armes avaient conquises et défendues. Ils accoururent tous à sa voix, assiégèrent Oreste dans Pavie, le prirent et le massacrèrent.

Abolition du titre d'*empereur d'Occident*. Odoacre résolut d'abolir le titre d'*empereur d'Occident*. Cette grande révolution se fit sans

résistance, sans combats; et ce colosse romain, qui avait si long-temps fatigué la terre de son poids, miné par le temps, abattu par le malheur, détruit par la corruption, sembla tomber en poudre à la voix d'Odoacre, comme les corps frappés par la foudre *.

Chute de l'empire romain.

Le Barbare ne daigna pas, pour renverser le trône romain, tirer son glaive; il ordonna au faible Augustule d'abdiquer, et, ménageant les coutumes d'un peuple dont il anéantissait l'existence, il employa les formes de l'antique constitution pour la détruire. Le sénat, convoqué, et paraissant délibérer pour la dernière fois, reconnut l'inutilité de la division des deux couronnes, transféra le siége de l'empire à Constantinople, renonça formellement à tout droit de gouvernement et d'élection, et écrivit à l'empereur d'Orient, successeur de Léon, pour lui recommander Odoacre, et pour l'inviter à revêtir ce guerrier de l'autorité suprême en Italie, sous le nom de *patrice*. Tel fut le dernier décret du dernier sénat de Rome.

Dernier décret du dernier sénat romain.

Zénon le reçut avec indignation, et répondit aux sénateurs : « Vous aviez deux empereurs,
» Anthème et Népos; l'un a péri victime de
» votre lâcheté, vous avez chassé l'autre; tant
» que celui-ci vivra, il sera votre souverain, et
» je n'en veux point reconnaître d'autre. »

* An 476.

Soumission d'Augustule à Odoacre.

L'empereur d'Orient, après avoir cédé à ce premier mouvement, ne tarda pas à changer de langage; et, soit qu'il ne lui fût pas possible de vaincre les Goths et de relever Rome de sa chute, soit que son orgueil fût flatté de se voir seul revêtu du titre d'*empereur romain*, il négocia avec Odoacre, et, se contentant d'une suprématie illusoire, le laissa, comme il le voulait, maître de l'Italie.

Augustule, remarquable par sa beauté, n'avait reçu de la nature et de l'éducation aucune vertu. L'apparition de ce prince sur le trône fut si courte, que son nom serait depuis long-temps oublié, s'il ne rappelait pas la chute de l'empire d'Occident.

Règne d'Odoacre.

Odoacre méprisait trop ce monarque dégradé pour le craindre; lui laissant la vie, il l'exila de Rome avec sa famille. Plus éclairé que les autres Barbares, Odoacre respecta les institutions de cette Rome dont il détruisait l'indépendance; régnant sur son tombeau, il parut encore révérer son ombre. Sept ans après la ruine de l'empire, il rétablit le consulat, fit exécuter en Italie les lois des empereurs, et, pour tromper, par quelques glorieux souvenirs, ce peuple humilié, il lui donna le spectacle d'un triomphe. Les Romains avilis en jouirent, oubliant que ce n'était plus pour eux la solennité de la victoire, mais celle de la servitude.

Le dernier empereur romain, Augustule, termina ses jours en Campanie, dans la maison de Lucullus. Ainsi ce palais, dont le luxe avait autrefois signalé la première époque de la décadence des mœurs, servit d'asile au prince qui, par sa faiblesse et par sa lâcheté, laissa s'écrouler sous lui le premier trône du monde; et ce monument de la corruption romaine sembla doublement alors rappeler aux hommes cette vérité: « Que les empires, comme les républiques, tom» bent, lorsque la vertu cesse de les soutenir. » Mort d'Augustule.

Augustule avait reçu de son grand-père maternel le surnom de *Romulus;* la fortune de son père lui fit décerner celui d'*Auguste:* ainsi, par un sort étrange, le monarque sous lequel la capitale du monde périt, rappelait à sa mémoire les noms glorieux de son premier roi et de son premier empereur.

L'empire d'Occident avait subsisté cinq cent six ans, si l'on prend pour époque de son commencement la bataille d'Actium, douze cent vingt-neuf ans depuis la fondation de Rome.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE.